This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06934875 7

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# LE

History of Henry IV. & his Protestant mother, Jeanne d'Albret.

# CHATEAU DE PAU

Complaint of the Bearnese, against grand rules p. 128.

(SOUVENIRS HISTORIQUES)

Pleasures of old Bearnese ladies -133.

## SON HISTOIRE ET SA DESCRIPTION

Songs against Montluc, introduced Prot. to France -149 n.

PAR


G. BASCLE DE LAGRÈZE

Conseiller à la Cour impériale de Pau, — Chevalier de l'étoile polaire de Suède et de Charles III d'Espagne, — Membre du conseil général des Hautes-Pyrénées, — Correspondant du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France près le ministère de l'instruction publique, — de la Société des antiquaires de France, — de l'Institut des Provinces, — des Académies impériales de Toulouse, de Bordeaux, etc.



PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 35, QUAI DES AUGUSTINS.

1855.


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# LE

History of Henry IV. & his Protestant mother, Jeanne d'Albret.

# CHATEAU DE PAU

Complaint of the Bearnese, against French rule p. 128

Shame of old Bearnese Lady -133.

(SOUVENIRS HISTORIQUES)

## SON HISTOIRE ET SA DESCRIPTION

Songs against Montcony, introduced Prot. to France -1492

PAR


G. BASCLE DE LAGRÈZE

Conseiller à la Cour impériale de Pau, — Chevalier de l'étoile polaire de Suède et de Charles III d'Espagne, — Membre du conseil général des Hautes-Pyrénées, — Correspondant du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France près le ministère de l'instruction publique, — de la Société des antiquaires de France, — de l'Institut des Provinces, — des Académies impériales de Toulouse, de Bordeaux, etc.



PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 35, QUAI DES AUGUSTINS.

1855.


Digitized by Google

Digitized by Google

# LE

# CHATEAU DE PAU

Digitized by Google

PAU, IMPRIMERIE DE É. VIGNANCOUR.

Digitized by Google

# LE
# CHATEAU DE PAU

(SOUVENIRS HISTORIQUES)

## SON HISTOIRE ET SA DESCRIPTION

DÉDIÉ

A M. LE BARON DE CROUSEILHES

Ancien Ministre, Sénateur, &c., &c.

PAR G. BASCLE DE LAGRÈZE

Conseiller à la Cour impériale de Pau, — Chevalier de l'étoile polaire de Suède et de Charles III d'Espagne, — Membre du conseil général des Hautes-Pyrénées, — Correspondant du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France près le ministère de l'instruction publique, — de la Société des antiquaires de France, — de l'Institut des Provinces, — des Académies impériales de Toulouse, de Bordeaux, etc.

PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 35, QUAI DES AUGUSTINS.

1855.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1907.

Bdg. No. 419. (1897)

Digitized by Google

## INTRODUCTION.

Le Chateau de Pau est, de tous nos monuments Pyrénéens, le plus cher aux Béarnais et le plus intéressant pour les étrangers.

Il est remarquable, sans doute, par ses curiosités archéologiques, ses tourelles du moyen-âge, ses dé-

Digitized by Google

corations de la renaissance, sa rare collection d'objets anciens; mais ce qui en fait surtout le charme, ce sont les souvenirs légués par la tradition et l'histoire à cette antique demeure des Centulle, des Gaston, des Marguerite de Valois, des Henri, dont les ombres semblent l'habiter encore.

Un académicien distingué avait commencé d'écrire la monographie des palais de nos rois. Il ne lui restait plus à entreprendre que celle du château d'Henri IV, lorsque la mort a brisé sa plume. J'ai osé continuer sa tache.

Le moment n'était-il pas favorable? Les dernières empreintes de nos mœurs locales, si originales jadis, s'effacent au frottement de la civilisation moderne; les légendes d'autrefois achèvent de mourir dans la mémoire des vieillards : où fut naguère le Béarn, on ne reconnaît déjà plus que la France.

Après la disparition des derniers vestiges d'une souveraineté distincte, le vieux castel féodal des rois de Navarre, depuis longtemps privé de la présence de ses maîtres, semblait condamné à tomber en ruines, et voilà qu'une main réparatrice vient rétablir les murs à demi détruits, les machicoulis écroulés, les sculptures mutilées, les meubles dispersés, et ce palais se relève aussi magnifique et aussi splendide qu'il le fut jamais dans ses jours de grandeur et de gloire.

Le pays de Béarn et la ville de Pau comptent plusieurs historiens savants qui ont secoué la poussière de leurs archives et mis en lumière leurs curieuses

Digitized by Google

annales. Les plus célèbres ont appartenu au Parlement de Navarre : Marca et Faget de Baure.

Que les hommes habitués à mener plusieurs inutilités de front ne s'étonnent pas que des magistrats dévoués à l'étude des lois aient trouvé le loisir de cultiver en même temps plusieurs sciences ; les productions de l'intelligence loin de l'épuiser ne font que la rendre plus féconde. D'ailleurs, la jurisprudence et l'histoire doivent bien vivre ensemble et gagnent beaucoup à s'éclairer réciproquement. *Le droit c'est la vie* (*) a dit un écrivain moderne, et pour bien connaître la vie actuelle ne faut-il pas être initié à celle des temps écoulés ?

Je craindrais, en suivant les traces de mes devanciers, de me tenir trop au-dessous d'eux ; aussi éviterai-je de les rencontrer. Je chercherai d'autres sentiers, plus faciles mais plus ignorés ; et peut-être à l'aide de quelques découvertes paléographiques, serai-je assez heureux pour rectifier, chemin faisant, quelques erreurs accréditées, ou révéler quelques faits nouveaux.

Cet ouvrage se divisera en trois parties. Dans la première, je tâcherai de rendre le château de Pau intéressant par l'évocation des plus nobles souvenirs de son passé, des plus brillantes traditions de sa gloire.

Je ne prendrai de l'histoire du Béarn que les faits les plus saillants et je la personifierai dans nos grands hommes. J'aspire surtout à pénétrer dans l'existence intime des générations éteintes, à recomposer la vieille cour

(*) Lerminier. Histoire du Droit, p. XXIII.

Digitized by Google

de nos princes avec le cortège de leurs mœurs et de leurs habitudes, à faire apparaître enfin quelques-uns des Béarnais célèbres qui ont continué jusqu'à nos jours la série des illustrations de la patrie.

Un auteur a dit qu'il aimait mieux Brantôme que Mézeray, et qu'il donnerait volontiers Thucydide pour les mémoires d'Aspasie ou d'un esclave de Périclès. Peut-être serai-je accusé d'avoir un peu trop partagé cet avis. Souvent, je l'avoue, je préférerai les détails peu connus de la vie intérieure d'illustres personnages au récit d'évènements mille fois reproduits de leur vie publique.

La description du palais et de ses dépendances occupera la seconde partie du livre.

J'indiquerai l'origine et le style des diverses constructions. En examinant avec soin les caractères archéologiques de l'extérieur de l'édifice et les plans des travaux projetés, j'essayerai de faire connaître ce que le château de Pau était jadis, ce qu'il est aujourd'hui, et même ce qu'il sera dans l'avenir après l'achèvement de sa restauration.

Pénétrant ensuite dans l'intérieur, je visiterai ses belles salles dépositaires d'objets précieux, rassemblés dans ce véritable musée de meubles du XVI^e siècle.

Enfin, parcourant les dépendances du palais, je chercherai les faits curieux qui se rattachent à sa tour de la monnaie, à son *Camp Batalhé*, aux jardins du roi, au parc d'Henri IV.

Digitized by Google

La dernière partie de l'ouvrage se composera de quelques dissertations, de quelques pièces rares et inédites qui auraient embarrassé le récit, et qui, reléguées à la fin, plairont, sans doute, aux esprits sérieux.

Enfant du pays, j'aurai à me défendre contre l'instinct du sol natal. En parlant de nos hommes illustres, je serai souvent tenté, selon les expressions de Montaigne, de *donner un coup d'épaule pour relever et guinder encore ces hautes réputations plustôt que de m'étudier à les ravaler*. Une main plus habile aurait su répandre de plus vives couleurs sur les portraits que je vais tracer ; mais du moins je les peindrai avec exactitude, et, pour ainsi dire, d'après nature. Ce ne sont pas des impressions de voyage, mais des impressions d'enfance que je reproduirai. J'ai bien des fois feuilleté les papiers domestiques de nos princes dans leurs propres archives; j'ai recueilli bien des fois les vieilles traditions du pays dans les lieux où les événements se sont accomplis : que ne puis-je exciter dans l'âme de ceux qui me suivront au château de Pau les émotions que j'y ai ressenties moi-même en ressuscitant un moment, par la pensée, les vaillants hommes, les nobles dames, qui nous y ont laissé la mémoire de leur séjour!

Aujourd'hui que les études d'histoire provinciale reçoivent partout un favorable accueil, j'espère que les étrangers, qu'attirent nos belles Pyrénées, seront charmés de connaître les plus glorieux souvenirs d'un pays qu'ils vont parcourir. J'espère surtout que les

Digitized by Google

Béarnais me sauront gré d'avoir retrouvé, dans les fouilles du passé, quelques-uns de leurs titres de noblesse.

Jadis dans nos contrées (*), je le sais, les auteurs n'obtenaient guère d'autre salaire de leurs veilles que des railleries piquantes. Aujourd'hui plus de diffusion des lumières amène plus d'indulgence, et l'on se plaît

(*) Nulle part Marca et Faget de Baure n'ont eu plus de détracteurs qu'à Pau, et le bon Laperrière, le premier de nos annalistes, commence ainsi son ouvrage par un colloque entre l'auteur et le livre :

LE LIVRE :

*Je m'ébahis (mon auteur Laperrière)*
*Qui t'a ému de me mettre à l'avant*
*Quand tu devais me laisser en arrière*
*Pour le danger qu'en était en suivant;*
*Sujet sera (bien sai) dorénavant*
*A calomnie, et fussé-je parfait.*
*Tu avais bien de travailler envie.*
*C'est grand folie, à tout homme en effet*
*Perdre à dormir pour acquérir envie.*

L'AUTEUR :

*Petit livret, il est trop plus facile*
*Reprendre autrui qu'en savoir faire autant;*
*De mal parler n'est chose difficile*
*C'est le métier de tout homme inconstant;*
*Va le beau pas, et montre toi constant;*
*Assuré suis, que de beaucoup de gens*
*Qui sont de lettre et savoir indigents,*
*Tu sentiras jugement trop sévère;*
*Mais ne crains pas ceux qui sont diligents*
*A mal parler et pigres à bien faire.*

Digitized by Google

à entendre célébrer les gloires domestiques, *celebrare domestica facta.*

Un de nos compatriotes des plus haut placés dans la hiérarchie sociale, comme dans l'estime publique, n'a-t-il pas encouragé la pensée de mon travail en m'autorisant à le faire paraître sous les auspices d'un nom entouré parmi nous d'une vénération si grande et si bien méritée?

Digitized by Google

Digitized by Google

## PREMIÈRE · PARTIE.

# Histoire.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CHAPITRE PREMIER.

## Origines du Château de Pau.

Le Béarn a joui pendant des siècles, du titre de souveraineté indépendante. Les Béarnais se glorifiaient d'avoir prescrit leur liberté. Les vicomtes du pays, placés entre deux rois, n'ont jamais permis à ces puissans voisins d'entamer leur modeste domaine. Ils ont, au contraire, fini par posséder tour à tour les deux couronnes de Navarre et de France, et, s'ils ont perdu la nationalité béarnaise, c'est en l'absorbant dans le

Digitized by Google

magnifique royaume dont ils étaient devenus les maîtres.

L'intérêt que peut offrir l'histoire d'un peuple ne se mesure pas aux bornes de son empire. On a remarqué avec raison que si le fractionnement des états, comme celui des républiques de la Grèce antique ou de l'Italie du moyen âge, est nuisible à la force et à la puissance nationale, il n'en est pas moins favorable aux développements des talens individuels.

Je ne dépasserai pas les limites du Béarn (*) et l'on sera étonné de voir sortir d'une si petite seigneurie, un nombre si considérable d'hommes illustres.

Sans m'enquérir d'où viennent les Béarnais, qui d'après un célèbre auteur (**) écrivant à Pau au XVI^e siècle,

> Sont dès les jours de Noé anciens
> Et, s'il vivait, il les avouerait siens,

je vais me borner à rechercher l'âge du château, témoin des faits que j'aurai à raconter.

(*) Le Béarn avait pour limites au nord le Bas-Armagnac, le Tursan et la Chalosse; à l'est, le comté de Bigorre; à l'ouest, une partie de la Soule et de la Basse-Navarre; au sud, les montagnes d'Aragon et de la Haute-Navarre. Ce pays n'avait que vingt lieues anciennes dans sa plus grande longueur et quinze dans sa plus grande largeur.

(**) Palma Cayet, *La Navarride*, p. 142.

Digitized by Google

Il est assez ordinaire à ceux qui écrivent la monographie d'un peuple, d'une famille, d'un monument, de se plaire à reculer des origines cachées dans la nuit des siècles. Contrairement à cet usage, tous nos historiens du Béarn s'accordent à donner à ce palais une date plus récente que celle qu'il a droit de revendiquer.

Dans un livre qui abondera en simples récits, je regrette d'avoir à débuter par une espèce de dissertation pour démontrer que ceux qui ont traité le même sujet que moi se sont trompés. Obligé de combattre une erreur, je tâcherai de ne pas tomber dans une erreur contraire, en essayant de trop vieillir ce qu'on a trop rajeuni.

Ainsi, malgré la découverte récente aux portes de la ville, de médailles, (*) de mosaïques (**), de ruines, irrécusables témoignages archéologiques de l'occupation du pays par les Romains, je ne prétendrai pas que Pau, *Palum*, dérive de *Pallentium*, dont il est fait mention dans Pline.

Ainsi, ajoutant une opinion nouvelle aux opi-

(*) On a trouvé des médailles Romaines du temps d'Auguste *au Bila*, terre de M. le sénateur Dariste, entre Pau et Lescar.

(**) M. Lecœur, correspondant du Comité des Arts, a fait un très-beau travail sur la Mosaïque du Pont d'Oli. Une partie des dessins a été gravée dans le *Bulletin du Comité*, t. 2, 1850, p. 254. L'autre partie est annoncée dans le volume de 1853, p. 358.

Digitized by Google

nions contradictoires émises par Scaliger, Oyhenart, Marca, Danville, Lavie, Walckenaer, Perret, etc, sur l'emplacement problématique de *Benehar-num*, je ne tenterai pas de rapprocher la moderne capitale des Béarnais de la cité antique qui leur a donné son nom.

L'histoire nous apprend que les premiers vicomtes de Béarn choisirent Morlàas pour résidence. Leur palais de la *Fourquie* dont les derniers vestiges ont disparu, fut long-temps célèbre par la monnaie d'or et d'argent qu'ils y faisaient frapper. Leur cathédrale de Sainte-Foi, dont le magnifique portail est encore debout, rivalisait avec les plus belles Eglises Romanes de l'Europe. Or, pendant que florissait Morlàas, maintenant si déchu de sa splendeur, qu'était Pau, aujourd'hui dans une voie de prospérité si grande ?

Pau n'existait pas encore. Ces lieux devenus le quartier d'hiver de tant d'étrangers n'étaient qu'une solitude ; mais cette solitude, seulement fréquentée par quelques pâtres d'Ossau, semblait richement dotée de la nature. Elle avait ses fraîches prairies, ses arbres séculaires, ses eaux rapides, ses paysages paisibles, ses riantes vallées, ses vertes collines, et à l'horizon, l'amphithéâtre de ses belles montagnes !

Il n'est pas étonnant que, sur les côteaux gracieux qui baignent leurs pieds dans le gave,

Digitized by Google

les seigneurs de Morlàas se soient laissé attirer souvent par quelque partie de chasse, ou quelque rendez-vous d'amour.

Ce beau site leur plut, et vers le X^e siècle, ils y bâtirent un château qui vit naître bientôt un bourg autour de ses murailles. Le nom du fondateur de Pau, n'est point parvenu jusqu'à nous. Il choisit un emplacement pour une ville et en fixa, dit-on, les limites par la plantation de trois pieux. « Dans le lieu où était planté celui » du milieu, raconte un écrivain du dernier siè- » cle (*), on bâtit le château qui, pour cette » raison, fut appelé château de *Pal*, et dans la » suite de Pau. » Cette opinion ne me paraît pas devoir être acceptée sans examen, quoiqu'elle soit devenue populaire à force d'être répétée.

Pieu, en béarnais *Paü (paou)* est évidemment l'étymologie de Pau qui se prononce *Paü* dans l'idiome local. Mais peut-on comprendre que le seigneur de Morlàas ait voulu avant toutes choses limiter une ville future? Le pal du milieu devait indiquer la place du château, et le château n'a jamais été au centre de la ville.

La plupart des demeures féodales de cette épo-

(*) *Idée géographique et historique du Béarn.* — Pau, 1764, p. 44.

Digitized by Google

que se composaient d'une ou de plusieurs enceintes, d'un ou de plusieurs fossés qui entouraient une éminence naturelle ou artificielle, connue sous le nom de *motte*. Là s'élevait la tour principale. L'approche des fortifications était en général défendue par des pieux, *pali*, d'où vient le mot *palissade*. Ainsi fut construit sans doute notre château.

L'écrivain que j'ai cité donne pour base de son opinion une raison unique qui me semble contredire ce qu'il veut prouver. « En 1482, dit-il, le » souverain du Béarn accorda aux Jurats et Com- » munauté de Pau des armoiries parlantes : ces » armoiries sont trois pals ; sur celui du milieu » est perché un paon faisant la roue pour désigner » l'endroit où le château fut élevé. » Si les armoiries de la ville avaient eu la signification qu'on leur prête, les pals auraient été isolés pour indiquer trois limites différentes, tandis qu'ils sont réunis par une *fasce*, qui forme une palissade. (*)

Mais voici une inconcevable erreur, unanimement propagée par tous nos historiens : le premier château de Pau se nommait, disent-ils, *Castelmenou*. Il occupait l'emplacement de l'hôtel

(*) Les armes de Pau sont : *d'azur à trois pals fichés et alaisés d'argent, réunis par une fasce de même, le pal du milieu surmonté d'un paon faisant la roue en chef, et deux vaches affrontées en pointe.*

Digitized by Google

Gassion. Ce fut Gaston-Phébus qui bâtit le palais actuel.

On a beaucoup disserté sur le mot *Castetmenou*. Rien n'est plus connu que le singulier esprit d'invention de certains faiseurs d'étymologie. Il en est un qui s'est avisé de prétendre que *Castet-Memnoun* (ainsi qu'il l'écrit), voulait dire château d'Emenoun, nom du frère du roi Abarca, lequel avait été le camarade d'armes d'un de nos Gaston.

Cette hypothèse ne repose sur rien, pas même sur la confiance que son auteur peut mériter.

D'après la version la plus reçue, Castetmenou signifiait *Château mignon*. On cite Favyn qui rapporte que le lieu de Pau fut *basti pour la beauté de son assiette à cause du déduict des chasses plustot qu'autrement*.

En remontant aux sources les plus sûres de l'histoire béarnaise, j'ai vainement cherché les traces d'un *Castetmenou*. Dans les plus vieilles chartes, rien ne rappelle ce nom. Partout j'ai lu *Castellum de Palo, Castrum de Palo, Castet de Pau*.

L'examen des lieux et des titres repousse la possibilité que le château des Centulle ait existé là où s'élève l'hôtel moderne des Gassion.

Le X^e siècle fut une grande époque pour la nation française. Des ruines de la société antique surgit une société nouvelle, puissante et forte

Digitized by Google

sous l'action, alors bienfaisante, du régime féodal. Dans la dissolution des grands empires, le droit de défense est revendiqué par chaque localité, par chaque baron. Les simples tours qui avaient suffi pour loger le seigneur et sa famille se changent en châteaux. Les châteaux se multiplient pour protéger les populations voisines contre tout danger.

Les vicomtes de Béarn, loin de songer à embellir une maison *mignonne*, exposée aux périls d'une attaque soudaine, construisirent un *Castet, Castellum, Castrum*; expressions qui comportent l'idée de forteresses bâties sur des lieux élevés. (*)

Le château ne pouvait être placé dans un endroit plus favorable à la défense que celui qu'il occupe aujourd'hui. Voyez l'hôtel Gassion! Autour de cette maison du XVIII^e siècle rien n'indique les restes de ces constructions militaires du moyen âge qui par la solidité des murailles et la profondeur des fossés laissaient des traces presque indestructibles.

Dès que le château de Pau fut achevé, des habitations se groupèrent au pied de ses tourelles. La ville prit naissance : ce nom de ville il est vrai ne lui fut donné qu'en l'année 1482; mais ce fut bien vîte *un locq*, un bourg important. D'après une charte authentique du 19 mars 1462, on or-

(*) Batissier, *Art Monumental*, p. 602.

Digitized by Google

donna à cette époque seulement que les murs de notre cité seraient élevés et poussés jusques à la place aujourd'hui devenue la Place Gassion. (*) Comment dès-lors supposer que la demeure seigneuriale eût été construite en dehors de l'enceinte urbaine, qui ne se serait rapprochée du vieux château qu'au moment où il était abandonné pour un château nouveau?

L'examen archéologique du palais actuel laisse d'ailleurs apercevoir, malgré de nombreuses transformations, des caractères d'architecture qui fixent évidemment son âge vers le XI^e siècle.

Comment donc n'a-t-on cessé de dire et de répéter que Gaston-Phébus l'a fondé?

Froissart a raconté que lorsque le prince de Galles fut investi du duché d'Aquitaine, il vînt faire visite au comte d'Armagnac dans la cité de Tarbes. « *Dans le temps*, dit le célèbre chroniqueur, » *que le prince et la princesse étoient à Tarbes,* » *étoit le comte en la ville de Pau; car*, IL Y FAISAIT » ÉDIFIER UN MOULT BEL CHASTEL, *tenant à la ville* » *audehors sur la rivière du gave.* »

S'il fallait prendre à la lettre les expressions des vieux auteurs, l'embarras serait quelquefois très-grand. Ne lit-on pas dans l'ouvrage estimé

(*) Délibération du corps de ville de Pau. *Registre* 7, *p.* 447.

Digitized by Google

de l'abbé d'Expilly (*) : « *Le château de Pau a été* » *bâti* par Alain d'Albret, dans le temps de la » régence qu'il eût d'Henri II, son petit-fils en- » viron l'an 1518.» Ne lit-on pas dans Favyn (**) : « Henri II fit *bastir* à Pau une maison assez belle » et assez forte selon l'assiette du pays. » Ne lit-on pas, enfin, dans une biographie célèbre (***) : « Amie des arts et de l'humanité, Marguerite de » Valois *bâtit* le palais de Pau. »

Il est évident que tous les écrivains ont donné le titre de fondateurs aux restaurateurs du château. La vieille demeure des Centulle avait subi les injures du temps : Phébus s'occupa de l'agrandir et de l'embellir. Le traité passé avec les ouvriers, chargés d'exécuter les travaux commandés par ce prince, existe encore; je publierai ce document inédit, et il en résultera la plus éclatante démonstration qu'on ne fit que réparer un édifice déjà très-ancien.

Le terrain sur lequel au X^e siècle s'éleva notre ville de Pau, dépendait du *Pont-long* (****), qui

(*) Dictionnaire géographique, in-f°, t. 5, p. 585.

(**) Histoire de Navarre, p. 756.

(***) Biographie de Michaud, v° Marguerite de Valois.

(****) Ce sont des landes incultes dont l'étendue autrefois était évaluée à 56,000 arpens. Il en existe encore beaucoup, mais l'agriculture fait chaque jour des conquêtes sur ces plaines dont l'abandon étonnait au milieu de nos champs fertiles. On s'est

Digitized by Google

appartenait à la vallée d'Ossau si renommée par ses eaux thermales. Or, voici un fait reproduit par nos historiens et dont personne, ce me semble, n'a encore fait ressortir l'originalité.

Avant le Xe siècle, la propriété, fruit de la conquête, ne reconnaissait d'autre droit que celui du plus fort. Les propriétaires les plus puissants avaient fini par envahir les alleux des plus faibles. « Du Ve au Xe siècle, dit M. Guizot, la propriété d'une terre compromettait quiconque n'était pas en état de repousser la force par la force : il courait risque à chaque instant d'être attaqué, pillé, dépossédé. » Aussi plus tard, lorsque les chartes d'affranchissement commencèrent à paraître, vit-on les paysans recevoir du seigneur leurs droits, leurs priviléges.

Le vicomte du Béarn était puissant et redouté; il veut bâtir un château à peu de distance de Morlàas sa vieille capitale. Va-t-il lui-même

demandé d'où venait le mot *Pont-Long*. Pour retrouver cette expression, on est allé la chercher dans Tacite qui nomme *Pontes longos* les lieux que Cœcina, lieutenant de Germanicus, traversa pour joindre Arminius non loin de Teutberg, où il faillit, comme Varus, perdre toutes ses légions. Cette origine latine du mot Pont-Long est-elle bien exacte? Tacite n'a-t-il pas donné ce nom à des chaussées construites sur des marais? Ce nom vient-il d'une série de petits ponts? Vient-il du mot *pontus*, mer ou marécages provenant de lieux jadis couverts par la mer? Je pose la question sans la résoudre.

Digitized by Google

prendre dans les landes du Pont-long le terrain qui lui convient et en tracer les limites avec la pointe de son épée? Non : au lieu d'imposer des conditions, ou d'octroyer des concessions aux pâtres ossalais, il traite avec eux d'égal à égal. Ces pâtres ne lui demandent ni argent, ni exemptions, ni privilèges, ni protection. Ils lui abandonnent le terrain nécessaire pour construire un château, mais dans ce château, ils se réservent pour eux et leurs descendans le droit de siéger toujours à la première place. (*)

L'enfance de notre ville est enveloppée d'obscurité. J'arrive immédiatement à l'époque où la construction du château a dû être achevée et je commence par Centulle IV, un preux du XI^e siècle.

Ce noble vicomte de Béarn fut le premier qui, affranchi de tout vasselage, s'éleva au rang des souverains indépendans. Le duc d'Aquitaine, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendu, lui fit remise de tous ses droits et privilèges sur la terre de Béarn.

Le pape Grégoire VII et d'autres princes contemporains, lui donnèrent le titre de comte, con-

(*) *Deu's saber qu'eus Ossales an propi cause en la sale de Pau, so es a saber, en la sobiràa cap de la sala, quant sien en la Cort, n'a tres o plus, deben sentz tot contrast possedir.*

Voir les anciens *Fors de Béarn* remarquablement traduits et annotés par MM. Mazure et Hatoulet, p. 227.

Digitized by Google

tre lequel il n'essaya jamais d'échanger celui de vicomte, (*) qu'il avait reçu de ses pères.

Sa renommée s'étend au loin. L'amour et la gloire semblent à l'envi lui sourire. Sa noble compagne, la belle Gisla lui a donné un fils, qui sera une des illustrations de la chevalerie des croisades.

Gisla sans doute goûta de délicieux loisirs dans son castel de Pau, entre son enfant et son époux, qui faisaient sa joie et son orgueil.

Mais je vois venir d'Oloron un prélat à la voix triste et austère, c'est l'évêque Amatus, légat du Saint-Siège. Les ponts levis du château de Pau s'abaissent devant ce saint personnage, (**) Centulle l'admet aussitôt en sa présence. Or, voici le mandement que l'évêque apporte au vicomte de la part du pape Grégoire VII.

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs » de Dieu, au comte Centulle, salut et béné- » diction apostolique. Nous avons appris de per- » sonnes dignes de toute notre confiance, que tu

(*) On lit dans Laurière, *ordonnances*, t. 1, p. 277. « *Duc*, » est la première dignité, et puis *conte*, et puis *viconte*, et puis » *baron*, et puis *chastelain*, et puis *vavassor*, et puis *citaen*, et » puis *vilain*. » Les vicomtes devinrent assez puissans pour soustraire leur suzeraineté à celle du Comte et du Roi et pour s'arroger dans leurs domaines une autorité absolue.

(**) La signification (du pape Grégoire VII) fut faite dans la salle d'armes du château de Pau. *Chroniques du Béarn*, t. 2, p. 242.

Digitized by Google

» possédais ces qualités qui recommandent un
» bon prince à l'estime de tous, aimant à rendre
» justice, à défendre les faibles et à consolider
» la paix. Ces récits ont fait que nous t'avons pris
» en affection comme un bon fils de l'église ro-
» maine. Pourquoi faut-il que ta conduite offre
» un côté répréhensible? On nous a dit que tu
» étais uni à une de tes parentes, et nous nous
» hâtons de t'avertir de peur que cette faute ne
» consume le fruit de toutes tes bonnes actions.
» Consulte donc Amatus, l'évêque d'Oloron, et
» Bernard, l'abbé de Marseille, et fais la péni-
» tence qu'ils t''imposeront, afin de sauver ton
» âme et de ne pas entraîner dans l'éternelle
» perdition la noble femme mise sous ta tutelle.
» Vénère, avant tout, l'église de Dieu, honore
» la, défends ses droits sans cesse, et rends l'o-
» béissance et le respect aux évêques comme à
» tes pères spirituels : en agissant ainsi, tu te
» couvriras de gloire devant le siècle, et tu mé-
» riteras la fin sans fin de l'éternité. Si tu pou-
» vais venir vers nous, nous te verrions avec
» plaisir, et nous nous occuperions plus effica-
» cement du salut de ton âme. (*) »

Dans ce temps-là l'église opposait à un extrême relâchement de mœurs une extrême inflexibilité

(*) Epist. Gregorii VII pap. Lib. VI. Epist. XX.

Digitized by Google

de principes. Seigneur indépendant et redouté, Centulle toujours si fier devant l'épée et les menaces d'un ennemi puissant, se montre humble et soumis devant les exhortations d'un prêtre; il incline la tête et obéit. Il consent à rompre les liens si doux qui l'unissaient à Gisla.

Comment ces deux cœurs vont-ils supporter l'arrêt qui les sépare sans pitié? Quelle consolation pourra leur donner le monde pour tant de bonheur à jamais détruit?

La gloire et la religion étaient à cette époque de chevalerie et de foi deux sublimes consolatrices.

Centulle poursuivit le cours de ces exploits. Je ne dirai pas sa valeur dans les combats; je préfère raconter ses bienfaisans efforts pour réparer les malheurs de la guerre. Oloron avait été détruit par les Normands; il en releva les murs, et sept habitans de Camfranc, attirés par l'octroi de grands privilèges, furent les premiers qui se chargèrent de repeupler cette ville antique (*). Centulle bâtit des églises monumentales, et dota les monastères. Après avoir fait un premier mariage d'amour, il en fit un autre qui flattait son ambition. Il épousa Béatrix qui lui apporta en dot le comté de Bigorre.

(*) Art. 1er du For d'Oloron. Voir sur l'antériorité de cette Charte sur presque toutes celles de l'Europe, notre *Trésor de Pau*, p. 281.

Digitized by Google

Centulle s'était illustré dans ses expéditions contre les Maures. Un jour qu'il accourait en Aragon pour donner au roi Sanche Ramir les secours de son épée, il s'arrêta chez un de ses vassaux qui lui devait un gîte. Ce traître assassina son hôte et passa chez les Sarrazins. La vengeance du roi d'Aragon ne pouvant tomber sur le meurtrier, tomba sur sa maison qui fut rasée, et sur sa famille qui fut bannie à perpétuité.

Le monde avec ses gloires et ses plaisirs avait peut-être consolé Centulle de la perte de Gisla; mais cette femme infortunée que devint-elle lorsqu'il lui fallut quitter ces rives du gave où elle avait passé d'heureux jours avec son époux qui cessait de l'être et son fils qu'elle ne devait plus revoir!

Le monde désormais n'avait plus pour elle ni joies ni douceurs : toutes ses pensées se reportèrent vers le ciel.

Et elle partit pour aller s'ensevelir dans un monastère de Cluny. Ce devait être une illustre dame, car Guillaume, archevêque d'Auch, et Amatus, évêque d'Oloron et légat de Rome, l'accompagnèrent dans ce long voyage avec autant de pompe que si elle eût été une des premières princesses de l'Europe.

Là, dans un pieux asile, elle mena une vie pleine de sainteté, dont je regrette ici de ne

Digitized by Google

pouvoir raconter la simplicité touchante et mélancolique. Elle s'illustra plus encore par ses vertus modestes, que son ancien époux par ses exploits éclatans. Le héros Béarnais n'est guère connu que dans nos vallées, tandis que Gisla est renommée encore par les miracles (*) que la légende lui attribue, et l'inscription de son nom parmi les saints lui assure l'éternelle vénération du monde chrétien.

Gaston III (**) nommé aussi Gaston IV, fils de Centulle et de Gisla, recueillit l'héritage paternel vers l'an 1088. Marca dit avec raison que ce fut un des plus illustres ornemens de la maison de Béarn. Brave comme son père, il se distingua dans les combats; pieux comme sa mère, il fit du bien à son peuple et à l'église. Nos vieux Fors rappellent les franchises qu'il confirma aux Béarnais. Les anciens cartulaires mentionnent ses libéralités envers les abbayes voisines, notamment celle de Saint-Pé. (***)

Notre ville déjà à cette époque avait acquis

(*) Petr. Vener. Lib. 1. Mirac. C. 22. Baron, in annal. ad annum 1094.

(**) Un magistrat de la Cour de Pau, écrivain et poète, s'était épris des aventures de ce noble chevalier et il en avait fait le héros d'un roman historique : C'était une heureuse idée, et il est regrettable qu'elle n'ait pas été poursuivie par celui qui avait tout le talent nécessaire pour la mener à bonne fin.

(***) Voir ma *Monographie de Saint-Pé de Générès.*



Digitized by Google

une certaine importance. Parmi les témoins qui assistèrent au serment solennel prêté par le vicomte aux lois de Morlàas, figure *Forton de Pau.*

Bientôt Gaston entend le bruit des armes retentir de toutes parts. Jamais plus grande entreprise n'avait fait battre le cœur d'un héros. La guerre éclatait entre l'Europe et l'Asie, entre la religion du Christ et celle de Mahomet.

Gaston, dont les aïeux n'avaient cessé de combattre les infidèles en occident, ne pouvait hésiter à aller les combattre en Orient. Il prit un des premiers la croix avec Amanieu d'Albret. C'est, dit-on, dans le château de Pau qu'il demanda au ciel de bénir ses armes, et elles furent bénies! Il partit, et tous les anciens historiens des Croisades parlent de la renommée de Gaston, de sa bravoure et de son habileté.

Il se fait remarquer dans la prise de Nicée contre Soliman, il est cité *avec ses Béarnais*, (*) dans la fameuse bataille d'Antioche, où il partageait le commandement de douze bataillons (**) de l'armée avec les plus célèbres guerriers de la chrétienté.

(*) *Gastos de Bearn cum suâ gente.* Tudebodus ins. l. 4. c. 9.

(**) D'après Guillaume de Tyr, l'armée était divisée en 12 bataillons. Gaston commandait le 5.e D'après Tudebou et Baldric il n'y avait que 6 divisions.

Digitized by Google

Sans m'arrêter à compter tous ses hauts faits d'armes, je le suis aux portes de Jérusalem. La ville sainte fut assiégée le 7 juin 1099; elle était bien fortifiée, bien approvisionnée, bien défendue. Pour tenter l'assaut de ses hautes murailles, il fallait construire des tours, des machines de guerre. Le succès de l'entreprise dépendait de l'exécution de ces travaux. C'est à Gaston qu'ils furent confiés. Le duc Godefroy, le duc de Normandie et le comte de Flandres songèrent *au très vaillant homme, très preux et très juste Gaston de Béarn;* ils le prièrent de prendre la direction des ouvriers *parce qu'il les faisaient travailler vite et bien* (*).

Gaston, en effet, dit Raymond d'Argilles, était un *prince très noble et honoré de tous à cause du mérite de ses vertus et du profit que l'armée retirait de ses services.* Les machines une fois terminées abordèrent les fortifications; l'assaut eût lieu; la ville fut prise. Guillaume de Tyr cite

(*) Li duc Godefroy, li duc de Normandie, li queux de Flandre avoient un moult vaillant home, qui estoit moult preux et molt juste ce fut Gastes de Beart. Tant li prièrent que il avait la baillie de soi prendre garde des ouvriers. Cil les faisoit ouvrer vistement et bien. Voir dans la belle *Collection des historiens des Croisades*, in-f°, 1844, l'*Estoire de Eraclès*, empereur, p. 339.

Lire dans le même ouvrage le chap. 8, *des Cresliens qui premiers montèrent sur les murs de Ihérusalem.*

Digitized by Google

Gaston parmi les premiers qui entrèrent avec Godefroy de Bouillon dans Jérusalem délivrée.

Pour assurer cette conquête, une victoire était nécessaire encore. Le 14 août 1099, une grande bataille fut livrée près d'Ascalon sur les bords de la mer. Gaston de Béarn commandait la sixième division avec Tancrède. Tous deux obtinrent les honneurs de cette grande journée, où périt un nombre si considérable de Sarrazins, que, d'après les historiens du temps, *Dieu seul aurait pu les compter*.

Le vicomte de Béarn, après avoir accompli son vœu, s'être lavé dans les eaux du Jourdain et avoir cueilli des palmes de Jéricho, s'empressa de retourner dans sa chère patrie (*). C'est au mois de septembre qu'il se mit en voyage. Quel beau jour pour lui, lorsque revenant *chargé d'honneur et de gloire*, suivant les termes d'une charte, il se retrouva dans son château qu'il décora de ses trophées !

De retour en Béarn il eût à combattre contre le vicomte de Dax : il s'empara de sa vicomté. Les vaincus s'accoutumèrent vîte au joug du vainqueur, qui les admit à participer aux libertés et franchises du For de Morlàas.

Saragosse, assiégée par les Maures, allait suc-

(*) Michaud (Hist. des Croisades, t. 1, p. 373), indique ceux qui revinrent avec lui.

Digitized by Google

comber : le roi appelle à son secours le vicomte de Béarn. Ce guerrier *d'une grande bravoure dans les combats, d'une grande prévoyance et d'une grande sagesse dans les actions*, comme dit une une charte du collège de Foix à Toulouse, franchit les Pyrénées par le port de Ste-Christine, assiège à son tour Sarragosse, rappelle Alphonse et son armée et force bientôt les Sarrazins, domptés par ses armes et par la famine, de rendre une place si forte et si redoutable. On aime à lire, dans les annales d'Aragon de Surita (*), les noms des braves de nos contrées qui accompagnaient Gaston, tels que Centulle son frère, le comte de Comminge, Arnaud de Lavedan, l'évêque lui-même de Lescar, etc.

Le roi Alphonse, pour récompenser le vicomte de Béarn, lui concéda le fief d'une ville royale, avec le titre de comte de Saragosse, *senior en Zaragossa*.

Comte de Saragosse et premier Ricombre (**)

(*) Edit. de 1562, t. 1, p. 27.

(**) Jayme Bléda, auteur de la Chronique des Maures d'Espagne, imprimée à Valence en 1618, explique ainsi le mot Ricombre (t. 3, ch. 37) : « *No se llamaron* RICOS HOMBRES *los que » abundaron de vanas riquezas, si no los que su nobleza » heredida de sus passados eran los mas principales del Reyno » y tenian mayor autoridad en los cortes de los Reyes. Estos » eran los auditos y capitanes que les ayudaran en las guerras » contra los Moros. A estos davan los Reys los lugares que*

Digitized by Google

d'Aragon, Gaston devint le conseil et l'ami du roi qu'il ne cessa d'aider à combattre sans relâche les ennemis du Christ. Lorsqu'un moment de trève le lui permettait, il rentrait toujours dans sa terre où l'attendaient Talèze sa femme et Centulle son fils, si souvent cités dans les cartulaires de nos vallées.

Un jour Alphonse lui-même traversa les monts pour venir visiter le héros béarnais. Est-ce dans notre château qu'il fut reçu? Est-ce là qu'ils renouvelèrent leurs sermens d'amitié et qu'ils méditèrent d'aventureuses entreprises contre les infidèles? Bientôt Gaston repartit : et suivant le roi d'Aragon dans ses exploits, il attaqua les Sarrazins dans leur royaume de Grenade et jusque dans Cordoue. Enfin il défit onze Rois Maures.

De retour en Béarn, Gaston fonda l'abbaye de Sauvelade en témoignage de sa reconnaissance envers le Dieu des armées. Remettant l'administration de ses Etats à son fils Centulle, il partit de nouveau, accompagné de Talèze ; mais pour ne plus revenir! Ses ennemis qui n'avaient pu le vaincre en bataille rangée, le firent tomber dans

» *yvan conquistado. Fue en el reyno de Aragon tan grande*
» *la dignitad de los Ricos hombres, que ninguna cosa grave*
» *concerniente el Reyno se hacia sin su parecer y consigo, y*
» *sen que ellos lo confirmasen.* »

Digitized by Google

une embuscade où il périt les armes à la main, vers l'année 1131.

Son corps fut déposé dans l'église de Saragosse. Durant des siècles, ses éperons et son grand cor de guerre pieusement conservés, furent exposés les jours de fête solennelle, comme les reliques des saints, dans l'église célèbre de Notre-Dame-del-Pilar.

Gaston quoique souvent éloigné par ses expéditions lointaines de son beau pays de Béarn, y a laissé des monuments nombreux de son administration paternelle. Il fonda la ville de Nay; il créa des léproseries et de nombreux établissemens de bienfaisance : il éleva dans les défilés inhospitaliers des montagnes des hôpitaux, notamment ceux de Ste-Christine et de Gabas (*).

Parmi ses principaux titres de gloire, on aime à citer les améliorations qu'il introduisit dans les antiques Fors du Béarn. Avant la première croisade, dit M. Michaud (**), la science de la

(*) Dans ce temps-là, les hôpitaux servaient d'hôtelleries. C'était un acte de véritable charité de songer au sort des voyageurs. Les archives du château contiennent plusieurs titres relatifs à ce sujet. Nous citerons notamment une charte de 1270 constatant l'aumône faite par Philippe-le-Bel, roi de France, et Jeanne, sa femme, de cent livres de rente, payables sur le péage, pour être employées en vin et distribuées les jours de fête dans l'hôpital de Roncevaux, aux pélerins et voyageurs.

(**) Hist. des Croisades, 1841, T. 1, p. 396.

Digitized by Google

législation, qui est la première et la plus importante de toutes, n'avait fait que peu de progrès. Quelques villes d'Italie et des provinces voisines des Pyrénées, où les Goths avaient fait fleurir les lois Romaines, voyaient seules renaître quelques lueurs de civilisation. Parmi les réglements et les ordonnances que Gaston de Béarn avait rassemblés avant de partir pour les croisades, on trouve des dispositions qui méritent d'être conservées par l'histoire, parce qu'elles nous présentent les faibles commencements d'une législation que le temps et d'heureuses circonstances devaient perfectionner. « La paix, dit » ce législateur du XI^e siècle, sera gardée en » tout temps aux clercs, aux moines, aux voya- » geurs, aux dames et à leur suite. Si quelqu'un » se réfugie auprès d'une dame, il aura sûreté » pour sa personne en payant le dommage. Que » la paix soit avec le rustique; que ses bœufs » et ses instruments aratoires ne puissent être » saisis, etc... »

J'aurais voulu étudier ici Gaston comme législateur et j'ai pu à peine esquisser quelques traits de sa vie de guerrier. Qu'il est à regretter que le grand poëte qui, dans la Jérusalem délivrée, a jeté tant d'éclat sur le nom de Tancrède, n'ait pas célébré aussi son digne émule, le brave Gaston! Quelques beaux vers auraient plus servi à

Digitized by Google

populariser sa mémoire, que tous les éloges de nos chroniqueurs. Qui lit encore Guillaume de Tyr, et qui n'a relu cent fois le Tasse?

Centulle, fils et héritier de Gaston, voulut suivre les traces de son père; comme lui, il fit la guerre aux Maures; comme lui il se distingua par des largesses et des fondations pieuses, mais bien jeune, (*) il succomba comme lui en combattant contre les ennemis de la Foi.

Ses successeurs ont laissé peu de souvenirs dans l'histoire du Béarn et surtout dans celle du château de Pau : j'en parlerai rapidement. Guiscarde, sœur de Centulle, gouverna le pays jusqu'à la majorité de son fils Pierre Ier. Pierre, guerroya en Espagne, où il périt vers 1150, en laissant deux enfans en bas âge, Gaston et Marie. Gaston épousa Sanche, fille de Garsien Ramir, roi d'Aragon, et mourut sans postérité.

Marie restée héritière de la souveraineté de Béarn, s'était mariée avec Guillaume de Moncade, premier baron de Catalogne. Entrainée par ses affections de famille pour la maison d'Aragon, elle consentit à faire hommage de ses terres au roi Alphonse II. C'était une grave atteinte portée aux antiques franchises des Béarnais. Ils se révoltèrent, et renièrent leurs seigneurs qui avaient violé l'indépendance de la patrie.

(*) En l'année 1134.

Digitized by Google

Pour raconter ce qui se passa alors, pour donner à l'un des événemens les plus mémorables, accomplis dans notre château, un caractère d'authenticité incontestable, je vais traduire littéralement et sans commentaire le préambule du vieux For, tel qu'il existe dans nos archives :

« Ce sont ici les fors de Béarn dans lesquels il est fait mention qu'anciennement en Béarn, il n'y avait pas de seigneur. Et en ce temps-là, ils entendirent vanter un chevalier de Bigorre, et ils allèrent le chercher, et ils le firent leur seigneur pendant un an. Et après, il ne voulut pas les garder en leurs fors et coutumes, *et la Cour de Béarn se réunit alors à Pau*, et ils le requirent de les tenir dans leurs fors et coutumes, et lui ne voulut pas; et alors ils le tuèrent dans la cour même.

» Item, après on leur vanta un prud'homme chevalier en Auvergne, et ils allèrent le chercher; ils en firent leur seigneur pendant deux ans, et après, il se montra trop orgueilleux: il ne voulut pas les tenir en leurs fors et coutumes, et la Cour alors le fît tuer au bout du pont de Saranh par un écuyer, lequel le férit d'un tel coup d'épieu, que l'arme lui sortit par le dos et ce seigneur avait nom Saintonge.

» Item, et après ils entendirent vanter un chevalier de Catalogne, lequel avait eu deux enfans d'une seule couche; et les gens de Béarn eurent conseil entr'eux, et ils députèrent deux prud'hommes du pays pour demander l'un de ces deux frères pour seigneur, et quand ils furent là, ils allèrent les voir et les trouvèrent endormis, l'un les mains fermées, l'autre les mains ou-

Digitized by Google

vertes et ils s'en revinrent avec celui qui avait les mains ouvertes. »

N'est-ce pas une des plus curieuses pages de notre histoire que cette légende béarnaise du moyen âge. (*) Il est à remarquer que le château de Pau avait déjà acquis au XII^e siècle une importance si grande que c'est là que se réunissait la Cour de Béarn pour décider de l'avenir du pays.

Le For ne dit pas que ces deux jumeaux étaient les fils de Marie de Moncade. Tous deux régnèrent en Béarn, et tous deux (chose étrange!) réalisèrent les présages que les messagers béarnais avaient tiré de leur attitude dans le berceau.

Gaston, *à la main ouverte*, fut un prince bon et droiturier. Son avènement peut être fixé à l'année 1173; car, d'après une charte de 1174, il était alors à la deuxième année de son règne. Elu à l'âge de deux ans, il eût pour tuteur un de ses parens, Péregrin de Castarazols, Ricombre Aragonais. A seize ans, il alla faire visite au roi d'Aragon, qui lui donna en mariage sa cousine, la célèbre Pétronille, héritière du comte de Bigorre. Peu d'événemens signalèrent les pre-

(*) Un de nos compatriotes, M. Vincent Bataille a su parfaitement faire ressortir toute la poésie de cette légende, dans de beaux vers couronnés par l'académie des Jeux Floraux, en 1845.

Digitized by Google

mières années de l'administration de Gaston. « L'égalité de ses mœurs, dit Marca, et la mo-
» dération de ses déportemens qui lui avaient ac-
» quis le surnom de Bon, ayant ôté les occasions
» de noise avec ses voisins. »

Trop de bonté excite souvent d'injustes exigences : et le vicomte de Béarn, sans cesser d'être bon, sentit la nécessité de devenir plus ferme. Raymond Garsie de Navailles, (*) dont le nom qui vit encore parmi nous, se retrouve à chaque feuillet de nos annales, était déjà à cette époque un homme de grande seigneurie. Il crut pouvoir s'insurger contre le vicomte de Béarn, et refusa de lui remettre son château, malgré la prescription du For, qui obligeait tous les gentilshommes à faire délivrance de leurs châteaux, trois fois dans l'année *au seigneur apaisé ou courroucé*. L'attitude énergique de Gaston et l'intervention de quelques amis de Raimond Garsie amenèrent sa soumission. Dans l'acte d'accord, il faut remarquer cette clause : « Et en outre, Raymond Garsie, et son successeur doit subir la justice du seigneur Gaston à la requête des plaignans

(*) Prætereà R. G. vel ejus successor debet stare justitiæ Domino G. et suis clamantibus pro castro de Navalho. apud Lascurrim, vel apud *Pau*, vel apud Forquinam Morl. Cette charte est de 1205.

Digitized by Google

pour le château de Navailles, soit à Lescar, *soit à Pau*, soit à la Fourquie de Morlàas. »

Gaston reprit Orthez sur le vicomte de Tartas. Bientôt éclata la croisade contre les Albigeois. Cette page sanglante de l'histoire du midi a été de nos jours si profondément étudiée, que je m'abstiendrai d'entrer dans des considérations générales qui retarderaient mon récit. Tous les seigneurs des Pyrénées se déclarèrent contre Simon de Montfort, en faveur de Raymond comte de Toulouse. Les comtes de Foix, de Béarn et de Comminge, dit Michelet, l'aidèrent à forcer Simon de lever le siége de Toulouse. (*)

Gaston eût bientôt sa part des malheurs qui accablèrent le parti dont il avait pris la défense, il vit ses terres (**) envahies, et fut frappé des foudres de l'excommunication.

Après avoir résisté long-temps, même aux armes spirituelles dont on s'était servi pour le combattre, il se soumit à l'église, obtint l'absolution

(*) Hist. de France, T. 2, p. 502.

(**) *Tantôt o an conquist e la terra Gaston.* V. 2647. Cansou de la Croisade contr'els ereges de l'Albigès, publiée in 4°, par Fauriel. Remarquons ce mot : *terra Gaston* pour *terre de Béarn.* Souvent aussi on voit les *Béarnais* nommés *Gastonais.* On lit notamment dans Mathieu Paris, p. 842. *Jussit illico Regulam obsidione vallari, ubi quam plurimum hostium suorum* Gastonensium *latitabant.*

Digitized by Google

et chercha à témoigner son repentir par de pieuses libéralités.

Il mourut vers 1215. Sa veuve la comtesse Pétronille, qui, d'après une charte de notre château *ère trop bère Done* (était trop belle dame) se remaria en 1216. Elle ne perdait pas du temps pour prendre un nouvel époux : elle devait *user* successivement cinq maris.

Gaston, *à la main ouverte*, est qualifié dans nos chartes du titre de *Bon, lou seignor de Béarn qui a nom En Gaston lo Bon.*

Son frère et successeur, Guillaume Raymond *à la main fermée,* ne mérita pas le même surnom. Son caractère s'annonça de bonne heure terrible, féroce.

Jeune encore, il souilla sa main d'un crime odieux raconté en termes énergiques dans une bulle conservée à la cathédrale de Tarragonne.

Irrité contre l'archevêque Béranger, dont il avait épousé la nièce, il le fait prier, sous le nom supposé de cette noble dame, de se rendre à Gironde pour traiter d'une affaire importante. Le vénérable prélat se met aussitôt en voyage; Guillaume va au devant de lui, l'abat de son mulet, le renverse à terre, lui fait de nombreuses blessures, et pendant que la victime ensanglantée prie Dieu pour son bourreau, le barbare assassin s'acharne sur elle, et lui arrache le dernier souffle de vie,

Digitized by Google

avant que ses lèvres eussent achevé sa prière suprême.

Dans ce temps-là il y avait des seigneurs trop puissants pour que la justice humaine osât s'appercevoir de leurs forfaits. Ils n'étaient justiciables que de la justice divine. Le roi d'Aragon reçut plainte contre le meurtrier de l'archevêque, et il garda le silence. Le Pape en fut informé, et frappa aussitôt le coupable d'anathème. C'était à cette époque une peine qui avait de redoutables conséquences. Guillaume Raymond en fut effrayé. Le remords pénétra dans son âme et il chercha dans les bonnes œuvres l'expiation de son crime.

Il ne recueillit pas l'héritage de son frère sans de graves difficultés. Il éprouva une vive résistance de la part des États de Béarn, parce qu'il prétendait arriver au pouvoir par droit de naissance, et non par voie d'élection. Une transaction eût lieu; il fut reconnu seigneur et souverain, mais à charge de concéder au peuple de nouveaux privilèges.

Une des premières conditions imposées au vicomte fut la création de la Cour majour. Cette Cour, à la différence du Conseil du vicomte, à la fois Conseil d'Etat et Tribunal judiciaire, séparait la justice de l'administration et donnait le pouvoir de juger à douze barons représentant le pays.

Le château de Pau était un des lieux désignés pour la réunion de la Cour majour. N'est-ce pas

Digitized by Google

un des plus antiques et des plus précieux souvenirs de ce palais que cette auguste assemblée, où le seigneur se présentait avec sa cour, en présence des chevaliers et *bonnes gens*, pour faire droit et jugement à toutes sortes de personnes suivant le For et les coutumes de la terre ?

Cette Cour majour subsista jusques en 1490. Elle fut alors remplacée par un Conseil souverain, malgré les regrets et les réclamations des Etats du pays, qui protestèrent contre sa suppression.

Guillaume Raymond mourut en 1223, laissant aux églises des témoignages de sa munificence, et aux vallées d'Aspe, d'Ossun et de Baretous des coutumes remarquables, si on les compare surtout aux monumens contemporains de législation féodale.

Son fils lui succéda. Il se nommait aussi Guillaume de Moncade. Il lutta d'abord contre le roi d'Aragon, puis il se réconcilia avec lui. Il lui prêtait foi et hommage ainsi qu'au Roi d'Angleterre pour diverses terres, excepté pour celle du Béarn. Surita en parlant de notre vicomte dit qu'aucun roi d'Espagne n'avait un si grand et si considérable vassal *(ningun Rei de Espana tenia tan principal vassalo.)*

Guillaume périt en 1229 avec huit cavaliers de la maison de Moncade dans une bataille contre les Maures. Il avait eu une fille et un fils. Ce fils

Digitized by Google

nommé Gaston était mineur lorsqu'il hérita de son père.

Sa mère Garsende fut nommée régente. Elle habitait de préférence le Béarn, la plus noble de ses seigneuries. Les écrivains Anglais ne font pas d'elle un portrait flatteur. Ils la représentent comme d'une taille si prodigieuse et d'une grosseur si démesurée qu'elle suffisait à elle seule pour remplir un char des plus grands (*).

En 1240, elle accompagna son fils à Bordeaux, pour qu'il fit ses premières armes à la cour d'Henri III, Roi d'Angleterre. Il était accompagné de soixante chevaliers. Ses premiers exploits lui procurèrent autant d'argent que de gloire. C'est avec cet argent qu'il fit bâtir le château d'Orthez. Marca après avoir dit les raisons qui lui firent choisir cette ville pour capitale ajoute (**) : « Joinct que » l'ancienne demeure des seigneurs de Béarn dans » le château de la Fourquie de Morlàas n'était » pas si agréable qu'elle put l'arrêter dans cet » endroit; quoiqu'il eût la même facilité que ses » prédécesseurs, de se divertir dans les *Châteaux*

(*) Voici dans quels termes de colère s'exprime sur son compte, Mathieu Westmonaster : anno 1242, *quædam mulier singulariter monstruosa, cujus cadaver vermibus multis hereditarium lecticam vacuam potuit onerare, videlicet Comitiva de Biarde cum filio suo Gastone.*

(**) Histoire de Béarn, p. 383.



Digitized by Google

» *de Pau*, de Cadillon, de Lescures, qui avaient
» la situation très agréable à cause de l'aménité
» du terroir qui les environne. »

Les bonnes relations de Gaston avec le roi d'Angleterre, ne durèrent pas long-temps et j'aurai trop à raconter, si je voulais dire toutes leurs querelles. Gaston à la tête des principaux seigneurs de Gascogne, fit beaucoup de mal aux anglais. Les anglais cherchèrent à lui causer tout le dommage possible (*). Deux fois le vicomte de Béarn fut fait prisonnier. Il porta plainte à la Cour de France, des manœuvres déloyales dont il se prétendait victime, et en plein parlement au mois de septembre 1274, il appela le roi d'Angleterre, *traître, faux et injuste juge*, et le provoqua en combat singulier. Plusieurs nobles chevaliers relevèrent son défi; mais il ne voulut accepter d'autre adversaire que le roi en personne.

Gaston guerroya contre le comte de Bigorre, et aggrandit ses domaines du vicomté de Marsan et du territoire de Maubourguet. Il combattit ensuite le comte de Commingé, et pour concilier leurs différends, il eût recours à Saint-Louis, qui

(*) Voir dans les *lettres de Rois et Reines de France* publiées par Champollion Figeac, in 4°, T. 1, p. 103, trois mandemens extraits des archives de la Tour de Londres et inconnus de nos historiens de Béarn.

Digitized by Google

l'affectionnait, comme s'il eût prévu que l'héritier du Béarn serait un jour l'héritier de la couronne de France.

Enfin notre vicomte s'illustra par de derniers exploits en prêtant le secours de son épée au roi d'Aragon, contre le roi de Castille. Parmi les seigneurs qui reçurent d'Alphonse le cordon de la chevalerie, le continuateur de Roderic de Tolède place notre Gaston, *Potens Baro Dominus Gasto de Biarno*, après le roi d'Angleterre, le fils de l'empereur de Constantinople et le roi de Grenade, mais avant le comte Rodolphe, qui fut depuis roi d'Allemagne et chef de la maison d'Autriche.

La réputation de Gaston, *ce noble, vaillant et puissant chevalier*, comme le qualifient nos chartes, était si éclatante que sa fille ainée Constance, fut demandée en mariage par trois fils et un frère de roi.

La seconde, Marguerite, avait épousé le comte de Foix. Comment, de préférence à ses sœurs, obtint-elle l'héritage de la souveraineté de Béarn? Laissons parler Laperrière (*)

» *Le Seigneur de Béarn fit assembler les estats*
» *de Béarn et Bigorre, où se trouvèrent tous les*
» *seigneurs gentilshommes, vassaulz et subgectz*
» *ou gens pour eulx desdits pays auxquels ledict*

(*) Annales de Foix, f° XXVIJ.

Digitized by Google

» *de Moncade demanda advis, oppinion et con-*
» *seil, quelle de ces deux filles devrait succéder*
» *à ses biens après sa mort, ou la comtesse Dar-*
» *maingnac, ou bien la comtesse de Foix. Par les*
» *gens tenant les dictz estats, informés du refus*
» *que le comte Darmingnac, mari de l'une de ses*
» *filles, lui avoit fait de ne lui vouloir bailler se-*
» *cours contre ledict Roi de Navarre, fut arresté,*
» *dict et conclud, que la comtesse de Foix, sa*
» *fille succèderoit au bien dudict Moncade et non*
» *aultre. Et dès lors, tant par ledict Gaston de*
» *Moncade, que par les gens desdicts estats fut*
» *faite l'union des pays du Béarn et de Bigorre,*
» *avec la conté et maison de Foix.* »

Cet événement est l'un des plus remarquables qui se soient accomplis dans l'enceinte du château de Pau (*) : Des chartes curieuses en consacrent la mémoire. Dans un vieux titre on lit que Gaston, du consentement de sa fille aînée, donne à Marguerite la vicomté du Béarn, pour le cas où il décéderait sans enfant mâle. Il oblige le comte et la comtesse de Foix à payer ses dettes; il se réserve la faculté de disposer de divers domaines pour récompenser des serviteurs, faire des legs pies, octroyer des affranchissements. Parmi les châteaux qu'il s'interdit d'aliéner, fi-

(*) Olhagaray, Préface.

Digitized by Google

gurent ceux d'Orthez *et de Pau*. Toutefois le donateur conserve le droit de faire par testament des legs payables avec les revenus des terres inaliénables. Il est dit expressément, que dans ce cas *le Bayle de Pau*, ou ses exécuteurs testamentaires, ne prendront des rentes du château que mille sols par an, *outre les revenus de la clôture du château, avec la lantanère,* (*) *le moulin, la vigne et le taillis*. Cet acte passé à Morlàas est daté du 5 des Ides de Mai 1286. L'original fut déposé dans nos archives. Il paraît qu'il en existait à Paris une copie que le chancelier de Lhospital cite dans ses mémoires.

Une autre charte inédite constate que Gaston, pour mieux assurer à la comtesse de Foix la souveraineté de Béarn, obligea tous les barons et gentilshommes du pays (dont l'énumération est assez curieuse) à venir jurer *(ad sancta Dei evangelia manu tacta corporaliter)* d'observer

(*) Salvo etiam et retenta quod idem D. Gasto in vicecomitatu et terra prœdicta Bearnensi, tam de terrâ quam de aliis posset donare servitoribus T... exceptis castris et burgis, scilicet... *de Palo* sive executores dicti testamenti non recipient *de redditibus, sive des exitibus castri de Palo nisi mille solidos annuatim* quos idem Dominus Gasto eidem in dictis locis et exitibus assignavit et reditus *clausuræ castri una cum lantanera molendino, vinea et virgulto*. — *La lantanère* était une propriété qui s'étendait du Château au Parc, dans le vallon traversé par la route de Bayonne.

Digitized by Google

les accords passés entre lui, ses filles Constance et Marguerite, et Roger comte de Foix.

Dans son testament Gaston, fait mention dans plusieurs clauses du Castel de Pau. Il veut que ses héritiers n'en puissent prendre possession, qu'après avoir payé vingt mille livres à sa décharge. En attendant, il en confie la garde à un brave chevalier, Arnaud de Denguin.

Ce château était déjà si important dans le pays qu'un des titres les plus solennels de l'histoire béarnaise, nous apprend que c'est là qu'en 1288, (*) le vicomte de Béarn, assisté des évêques de Lescar et d'Oloron, en pleine cour, devant tous les barons du pays, renouvela les coutumes établies par ses ancêtres. Gaston de Moncade mourut le 29 avril 1291.

Roger-Bernard et Marguerite, ajoutèrent alors au titre de comte et comtesse de Foix, celui de vicomte et vicomtesse de Béarn. Ils se hâtèrent de se rendre dans nos contrées, où la mémoire de leur père leur assura un brillant accueil.

(*) Voici comment s'exprimait le *vieux For* écrit sur trois peaux de parchemin : *Conegude causa sie à totz que Mossen Gaston viscomte de Béarn, en l'an de notre seignor mille dus cents oueytanta et oueyt, En Sans Evesque de Lescar, et En Bernard Evesque de Oloron, en plena Cort* EN LO CASTET DE PAU, *devant touts lous Barous de Béarn, renoban las costumas per lous antecessours establidas.* — Compilacion d'auguns priviledges, p. 1.

Digitized by Google

Le comte d'Armagnac ne pouvait se résigner à perdre le Béarn et la Bigorre qu'il convoitait. Alors, commencèrent entre les maisons d'Armagnac et de Foix des querelles si longtemps sanglantes.

Un jour, Roger, blessé par les calomnies, que s'était permises contre lui le comte d'Armagnac, va trouver le roi de France et donne un démenti à son calomniateur. Pour prouver sa sincérité, et pour épargner le sang de ses sujets, il obtient du roi que, le duel sera ordonné entre son adversaire et lui. Le combat est réglé; les deux champions comparaissent en champ clos, à l'heure fixée. Les trompettes donnent le signal de la charge. Du premier coup, le comte de Foix renverse son ennemi. Le roi lui-même accourt, fait relever le comte d'Armagnac, et s'efforce d'opérer entre les deux rivaux, une réconciliation qui ne fut qu'apparente et de courte durée.

Roger n'était pas resté toujours d'accord avec la France. Philippe-le-Hardi l'avait fait enfermer prisonnier en 1274, dans le château de Beaucaire. Philippe-le-Bel au contraire, lui fit de grandes libéralités et donna en mariage au fils de Gaston, sa propre cousine, la fille du comte d'Artois.

Quelques années avant sa mort, Roger se reposait des guerres et des batailles dans la recher-

Digitized by Google

che des bons ouvrages. Doué de qualités intellectuelles peu communes, il avait cultivé son esprit naturel, et montrait un vif amour pour la science. Après avoir eu tant de forteresses pour résister aux ennemis de ses états, il lui fallait, disait-il, des forteresses contre les ennemis de son âme, et ses livres lui paraissaient la meilleure défense contre les vices. Ses derniers jours s'écoulèrent dans l'étude et les devoirs pieux au sein de nos vallées béarnaises, objet de ses prédilections. Il termina sa vie le 15 août 1306. Il eût pour successeur son fils Gaston, Ier de Foix et VII de Béarn.

Ce brave chevalier fit preuve de bravoure dans ses guerres de Castille et de sagesse dans l'administration de ses états. Il mourut jeune, en 1315, et laissa pour héritier un fils qui porta son nom.

Le jeune Gaston, à peine âgé de quinze ans, épousa Eléonore de Comminge, qui était beaucoup plus âgée que lui. Lorsqu'on parlait à cette noble dame de cette disproportion d'âge, elle répondait : *Si iou sabi de certan que lou counte de Foux degos estar mon marit, io lo speraria naxer.* Si j'étais certaine que le comte de Foix dût être mon mari, j'attendrais jusqu'à ce qu'il fut né.

Gaston combattit vaillamment à côté de nos

Digitized by Google

rois de France, (*) contre les Anglais, notamment à la fatale bataille de Crécy. Il alla faire dans la Péninsule, la guerre contre les Maures et après avoir tué un de leurs Rois, il succomba lui-même sur le champ d'honneur au mois de mai 1343.

Il laissa de vifs regrets parmi ses sujets: « Gaston, se disaient (**) les paysans, semble avoir été élevé au milieu de nos cabanes. Il connaît nos usages, il s'y conforme et se fait un plaisir d'assurer notre bonheur. »

Jusques ici j'ai tâché de presser mon récit, afin de ne pas donner au château de Pau une importance qu'il n'avait pas encore. Heureux, si j'ai su répandre, sur ses origines méconnues, quelque lueurs nouvelles! Peut-être, en parlant de ses premiers maîtres, me suis-je laissé entraîner dans quelques détails que j'aurais dû supprimer, mais j'avais à cœur de découvrir et d'indiquer les sources d'intérêt historique et romantique, que peuvent offrir à celui qui les explore, les vieilles annales béarnaises.

(*) Des chartes de nos archives prouvent que les rois de France le récompensèrent de ses services. Citons un titre en latin et sur parchemin, à la date de 1339, contenant lettres patentes de Philippe VI qui donne à Gaston de Béarn, en considération de services, par lui rendus à l'armée la somme de 1500 livres de rente foncière et perpétuelle à lui et à ses hoirs sur le lieu du Geune.

(**) Histoire du pays de Foix par l'abbé Pézet, p. 191.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CHAPITRE II.

## Gaston-Phébus.

A Gaston succéda un fils nommé comme lui, et connu dans l'histoire sous le surnom de *Phébus* qui lui avait été donné, soit à cause de sa remarquable beauté physique, soit à cause du soleil qu'il avait pris pour devise.

Le château de Pau est surtout fier de Gaston-Phébus et d'Henri IV. Il l'est encore plus du bon roi que du brillant chevalier, et cependant de Phé-

Digitized by Google

bus, date sa grandeur ; il devint dès-lors une demeure vraiment princière : de Henri, date sa décadence ; il cessa à cette époque d'être la résidence des rois.

Le nouveau souverain de Béarn était né en 1331. Il n'avait que douze ans lorsqu'il perdit son père. Sa mère, Eléonore de Comminge, citée parmi les femmes les plus illustres de son temps, fut chargée de la tutelle, sous la condition qu'elle vivrait en viduité.

Les vieux auteurs du Pays nous donnent avec complaisance de longs détails sur l'enfance de celui qui devait un jour répandre tant d'éclat sur nos chroniques béarnaises. Ils nous racontent comment Phébus, était entouré d'*une volée de gens vertueux*, habitués aux affaires ; comment, tandis que son esprit était cultivé par l'étude, son corps était fortifié par l'exercice des armes et du cheval.

On admirait son enthousiasme pour la poésie et son goût pour les lettres, autant qu'on s'émerveillait de le voir, encore enfant, porter la cuirasse, sauter tout armé sur son coursier, jeter au loin la lance, et ne le céder à personne de son âge pour la force ou l'adresse.

Il avait à peine quinze ans que déjà il brûlait de venger son père en combattant les Sarrazins. Dans sa première expédition, il acquit, suivant Olha-

Digitized by Google

garay, plus de réputation *que seigneur qui y feust* (*).

Sa mère voulut le marier à l'âge de 18 ans. Des alliances brillantes s'offraient à son choix. Après avoir consulté le Conseil, elle donna la préférence à Agnès de Navarre. C'était une princesse d'illustre naissance, fille de Philippe III, roi de Navarre et de Jeanne de France. Malheureusement elle était sœur de Charles-le-Mauvais, *le meurtrier*, *l'empoisonneur* (**).

Le 5 mars 1349, Agnès fut accordée au comte Phébus, *à femme et à épouse pour mariage à faire* (***). Ce mariage fut célébré à Paris, au Temple, le 4 août suivant.

Un jour que Charles de Navarre avait été invité à dîner, au château de Rouen, chez son beau-frère, le fils du roi de France, le roi lui-même entra, l'épée nue, le casque en tête, dans la salle du festin, saisit au collet le roi de Navarre, et, pendant qu'il envoyait les convives à la mort ou à la prison, il se mit à table et mangea le repas préparé pour eux.

Le roi Jean, après avoir juré à Charles qu'il lui

(*) D'après Gaucheraud (histoire des comtes de Foix) le premier coup d'essai de Phébus aurait été contre les Anglais pendant l'invasion de 1345.

(**) M. Michelet, hist. de France, t. 3, p. 454.

(***) Charte des archives de Foix.

Digitized by Google

pardonnait d'anciennes querelles, avait-il attendu le moment favorable de satisfaire une vengeance long-temps préméditée? C'est l'opinion de Sismondi. Avait-il au contraire, comme le rapporte M. Michelet, voulu punir la révolte du prince de Navarre qui avait fomenté la résistance du peuple contre l'établissement de nouveaux impôts votés par les Etats? Quel que soit le motif de l'arrestation, elle fut entourée de circonstances si étranges, le royal prisonnier fut l'objet de si affreuses menaces que son sort causa une profonde émotion. Nul ne la ressentit plus vivement que Gaston. Il alla trouver le roi Jean pour réclamer la mise en liberté de son beau-frère. La fierté de son langage irrita le roi qui, pour toute réponse, le fit enfermer lui-même au Châtelet. Peu de mois après, la délivrance de Charles entraîna celle de Gaston.

Le jeune vicomte de Béarn, jaloux de faire oublier sa captivité par quelque action d'éclat, et amoureux de glorieuses aventures, partit pour de lointains pays, allant offrir son épée aux chevaliers de l'ordre Teutonique, maîtres alors de la Prusse (*). Après avoir mérité que son nom fut honorablement inscrit dans les salles du château de

(*) On sait que ces chevaliers ont dominé la Prusse de 1230 à 1525. Le grand maître de l'ordre fut reconnu Duc héréditaire de Prusse après la paix de Cracovie.

Digitized by Google

Marienbourg, il poussa plus loin son voyage. Pour compléter son éducation de chasseur, et acquérir l'honneur de devenir le premier de son temps dans l'art de la chasse (*), il alla poursuivre les rennes dans la Suède et la Norwège. N'est-il pas remarquable que ces régions si éloignées des Pyrénées aient reçu trois Béarnais des plus célèbres, Phébus, Gassion et Bernadotte ?

Lorsque Gaston rentrait en France avec son compagnon le captal de Buch, il apprit les sanglantes horreurs commises par la jacquerie. « La du-
» chesse d'Orléans, la duchesse de Normandie,
» dit Michelet (**), et une foule de nobles dames,
» de demoiselles et d'enfans, s'étaient jetées
» dans le marché de Meaux environné de la
» Marne. De là, elles voyaient et entendaient les
» Jacques qui remplissaient la ville. Elles se mou-

(*) Dans son livre des *Déduicts de la Chasse*, il s'exprime ainsi : « *Mais de quoi je doubte que j'aye nul maistre, combien que ce soit vantance, de celui vouldroi-je parler, c'est de chasce.* » Phébus dans son livre, dit en parlant des rennes : « *J'en ay veu en Nourvègne et Xuedène.* » Ces mots du manuscrit avaient été si mal lus et si mal reproduits que Buffon avait conclu de ce passage qu'il avait existé des rennes dans les forêts de la France. Georges Cuvier, remontant au véritable texte, reconnut que c'est en Suède et en Norvège que Gaston Phébus vit les rennes lorsqu'il y voyagea avec le Captal de Buch en 1338 à son retour de Prusse. (*Cuvier*, Ossements fossilles, t. IV, p. 58.)

(**) Hist. de France, t. 3, p. 409.

Digitized by Google

» raient de peur. D'un moment à l'autre, elles pou-
» vaient être forcées, massacrées. Heureusement
» il leur vint un secours inespéré; le comte de
» Foix et le captal de Buch. » Ces deux chevaliers avaient appris le danger de ces nobles dames. Ils ne négligèrent pas si belle aventure et volèrent à leur secours. Ils arborèrent la bannière de Béarn à côté de celle d'Orléans, et, fondant avec impétuosité sur ces paysans mal armés, *ils les tuaient*, dit Froissart, *comme des bêtes, tant qu'ils en furent ennuyés*. Sept mille morts restèrent sur le champ de bataille.

Après cet exploit, Gaston rentra dans ses domaines. Là de nombreux combats l'attendaient contre son implacable ennemi le comte d'Armagnac. Le souverain Pontife lui-même essaya vainement de terminer leurs longs et sanglants démêlés. Les trèves et les traités ne faisaient que suspendre des hostilités sans cesse renaissantes. Les plus nobles Chevaliers de nos contrées s'étaient partagés entre ces deux terribles rivaux. La plus grande bataille eût lieu le 5 décembre 1362 dans les plaines de Launac. Voici comme elle est racontée dans un cartulaire inédit presque contemporain :

*Le comte Phœbus étant dans son logis avec toute sa suite, la nuit d'avant la bataille, s'endormit; et alors, il vit en songe un homme blanc qui lui fai-*

Digitized by Google

*sait bonne mine et bon sourire, et qui déclara se nommer saint Volusien de Foix. Et en mémoire dudit songe et vision, et par dévotion, le comte ordonna que, chaque année, dans la nuit de la fête du saint, son corps fut illuminé dans l'église de Foix d'une torche de cire de trois livres; et ainsi fut observé et s'observe comme il a été prescrit. Il advint avis au comte qu'on marchait à son encontre, et l'homme blanc tournait le dos à son ennemi, et ne voulait pas l'écouter, mais parlait à Phœbus et lui disait ce qui suit : « Fils, levez-vous, car il est » temps que vous ayez le plus grand honneur qui » soit venu à homme du monde. Avec peu de monde » prenez-en beaucoup. Bientôt armez-vous, ne » doutez de rien; allez en avant contr'eux; car » d'Armagnac et de ses gens je vous ferai aujour- » d'hui le maître. »*

*Le comte de Foix avait peu de troupes, eu égard à celles du comte d'Armagnac qui étaient en grand nombre; mais le comte de Foix avait de bonnes gens, habiles aux armes et bien fidèles. Ils férirent durement contre l'armée d'Armagnac, et, moyennant l'aide de Dieu et de l'homme blanc que le comte de Foix voyait toujours devant lui, à cause de son droit et de la justice de sa querelle, ledit comte de Foix conquit la victoire, et vainquit ses ennemis, le comte d'Armagnac et tous ses alliés. Or, ledit comte d'Armagnac s'était pris à fuir et à se cacher*



Digitized by Google

*dans les bois; mais Dieu ne le permit pas. Un cavalier d'Allemagne, appelé Monsieur Ama se rendait avant la bataille à Compostelle pour visiter la basilique du baron saint Jacques. Les soldats du comte d'Armagnac le détroussèrent et ledit cavalier alla trouver le comte le priant de lui faire restituer ce qu'on lui avait pris, parce qu'il n'était qu'un pélerin et non un homme de guerre. Mais le comte ne voulut pas l'écouter et lui faire rendre son bien. Ledit cavalier, qui avait entendu parler de la noblesse et franchise dudit comte Phébus n'eut d'autre recours qu'à Dieu et au baron saint Jacques pour accomplir son voyage, et il alla trouver le comte de Foix auquel il se présenta en personne, très-simplement, en très-pauvre état, parce qu'il avait tout perdu, ainsi qu'il a été dit.*

*Ledit cavalier raconta sa querelle et son arrestation audit comte, et il en fut accueilli et festoyé noblement et honorablement, et il en reçut or et argent et un cheval pour accomplir son voyage, et grâce à ses secours, il l'accomplit. Comme il s'en retournait, dans tout le pays s'était répandu le bruit du lieu, du jour, de l'heure où la bataille devait se faire. Et lorsque la bataille fut perdue et finie, le comte d'Armagnac fuyait au galop dans un bois. Mais le cavalier que les gens du Comte avaient détroussé alla à son encontre, et le saisit, et ne le laissa pas aller quoiqu'il le suppliât de le relâcher en lui disant ces mots :*

Digitized by Google

« *Compagnon, je te prie, que tu m'octroies ce*
» *que je te requiers cette fois, ne m'empêche pas*
» *de continuer la route pour fuir vers ce bois; car*
» *si tu veux de ma monnaie, je te donnerai or et*
» *argent tantôt, et je te promets, où que je sois*
» *que je te serai, cher ami, courtois* (*). »

Le cavalier allemand répondit qu'il ne se souciait pas d'avoir pour ami un homme qui fuyait si lâchement, et il conduisit son prisonnier à Gaston. Neuf cents gentilshommes du comte d'Armagnac tombèrent également ce jour là au pouvoir de Phébus. Parmi eux figuraient les d'Albret frères et cousins, Saintarailles, Castelbajac, Barbazan, Labarthe, Fimarcon, Tarride, etc. Le vainqueur usa de grande courtoisie envers les captifs, il leur imposa d'assez fortes rançons, mais il leur accorda des délais pour les payer et les mit en liberté sur parole.

Il avait augmenté ainsi ses trésors; il en fit un noble emploi. Il s'en servit notamment pour restaurer et embellir le château de Pau.

Au moment où la France ruinée par les malheurs du temps, n'était plus, selon l'expression

(*) Pour montrer avec quelle fidélité j'ai traduit ce curieux poëme, j'en citerai quatre vers de 19 à 20 syllabes :
*Compan, je te préguy que tu me ottreyes so qui té requis esta bets*
*Que tu no me empaches la via la que me fugir en aqueste bosc*
*Car si tu bos de ma moneda je te daré or et argent tantost*
*Et je te promets oun que jo sia que io te sare car amic cortés.*

Digitized by Google

d'un écrivain moderne, qu'une ferme de l'Angleterre, le Béarn protégé par son indépendance jouissait de la prospérité la plus florissante.

Gaston Phébus après avoir acquis la gloire des braves se retira dans nos contrées. Sans doute, c'est à Orthez qu'il fixa sa principale résidence, mais il se plaisait à Pau où il fit de longs séjours. Pour le faire revivre dans notre château qu'il aimait et qu'il agrandit, les chartes contemporaines ne seraient pas assez riches de détails de vie intime ; mais voici, venir à notre aide le plus aimable chroniqueur, Jehan de Froissart.

Prévoyant qu'*au temps à venir et quand il serait mort* il pourrait laisser une histoire *où prendraient nobles et vaillans hommes, plaisance et exemple de bien faire* pour savoir *la vérité des lointaines besognes*, sans envoyer autre personne à sa place, il trouva *raisonnable d'aller* devers *haut prince et redouté seigneur Messire Gaston, comte de Foix et de Berne, et tant travailla* (*) *et chevaucha en quérant de tous côtés nouvelles, que, par la grâce de Dieu, sans péril et dommage, il vint en son châtel à Ortais, en l'année* 1388.

(*) Je ne citerai pas tous les emprunts que je ferai à Froissart, mais je soulignerai ses expressions. Ce mot *travailla* vient de l'anglais, *travelled*, il voyageait. Dans un autre passage Froissard dit : le roi de France *travillait*.

Digitized by Google

Grâce aux beaux récits dont il *a desservi* nos contrées, et à quelques manuscrits peu connus, nous pourrons assister par la pensée à des scènes d'autrefois.

Gaston Phébus arrive à Pau. Parmi tous les chevaliers qui l'entourent et dont les chaperons divers indiquent les diverses qualités, il se fait remarquer par l'absence de toute coiffure. Jamais chapeau ne couvrit sa tête uniquement ornée d'une superbe chevelure. On n'aurait pu voir de son temps un homme d'une taille plus belle ni mieux proportionnée. (*) Sa figure est colorée et gracieuse; ses yeux pleins de charme. Quelle mamagnificence il déploie en tout! Il a les plus beaux chevaux du monde, et il en compte plus de deux cents dans ses écuries. Il aime les chiens, et il en a plus de seize cents dans sa meute.

Dès que le seigneur paraît, les herses du château se lèvent pour le recevoir. Ce vieux manoir des Centulle, si heureusement situé, mais un peu abandonné aux outrages du temps, lui plaît, il veut édifier là, selon l'expression de Froissart, *un moult bel chastel.* (**)

(*) Quant à la forme de son corps et proportion de membres, il était d'aussi belle taille et de si beau traict qu'homme que l'on sceut voir de son temps. *Laperrière,* f° XLVIII.

(**) Le goût de l'époque était porté aux constructions. C'est vers ce temps-là que le roi de France fit faire, comme dit Christine de Pisan : *tant de beaulx maçonnages* à l'hôtel de Saint-Paul, au château du Louvre, etc.

Digitized by Google

Par ordre du comte, Johan de Foix choisit *parmi les cagots* (*), les maçons les plus expérimentés et passe un traité, sur les travaux à faire, avec Berdolet de Bonefont de Castelbon, Ar. de Lespiaü d'Oraas, Berduco d'Enduet de Salies, Ar. de Peyrer de Corbi, Johano de Fort de Mont-de-Marsan, etc.

Les parties contractantes jurent *sur le corps de Dieu sacré*, de bien et loyalement tenir leurs conventions. Acte en est dressé dans le château de Pau, le 29 octobre de l'an 1375, par un notaire, en présence de trois nobles chevaliers pour témoins. (**)

Quelle animation dans notre petite ville! Les maîtres maçons, au nombre de 25, sont tenus de se procurer de nombreux ouvriers, qu'ils payent journellement 14 deniers par homme, et 7 deniers

(*) Je ne dirai rien de l'origine des Cagots dont on a tant parlé; je renverrai à l'intéressant ouvrage de M. Francisque, Michel *sur les races maudites*. J'avance que les ouvriers qui travaillèrent au château de Pau étaient cagots, parce qu'ils me paraissent à peu près les mêmes que ceux qui travaillèrent à restaurer le château de Montaner; et dans une charte du 6 décembre 1379, passée *en lo casteg de Pau*; il est dit que *Mossen lo Comte*, confie les travaux de Montaner *aux crestias dejus nominats per lor et per los autres crestias* (cagots) *de Béarn*.

(**) Voir à la 3e partie de l'ouvrage, le texte même de cette charte.

Digitized by Google

par femme. Le comte s'est engagé à leur fournir trois paires de bœufs, par jour ouvrable, pour les charrois, et à leur faire délivrer dans les tuileries de Pau toutes les briques cuites, nécessaires pour les constructions.

Les entrepreneurs, dirigés par Sicart de Lordas, sont tenus notamment d'achever la tour du Moulin, le talus de l'édifice, la grande tour en brique, la ferrure de la porte qui se trouve entre cette tour et la cuisine. Ils doivent bâtir une autre tour au-dessus de la salle et de la chambre de Monseigneur au coin du bâtiment, recrépir les murs, réparer les toitures, daller le sol, refaire les planchers, exhausser la porte où sont les armes seigneuriales, terminer enfin tout ce qui était resté inachevé.

Un délai de deux années est rigoureusement fixé pour l'exécution de ces travaux considérables, qui valurent à Gaston Phébus le titre de fondateur du château de Pau, quoiqu'il résulte évidemment de la charte que nous venons d'analyser, qu'il n'en fut que le restaurateur.

Peut-on se figurer le mouvement qui règne dans ce castel rajeuni, lorsque Gaston vient l'animer de sa présence? Dans la cour et dans les salles, on ne voit que chevaliers et écuyers d'honneur, aller et marcher et on les entend parler d'armes et d'amour. Les nouvelles d'A-

Digitized by Google

ragon, de Navarre, d'Angleterre, de France et de quelques pays que ce soit y *appleuvent pour la vaillance du seigneur*.

Voici l'emploi de sa journée. Il se lève vers midi; après avoir ouï la messe, il dîne. Les maîtres d'hôtel font signe à deux écuyers de présenter la *toile* et le bassin d'argent. Le comte se lave : les convives suivent son exemple. Il y a ordinairement *grand foison de mets* et *d'entremets*. Le nombre s'en est élevé jusqu'à deux cents cinquante plats dans un grand festin donné par Phébus à Toulouse, et que le roi de France lui-même eût la curiosité d'aller voir. Nos princes béarnais aimèrent presque tous la la bonne chère, et si l'antique usage de surcharger les tables de plats innombrables venait à se perdre, on le retrouverait encore dans nos campagnes.

Derrière le comte se tiennent deux chevaliers remarquablement beaux, Yvain (*) et Gratian, ses deux batards, et plus près de lui, essayant

(*) Yvain et Gratian sont les deux enfants naturels de Phébus qu'il chérissait le plus. Yvain qui s'était attaché, après la mort de son père, à la personne du roi de France, périt brûlé dans une mascarade organisée pour distraire Charles VI des atteintes que sa raison avait reçues. Gratian s'établit à la cour du roi de Castille, qui lui donna le comté de Médina Céli et lui fit épouser l'héritière de Louis de la Cerda. C'est de lui que descendent les *Medina Celi* et les *La Cerda d'Espagne*.

Digitized by Google

les mets qu'il devait goûter, son fils unique, le jeune Gaston à la douce et mélancolique figure.

Le dîner terminé, le comte passe à la salle de *parlement* où l'on parle de toutes choses. Parmi les chevaliers les plus souvent cités à la cour de Phébus, nous nommerons Roger d'Espaigne, Menaut de Navailles, le Sire de Coarraze, de Bascle, (*) de Caupène, Ernaulton de Sainte-Colombe, et Arnault de Béarn. Dans cette salle *de parlement* se débattaient plusieurs traités et *appointemens d'amour*. Il était conté *grands faits d'amour, prises et assauts de châteaux et de villes, batailles adressées et durs rencontres.*

Puis on entendait ménestrels et troubadours, et l'on se plaisait à regarder dans les jardins, les ébattemens des Béarnais et des Basques s'éprouvant à la lutte, ou au jet de la pierre, ou au jeu de la peaume ou à *traire la darde* au plus haut et au plus loin. Le comte, toujours magnifique, distribuait aux vainqueurs plusieurs couronnes d'or. Après ces délassemens, du vin et des épices étaient servis aux convives, et l'on se séparait.

Gaston, selon son habitude, faisait alors la *méridienne* et dormait quelques instans. Après son sommeil, le temps que lui laissaient les affaires, il l'employait aux belles-lettres, à la poésie.

(*) Froissart.

Digitized by Google

Quelles douces mélodies lui inspiraient l'horizon bleu de nos Pyrénées! Ne semble-t-il pas le voir quelquefois debout sur la terrasse de la Tour qui porte son nom, contemplant la riante vallée du Gave, les coteaux de Jurançon et de Gélos, livrant à la brise du soir cette romance que nos enfans du Béarn aiment tant à redire et à chanter encore?

N'est-ce pas sous les calmes ombrages de Pau, qu'un instant dégagé d'occupations sérieuses, il écrivit plusieurs pages de son *Miroir des déduicts de la chasse* (*). Le livre le plus remarquable du

(*) Phébus, des déduicts de la chasse des bestes sauvages et des oyseaux de proye. Imprimé par Antoine Vénard, libraire, marchand, demeurant à Paris, devant la rue neufve Notre-Dame (vers 1507) pet. in-f°, gothique. Le prologue commence ainsi : *Je, Gaston par la grâce de Dieu, surnommé Phébus, comte de Foix, seigneur de Béarn, qui tout mon temps me suis partagé par espécial en trois choses; l'une est en armes, l'autre est en amours, et l'autre si est en chasse.* Comme pour les deux premières choses, l'auteur reconnaît que d'autres ont eu de plus belles chances que lui, il n'oserait en parler sans vanité; mais comme sous le rapport de la chasse il ne se connaît pas de maître, il a choisi ce sujet : *C'est de chasse* continue-t-il, *que je ose bien dire qu'il en peut venir beaucoup de bien. Premier on en fuit tous les sept péchiez mortieulx. Secondement : on est mieux chevauchant et plus viste et plus entendant, et plus appert et plus entreprenant et mieux cognaissant tous pays et tous passages, et bref... toutes bonnes coutumes et mœurs en viennent et la salvation de l'âme; quart qui fuit les sept péchiés mortieulx, selon notre foy, il devra être sauvé. Donc bon veneur aura en ce monde joie, liesse et déduict, et après aura paradis encore.*

Digitized by Google

temps sur un sujet traité par les plus beaux esprits contemporains. Ce n'est pas que pour le style l'auteur n'ait payé son tribut au mauvais goût du temps. Il est quelquefois trop pompeux, et c'est de là, dit-on, qu'est venue l'expression proverbiale de *faire du Phébus*.

Les goûts littéraires du comte de Foix ne le détournaient pas du soin des affaires de ses Etats. Il a laissé de curieux monuments de Jurisprudence. Il administrait tout par lui-même et voulait tout voir. Il s'occupait attentivement des finances, et savait allier à une magnifique générosité une sage économie. « Il dépense en dons et largesses soixante mille francs par an, et tient un état, dit Froissart, qui n'est pareil à nul autre. Cependant, en cas d'aventure, il a toujours une ressource dans la tour d'Orthez, où son trésor ne s'élève pas à moins de trente fois cent mille francs. » Il voulait savoir chaque mois ce que son bien devenait. Douze hommes notables, chargés de faire alternativement le service, lui rendaient directement un compte mensuel de ses recettes et de ses dépenses.

Il avait quatre secrétaires pour écrire ses lettres. Il se plaisait à appeler celui qui le servait le plus ordinairement *mau me sert*. Le soir, le comte se faisait lire chansons, ballades, rondeaux, virelais. Nul n'osait dire un mot pendant la lecture, à

Digitized by Google

moins que le seigneur ne demandât quelques explications en Béarnais ou *en un beau et bon Français.*

Minuit a sonné. Gaston-Phébus passe de ses appartemens à la salle à manger. Douze varlets portant de grandes torches allumées marchent devant lui et se rangent autour de la table sur laquelle se répand ainsi une grande clarté.

La salle est pleine de chevaliers et d'écuyers, car *toujours étaient tables à foison dressées pour souper qui voulait.* Nul n'osait prononcer une parole sans avoir été interrogé. Gaston-Phébus, sobre au milieu de ce luxe de mets, ne mange guère que des ailes ou des cuisses de volaille et boit très-peu.

Comme le Comte s'entend beaucoup en musique il fait chanter les ménestrels et les clercs pendant les deux heures que dure son repas du soir.

Pour bien finir sa journée, Gaston se met à réciter avec recueillement de longues prières; chaque jour il lit un nocturne du Pseautier, les heures de Notre-Dame, du Saint-Esprit, de la Croix et les vigiles des morts; chaque jour, comme l'aumône est sœur de la prière, il fait distribuer à sa porte cinq francs en petite monnaie à toutes gens pour l'amour de Dieu.

Lorsque, dans nos vallées Pyrénéennes, de terribles luttes s'engagèrent entre les Anglais et les Français, le comte de Foix sut faire respecter par les uns et par les autres l'indépendance de son

Digitized by Google

territoire. Ayant appris que des troupes françaises devaient traverser ses terres, il arma les places fortes et réussit à mettre ses sujets à l'abri de tout dommage. Il avait, en cette circonstance, confié la défense de Morlàas à Messire Guillaume Arnault et celle du château de Pau à Messire Guy de la Motte.

Cependant le comte d'Armagnac *remuait*, dit un vieil auteur, *ciel et terre pour avoir sa revanche de Launac*. Profitant de l'éloignement de Phébus, qui prolongeait à Pau son séjour, il s'empare de Cazères par surprise. Le comte de Foix irrité de cette déloyauté, part aussitôt pour en tirer vengeance, et jure que si son implacable ennemi parvient à sortir de la ville, il n'en sortira point par la porte. Le siège est poussé avec tant de vigueur, que le comte d'Armagnac se voit bientôt réduit à demander une capitulation. Gaston n'accepte la soumission des vaincus, qu'à la condition qu'ils passeront tous, le comte en tête, par une brèche faite à la muraille. Cette humiliante condition dût être subie, et le fier d'Armagnac se vit obligé, avec vingt chevaliers des plus nobles, de défiler l'épée basse, la rougeur au front, par l'ouverture d'un mur, devant l'armée du vainqueur rangée en bataille.

Deux ans après, le comte d'Armagnac fit offrir à Gaston de terminer par un duel leurs vieilles

Digitized by Google

querelles. Il lui assigna pour rendez-vous Montréjau où un poteau fut planté avec cette inscription : *Je l'attends.* Ce défi allait bien aux sentimens chevaleresques de Phébus. Aussi l'accepta-t-il sans hésitation. Il partit aussitôt. Son empressement refroidit celui de son rival. Le comte d'Armagnac parut vouloir d'abord le combattre ; puis, la prudence l'emportant sur l'honneur, au lieu d'attendre, il prit la fuite et alla s'enfermer à Toulouse.

De hautes interventions ménagèrent enfin la paix entre ces deux puissans seigneurs. Ils se promirent amitié après avoir partagé la même sainte hostie en communiant ensemble. Le comte d'Armagnac fiança sa fille Béatrix, surnommée *la gaie Armagnoise*, avec Gaston, fils unique du comte de Foix.

Ce jeune prince avait eu la faiblesse d'accepter de Charles le Mauvais un poison qu'on lui avait fait regarder comme un philtre propre à réconcilier son père avec sa mère. Dénoncé comme méditant des projets parricides, il fut enfermé dans les sombres cachots de la tour de Moncade, où son père le laissa *piteusement* périr. Il faut lire les détails de sa mort lamentable dans Froissart, qui malgré une apparente indifférence la raconte de la manière la plus touchante.

Un autre événement ne peut être passé sous

Digitized by Google

silence. Le comte de Foix, engagé envers le duc d'Aujou à lui procurer la défection de Pierre de Béarn, commandant du château de Lourdes, ne put obtenir de ce loyal chevalier qu'il trahit ses sermens, et dans un moment de colère cruelle, il frappa mortellement de sa propre main ce martyr de la fidélité.

Pourquoi faut-il que ces nuages de sang et de deuil pèsent sur la mémoire du noble chevalier que le roi de France présentait à sa Cour comme le plus grand capitaine de son temps?

A mesure que le Comte de Foix avançait dans la vie, attristé par ses malheurs domestiques, mûri par l'âge et la réflexion il s'occupait moins d'ajouter à sa gloire par de nouveaux exploits, que d'augmenter le bien être du peuple par des améliorations matérielles. Au moment où le duc d'Anjou et Duguesclin renversaient dans nos contrées la domination anglaise (*), au moment où de tous côtés le bruit des armes retentissait à ses oreilles, il gardait une neutralité utile à ses intérêts. Souvent il répétait que prudence lui avait servi plus que hauts faits de chevalerie. Lorsqu'il voyait jeunes bacheliers courir après les ba-

(*) Il ne me semble pas bien démontré que Dugesclin soit venu dans notre château, ainsi que plusieurs l'ont écrit.

Gaston appréciait fort ce brave chevalier. En voici la preuve dans

Digitized by Google

tailles, il leur disait : « J'en ai fait autant, mais alors mes sujets payaient des taxes plus fortes et mes coffres n'étaient pas aussi bien remplis. »

Le bon Froissart nous assure que ses sujets vivaient sous lui comme *s'ils étaient en paradis terrestre.*

Privé de son fils d'une manière si tragique, il avait retiré auprès de sa personne une jeune parente, fille d'Aliénor de Comminge et du comte de Boulogne, elle se nommait Jeanne. Sa mère ne crût pouvoir la mieux faire élever qu'à la cour du comte de Foix, *son grand ami et cousin.* Pendant neuf ans, Gaston *l'avait nourrie, gardée bien doucement et convenablement traitée.* L'enfant

quelques vers de la *Chronique de Bertrand du Guesclin* par Cuvelier, trouvère du XIV siècle. (in-4°, t. 2, p. 137 et 138.)

*Le bon Conte de Foix dont je vous fais clamour*
*Quant de Bertran oy le noble pongnéour*
*Qu'en sa marche venoit et dedans son estour*
*En contre li ala pour li porter honnour.*

. . . . . .

*« Bertran, ce dit li conte, par Dieu le Droiturier !*
*Je vous donray d'or fin et d'argent 1 sommier,*
*Se vous me volez ci de vos foy fiancier*
*Qu'à tous jours me veilliez contre touz agardier. »*
*« Et je vous dirai, dit Bertrand le Princier :*
*A ce me veil bien de bon cuer ottroier,*
*Pour vous et contre tous je porterai l'acier,*
*Horsmis la fleur de lis, que je ne dois blécier.*

. . . . . .

Digitized by Google

était devenue une charmante fille. Riche et belle héritière, Jeanne de Boulogne vit bientôt sa main convoitée par les plus puissants seigneurs.

Le Comte de Foix traitait splendidement les ambassadeurs des nombreux aspirants qui se disputaient sa pupille; puis, il les éconduisait en disant : « elle est trop jeune encore. »

Le duc de Berry, frère du roi de France, se mit à son tour sur les rangs. Il fit écrire au comte afin de savoir s'il pouvait envoyer des messagers pour traiter cette affaire importante.

Gaston était flatté de l'idée de cette alliance, la plus illustre qu'il put souhaiter, mais sans repousser la demande du duc de peur de le décourager, il se fit prier dans l'espoir d'exciter plus vivement ses désirs. Le Pape, cousin de la jeune comtesse, écrivit lui-même une lettre pressante à Gaston en faveur du duc de Berry. Notre comte recevait toutes les prières, tenait en suspens toutes les espérances et ne laissait point pénétrer sa pensée. Le duc de Berry après s'être adressé au Pape, s'adressa au roi lui-même. Le roi plaisanta d'abord son frère, sur la différence d'âge entre lui et sa future, et finit par consentir à lui prêter son concours.

Le roi et le duc de Bourgogne décidèrent qu'ils enverraient au comte de Foix une ambassade composée de nobles personnages. Plus on mettait d'ar-



Digitized by Google

deur dans la demande, plus Gaston mettait de froideur dans les négociations. Enfin il donna son consentement moyennant trente mille florins qu'il demanda, non, dit Froissard, qu'il voulut vendre la dame, mais il voulait être payé des soins qu'il lui avait prodigués depuis neuf ans.

Les ambassadeurs français reçurent l'invitation de se rendre en Béarn à Morlàas, ville fermée, où la noble fille du comte de Boulogne leur serait délivrée. *Ils y portèrent la finance mise en sommiers.* Tout le pays de Béarn, aux environs, était couvert de gens d'armes du comte de Foix qui avait rassemblé plus de mille lances dans les forts et villages voisins. Le comte confia Jeanne de Boulogne à Messire Yvain de Foix et à Messire Guillaume de Béarn qui la conduisirent à Morlàas. Il se fit excuser de n'avoir pas accompagné lui-même sa pupille. Il resta dans le château de Pau pendant que ses chevaliers remettaient Jeanne à l'évêque d'Autun, qui l'épousait par procuration, et faisait compter à Gaston les sommes promises.

Le comte de Foix avançait en âge, et conservait la même vigueur, les mêmes goûts. Des dessins tirés de manuscrits, faits sous ses yeux, le représentent, tantôt exerçant comme musicien plusieurs personnes à se servir de la corne des chasseurs; tantôt comme maître de l'art, professant, au milieu d'un nombreux auditoire, les règles de la chasse.

Digitized by Google

Un jour, Gaston avait chassé un ours monstrueux dans le bois de Sauveterre. Après la prise de l'animal, il se rendit à Orion où il était attendu. Il avait supporté les ardeurs d'un soleil brûlant, et il prit plaisir à se trouver dans une chambre très-fraîche, jonchée et tapissée de verdure. Entouré de son fils Yvain et de ses plus fidèles chevaliers, il passa quelque temps à raconter les heureux incidents de la journée. Puis, au moment de se mettre à table, il demanda de l'eau pour se laver les mains. A peine l'eau froide fut-elle descendue sur ses doigts, que son visage devint pâle, son cœur tressaillit, ses genoux chancelèrent, et il tomba comme frappé de la foudre en prononçant ces seules et dernières paroles : *Je suis mort! sire Dieu, merci!*

Il serait difficile de peindre ce que la nouvelle de cet événement inattendu répandit de deuil et de douleur dans tout le Béarn. Ce fut un malheur public. Tous, hommes, femmes, enfans pleuraient leur Seigneur. « Tant qu'il vivait, se disaient-ils, Anglais, ni Français, n'auraient osé nous offenser. Maintenant nos voisins vont nous guerroyer. Les franchises de notre terre vont être compromises. Nul n'ira au devant de nos intérêts; nul ne saura les défendre. Terre de Béarn, *désolée et déconfortée de noble héritier*, que deviendras-tu? Tu n'auras jamais le pareil du gentil et noble comte de Foix!»

Digitized by Google

Les habitans de Pau accoururent en foule pour assister à ses obsèques qui furent célébrées à Orthez, le 12 octobre 1391.

Je crains de m'être étendu avec trop de complaisance sur la vie de Gaston-Phébus : mais c'est une des gloires les plus éclatantes du château de Pau, et un des plus beaux noms de notre histoire. Les écrivains modernes ont confirmé les éloges que lui donnait Froissart : Je ne citerai que le témoignage de M. de Barante, qui a dit de lui : « *Il passait pour le prince le plus sage, le plus* » *courtois, le plus riche, le plus économe à la fois,* » *et le plus magnifique de son temps.* » (*)

(*) Hist. des Ducs de Bourgogne, t. 2, p. 83.

Digitized by Google

# CHAPITRE III.

## Les successeurs de Gaston-Phébus.

MATHIEU DE CASTELBON était l'héritier légitime du vicomte de Béarn; Gaston Phébus le détestait. Il n'avait jamais pardonné à Roger Bernard, père de Mathieu, d'avoir vendu aux Barcelonnais pour de l'argent sa seigneurie de Moncade. Sa haine était passée au fils. Pour le dépouiller de sa succession future, il demanda au roi de France d'accepter son héritage et feignit de lui avoir emprunté 100,000 francs. (*)

(*) Ce chiffre diffère de celui que les historiens indiquent : l'acte qui le constate serait à Foix, d'après une note de l'écriture du XVI^e siècle, faite à la marge de mon exemplaire des annales de Laperrière.

Digitized by Google

Les Etats de Béarn n'osèrent, contrairement au vœu de leur seigneur, dont ils adoraient la mémoire, reconnaître immédiatement pour souverain, Mathieu de Castelbon. Ils nommèrent Ivain (*), fils naturel de Phébus, gouverneur et lieutenant-général du pays : ils fournirent cependant des fonds pour repousser les prétentions de Charles VI, roi de France, qui avait envoyé le sire de Rivière et l'évêque de Noyon, afin de mettre sous sa main le Comté de Foix.

Laperrière, dans ses annales, a raconté les détails, assez peu connus, de toutes les démarches qui eurent lieu dans le but d'engager la cour de France à ne pas abuser des dispositions qu'un sentiment d'animosité avait seul inspirées à Phébus, pour frauder les droits de l'héritier légitime de ses domaines. Pendant la durée de cette longue négociation, Mathieu de Castelbon avait fixé sa résidence au château de Pau (**). Dès qu'il fut reconnu souverain de Béarn, le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut d'élargir les prisonniers arrêtés par son prédécesseur. Il savait par expérience que Gaston Phébus ne respectait pas toujours la liberté de ceux qui lui déplaisaient; car il avait été lui-

(*) L'acte existe aux archives de Pau.

(**) Annales de Laperrière, fol. LJI.

Digitized by Google

même par son ordre retenu pendant huit mois en prison sans aucun motif.

La proclamation de Mathieu de Castelbon par les Etats du pays, eût lieu le 5 juillet 1393. Il était arrière-petit-fils de Gaston VII.

Le nouveau comte de Foix a laissé des monuments de législation qui font honneur à sa sagesse. Il fit notamment des règlements pour combattre l'art, déjà très perfectionné en Béarn, d'éterniser les procès. Il montra dans les combats plus de courage que de bonheur. Il avait épousé la fille du roi d'Aragon. Il prétendit qu'elle était de droit héritière du royaume de son père, mort subitement à la chasse. Il manda aux Etats du pays de reconnaître sa femme pour leur reine. Ils répondirent, dit Laperrière, *qu'ils n'en feraient rien*. Il partit le 30 octobre 1396, pour aller réclamer le trône, les armes à la main. Son éloignement lui avait été fatal. Un frère de l'ancien roi se trouvait sur les lieux. Il s'était emparé de la couronne, sous prétexte qu'en Aragon les femmes ne pouvaient point la porter. Cette raison, quoique condamnée par tous les précédents, parut la meilleure, parce que l'usurpateur fut le plus fort. Après quelques succès suivis de revers, Mathieu se vit obligé de rentrer en Béarn avec son armée.

Dans l'espoir d'avoir des enfants, il fit un tes-

Digitized by Google

tament, conservé aux archives du château, par lequel il dispose que son fils aîné sera comte de Foix, seigneur de Béarn, vicomte de Marsan et Gavardan; le second, vicomte de Castelbon; le troisième, seigneur des baronnies de Navailles et Sault et de la *Begarie* (Viguerie) de Mauvezin.

La mort le surprit sans postérité en 1398. Isabelle (*) sa sœur lui succéda. Elle était mariée au Captal de Buch, Archambault de Grailly, qui descendait de la maison de Foix par les femmes.

D'après une charte du trésor de Pau, « le dit » comte, Monsieur Archambault était un honorable et haut personnage. Il avait de larges » épaules et une taille seigneuriale, une belle » et sévère parole. C'était un bon seigneur, sachant bien gouverner le peuple. » (**)

Il se fit remarquer par son amour pour la justice. Il jura, avec sa femme, de réparer la violation des privilèges commise par ses prédécesseurs, qui, notamment, avaient fait emprison-

(*) Tous nos auteurs, copiant Olhagaray, lui donnent le nom d'*Elisabeth*. Toutes les chartes la nomment *Isabeau ou Isabelle*.

(**) Lodit Comte Mossen Archambaud abia molt honorable et haut personatye ab largas spallas et senhorin statura, granda y rigorosa parola, molt saby senhor et bon regent sus pobles. *Cartulaire du trésor de Pau.*

Digitized by Google

ner, appliquer à la torture et mourir plusieurs personnes sans jugement préalable.

Archambault et Isabelle habitèrent souvent notre château. C'est là qu'ils aimaient à recevoir l'hommage de leurs vasseaux. Une charte des archives reproduit une sentence de la Cour Majour d'Orthez qui condamne le seigneur de Morlanne à porter chaque année au chastel de Pau une lance dorée.

Une grande tristesse affligeait Isabelle : cinq années de mariage s'étaient écoulées sans qu'elle devint mère. « *Ce voyant, icelle fit vœu à Dieu, à notre Dame et Monsieur Saint-François, que si elle avait quatre enfans, le quatrième donnerait à la religion dudict Saint-François.* » (*) Enfin, après bien des pélérinages aux madones de nos montagnes et surtout à N. D. de Sarrance (**), dont son frère avait doté le monastère d'importants privilèges, ses vœux furent exaucés; et le ciel, pour récompenser la persistance de ses prières, la dédommagea largement d'une trop longue attente. Elle mit au monde une fille d'une grande beauté et cinq

(*) Annales de Laperrière, fol. LVJ.

(**) Voir notre *Trésor de Pau*, p. 331. D'après une tradition populaire qui vit toujours, il existe à Sarrance un rocher doué de la vertu merveilleuse de faire cesser la stérilité des femmes.

Digitized by Google

fils, tous les cinq illustres par la valeur ou le génie, plus encore que par la naissance (*). Les trois premiers et le cinquième se firent remarquer dans les armes. Le quatrième entra dans l'église ; obéissant au vœu de sa mère, il prit l'habit de cordelier à Morlàas. Puis, renommé par son savoir et ses vertus, il devint évêque de Lescar, légat du Saint-Siège et Cardinal.

Archambault aida le roi de France dans ses guerres contre les Anglais. *Ensuite*, dit Laperrière, après être retourné *à sa maison et avoir tenu et gouverné le bien de sa femme en bonne justice et équité, lui vint une maladie de laquelle il mourut l'an de grâce* 1414 (**).

Jean de Béarn, son fils, hérita de sa mère en

(*) C'est lui qui fonda le collège de Foix à Toulouse, où les pays de Béarn, de Bigorre et de Foix avaient droit d'envoyer un nombre déterminé d'élèves.

(**) Dans un cartulaire du château de Pau on trouve un petit poème dont nous citerons les premiers vers :

*Jo son le bon Conte darchambaut*
*Gran personatge ay et ben haut*
*Et vous jure per ma fé*
*Qué son des Contes lo quitzé*
*De Foux Countat renoumat*
*Et de Béarn bon Bescountat,*
*Ab Isabel de très nobla natura*
*Ma bona molher ab bera statura,*
*De qui ay agut met bela maynada*
*De bets filhs de très noble linhada, etc.*

Digitized by Google

1426. Il figure parmi nos plus chevaleresques héros Béarnais, et c'est avec raison que nos chartes le qualifient *de très-haut et très-magnifique prince.*

Amoureux d'aventures et de grands coups de lance, tantôt il provoque en duel le comte d'Armagnac, tantôt il se bat en champ clos contre le comte de Mendoza. Sa vaillante épée fait des prouesses en Navarre, en Aragon, en France. Sa bannière aux vaches de Béarn brille auprès de l'oriflamme au siège d'Orléans, et avec son compagnon Dunois, il assiste à Reims, à côté de Jeanne d'Arc, au sacre du roi de France.

Ce fut un redoutable ennemi des Anglais que Jean de Béarn. Recueillez encore au fond des vallées du Lavedan et de Barèges les traditions anciennes, et vous apprendrez avec quelle bravoure ce terrible capitaine expulsa de nos montagnes les Anglais, si long-temps inexpugnables dans le château de Lourdes (*).

En servant les intérêts du roi de France, le vicomte de Béarn ne négligea pas les siens. La Bigorre était l'objet d'un procès séculaire et restait en sequestre. Il fit terminer ce grand litige. Il triompha et fut mis en possession de ce beau comté.

Il se rendit utile au pape Martin en s'emparant de son compétiteur le pape Benoît XIII, qu'il

(*) Voir notre *Chronique du château de Lourdes.*

Digitized by Google

enferma dans un de ses châteaux où il le laissa mourir prisonnier. En récompense de ce service, il reçut le titre de vengeur de la Foi, et obtint pour son frère le chapeau de cardinal.

Il avait épousé la fille du roi de Navarre. Une charte du château nous a conservé le détail des riches joyaux et pierreries envoyés le 11 décembre 1402 à Saint-Jean-de-Luz pour la dot de cette Princesse. Elle mourut peu d'années après, et le vicomte de Béarn dût restituer ces magnifiques trésors.

Il se maria en secondes noces avec Jeanne d'Albret. Veuf encore, il venait de contracter une troisième alliance avec Jeanne d'Aragon lorsqu'il fut enlevé par une maladie soudaine vers 1436.

Son fils (*) Gaston lui succéda. C'est le dernier des Gaston de l'histoire béarnaise ; ce ne fut pas le moins célèbre. Il s'illustra dans maintes batailles, et un double intérêt s'attache à sa mémoire. Il assura dans sa maison le titre de roi de Navarre, et choisit pour résidence royale le château de Pau.

Le vieil Olhagaray exprime le regret d'avoir *la main trop grossière pour polir les trophées de*

(*) Il avait eu un autre fils. Laperrière avoue qu'il en ignore le nom. Une note marginale d'une vieille écriture nous apprend qu'il se nommait *Pierre*. Il fut seigneur de Lautrec et Villemur et mourut de la peste en accompagnant à Tours son frère Gaston.

Digitized by Google

*ses victoires*. Je regrette de ne pouvoir tracer ici qu'une esquisse imparfaite de sa vie si pleine d'événements. Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il perdit son père. Il eût pour tuteur son oncle, Mathieu de Foix, comte de Comminge. La cour générale de Béarn s'assembla. Les députés rédigèrent des articles que le nouveau souverain signa après les avoir examinés et modifiés. C'est un curieux monument de législation ancienne. Faget-de-Baure a eu raison de le mettre au-dessus d'un volume entier où l'on ne dépeindrait que des guerres et des faits extraordinaires. La liberté individuelle et les franchises du pays y sont protégées par les dispositions les plus remarquables. Cette charte est à la date du 12 juillet 1436.

Le tuteur de Gaston, Mathieu de Foix, avait épousé très-jeune Marguerite de Comminge qui était très-âgée. Pour jouir de sa fortune et se débarrasser de sa personne, il tint sa femme enfermée dans un de ses châteaux, où cette noble dame dut faire de cruelles réflexions sur le danger des unions mal assorties. La malheureuse captive, pour intéresser en sa faveur le roi de France, lui promit d'unir ses domaines à ceux de la couronne. Enfin, Mathieu fut obligé de renvoyer sa femme de Béarn, et de la remettre en liberté au mois de mars 1443 entre les mains de Charles VI.

Dès que le jeune vicomte de Béarn fut en âge de

Digitized by Google

prendre l'épée, il l'offrit au roi de France pour l'aider à vaincre et chasser l'étranger. Il se distingua notamment au siège de Saint-Sever, où Charles VI parut en personne ; à Bayonne, où le célèbre Dunois combattit sous ses ordres ; à Bordeaux, où les Anglais essuyèrent une défaite complète.

Ici laissant le récit des hauts faits de Gaston, nous voyons s'aggrandir devant nous l'horizon de l'histoire de Béarn, et nous avons à nous demander comment nos vicomtes sont parvenus à s'asseoir sur le trône de Navarre, et comment un jour ils ont laissé cette couronne leur échapper tout à coup et pour toujours.

Quoique cette double question paraisse éclaircie par des travaux récents, je crois que des archives de Pau et de Pampelune on pourrait extraire encore des documents inédits aussi précieux pour nos annales locales que pour celles de France et d'Espagne.

Don Carlos III, roi de Navarre, avait eu de son mariage avec dona Léonor, sœur du roi de Castille, deux fils qui moururent en bas âge et cinq filles. Il perdit deux de ses filles avant qu'elles fussent mariées. L'aînée, dona Joana, épousa Jean de Béarn, fils d'Archambault et d'Isabelle : une seconde, dona *Blanca qui méritait son nom par sa beauté et sa vertu*, (*) fut mariée à don Martin, fils du roi d'A-

(*) Le Prince de Viane en énumérant les enfans de D. Carlos, s'exprime ainsi : *Item hobieron otra fija llamada Dona*

Digitized by Google

ragon. Enfin, une troisième s'unit à Jacques de Bourbon.

La couronne de Navarre semblait promise au vicomte de Béarn; mais au moment de la saisir (*), il la perdit par la mort prématurée de dona Joana, et dona Blanca devint l'héritière de son père.

Gaston, fils de Jean de Béarn, se maria plus tard avec dona Léonor, fille de dona Blanca de Navarre. Le contrat de mariage existe. Il fut passé au château de Montaner, diocèse de Bigorre.

Les archives de Pau ont conservé deux chartes curieuses de D. Carlos III. En considération des avantages que l'union de sa fille Dona Blanca avec l'infant d'Aragon pouvait procurer à ses peuples, il promet à Dieu tout-puissant et à la Vierge, sa sainte mère, (en faisant le signe de la croix, en touchant les évangiles et en jurant,

*Blanca, la qual, como su nombre lo da à denotar, cierto su fermosura e virtut, eran muy conformes à su nombre.* Cronica de los reyes de Navarra por el Principe de Viana, p. 191. Pomplona (1843). Cette édition est précédée d'une intéressante notice sur le prince de Viane par D. José Yanguas y Miranda.

(*) Voir aux archives de Pau : 1° Serment de fidélité que Jeanne, fille aînée du roi de Navarre, et Jean de Foix, vicomte de Castelbon son mari, et fils aîné du Foix firent aux trois Etats de Navarre et le serment que lesdits Etats ont fait auxdits Jeanne et Jean (1402); 2° Acte d'alliance entre D. Carlos, roi de Navarre, et Johan, comte de Foix (1414), etc.

Digitized by Google

une, deux, trois fois,) que jamais il ne contractera mariage public ou secret avec quelque femme que ce soit, afin de laisser à sa fille sa succession et de lui assurer le trône de Navarre. Il écrit ensuite une lettre très respectueuse au Saint-Père pour le prier de ratifier le serment qu'il a fait à sa fille, et dans l'intérêt de son Royaume, avec l'avis et le consentement des trois Etats, il supplie Sa Sainteté de faire prohibition à tout mariage de sa part et à le frapper de nullité radicale de quelque manière qu'il puisse être accompli. Ces actes sont en espagnol et à la date du 5 et 6 novembre 1419.

Dona Blanca avait reçu encore de son père, le 2 avril 1436, donation du comté de Champagne et du duché de Nemours. Elle mourut en 1439. Nous avons son testament. Elle y ordonne que son fils Charles, prince de Viane soit son héritier. Dans le cas de son décès sans postérité, elle lui substitue Blanche, princesse des Asturies, et à défaut de celle-ci, sa dernière fille l'infante Léonor, comtesse de Foix. Léonor, séparée du trône par un frère et une sœur, parvint seule à y monter. Comment l'ordre légitime de succession fut-il troublé?

Ici, que de drames nous pourrions dérouler, que de guerres sanglantes, de discordes domestiques, d'événemens tragiques et lamentables!

Digitized by Google

Hélas ! il faut l'avouer, la comtesse de Foix devenue reine de Navarre, ne jouerait pas le plus beau rôle, quoiqu'elle fut la plus heureuse. Le succès ne justifie rien aux yeux de l'impartiale histoire, et les malheurs des victimes d'une injuste ambition les environnent dans la postérité d'un intérêt, qui s'élève à la hauteur de leur noble infortune.

Rien de plus touchant que la vie du prince de Viane. Doué de toutes les grâces de l'esprit et de la figure, d'un caractère bienveillant, d'un cœur sensible, d'une intelligence supérieure et cultivée, il eût été heureux, si sa naissance ne l'avait point placé près du trône. Dès que sa mère, en mourant, lui eût laissé son fatal héritage du royaume de Navarre, il prit le titre de roi après avoir demandé le consentement de son père. (*). Jean d'Aragon se remaria bientôt avec

(*) Les archives de Pau sont très-riches en documents, relatifs aux querelles du prince contre son père. Citons seulement quelques titres :

1441. Requête par les trois Etats de Navarre à Carlos, fils de la reine Blanche, afin que celui-ci leur prêtât le serment dont il était tenu, avec la réponse dudit Charles, comme il ne pouvait le faire sans avertir son père et avec sa volonté.

1441. Déclaration de Charles, comme il n'entend s'aider ni se servir des lettres de lieutenance au royaume de Navarre à lui envoyées par le roi Jean, son père, d'autant qu'il était le vrai propriétaire du royaume.

1442. Protestation faite par le prince de Navarre contre le



Digitized by Google

Juana de Castille, la mère du célèbre roi Ferdinand le catholique. Alors entre le cœur du prince de Viane et celui de son père vint s'interposer la haine d'une odieuse marâtre. Ce n'est pas ici le lieu de répéter tout ce que cette femme ambitieuse souleva d'embûches pour faire succomber le fils aîné de son mari, et lui enlever les droits que la nature lui avait donnés. Le prince de Navarre ne pouvait répudier la succession maternelle sans trahir les amis dévoués à sa cause, et soutenir ses droits sans être forcé de se mettre en guerre ouverte contre son père.

Lorsque ces luttes déplorables lui laissaient quelques instants de trève, il consolait son cœur par l'étude. Il composait des vers, s'occupait de philosophie (*), recueillait des livres rares, des

roi d'Aragon, son père, disant qu'il était légitime roi de Navarre, et non son dit père.

1455. Traité et convenance, faites entre Jean, roi de Navarre, et Gaston, comte de Foix, pour exhéréder Charles, prince de Navarre, d'autant qu'il faisait la guerre à ses père et mère, et tenait par force une partie du royaume.

1457. Traité entre les mêmes pour déshériter pour ingratitude D. Carlos, prince de Navarre, et Blanche sa sœur, d'autant qu'ils faisaient la guerre à leur père et mère, et tenaient par force une partie du royaume, etc.

(*) Il écrivit une traduction des *Ethiques* d'Aristote, publiée à Saragosse, 1509, in-f°, par George Croci.

Digitized by Google

médailles antiques (*), et écrivait l'histoire, qui exige, indépendamment des qualités de l'esprit, un goût d'érudition et de travail peu commun chez les princes. En lisant sa chronique de Navarre, on est touché de voir qu'il s'arrête aux faits qu'il connaissait le mieux. Pieuse réserve de n'oser se servir de la plume pour se défendre de peur de blesser un père !

Aussitôt qu'une réconciliation lui fut offerte par Jean d'Aragon, le prince de Viane s'empressa de se rendre auprès de lui, quoiqu'il eût eu déjà à subir les rigueurs de la prison, et qu'il eût reçu l'avertissement qu'on en voulait à sa vie. Bientôt après, on le vit dépérir et puis mourir dans toute la vigueur de l'âge ! Cette mort était venue trop à propos pour n'être pas attribuée à un crime, au poison de l'implacable marâtre, Jeanne de Castille !

Le bruit se répandit, et fut avidemment propagé par la crédulité publique, que, chaque nuit, dans les rues de Barcelonne, l'âme errante du jeune prince faisait entendre de longs et sourds gémissements, se plaignant d'avoir été si brusquement séparée d'un corps plein de jeunesse et de santé par l'attentat de Dona Juana !

(*) Dans les archives de Barcelonne on conserve une notice de son cabinet de médailles et un catalogue de sa bibliothèque particulière.

Digitized by Google

Cette reine éprouva quelques temps après un accident étrange. Un feu soudain allumé, dit-on, par un rayon de soleil, brûla ses cheveux et lui causa une telle frayeur qu'elle fit une fausse couche. La vengeance populaire se crut autorisée par la vengeance divine. Une insurrection éclata. La reine eût de la peine à sauver sa vie en cherchant un asile dans une cathédrale. Le roi de Castille envoya des secours aux révoltés. Gaston de Foix prit les armes pour son beau-père. Alors s'engagèrent des luttes, déplorables et cruelles comme dans toutes les guerres civiles. Le récit de ces horreurs appartient aux historiens de l'Espagne plutôt qu'à celui du château de Pau. Nos contrées restèrent calmes et paisibles pendant que le vicomte de Béarn combattait au milieu des troubles et des désordres qui désolèrent l'Aragon et la Navarre.

Après avoir versé des flots de sang, on eût recours aux négociations. Louis XI, roi de France, fut choisi pour arbitre; il se rendit à Bayonne au mois de mars 1463 pendant que le roi de Castille se rendait à Saint-Sébastien et que Gaston arrivait aussi pour représenter le roi d'Aragon.

D'après le P. Daniel (*), la mauvaise mine d'Henri de Castille, ses manières, son costume firent rire les Français, tandis que les Castillans n'étaient

(*) Hist. de France, t. 7, p. 420.

Digitized by Google

pas moins surpris de voir le roi de France vêtu d'un assez méchant habit et portant un chapeau fort usé orné d'une image en plomb de Notre-Dame. Gaston, au contraire, aimait à étaler en tout un luxe éblouissant. Un jour qu'il accompagnait Louis XI à Toulouse dans une procession, « *on remarqua qu'il fut de tous les princes celui qui parut avec le plus d'éclat et de magnificence* (*). »

Louis XI, *tant extôllé par les uns et tant vitupéré par les autres*, selon les expressions d'Etienne Pasquier, *faisait contenance d'estre plein de religion et de piété ;... mais il faisait ez recommandations de l'Eglise plus prier pour la conservation de sa vie que pour celle de son âme*. Se trouvant assez près de Sarrance, il alla dévotement en pélerinage visiter cette Madone renommée par ses miracles. C'est à cette occasion, dit-on, qu'il serait venu dans notre château. Si l'histoire n'a pas conservé le souvenir de l'hospitalité qu'il y reçut, elle a constaté qu'en entrant sur les terres de Béarn, il fit baisser l'épée royale qu'on portait toujours devant lui, disant qu'il n'était plus dans son royaume.

La décision rendue par le roi de France sur le différend des rois d'Aragon et de Castille fut acceptée. Mais les difficultés, vaincues seulement en apparence, ne tardèrent pas à renaître.

(*) Histoire du Languedoc, in-f°, t. 5, p. 29.

Digitized by Google

La comtesse de Foix, Léonor, brûlait d'arriver au trône de sa mère. Son frère n'était plus ; mais dona Blanca était sa sœur aînée. Instituée héritière par le prince de Viane, elle n'hérita que de ses malheurs. Cette princesse avait été obligée de faire dissoudre son mariage avec Henri, roi de Castille. Femme sans époux, reine sans appui, ses droits à la couronne de Navarre ne lui suscitèrent que des haines et des infortunes. Elle termina prématurément sa vie dans nos contrées. Les uns disent qu'elle fut enfermée par ordre de sa sœur dans la tour d'Orthez, et qu'elle y périt par le poison. D'autres racontent qu'elle acheva ses jours à Lescar dans la retraite et la prière.

Léonor était enfin devenue reine légitime de Navarre. Après avoir aidé son père, tant qu'il combattait contre son frère et sa sœur, elle voulut le combattre lui-même lorsqu'il devint un obstacle à son ambition. Une transaction intervint à Olite, le jeudi 30 mai 1471. Il fut reconnu que Jean d'Aragon conserverait la Navarre durant sa vie ; mais les trois Etats s'engagèrent par serment à reconnaître, après sa mort, pour roi et reine, le comte et la comtesse de Foix, à condition que ceux-ci jureraient d'observer les privilèges du pays.

Gaston se croyait ainsi parvenu à atteindre le but de son ambition en s'assurant un trône. La mort ne lui donna pas le temps d'en jouir : elle le sur-

Digitized by Google

prit en 1472 à Roncevaux dans un de ses voyages en Espagne.

Gaston avait fixé sa résidence au château de Pau ; il en fit un Palais Royal. Il l'embellit et l'agrandit encore. Il construisit les parties nord et est de l'édifice. Il créa le Parc, cette promenade si admirée des étrangers. Il fit de Pau une ville, lui donna des armoiries, élargit son enceinte, exhaussa ses remparts, rendit son sénéchal sédentaire, y établit des jurats, concéda des foires et des marchés, et érigea en paroisse l'église de Saint-Martin (*).

C'est dans les salles de notre château que Gaston rassembla souvent les Etats de Béarn, Marsan et Gavardan. Ils s'y réunirent, notamment en 1455, pour remettre au seigneur leurs griefs en 39 articles. Gaston mit sa réponse au pied de chaque article, et les Etats y répliquèrent. Puis il fut déclaré que tout ce qui avait été arrêté serait fidèlement

(*) La charte de Gaston n'est pas conservée, mais elle est reproduite dans un titre du 7 septembre 1552, où Henri II renouvelant les privilèges de Pau, s'exprime ainsi : *Noustes cars et bien amats les jurats, gardes, besins, manans et habitans de nouste ville de Pau, nous an remonstrat que en l'an 1464 et lou 25e jour deu mées de septembre lou defunt Gaston... auré donat et autreiat aux prédecessours deus remonstrans habitant de* LADITE BILLE, *qui labets ère aperade* LOCQ *etc.* Voir l'excellente histoire de la Gascogne, par l'abbé Montlezun, t. 6.

Digitized by Google

exécuté, et que si le seigneur lui-même voulait violer ses conventions, ses officiers seraient tenus de lui désobéir. Parmi les privilèges qu'il accorda et confirma, le vicomte s'interdit notamment le droit d'augmenter les frais de justice, parce que c'est une espèce de contribution, et que la constitution défendait aux souverains du pays de lever des impôts sans le consentement des Etats. Cet acte fut signé dans la *Chapelle du Château* le 20 janvier 1455.

Gaston fut un noble prince. Tous les historiens lui reconnaissent beaucoup d'élévation d'esprit et d'habileté dans les affaires. S'il n'avait pas tant aimé l'ostentation et les plaisirs, et s'il eût voulu résister à Louis XI, il aurait pu retarder l'agonie de la féodalité (*).

Hélie (**), dans son histoire des comtes de Foix, s'écrie, en achevant de raconter la vie de Gaston, que devant lui aucun grand nom de l'antique Rome ne peut soutenir la comparaison, et que ce héros a réuni en sa personne toutes les gloires des Scipions, des Fabius, des Fabricius, des Camille, des César, des Gracques et des *Lucullus*.

Sous ce dernier rapport, les historiens nous ont

(*) Voir Castillon, histoire des Comtes de Foix, 1852, 2 vol. in-8°.

(**) Elias, folio 88.

Digitized by Google

transmis d'incroyables récits de la somptuosité splendide des fêtes données par le vicomte de Béarn. Olhagaray fait la description minutieuse d'un merveilleux festin qu'il donna un jour à l'ambassadeur du roi de Hongrie. Comme l'ordonnance de ces étonnants repas se ressemble, j'en citerai seulement un, dont les détails sont moins connus que les autres.

Voici comment s'exprime Favyn (*), qui traduit fidèlement la chronique patoise inédite d'Arnaud Squerrer :

« Le Prince Gaston fit le plus triomphant banquet qui fut vu auparavant. Dans la grande salle furent dressées douze tables, chacune ayant sept aulnes de long et deux et demi de large.

» A la première, fut assis le roy et les premiers princes du sang, la royne et les filles de France. Aux autres estoient les autres Princes tant du sang que des étranges provinces, et les principaux seigneurs de France, selon leur rang et dignité et les princesses et grandes dames de mesme.

» Les maistres d'hôtel furent les Comtes de Foix, de Dunois, de la Marche et le grand sénéchal de Normandie.

» 1° Le premier service fut d'hippocras blanc et de rosties.

» 2° Le deuxième service fut de grands pastez de chapons à haute graisse, avec jambons de sangliers, accompagnez de sept sortes de potages. Tous les ser-

(*) Théâtre d'honneur, p. 571 et s.

Digitized by Google

vices estoient en plats d'argent, et fallait audict service, pour chacune table, cent quarante plats d'argent.

» 3° Le tiers service fut de rosti où il n'y avoit sinon, faisans, perdrix, conins, paons, butorts, hérons, outardes, oisons, bécasses, cygnes et toutes sortes d'oiseaux de rivières que l'on saurait penser. Audict service, il y avait pareillement des chevreaux sauvages, cerfs et plusieurs autres venaisons, et fallait audit service pour chacune table cent quarante plats d'argent.

» Après ledit service, douze hommes portoient pour entremets un chasteau à quatre belles tours aux quatre coins, basti sur un rocher; au milieu du chasteau, il y avoit quatre fenêtres, et à chacune d'icelles, une belle damoiselle richement accoustrée; aux quatre tours, estoient quatre jeunes enfants chantant devant la seigneurie. Et, à parler la vérité, ledit entremets ressemblait au paradis terrestre; ès faistes et pinacles desdites tours et donjons, estoient les escussons et bannières de France, richement peintes et blazonnés.

4° Le quatrième service fut d'oyseaux, tant grands que petits, et tout le service fut doré. En chacune table fallut cent quarante plats, comme en tous les autres services.

Après cetui service fut porté un entremets, en forme d'une beste, que l'on appelle tigre, et jetait ladite beste, par subtil engin, le feu par la gorge. Portoit à son col un bien riche collier, où estoient pendues les armes et devises du roi richement faictes. Ledit entremets était porté par six hommes, chacun ayant un mandillot et cape faite à la sorte de Béarn; et

Digitized by Google

dansaient devant les seigneurs et dames, à la mode dudict pays; et croyez que ce ne fut pas sans rire, et fut cet entremets plus prisé que tous les autres, à cause de la *dancerie* nouvelle.

5° Le cinquième fut de tartes, davioles, plats de crême, oranges et citrons confits, et en chacune table y avoit, comme dessus, cent quarante plats.

Après ledict service, fut porté un entremets; c'estoit une grande montagne que portoient vingt-quatre hommes. En ceste montagne y avoit deux fontaines: de l'une sortoit eau rose, et de l'autre eau musquée, donnant merveilleusement bonne odeur à toute la salle. Par autres quartiers de la montagne sortoient de petits oyseaux. Dans le creux de ladite montagne estoient quatre petits garçons et une fille habillez en sauvages, et sortoient par un trou du rocher, dançant par belle ordonnance une moresque devant la seigneurie.

Après cela, le comte de Foix fit donner aux hérauts et trompettes, qui sonnoient tout au long du diner, deux cents escus au soleil et dix aulnes de velours au roi d'armes de l'ordre (de l'Estoile) pour lui faire une robe;

6° Le sixième service fut d'hypocras rouge, avec des oublies de plusieurs sortes.

Après fut porté un entre-mets d'un homme monté sur un cheval fait proprement et couvert de satin cramoisi ouvré d'orfèvrerie. En dessus était un chantre qui portait un jardinet fait de cire où il y avait toute sorte de fleurettes et roses, et fut bien prisé par les dames là présentes.

7° Le septième service fut d'épiceries et de confi-

Digitized by Google

tures, faites en façons de lions, cygnes, cerfs et autres sortes; et en chacune pièce estoient les armes et devises du roi. Après fut porté un paon vif dedans un grand navire. Le paon portoit à son col les armes de la royne de France, fille du roi de Sicile, duc d'Anjou. Tout à l'entour du vaisseau estoient des banderolles pendues, aux armes de toutes les princesses et dames de la cour, qui furent bien fières de ce que le comte leur avait fait tant d'honneur.

Au milieu de la salle était un échafaud, où il y avait un concert de bons chantres, de toute sorte d'instruments, qui rendaient une mélodieuse harmonie.

Après le banquet, le comte Gaston fit crier une jouste à tous venants, au dix-huitième jour prochain, venant aux articles et conditions accoustumées aux joustes et tournois. (*)

Il y avait quelque chose de royal dans la magnificence que Gaston se plaisait à déployer en toute occasion. La chronique de Bayonne dit comment *il était richement habillé* quand il entra dans cette ville avec le célèbre Dunois. Il fit don à la cathédrale de la couverture de son coursier qui ne valait pas moins de 400 écus d'or.

(*) Gaston aimait passionnément les tournois. On lit dans un manuscrit de la bibliothèque impériale, intitulé : Chronique des comtes de Foix (Coll. Doat) : Gaston « *feist tost aprés donner les joustes à tous venants, et lui-mesme tinst la table des joustes, et donna au mieulx courant une lance estimée deux mille ducats et deux diamants, et finalement ledit seigneur Gaston, comte de Foix, eût sur tous le prys et rompit quarante deux lances...* »

Digitized by Google

Il eût une belle et nombreuse famille. Plusieurs de ses enfans reçurent le jour ou finirent leur vie au château de Pau. L'aîné périt dans un tournois et laissa un fils, François Phébus. Le second, Jean, vicomte de Narbonne, se distingua dans les guerres d'Italie. Il fut gendre de Louis XII et père du célèbre Gaston, duc de Nemours, l'*Achille des Français*, et l'ami de Bayard. Le troisième, le cardinal de Foix, par son éloquence et son habileté, fut, selon Laperrière, *moyenneur et conservateur de paix en divers lieux de la Chrestienté.* Le quatrième fut un des plus brillants chevaliers de la cour de Louis XI.

Marie, l'aînée de ses filles, épousa le marquis de Montferrat; Jeanne, la seconde, le comte d'Armagnac; Marguerite, la troisième, le duc de Bretagne, et fut mère d'Anne de Bretagne, qui apporta ce riche duché en dot à Charles VIII, roi de France. Catherine, la quatrième, fut mariée au comte de Candale, captal de Buch. La cinquième, Aliénor, *ne parvint à être mariée; car elle mourut en enfance.*

Gaston fut aïeul d'un roi et de quatre reines.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CHAPITRE IV.

## Les Béarnais rois de Navarre.

### ÉLÉONORE.

Le trône de Navarre ne porta point bonheur aux seigneurs de Béarn. Gaston, qui avait tant fait d'efforts et tant combattu pour l'obtenir, mourut avant d'avoir pu s'y asseoir. Eléonore, qui l'avait souhaité au prix du malheur de sa famille, et du crime peut-être, ne l'occupa que quinze jours. Elle était veuve de Gaston depuis l'an 1472, lorsqu'elle succéda à Jean d'Aragon son père

Digitized by Google

en 1479. Elle termina ses jours le 12 février de la même année sans avoir eu le temps de laisser de monument de son règne (*).

## FRANÇOIS-PHÉBUS.

Lorsque, en parcourant les vastes salles du château de Pau, on évoque les nobles princes qui l'habitèrent jadis, il en est un qui, sans étonner l'imagination, remue profondément le cœur : c'est François Phébus ! Sa douce et mélancolique figure, tout à coup flétrie par une mort prématurée et mystérieuse, intéresse plus vivement notre âme que le souvenir des anciens preux bardés de fer et couverts de gloire.

Il n'avait que quatre ans, lorsqu'il hérita de Gaston son aïeul. Eléonore vivait encore. Sa mère, Magdelaine de France, était fille de Charles VII et sœur de Louis XI.

Les Etats de Béarn s'assemblèrent dans le château. Louis XI leur envoya trois ambassadeurs munis d'une lettre royale originale, afin

(*) No reino sino quince dias habiendo muerto en 12 de Febrero de 1479; motivo por cual no existan memorias relativas al ejercicio de su soberania. (*Diccionario de Antiguedades del Reino de Navarra*, por D. José Yanguas y Miranda, t. 3, p. 194.)

Digitized by Google

qu'ils eussent pour recommandé son neveu et que sa personne fut bien *nourrie*, *traitée et conduite*. Les Etats de Béarn, qui se souciaient peu d'initier aux affaires du pays ce puissant protecteur, lui répondirent avec autant de finesse que de courtoisie.

Le plus brillant avenir semblait sourire à François que sa rare beauté, et le souvenir peut-être de Gaston, avait fait surnommer Phébus! La couronne de Navarre était affermie sur sa tête. Les dissensions, les guerres, les malheurs qui pendant plus de trente ans avaient déchiré ce royaume, paraissaient toucher à leur terme, et tout promettait au jeune roi paix, tranquillité et obéissance (*).

Un voyage de sa mère en Navarre avait eu un heureux succès. Les Etats du pays prièrent Madame Magdelaine d'inviter « le roi, leur très-redoutable prince François Phébus, de prendre le rang et la couronne qu'ils lui avaient préparés. »

(*) Dans une charte des archives de Pampelune, (caj. 164 nº 1) Magdelaine disait que *mediante la gracia divinal, la paz y reposo del reino fu tratada, concluida y firmada en la villa de Aviz, e que fueron fenescidas, e accabadas las discenssiones, guerras, males, que treinta anos, e mas, duraron en el, donde tomamos la obediencia de los subditos del serenissimo rey nuestro fijo, e todo el regno fue puesto en perfecta e entera obediencia, tranquilidad e reposo.*



Digitized by Google

Tous les partis paraissaient résignés à déposer les armes et à faire taire leurs vieilles querelles. Une ambassade fut envoyée à Magdelaine. Elle quitta Mazères pour venir la recevoir dans notre château. Ce fut une solennelle et imposante réception. Toute la noblesse de Béarn et de Foix entourait nos princes. Le roi de France s'était fait représenter par six gentilshommes.

Avec quelle magnificence la cour de Béarn partit pour la Navarre ! Partout sur son passage, le jeune roi, fut salué avec enthousiasme. Le 9 décembre 1481, il fit son entrée à Pampelune, dont le comte de Lerin lui ouvrit les portes. Jamais, d'après les auteurs contemporains, aucun roi n'excita de si vifs témoignages d'allégresse et d'affection.

François fut couronné dans la cathédrale de Pampelune en présence de ses sujets et de ses vassaux, de Magdelaine de France, du cardinal de Foix, des principaux seigneurs et prélats de Béarn, Foix, Bigorre, Marsan et Nebouzan. « *Or,* dit Lapeyrière, *est-il bien apparent qu'il y debvoit auoir grand nombre de seigneurs et gentils hommes, car ledict Roy auoit en son pays de Béarn septs cents gentils hommes lui faisantz hommage, lesquels presque toutz y furent.* »

(*) Les Annales de Foix, p. LXXVI au v°.

Digitized by Google

Le peuple Navarrais conçut les plus heureuses espérances de la sagesse du jeune roi. Après avoir ceint le diadème royal, François Phébus se hâta de retourner à notre château dont le séjour lui était plus agréable que tout autre.

Le 12 novembre 1482, les Etats du Pays et souveraineté du Béarn, c'est-à-dire les prélats et le clergé, les barons, cavers, domengers, jurats, gardes, prudhommes et autres gens représentant les communautés, bourgs, villes, bastides et vallées du pays, furent convoqués à Pau, et mandés à comparaître devant *le sérénissime Roi leur souverain seigneur Monsieur* (*) *François Phébus, par la grâce de Dieu, roi de Navarre, duc de Nemours, de Guandie, de Montblanc et de Penafiel, et, par la même grâce, comte de Foix, seigneur de Béarn, comte de Bigorre et de Rivegorce, vicomte de Castelbon,*

(*) Autrefois les Princes, les Évêques, le Pape, les Saints (*Prérogative de la robe*, p. 166) ne recevaient d'autre titre que celui de *Monsieur*. Il était plus honorifique que celui de *Monseigneur* qui nous est venu d'Italie. Plusieurs anciens auteurs espagnols, en parlant des *Messieurs de France*, les comparent aux *milords* d'Angleterre. Le frère aîné du roi n'était-il pas encore de nos jours désigné sous le nom de *Monsieur?* Louis XI est le premier de nos rois qui ait pris le titre de *Majesté*; cependant dans une sentence *arbitraire* passée entre Louis XII et nos rois de Navarre, nous voyons qu'ils qualifient le roi de France de *Monsieur le Roi*, comme ils se qualifiaient eux-mêmes.

Digitized by Google

*de Marsan, Gavardan et Nébouzan, seigneur de la ville de Balaguer et pair de France* (*).

L'assemblée était très-nombreuse. Le roi fut prié et requis de prêter le serment que son aïeul et même Madame Magdelaine sa mère avaient prêté en prenant possession de la seigneurie. Alors le roi-vicomte jura sur la Sainte-Croix posée sur le *Te igitur* : « *d'être bon, juste et fidèle seigneur aux* » *gens de la terre de Béarn de quelque condition* » *qu'ils fussent, présens et à venir, de les tenir* » *et garder en leurs Fors, Coutumes, Privilèges,* » *Franchises et Libertés; d'observer tous les usages* » *écrits et non écrits; de leur faire droit et justice à* » *tous, au pauvre comme au riche, au riche comme* » *au pauvre dans leur domicile; et de faire exécu-* » *ter tout ce qui serait légalement ordonné* (**). »

Et cela fut fait dans le château de Pau (*e asso fo feyt en lo castet de Pau*). Acte fut retenu par le notaire public, secrétaire du roi, et signé par de nombreux témoins.

Pendant que le roi de France et le roi de Castille

(*) Une des plus belles chartes du trésor de Pau, sous le rapport calligraphique, est celle des lettres patentes de Charles VII roi de France, octroyées en 1458 en faveur de Gaston, pour être, lui et ses successeurs, Pairs de France.

(**) Voir le texte béarnais de la prestation du serment dans la *Compilacion d'auguns priviledges*. Lescar 1633, p. de 8 à 13.

Digitized by Google

se disputaient l'avantage de lui donner une femme de leur choix, Phébus aimait à se dérober aux bruits de tant d'intrigues, en se réfugiant dans nos paisibles contrées. Sa noble mère lui avait donné des leçons de piété et de sagesse dont il avait profité. Il se plaisait à Pau, où ses bienfaits lui valaient l'affection universelle. Il recherchait, dit un vieil historien, *le peuple et les gens de basse qualité*. La chasse sur nos coteaux, les exercices de son âge, la culture des arts, l'amour de ses sujets soulageaient Phébus du poids des affaires publiques et suffisaient à son bonheur. Ce bonheur, hélas! ne devait avoir qu'une courte durée.

Un jour, le 29 janvier 1483, après son dîner, ce prince, *adonné à toutes gentillesses*, prit une flûte dont il savait tirer de délicieux accords. A peine l'eut-il approchée de sa bouche, qu'il sentit un froid mortel se répandre dans ses veines. Les prompts secours de sa mère, de ses serviteurs, de ses médecins ne purent arrêter la mort funeste qui, dans moins de deux heures, enleva ce jeune homme si plein de force et d'avenir.

Pendant sa courte et cruelle agonie, ce roi de seize ans, se voyant moissonné à la fleur de l'âge et arraché tout à coup aux plus doux rêves de la vie, ne proféra aucune plainte, et ne cessa de montrer le courage d'un héros chrétien. Occupé à consoler sa mère, qui baignait son lit de ses larmes, il lui

Digitized by Google

répétait ces saintes et touchantes paroles : « Mon » royaume n'est pas de ce monde ; que votre cœur » n'éprouve ni trouble ni terreur, car je retourne » vers mon père. » *Regnum meum non est de hoc mundo; non turbetur cor vestrum neque formidet, quia vado ad patrem.*

Presque tous les anciens auteurs sont persuadés que le simple contact d'une flûte empoisonnée a été la cause de la mort de Phébus. On sait à quel effrayant degré de raffinement l'art des empoisonnements était parvenu; cependant l'existence d'un crime imputé au roi de Castille, est-elle certaine? Phébus n'a-t-il pas succombé peut-être à une attaque de maladie soudaine, mais naturelle? Le testament qu'il avait fait peu de temps auparavant (*) était-il un pressentiment de cette fin prématurée? C'est un mystère que l'histoire doit désespérer d'éclaircir.

Quand vous parcourez le château de Pau, accordez un souvenir au jeune roi François Phébus qui passa dans ces beaux lieux une vie si douce, mais dont la fin fut si triste !

## CATHERINE DE NAVARRE ET JEAN D'ALBRET.

François Phébus laissa pour héritière une sœur unique, Catherine, enfant de treize ans à peine. Au

(*) Ce testament est déposé dans les archives du château.

Digitized by Google

moment où la main d'un homme jeune, aimé et redouté, eût été si nécessaire pour soutenir la nouvelle couronne de Navarre, le Béarn voyait avec effroi les dangers qui allaient menacer une petite fille mineure sous la tutelle d'une femme, Magdelaine sa mère.

Au milieu de ce deuil universel, des ambassadeurs du roi et de la reine de Castille apparurent à la cour de Pau. Ils venaient demander la main de Catherine pour le prince de Castille encore au berceau. Cette demande si précipitée montrait assez combien le roi qui convoitait toutes les Espagnes tenait à ajouter à sa couronne celle de Navarre.

Les ambassadeurs furent solennellement reçus. Leurs harangues pressantes, qu'Olhagaray a reproduites, ne changèrent pas la résolution qu'avait prise Magdelaine d'éviter tout engagement qui pourrait contrarier la France. Sa réponse fut noble et surtout très touchante.

Elle assembla les Etats au château. Catherine, sa fille, jura d'observer les Fors de Béarn et reçut le serment de fidélité de ses sujets, le 14 février 1483.

Cette jeune reine était dans ce moment le plus riche parti de l'Europe. Les circonstances rendaient difficile le choix de son époux. Les prétendans se présentaient en grand nombre. Alors il se passa

Digitized by Google

un événement bien rare dans l'histoire : l'époux de la reine fut élu à la majorité des suffrages par les représentans du pays. Les Etats de Béarn convoqués à Pau, le 16 février 1483, attendirent quelques jours les députés de Foix, de Bigorre et du Nébouzan. Puis ils furent informés que leur souveraine étant en âge de se marier, ils avaient été appelés pour lui donner leurs conseils et avis selon Dieu et leur conscience. Après avoir juré individuellement de tenir la délibération secrète, chacun émit à son tour son opinion. Cette pièce curieuse a été publiée en béarnais (*) et en français : aussi nous abstiendrons-nous de la reproduire en entier. Les uns votèrent pour le duc d'Alençon, d'autres pour le duc d'Angoulême; ces deux premiers, princes du sang. D'autres pour le duc de Tarente, fils de Marie de Foix et du marquis de Montferrat; d'autres pour le prince de Castille. D'autres s'en remettaient au choix de Madame Magdelaine : d'autres au choix du roi de France. La majorité se prononça en faveur de Jean d'Albret qui fut proclamé époux de la reine.

Le tiers-état eût préféré un homme fait qui aurait pu avoir de suite des enfans, *per que prestament au bon plaser de Diu aye créatures.* Il avait raison; sans doute Jean d'Albret réunissait au Béarn

(*) Compilacion d'auguns Priviledges.

Digitized by Google

des domaines voisins très-considérables, mais il était presque aussi enfant que sa fiancée. Bientôt Louis XI vint à mourir. Ce fut un appui de moins pour Catherine.

Un jour, il y eût grande agitation au château. Jean de Foix, vicomte de Narbonne, venait d'arriver dans notre ville. Ce n'était point pour soutenir sa nièce, mais pour la déposséder. Suivant le portrait qu'en fait Mathieu de Coucy (page 543), il était beau et bien fait de sa personne, extrêmement poli, enjoué et galant. Il avait la parole entraînante. Il rassemble la foule et la harangue. Il lui dit que la loi salique doit prévaloir en Béarn comme en France; qu'il vaut mieux avoir pour chef un guerrier, un bon Béarnais, qu'une petite fille sous la tutelle d'une étrangère.... Ses discours semblaient faire quelqu'impression. Les Etats se réunissent aussitôt au palais de la reine. Ils font appel au bon esprit du peuple, et le peuple écoute la voix des représentans du pays. Le prince rebelle ne doit son salut qu'à la fuite; et sa fuite est si prompte qu'il laisse derrière lui son secrétaire qui est saisi et enfermé en prison.

Le vicomte de Narbonne se retira à Maubourguet; quelques gentilshommes vinrent l'y rejoindre, mais les défections furent plus rares en Béarn que dans le comté de Foix. Gaspard de Villemur, gouverneur de cette province, se déclara pour le

Digitized by Google

vicomte. Dévoué au péril de sa vie au succès de la rebellion, il semblait devoir tout tenter pour en assurer le succès. Rien ne lui était plus facile que de livrer toutes les places à son nouveau chef; mais c'était un homme d'honneur; au moment d'abandonner la reine, il comprit qu'il y aurait félonie de se servir contr'elle de l'autorité qu'il en avait reçue. Il commença par lui renvoyer ses pouvoirs, et s'il passa en transfuge parmi ses ennemis, il ne leur apporta que son épée. Un tel fait n'est-il pas assez rare dans l'histoire pour qu'il soit permis de le recueillir en passant?

Rien de cruel comme les guerres civiles, allumées par des querelles de familles! Voici un épisode qui prouve à quelles fureurs s'abandonnait le parti de Jean de Foix. Parmi ses partisans les plus exaltés se faisait remarquer Jean de Béarn, sieur de Gerderest. Il reçoit un jour une lettre de Rogier de Grammont qui lui donne un rendez-vous de chasse dans une forêt de la Bastide de Villefranque. Là, dans une entrevue secrète, Gerderest et Grammont conspirent de délivrer le Béarn du joug *des deux filandières*, et de soutenir Monsieur de Foix par *quel que moyen que ce soit*. Gerderest se rend à Pau et tente de faire empoisonner les deux reines en corrompant à prix d'or leur maître d'hôtel et leur pâtissier. Le crime heureusement fut découvert.

Digitized by Google

Les Juges du pays, présidés par M. de Castelbajac, firent exécuter tous les conspirateurs. Le plus coupable fut le seul qui sauva sa tête. Le roi de France parvint à soustraire Grammont au châtiment qu'il avait mérité.

Cette criminelle tentative hâta le mariage de la jeune reine, qui sentait la nécessité d'avoir le bras d'un homme pour l'aider à porter le sceptre. Elle épousa Jean d'Albret au mois de juin 1494.

Les Etats de Foix, Béarn, Bigorre, Marsan et Nébouzan s'assemblèrent aussitôt dans notre château. Ils promirent obéissance à Jean, *pendant le mariage seulement*; et Jean, à son tour, avec la permission de la reine, jura de maintenir les fors et libertés du pays.

De cette union nâquirent deux princes, Henri et Charles, et quatre princesses.

Le nouveau roi et la reine de Navarre s'étaient empressés de se rendre à Pampelune pour leur couronnement.

Une charte des archives de Pau rapporte comment Catherine et Jean reçurent et prêtèrent les serments accoutumés; comment ils prirent deux couronnes d'or, deux sceptres et une épée; comment ils furent élevés sur le pavois peint des armes royales de Navarre; comment ils s'assirent sur leurs trônes; comment enfin ils remplirent ces forma-

Digitized by Google

lités antiques qui rappelaient aux rois et aux peuples leurs droits et leurs devoirs respectifs.

Pour conserver leur puissance au milieu de deux grandes factions qui se disputaient toujours l'autorité dans la Navarre, Jean et Catherine, essayèrent de se mettre à la tête des deux partis; et pendant que l'un favorisait les Beaumont l'autre semblait accorder aux Gramont toutes ses faveurs.

Leurs efforts pour la conciliation des esprits et la consolidation de leur couronne paraissaient triompher. La paix succédait à des menaces de troubles. Le vicomte de Narbonne avait sollicité et obtenu sa rentrée en grâce. Nos princes venaient de contracter alliance avec Philippe et Jeanne de Castille, père et mère de Charles-Quint (*). Leur intimité avec la cour de France était cimentée par de nouveaux traités. Quelle fut donc la cause de la perte soudaine du royaume de Navarre? Le P. Abarca en a fait le sujet d'une longue dissertation. Nébrija, Garibay, Mariana, Zurita, Herreras, soutiennent, ainsi que nos historiens Béarnais, que le pape ayant lancé une bulle d'excommunication contre le roi de Navarre, ce royaume se trouva livré ainsi au premier occupant.

(*) Archives de Pau. Alliance entre Philippe et Jeanne, roi et reine de Castille et Jean et Catherine, roi et reine de Navarre en 1506.

Digitized by Google

Les Italiens avaient jeté sur l'existence de cette bulle des doutes auxquels le P. Aleson et don José Yanguas ont donné la plus sérieuse consistance. Plusieurs chartes de nos archives doivent convertir ces doutes en certitude.

D'après Mariana, la fameuse bulle d'excommunication aurait été fulminée par le pape le 18 février 1512. Les bonnes relations entre la cour de Rome et celle de Pau avaient été si peu interrompues, que nous possédons encore des lettres-patentes de 1514 par lesquelles le roi et la reine de Navarre constituent Messire Paul de Béarn, abbé de Bolbonne, afin d'aller offrir l'obédience au pape pour le royaume de Navarre, comté de Foix et seigneurie de Béarn. Les termes de ce titre sont exclusifs de toute idée de mésintelligence ou d'excommunication. Long-temps après la perte de leur royaume, les rois béarnais continuèrent leurs rapports avec Rome dont ils n'avaient nullement à se plaindre. Même en 1561 on voit le pape recevoir le serment d'obéissance d'Antoine de Bourbon comme roi de Navarre. (*)

Enfin, dans une charte inédite du 31 juillet 1512, le roi d'Aragon développe longuement lui-même *ses raisons et prétextes* pour s'emparer du royaume de Navarre. Il n'y est fait aucune allusion à la bulle

(*) Bossuet. — Déclaration du clergé de France en 1682.

Digitized by Google

supposée. Ferdinand cherche à expliquer que le roi de France ayant voulu envahir le territoire de notre sainte mère l'église, et y faire naître un schisme, il avait fait contre les infidèles une sainte ligue avec le roi d'Angleterre ; qu'afin d'empêcher son cousin et sa cousine, le roi et la reine de Navarre, ligués avec la France, d'arrêter les mouvemens de ses armées et de défendre Bayonne, il avait été obligé, *comme il le pouvait justement faire*, d'envoyer son lieutenant, le duc d'Albe, s'emparer de Pampelune; qu'il existait une capitulation par laquelle le roi et la reine de Navarre s'en remettaient à sa volonté tout le temps qu'il importerait au bien et remède de l'église, jusqu'à ce que l'église et la chrétienté eussent obtenu satisfaction, et que l'entreprise fut achevée avec l'aide de Dieu. En attendant qu'il fit le délaissement dudit royaume, le roi d'Aragon demandait à ses cousins, Jean et Catherine, de lui livrer toutes les places et de lui envoyer leur fils, Henri, dans sa maison royale, afin que, sous couleur de mariage ou sous tout autre prétexte, il ne fut mis dans les mains du roi de France.

L'histoire de Ferdinand-le-Catholique est trop connue pour qu'il faille ici la rappeler. Fils de l'ambitieuse Jeanne de Castille, marâtre du prince de Viane, il avait réuni sur sa tête, par des conquêtes ou des alliances, de nombreuses couronnes, quoique

Digitized by Google

sa naissance ne lui en eût promis aucune. Il ne lui manquait plus que le Portugal et la Navarre pour qu'il fût maître de toutes les Espagnes. Ferdinand-le-Catholique, appelé *le sage et le prudent* en Espagne, *le pieux* en Italie, mérita en Angleterre, en France et en Béarn le surnom *d'ambitieux et de perfide* (*). « Comme il savait, dit l'abbé Mignot (**), Jean d'Albret, époux de Catherine de Foix, reine de Navarre, intimement lié d'inclination et d'intérêt à Louis XII, il espéra que ce prince voudrait servir son allié dans sa querelle, et il ménagea les ressorts de la politique et les ressources de la guerre pour l'y faire succomber. » Il proposa à Jean d'Albret de prendre parti dans la ligue contre le roi de France. Cette proposition était évidemment inacceptable. Alors il lui demanda le passage de ses troupes dans son royaume sous prétexte que le terrain serait plus uni (***). Le roi de Navarre, placé entre deux voisins redoutables, déclara qu'il voulait garder la neutralité, et qu'il ne pouvait faire aucun acte d'hostilité contre la France où il possé-

(*) Peignot. Dictionnaire historique.

(**) Histoire de Ferdinand et Isabelle, t. 2 p. 315. Paris 1766.

(***) *Por ser la tierra mas llena.* Fallait-il que Ferdinand *passât en l'air* si on lui fermait le passage? disent quelques uns de ses défenseurs. Voir *Ortiz. Compendio de la historia de España.*

Digitized by Google

dait des terres considérables, relevant toutes de la couronne, excepté le Béarn.

Ferdinand, habitué à agir souvent par la ruse, *por via de mana o de furto*, comme il recommandait lui-même de faire à un de ses lieutenans, feignit (*) d'accepter les motifs donnés par Jean d'Albert et chargea le duc d'Albe, commandant de ses troupes, de les diriger vers Bayonne ; mais l'armée une fois en marche, au lieu de suivre sa route, se détourna brusquement, et, sans déclaration de guerre, s'avança sur Pampelune.

Catherine, dans ce moment, était malheureusement en Béarn. Elle eût pu donner des conseils énergiques à Jean d'Albret qui, livré à lui-même, céda à une fatale inspiration. Il appela les principaux de la ville. Il leur fit renouveler le serment de fidélité. Il les exhorta à se défendre, et à ne capituler que pour sauver leurs personnes ou les monuments de leur cité. Quant à lui, il ne partait, disait-il, que pour aller chercher en France une armée afin de reconquérir son pouvoir, et de rompre les traités auxquels la violence et la surprise auraient obligé de consentir (**). Lorsqu'un roi sort

(*) El Rey de Castilla finjio que no se le daba nada y dio a entender que iba su armada à Bayona. *Avalos de la Piscina.*

(**) *Herreras.* — Historia de Espana, t. XII, t. 189.

Digitized by Google

en fugitif de sa capitale, il lui est bien difficile d'y rentrer en vainqueur. Le duc d'Albe se rendit sans peine maître de Pampelune, et se hâta de jurer le maintien des fors du pays. Jean d'Albret demanda aussitôt des secours au roi de France qui les lui accorda. (*) Comment, malgré d'héroïques efforts tentés les armes à la main, par nos seigneurs de Béarn ; comment, malgré le puissant appui des rois de France, qui les aidèrent de leurs soldats et de leurs négociateurs; comment, malgré l'énergie des descendants de Jean d'Albret, qui ne voulurent jamais échanger contre des offres brillantes le titre de roi de Navarre qu'ils conservèrent pendant des siècles pour être une protestation incessante d'une injuste spoliation, comment fut irrévocablement perdu un royaume envahi par surprise, et que l'usurpateur

(*) J'ai sous les yeux cinq lettres de Louis XII, qui expriment au roi béarnais les sentimens de la plus vive sympathie. Je ne résiste pas au désir d'en citer au moins une presque en entier :

« *Pareillement m'escrit que le duc d'Albe a fait porter quelques paroles de venir à une treue, à quoy je suis content d'entendre pourveu qu'on vous rende tout ce qui a été pris de votre Royaume de Navarre, car sans cela je ne le voudroye faire ne traitter pour riens; car, j'ai autant à cueur le recouvrement de votre royaume et le voir en vos mains et obéissance que j'ai la conservation de mon estat et n'y feray moins que je ne voudrois faire pour mon fait propre.*



Digitized by Google

lui-même semblait ne pas oser vouloir garder toujours ?

Cette question est jugée sans doute. Mais, après tant d'années et de révolutions, si les pièces de ce long procès n'avaient perdu une grande partie de leur intérêt, il aurait été facile, je crois, d'éclairer cette page d'histoire par des documents curieux empruntés à des ouvrages contemporains (*), à des manuscrits et aux chartes des archives de Pau et de Pampelune (**).

Mais revenons trouver Jean et Catherine dans notre château de Pau. Peut-être perdirent-ils leur royaume pour avoir trop aimé cette résidence préférée. Si, écoutant les protestations réitérées des Navarrais (***), ils s'étaient fixés définitivement

(*) Louis Correa fit imprimer à Tolède en 1513 son *Historia de la conquista del Reino de Navarra por el Duque de Alba.*

(**) J'ai essayé de faire connaître nos royales archives dans mon livre le *Trésor de Pau.* Un historien d'un vrai mérite, D. José Yanguas y Miranda a publié en 4 volumes in-8° un *Diccionario de Antiguedades de la Navarra.* La députation provinciale de Pampelune m'a fait l'honneur de m'envoyer ce précieux travail. Parmi les chartes inédites qui s'y trouvent publiées, il en est plusieurs qui ont été tirées de nos archives par le baron de Biguezal, marquis de la Real-Défensa, sénateur, etc. Nous ne pouvons citer ce nom, si connu dans nos contrées, sans payer un public hommage de notre estime et de notre sympathie à ce vrai poète, à cet écrivain éminent, qui serait une des célébrités littéraires d'Espagne s'il n'était avant tout une de ses célébrités politiques.

(***) Il existe plusieurs de ces protestations aux archives de Pampelune.

Digitized by Google

au milieu d'eux, peut-être, auraient-ils été moins facilement détrônés.

Leur petite souveraineté de Béarn leur était chère. Ils la gouvernaient avec bonté mais sans faiblesse.

Le baron de Coarraze s'était révolté et avait persisté dans sa révolte. Jean d'Albret fit exécuter contre lui la peine infligée par la loi aux rebelles. Le château de Coarraze fut brûlé et la terre ravagée. Le baron osa citer le vicomte de Béarn devant le parlement de Toulouse qui s'avisa de le condamner. L'exécution de la condamnation du vicomte-roi n'eut pas été facile. Jean d'Albret protesta contre l'atteinte portée à sa souveraineté de Béarn, de tout temps reconnue indépendante de la couronne de France. Louis XII, après de solennels débats et une sentence arbitrale favorable à notre vicomte, reconnut ses droits et cassa les arrêts de Toulouse en déclarant l'incompétence de ce parlement (*).

Jean d'Albret, avec ses mœurs douces et ses habitudes modestes, eut été heureux s'il n'eut pas eu à porter une couronne trop lourde pour sa tête.

(*) Cette sentence arbitrale est une des pièces les plus riches en détails sur le Béarn. Nous l'avons lue souvent pour y puiser des particularités qu'on ne trouve que là. Nous regrettons que son excessive longueur ne nous permette pas de donner place dans notre livre à ce document si important et cependant inédit.

Digitized by Google

Il était passionné pour les belles-lettres. Il avait réuni une bibliothèque considérable. Il aimait à s'occuper d'histoire et de généalogie.

Ce qui contribua le plus à lui nuire dans l'esprit des Espagnols, lui conciliait au contraire l'amour des Béarnais : c'étaient sa bonté et sa familiarité. « Il n'avait pas de fiel, dit Favyn, aimant ses ennemis aussi bien que ses amis. » Cette charité, admirable pour un chrétien, est souvent funeste à un roi, lorsque dans, un pays divisé par des partis ardents, il ne sait pas récompenser le dévouement de ceux qui le servent, et inspirer la crainte à ceux qui le combattent.

En Espagne les mœurs sont graves. Les rois, pour être respectés, ont besoin de ne pas se montrer souvent. L'empereur Charles-Quint, qui savait l'art de régner, disait à son fils que les Espagnols voulaient être gouvernés *avec austérité*. Les Béarnais, au contraire, aimaient à voir leurs princes se mêler avec eux. D'après le préambule de leur vieux for, ils se défirent d'un de leurs premiers seigneurs, parce qu'il se montra trop orgueilleux, *eg se démostra trop orgulhoos*. Le plus grand éloge qu'ils puissent faire encore d'un personnage, c'est de dire : *il n'est pas fier*. Jean d'Albret ne l'était pas. Il se livrait avec ses sujets à des conversations familières, et partageait leurs plaisirs. Il prenait part volontiers aux

Digitized by Google

festins du peuple. Il était sensible à la bonne chère. Il allait dans toutes les maisons où on l'invitait, et il n'était pas très-difficile pour le choix des convives qu'il admettait à sa table. Les bals champêtres étaient alors en vogue parmi nos dames. Le roi lui-même ne dédaignait pas d'y venir danser. Jean d'Albret, du reste, se montra toujours chaste et pieux. Dans sa jeunesse, il avait eu le goût du faste; mais lorsqu'il eût éprouvé des revers, au lieu de recourir à de nouveaux impôts, il sut réduire ses dépenses au simple nécessaire.

Catherine avait autant de bonté que lui, mais plus de caractère. Souvent, en regrettant cette couronne qui lui avait été si soudainement enlevée, et dont elle ne pouvait se consoler, elle répétait à son époux : « si nous fussions nés, vous Catherine et moi Don Juan, nous n'aurions jamais perdu la Navarre. »

Jean d'Albret mourut à Monein, le 15 mai 1516 et l'on assure que le chagrin abrégea ses jours. Catherine ne lui survécut que de huit mois. En mourant elle demanda que son corps fut inhumé à Pampelune, à côté des tombeaux des rois de Navarre. Ce dernier vœu ne fut pas exaucé, ses restes furent ensevelis dans la cathédrale de Lescar, Saint-Denis des vicomtes de Béarn.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CHAPITRE V.

## Henri II et Marguerite de Valois.

ARRIVONS à la plus brillante époque du château de Pau. Le vieux castel gothique se métamorphose en palais de la Renaissance. La plus illustre princesse de son siècle y attire par sa présence, les savants les plus renommés et mérite à sa cour le titre de *Parnasse béarnais*. Les premiers apôtres de la réforme, partout persécutés,

Digitized by Google

trouvent là un asile; et lorsque le roi de Navarre est courbé par l'âge et le malheur, il a pour dernière consolation la joie de voir naître et de serrer dans ses bras l'enfant qui sera un jour Henri IV.

Jean d'Albert et Catherine eurent pour successeur l'aîné de leurs fils, qui prit le titre d'Henri II de Navarre et Ier de Béarn.

Ce prince était né à Sanguesa au mois d'août 1503. Pourquoi lui donna-t-on ce nom d'*Henri*, qui n'avait été porté encore par aucun seigneur de Béarn, et qui depuis lors a éclipsé celui de Gaston et de Centulle?

Au moment où le prince nouveau-né allait recevoir le baptême, deux pélerins allemands, qui se rendaient en dévotion à Saint-Jacques de Compostelle, reçurent l'hospitalité chez le roi de Navarre. Jean d'Albret, au lieu de donner pour parrain à l'héritier de sa couronne un haut personnage, choisit un pauvre serviteur de Dieu, un de ces pélerins qui se nommait Henri (*). Cette singulière idée ne manqua pas de provoquer de la part des fiers Espagnols de piquantes railleries : ils trouvaient là un présage,

(*) Il passait à travers le Béarn un grand nombre de pélerins allemands, se rendant à Saint-Jacques de Compostelle. En voici un curieux portrait emprunté au poëme inédit de

Digitized by Google

disaient-ils, que le jeune prince serait toujours dans son royaume comme un pélerin et un étranger.

Henri reçut une éducation royale. Il eût pour maître et pour modèle son aïeul Alain d'Albret,

Fondeville sur l'érection de la statue de Louis XIV : (manuscrit de 1698).

RODGER.

Quoan lous reys badin grans, n'ey pas en baganaü,
Eds soun grans guerriens, coum ere Charlemagne,
Qui doumpta per coumbats *lous gigans d'Allemagne.*

PEYROT.

Qui houn aquets gigans ?

RODGER.

Oun né bét lous estiùs,
De la race passa per lous camis roumius,
Grans coum Pantagruel, et qui touts an las barbes
De coulou de safràa, loungues coum bères garbes
Qui bramen en cantan, et qui parlent du tou
Qué semble qu'en parlan eds chapins escaütou,
Ou qu'an lous paladas empastas de castagnes;
Aquets roumius qué soun hilhs de las allemagnes.

PEYROT.

Jou n'ey bist quaüque cop passa per las carrères
Qui per lous bourgs hasèn de ta granes böylères,
Qué de touts lous oustaüs hasen sourti las gens.

MENJOU.

Jou b'en ey bist tabé qui pourtaben ingens
Penuts cadbat deü cot coum bets chicoys armaris
Dehens leus quoaüs abè liloys extrourdinaris,
Qui léchaben bédé per ardits ou dinès.

Digitized by Google

et pour condisciple et ami François Ier. Dès son enfance, il se fit remarquer par sa grâce, son adresse, son courage et son esprit. Il avait quatorze ans lorsqu'il fut proclamé roi de Navarre. Ce n'était qu'un vain titre ; il est naturel qu'il eût le désir d'en faire une réalité ; nous ne le suivrons pas dans ses aventureuses entreprises pour recouvrer son royaume avec le secours du roi de France.

Après des succès et des revers en Navarre, Henri II eût à se défendre lui-même en Béarn contre les armes de Charles-Quint. L'invasion espagnole fut rapide comme un orage, et elle ne laissa dans nos contrées aucune trace. Elle n'approcha point de la ville de Pau. La noble bannière de Foix et de Béarn, qui flottait sur la tour de Phébus, n'a jamais été insultée par l'étranger. Après avoir tenté par les armes de reconquérir son royaume, Henri ne cessa de réclamer par la voie des négociations la restitution de sa couronne (*) ; elle était irrévocable-

(*) J'ai transmis plusieurs documens curieux au comité historique, qui en a ordonné la publication dans ses Bulletins, 1849, p. 184 et s., 1850, p. 134 et s. J'aurai pu en fournir beaucoup d'autres : je citerai notamment une longue pièce, à la date du 7 avril 1518, contenant une harangue semi-latine, semi-française, prononcée par les ambassadeurs d'Henri II en présence du roi catholique, de la reine d'Aragon, du prince

Digitized by Google

ment perdue, et il dût se contenter d'être roi honoraire.

Des relations intimes s'étaient établies entre Henri II et François Ier. Les historiens ont à tort prétendu que ces deux rois, faits ensemble prisonniers, s'étaient rencontrés dans une même prison, et qu'une communauté d'infortune avait été l'origine d'une communauté de sentiments. Le roi de Navarre, après la défaite de Pavie, fut enfermé dans le château de cette ville et le roi de France dans la tour de Pizzighitone. Les archives du château de Pau contiennent de nombreux témoignages de l'affection qui unissait les deux princes avant leur captivité. (*) Une charte inédite de 1523, contient le traité par lequel ils se déclaraient réciproquement les *amis de leurs amis et les ennemis de leurs ennemis.*

Les promesses ni les menaces de Charles-Quint n'ébranlèrent jamais les sentiments d'Henri envers ses alliés. Lorsque le puissant empereur lui fit sommation de permettre à ses troupes de

de Castille et de toute la famille royale, pour démontrer que l'honneur et la justice défendaient de garder le royaume de Navarre que Ferdinand lui-même avait promis de restituer.

(*) J'ai fourni plusieurs pièces aux *Documents inédits sur l'histoire de France.* Mélanges, t. 3, in-4°, p. 569.

Digitized by Google

traverser le Béarn pour aller combattre la France, notre prince fit une énergique réponse que nous avons conservée, et qui fait honneur à son noble et loyal caractère.

Captif, loin de son pays, il ne pouvait obtenir sa liberté qu'au prix d'une rançon fixée à cent mille écus. J'ai déjà publié sa correspondance à ce sujet avec son chancelier de Foix et de Béarn. Dans une de ses lettres, datée du 23 septembre 1525, il écrivait, qu'il avait appris que l'empereur avait ordonné *de le détâcher du château de Pavie et de l'envoyer devers lui en Espagne*; l'offre même du prix de la rançon ne pouvait retarder l'exécution de l'ordre impérial.

Le prétendant du royaume de Navarre savait qu'il était de trop bonne prise pour se fier à la générosité de son vainqueur. Il résolut de lui échapper, et il y réussit. Il obtient de la connivence de ses gardes séduits à gros deniers, de lier connaissance avec une femme voisine de sa prison (*). Cette femme lui procure une échelle de corde. Il attache une nuit, par un beau clair de lune, cette échelle au haut de la tour et se laisse glisser : la corde était un peu trop courte : il tombe dans le fossé. Il y avait moins d'eau que de fange; sans

(*) Lettre en latin au cardinal Wolsey. *Captivité de François Ier*, par Aimé Champollion Figeac, in-4° p. 460.

Digitized by Google

perdre le temps à se débarrasser de la boue, il monte sur un cheval que des complices qu'il avait gagnés tenaient à sa disposition, et, avec une rapidité incroyable, il prend la route de Lyon où il arrive la veille de Noël, avec son ami le baron d'Arros et Francisque son valet.

Le lendemain de l'évasion, le commandant du château de Pavie, qui était bien loin de s'en douter, entre dans la chambre où il avait laissé la veille son royal prisonnier. Une voix répond du fond du lit d'Henri : *De grâce, laissez-moi dormir encore*. C'était un page du roi de Navarre, François de Rochefort, qui avait voulu rester, afin de prendre sa place pour tromper ses gardes, et lui donner du temps avant qu'on se mit à sa poursuite.

M. Genin, savant éditeur des *Lettres de Marguerite de Valois*, a accompagné son travail d'une curieuse notice et de pièces justificatives. Il rapporte une lettre du roi de Navarre racontant les détails de son évasion. Un mot omis dans la copie de cette lettre déposée aux archives de Pau (*) lui a fait commettre une erreur. Il a cru que Henri s'était évadé le matin du jour de Pâques, 16 avril 1525, tandis que c'était le jour de sainte Luce,

(*) J'en ai envoyé une copie complète et exacte au comité historique, qui l'a publiée dans les *Mélanges* par M. Champollion Figeac, t. 3, p. 588.

Digitized by Google

au mois de décembre, et qu'il arriva le 27 à Lyon.

L'affection et l'estime de François Ier pour le roi de Navarre se manifestèrent d'une manière éclatante, lorsqu'il lui donna la main de sa sœur chérie, de *sa mignonne*, comme il l'appelait, de Marguerite de Valois, veuve du duc d'Alençon. Nous possédons le contrat qui contient les articles du pourparler de mariage. Les diverses clauses en sont connues : elles ont déjà été publiées.

La cérémonie nuptiale fut célébrée le 24 janvier 1527. Marguerite vint fixer sa résidence à Pau. Son premier soin fut d'embellir son séjour. Elle appela des artistes italiens pour décorer les vastes appartements qu'elle fit construire au midi, le grand escalier que l'on admire encore, la cour intérieure et tous le dehors de l'édifice remanié selon le style de la renaissance. Le palais des rois de Navarre dut paraître magnifique. Le vieux Louvre des rois de France, les Tuileries et le Luxembourg ne furent commencés que plus tard.

C'est alors sans doute que les Béarnais ravis répandirent ce fameux distique :

**Qui n'a vist lo Casteig de Paü**
**Jamey n'a vist arey de taü.**

Marguerite, charmée des sites dont elle était entourée, créa auprès de sa royale demeure *les plus beaux jardinages*, dit un vieil auteur, *qui fussent pour lors en Europe.*

Digitized by Google

Rassemblons les souvenirs de la vie intime d'Henri et Marguerite dont les noms sont partout gravés encore dans le château qu'ils embellirent.

« Les nouveaux mariés, dit un ancien historien, délibérèrent de mettre le Béarn dans un autre état qu'il n'était. Ce pays fertile et bon de sa nature, demeurant en assez mauvais état, inculte et stérile par la négligence des habitants, changea bientôt de face par leurs soins. Après s'être bien logés, ils donnèrent ordre à la vie et aux lois. »

L'agriculture fixa d'abord l'attention d'Henri. Il se consolait de ses vaines tentatives pour le recouvrement de son royaume de Navarre en améliorant le bien-être du petit Etat de ses pères. Le Béarn avait alors une étendue considérable de landes incultes. L'insouciance de la vie pastorale allait mieux à nos populations tranquilles que les rudes travaux du labourage. Rien n'était plus arriéré que la culture des champs. Pour en hâter les progrès, Henri fit venir de Bretagne, du Berry et de la Saintonge des laboureurs chargés de former des élèves dans nos contrées. C'est à ces étrangers qu'est due l'introduction du maïs, la plus grande richesse de nos vallées. Grâce à l'impulsion et à la sollicitude du roi, le pays, d'après les auteurs contemporains, changea de face en quelques années.

Henri n'épargna aucun moyen pour vaincre l'in-

Digitized by Google

différence et la paresse qui semblaient être une maladie locale. Il donnait des encouragements à l'amour du travail, et prononça des châtiments contre l'oisiveté en publiant des ordonnances sévères pour punir les mendiants valides.

L'industrie appela l'attention d'Henri aussi bien que l'agriculture. Il chercha à utiliser nos belles chutes d'eau, et à naturaliser en Béarn des manufactures si négligées des anciens du pays. Il fonda à Nay « *une draperie fort belle*, dit Olhagaray, » *mais qui s'est perdue par le mespris et la mesco-* » *gnaissance d'un si grand bien.* »

Cette draperie, aujourd'hui *retrouvée*, et d'autres établissements importants font de Nay la ville la plus industrieuse de notre voisinage.

Le roi de Navarre ne s'occupait pas moins du progrès moral de son peuple que des améliorations matérielles. Les institutions dont il dota nos contrées et son amour extrême pour la justice (*) auraient suffi pour recommander son nom à nos souvenirs.

Les Fors de Béarn remontaient à une haute antiquité. Depuis 250 ans que Gaston VII avait promulgué nos vieilles lois, elles n'avaient pas été révisées. Henri II les fit passer, dit un vieil auteur,

(*) Ordonnances feytes per Henric second, rey de Navarra, seignour souviran de Béarn, sur la direction de la justicy.

Digitized by Google

par *l'estamine des meilleures caboches du pays*, et après de longues et savantes conférences présidées par Jacques de Foix, évêque de Lescar, il les réunit dans un *For général* et unique en harmonie avec les besoins du temps. Le manuscrit original déposé aux archives du château existe encore.

Le roi avait établi à Pau une belle imprimerie. Les deux imprimeurs qui la dirigeaient étaient venus de l'étranger : ils se nommaient Jean de Vingles et Henri Poyvre (*). Ils publièrent, en 1551, une édition des Fors de Béarn, remarquable par la correction typographique (**) et la beauté des caractères. Depuis lors ce code de nos pères a été plusieurs fois réimprimé à Pau, à Orthez et à Lescar. Les commentateurs ne lui firent pas défaut : Maria et Labour sont les plus estimés.

Le roi de Navarre réorganisa divers services publics. Il créa un chancelier en Béarn et un conseil privé. Il régla que le sénéchal, avec son conseil de révision, serait permanent au lieu de suivre partout le souverain. Ce conseil fut divisé en deux chambres, l'une civile, l'autre criminelle. Il institua des chambres de comptes et de nouveaux

(*) M. Hatoulet possède la quittance du prix reçu pour frais d'impression ; elle a paru dans le *Bulletin des comités historiques*, t. 2, p. 186.

(**) J'ai lu dans un manuscrit que les imprimeurs étrangers, ne comprenant pas un mot de béarnais, n'auraient jamais pu



Digitized by Google

emplois fort importants, tels que ceux de maître des forêts, de réformateur des domaines, de général des finances, etc. La poste aux chevaux remonte à son règne. Il prescrivit la tenue régulière par le clergé des registres de l'état civil.

Henri II savait faire des lois et les faire observer. Il adoucit la procédure criminelle, mais il montra une sage fermeté. Un de ses favoris le suppliait un jour de lui accorder la grâce d'un coupable. « Je ne le puis pas, dit le roi. — Mais, ajouta franchement le solliciteur, il m'a promis un beau cheval d'Espagne si je l'obtenais. — Je vous donne volontiers un cheval, répondit Henri, mais ne parlons plus de cette affaire. »

Un vendredi-saint, Jacques de Foix, évêque de Lescar, lui demanda, en mémoire de Jésus crucifié, de laisser la vie à un gentilhomme condamné à la perdre. « Mon cousin, répondit le roi, Dieu » a commandé la justice et la punition des mé- » chants. Je veux donc honorer ce jour et prati- » quer un acte de justice en punissant les cou- » pables. »

C'est ainsi qu'il rétablit l'ordre et la sécurité en

parvenir à donner une édition correcte s'ils n'eussent eu les secours d'un avocat du pays nommé *Seurra*, qui revit les épreuves avec une rare intelligence du texte difficile à déchiffrer, et une grande habileté pour l'orthographe et l'accentuation béarnaise. L'exemplaire de 1551 que je possède est imprimé sur parchemin avec une reliure aux armes d'Henri II.

Digitized by Google

Béarn (*). Ses prédécesseurs jetèrent quelquefois plus d'éclat dans la guerre; mais il les dépassa dans les arts de la paix. Voltaire l'appelle un prince sans mérite, disait un écrivain de Pau (*); « mais » ce prince sans mérite opéra une révolution dans » les mœurs, les lois, le gouvernement béarnais; » et le fameux Charles-Quint empereur, disait » de lui qu'il n'avait rencontré qu'un homme en » France, et cet homme était notre Henri II. »

Après avoir parlé du roi de Navarre, parlons de Marguerite.

Au moment où François Ier se disposait à partir pour tenter la conquête du duché de Milan, il perdit la reine, fille de Louis XII. Marguerite menait le deuil ce jour-là; le roi de Navarre arrivait à la cour. C'était un prince jeune et bien fait. Il vit la belle Marguerite à la funèbre cérémonie, et dès ce moment son cœur se sentit épris pour elle d'un amour qui ne devait pas finir. Lorsqu'il obtint sa main, elle était veuve du duc d'Alençon, dont l'esprit était aussi insignifiant que celui de sa femme était distingué.

François Ier regrettait de s'éloigner d'une sœur qu'il adorait. La cour partagea sa peine et fut dé-

(*) *Il coupa la broche aux meurtres et massacres qui se faisait auparavant en Béarn sans crainte de justice.* Favyn, *Histoire de Navarre*, p. 736

(*) Tableau annuel du Béarn, 1786, p. 49.

Digitized by Google

solée de voir tant de génie et de grâces aller s'ensevelir au fond d'une petite ville si reculée.

Aujourd'hui notre beau climat a acquis une réputation européenne. Son influence curative est au loin célèbre. Pau est le refuge des santés délicates, qui, en attendant la saison thermale, achèvent ou commencent leur guérison sous un brillant soleil et une bienfaisante température. Du temps de la reine Marguerite, il en était autrement; et lorsqu'elle voulut venir se fixer dans nos douces contrées, les médecins de Paris cherchèrent à l'en dissuader en lui disant *que le gros air du pays lui serait mortel.*

Une des pages les plus importantes de la vie de la reine de Navarre au château de Pau, est le récit du rôle qu'elle joua dans les progrès de la réforme naissante. On sait que lorsque l'unité religieuse de l'Europe fut attaquée, les femmes surtout, séduites par l'attrait des idées nouvelles, charmées par l'esprit et le savoir des novateurs, émues par leurs infortunes et leurs persécutions, défendirent leur cause avec chaleur. Parmi elles, se firent remarquer la duchesse d'Etampes, Mesdames de Pisseleu et de Cani, enfin Marguerite de Valois.

Cette princesse alla-t-elle trop loin dans l'appui qu'elle prêta aux apôtres du protestantime?

Les uns, comme Gaillard dans son histoire de

Digitized by Google

François Ier, vantent ses sentiments de douceur et d'humanité, qui, la portant à diviser les hommes, non en orthodoxes et en hérétiques, mais en oppresseurs et en opprimés, la rendaient la patrone des savants et des malheureux, quelles que fussent les erreurs de leur conscience. D'autres, au contraire, comme le président Hénaut, l'accusent d'avoir favorisé le calvinisme, et d'avoir été la cause, soit des progrès de cette secte naissante, soit des guerres de religion qui désolèrent nos contrées. Que cette princesse ait dépassé les limites d'une simple tolérance et que sa foi ait subi quelque atteinte par ses relations intimes avec les chefs de la réforme, c'est ce que l'on ne saurait contester. Un jour, maître Jean Calvin, échappant à la colère des sorbonistes, en passant par la fenêtre et en se déguisant sous le costume d'un vigneron, chercha au loin un refuge. C'est à la cour de la reine de Navarre qu'il le trouva. (*) « Cette » cour, dit M. Audin (**), était alors l'asile d'é- » crivains, qui, comme Desperriers, y préparaient » leur *cymbalum mundi*; de femmes galantes qui » souvent faisaient des contes érotiques dont elles

(*) Dans ses œuvres, Calvin vante Marguerite *quòd deus* (illâ) *usus fuerit ad regnum suum promovendum.*

(**) Histoire de Calvin, t. 1, p. 70.

Digitized by Google

» étaient les héroïnes ; de poètes qui improvisaient
» des odes à la façon de Bèze ; de clercs et
» autres gens d'église qui se moquaient de la
» Vierge et des Saints , entretenaient des meutes
» de chiens de chasse et de courtisanes, d'his-
» trions venus d'Italie, et qui jouaient sur le théâ-
» tre de la reine des comédies tirées du nouveau
» testament, où Jésus disait un mal horrible des
» moines et des religieuses. » Ce tableau de la cour de notre reine n'est pas flatté. Il y a du vrai cependant; voici quelques passages de Florimond de Rémond empruntés à son histoire de la naissance et des progrés de l'hérésie, (page 848) il s'exprime ainsi :

» La reine de Navarre, bonne, mais trop
» faible princesse, leur prête l'oreille, reçoit
» leurs livres premièrement par la main de ses
» dames, fait traduire en français les prières
» latines de l'église... ouvre par pitié sa maison
» aux bannis et proscripts, commande qu'elle
» leur serve de retraite et d'asile... Elle a un
» soin merveilleux à sauver et garantir ceux
» qui étaient en péril et danger pour la religion
» et secourir les refugiés à Strasbourg et à
» Genève. C'est là qu'elle envoya aux doctes
» en une seule fois quatre mille francs d'au-
» mônes. — Roussel, ajoute ailleurs le même his-
» torien, revenu de ses voyages, fut reçu en

Digitized by Google

» Béarn par cette bonne princesse et couché
» en l'état de sa maison. Elle prend plaisir de
» l'ouïr discourir de la religion. Il lui persuada
» de lire la bible, lors grossièrement tournée en
» français; ce qu'elle fit avec tel plaisir, qu'elle
» composa une traduction tragicomique pres-
» que de tout le nouveau testament, qu'elle
» faisait représenter en la salle devant le roi,
» son mari, ayant recouvert pour cet effet des
» meilleurs comédiens qui fussent lors en Italie,
» et, comme ces bouffons ne sont nés que pour
» donner du plaisir, et comme guenons, devenir
» plaisants imitateurs des humeurs et volontés du
» maître; aussi ces gens, reconnaissant l'inclina-
» tion de la reine parmi les jeux, entremêlent
» plusieurs rondeaux et virelais sur le sujet des
» ecclésiastiques. Toujours quelque pauvre moine
» ou religieux avaient part à la comédie et à la
» farce. Le roi son mari, prince non moins
» bon et facile que sa femme, vint des comé-
» dies aux prêches qu'on appelait exhortations
» qui se faisaient dans sa chambre. »

Ces prêches, d'après Florimond, étaient faits par Roussel et par un carme fugitif de Tarbes, nommé Solon, *brave et courageux moine, qui, avant de mourir, dépescha cinq femmes.* « Mais, continue notre historien en parlant d'Henri II, comme des comédies de la salle, on l'avait con-

Digitized by Google

duit aux exhortations de sa chambre, aussi, de ces prières on le vit descendre aux manducations dans la cave, ou pour le moins èz-lieux secrets de la monnaie, qui est sur la pente du talus du château de Pau. »

Quelques écrivains, notamment Leclerc, dans sa *Lettre critique sur le dictionnaire de Bayle* et Joli dans son *Anti-Baile*, ont critiqué avec fondement plusieurs passages de Florimond, mais leurs critiques ont été trop loin et ils ont nié des faits, qui ne peuvent être révoqués en doute.

« D'après M. Audin, *c'est dans ce beau château ou naquit depuis Henri IV, vrai demeure féodale toute hérissée de pont-levis et impénétrable à l'œil humain*, que la cour de la reine s'assemblait le soir pour imiter les chrétiens de la primitive église.

Faut-il interroger les vieux murs témoins de ces scènes de mystère ?

C'est là qu'on célébrait avec les ornemens pontificaux usités pour la messe catholique, une messe dite à sept points. (*) Puis, au milieu

(*) On parle beaucoup de la messe à sept points, voici en quoi elle différait de la sainte messe : 1° Il n'y avait point de communion ; 2° point d'élévation ; 3° point d'adoration des espèces ; 4° la communion pour tous se faisait sous les deux espèces ; 5° il n'y avait pas de commémoration de la Vierge ni des Saints ; 6° la communion se faisait d'un grand pain commun

Digitized by Google

de voix graves, entonnant les psaumes en français, se mêlaient de gros rires qu'excitaient les railleries de l'ex-religieux Solon, contre la *gent papiste*. Les plaisanteries (*) et les chansons étaient les armes que l'on aimait surtout à employer contre l'ancienne religion. » Prosper Marchand, auteur calviniste, traite de calomnies les traductions tragicomiques de l'Ecriture Sainte attribuées à la reine de Navarre. S'il avait lu la *Marguerite des Marguerites*, il y aurait trouvé dans ce genre la nativité de Jésus-Christ, l'adoration des trois rois, le massacre des innocents, la fuite en Egypte.

Pour excuser la reine de Navarre d'avoir dévié de la foi de ses pères, dirons-nous avec M. de Sainte-Beuve, qu'elle *n'était pas théologienne*? si elle ne l'était pas, elle avait le tort de vouloir l'être.

On a beaucoup parlé de son *Miroir de l'âme pécheresse* (**). Plusieurs auteurs affirment, que

que le prêtre rompait à l'autel; il en prenait une part et distribuait le reste au peuple; 7° le prêtre n'était pas obligé au célibat. Voir à ce sujet *Mirasson*, *histoire des troubles de Béarn*, *p.* 121.

(*) Le calvinisme, dit un auteur couronné, s'est introduit en France par une chanson dont le refrain était : *ô moines, ô moines il faut vous marier.*

(**) *Le miroir de l'âme pécheresse auquel elle recognoist ses faultes et péchez, aussi ses grâces et bénéfices à elle*

Digitized by Google

le crime de ce livre est de garder un silence affecté sur la Vierge et les Saints, presque tous rapportent qu'il fut condamné par la Sorbone. C'est une double erreur; dans l'oraison de l'âme fidèle, Marguerite s'exprime ainsi :

« *O vierge et mère du salut de nous tous,*
» *Et vous élus, charitables et doux,*
» *Anges aussi, remplis d'amour divine,*
» *Je vous requiers, mettez-vous à genoux, etc.*

La condamnation de la Sorbone, qui est partout rapportée, n'a jamais existé; voici ce qui eût lieu. Le livre de Marguerite de Valois fut vivement attaqué et vivement défendu. L'Université s'assembla et reconnut qu'il ne méritait aucune censure. Le parlement de Paris avait prohibé la vente de tout livre concernant la religion sans l'aveu de la faculté de théologie. Marguerite ne s'était pas conformée à cet arrêt; c'est pourquoi, Leclerc, chargé de visiter chez

*faicts par Jesu-Christ son époux, la Marguerite très noble, s'est proposée à ceulx, qui de bon cœur la cerchoient.* MDXXXJ, petit in-f° gothique.

A Godly medytacion of the Christen soule compyled in French by lady Margarette, quene of Navarre, and captely translated into Englysh by the right virtuose lady Elysabeth, daughter to our late sovereign kyng Henri the VII, 1548, *très rare.*

Digitized by Google

les libraires les livres nouveaux, classa parmi les suspects le *Miroir de l'âme pécheresse*, mais en déclarant qu'il ne doutait pas que la reine de Navarre ne fut bonne catholique.

Cependant François Ier, *averti du beau ménage qui se faisait à Pau*, dit un auteur, se fâcha et manda sa sœur auprès de lui. Il avait trop d'empire sur son cœur pour n'avoir pas d'influence sur son esprit. Elle aimait son frère, elle l'écouta, et, dans les derniers temps de sa vie, elle revint entièrement à toutes les pratiques de l'église Romaine. C'est à tort que Mézeray prétend qu'elle sembla se repentir de s'être repentie et qu'elle pria Calvin par lettres de la venir instruire et consoler. Florimond, du Breuil, Hilarion de Castes et presque tous les auteurs catholiques louent Marguerite de sa conversion sincère. Ce qui confirme leurs éloges, ce sont les critiques des protestants qui la blâment, avec Théodore de Bèze, *d'avoir terni un peu l'éclat de sa gloire par la crédulité des dernières années de sa vie.*

Il serait curieux d'étudier dans le palais de Pau le protestantisme naissant. Nos archives pourraient offrir à l'histoire de la réforme plus d'une page intéressante et inédite. Il ne nous appartient pas d'esquisser ce travail, qui, sans doute ici, ne serait point à sa place.

Digitized by Google

De gracieux souvenirs vont attirer ailleurs nos pensées. A la fin d'une belle journée d'été, dans les solitaires allées de notre parc royal, vous êtes-vous jamais oublié à rêver, sans vous apercevoir que vous rêviez? Dans ce moment, vos yeux et votre âme se sont-ils portés sur le vieux château, qui, à travers les douces vapeurs du soir et les magiques reflets des derniers rayons du soleil, vous a semblé, sortir du sein de la verdure et des eaux, comme une apparition du temps passé? Votre imagination n'a-t-elle pas essayé quelquefois, par une évocation mystérieuse, de rappeler un instant à la vie la *Marguerite des Marguerites*?

Il me semble l'entrevoir sur la terrasse, qu'elle vient de faire achever. J'entends les éloges que l'on donne à sa beauté; je ne puis dire qu'elle soit merveilleusement belle, mais je la trouve charmante. Elle ressemble à son frère; son nez est aquilin et long, ses yeux ont un éclat ou une langueur irrésistible; sa bouche fine et souriante, est remarquable par la fraicheur des lèvres et par la blancheur des dents; sa physionomie a une incomparable expression de finesse et de bonté; sa taille est belle et mince. Personne au monde ne sait marcher avec autant de distinction qu'elle, sa mise n'a rien de galant; sa cotte ou robe

Digitized by Google

monte assez haut à plat (*), et s'accompagne de fourrures ; sa cornette, encadre sa figure, et laisse à peine apercevoir ses cheveux.

Elle met en toutes choses un charme séduisant, et je ne m'étonne pas de l'entendre surnommer la *quatrième des Grâces*, aussi bien que *la dixième des Muses*.

Si elle est seule, pensive, je la vois prendre des papiers dans son *porte-lettre*, ou retirer de ses poches, pleines de petits bijoux, des tablettes où elle écrit ses pensées. Si elle a autour d'elle des beaux-esprits, sa conversation anime toutes les autres ; ce qu'elle dit est aimable, et elle le dit d'un son de voix qui le rend plus aimable encore.

Elle est avide de tout apprendre : son esprit curieux ne recule point devant les études les plus sévères. Elle parle l'italien et l'espagnol, et connaît le latin, le grec et l'hébreu ; elle aborde au milieu des savants, les questions philosophi-

(*) Dans un manuscrit des *Marguerites* (Bibl. Impér. 2286 sup. fran.) le costume habituel de la reine est ainsi décrit : « la royne de Navarre est habillée à sa façon accoutumée, ayant ung manteau de veloux noir, couppé ung peu soubs le bras, sa cotte noire, assez à hault collet, fourrée de marthes, attachée d'épingles par devant ; sa cornette assez basse sur la teste, et apparoit ung peu sa chemise, froncée au collet. »

Digitized by Google

ques, religieuses, historiques avec une telle supériorité qu'elle excite leur admiration.

Mais à Marguerite, philosophe et théologienne, laissez-moi préférer Marguerite, poëte et écrivain. Une femme savante ne vaut pas une femme d'esprit.

Pendant que ses doigts habiles brodent de brillantes tapisseries, elle donne un libre cours à son imagination; elle dicte des vers et de la prose à deux secrétaires à la fois. Tantôt elle se plait à entendre les douces (*) chansons, qu'elle a mises en musique elle-même, répétées par les belles voix de nos Béarnais; tantôt elle songe à François Ier, qu'elle aime autant qu'une sœur ait jamais pu aimer son frère, et échange avec lui de poétiques confidences (**). Tantôt elle lutte d'esprit avec les littérateurs célèbres que la persécution chassait de France, et qui trouvaient à la cour de Pau asile et protection. Parmi eux, on remarque surtout Desperriers et Marot, qu'elle abrite sous le titre de valets de chambre.

(*) Un ms. de la bibl. impér. n° 7616, contient un recueil de chansons à plusieurs voix accompagnées de musique. Il appartenait à Marguerite, qui dans sa jeunesse cultiva la musique aussi bien que la poésie.

(**) Voir les poésies du roi *François Ier et de Marguerite de Navarre*. Imp. Roy. 1847, publiées par M. Champollion Figeac.

Digitized by Google

Charles Nodier, dans un article consacré à Desperriers (*), lui attribue la rédaction des contes qui ont paru sous le nom de la reine de Navarre. « Après des soirées, dit-il, où l'on jouait du luth, on contait des nouvelles et Desperriers les écrivait. » C'est une erreur que les brillantes conjectures d'un écrivain moderne ne pourront faire prévaloir contre les témoignages authentiques des auteurs contemporains. (**)

Si l'intérêt que Marguerite témoignait à Desperriers a été la cause des attaques portées à sa réputation d'auteur, l'affection qu'elle accordait à Clément Marot a servi de prétexte à des calomnies contre son honneur de femme. Marot, dont les mœurs et les principes étaient fort peu orthodoxes, avait déjà été persécuté par MM. du Chatelet. Il voulut aller se justifier auprès du roi.

*..... Mais quelqu'un lui vint dire,*
*Si tu y vas ami, tu n'aies pas sage,*
*Car tu pourrais avoir mauvais visage*
*De ton seigneur. Lors, comme le nocher,*
*Qui, pour fuir le péril d'un rocher*
*En pleine mer, se détourne tout court,*
*Ainsi, pour vrai, m'écartai de la cour.*

(*) Revue des deux mondes 1er novembre 1839.

(**) Voir d'ailleurs à ce sujet, M. Genin, *Lettres de la reine Marguerite*, p. 104 et s.

Digitized by Google

*Il eut peur,* dit un historien (*) *qu'on l'arrestât et s'enfuit bien viste en Béarn.* Là, il nous l'apprend lui-même dans ses poèmes, il devint valet de chambre de Marguerite (*). Est-il vrai, qu'il ait séduit le cœur de la reine ? Cette question a été surtout agitée par des écrivains modernes, et je n'hésite pas à me ranger parmi les défenseurs de la mémoire de Marguerite. Un vieil auteur, disait d'elle, que, malgré son goût, pour écouter et raconter les aventures galantes, elle *était chaste* (*) *et peu sujette aux passions.* Erasme et ses contemporains célèbrent surtout sa chasteté. De son temps, sa réputation, n'était nullement compromise par les amoureuses déclarations que lui adressèrent publiquement de nombreux poëtes. La mode autorisait alors ces licences poétiques.

(*) Maimbourg, hist. du calvinisme, l. 2, p. 97.

(*) *Rien n'y acquis des valeurs de ce monde*
*Qu'une maîtresse en qui gist et abonde,*
*Plus de savoir, parlant et escrivant,*
*Qu'en autre femme en ce monde vivant,*
*C'est du franc lys lissue Marguerite*
.....
*Et d'elle suis l'humble valet de chambre,*
*C'est mon Estat...* (l'Enfer, poëme).

(*) Cette opinion est conforme à celle des historiens, mais elle est contredite par les romanciers, qui ont fini par faire accepter comme une vérité, les galanteries d'une princesse, dont les écrivains sérieux vantent la piété et la sagesse.

Digitized by Google

Est-il étonnant que Marot, d'ordinaire assez hardi dans ses expressions, ait témoigné, avec enthousiasme, sa reconnaisance envers une reine qui protégeait sa tête et comprenait son génie? On peut voir, nous dit-il lui-même :

*Que je suis serf d'un monstre fort étrange,*
*Monstre je dis, car pour tout vrai, elle a*
*Corps féminin, cœur d'homme et tête d'ange.*

Ils s'entendaient si bien, dans tous leurs goûts, la reine et le poëte. Ecoutez-le :

*Tous deux aymons gens pleins d'honnesteté,*
*Tous deux aymons honneur et netteté,*
*Tous deux aymons à d'aucuns ne médire,*
*Tous deux aymons un meilleur propos dire,*
*Tous deux aymons à nous trouver en lieux*
*Où ne sont point gens mélancolieux;*
*Tous deux aymons la musique chanter;*
*Tous deux aymons les livres fréquenter :*
*Que diray plus? Ce mot là dire j'ose;*
*Je le diray que presque en toute chose*
*Nous ressemblons, fors que j'ai plus d'esmoy*
*Et que tu as le cœur plus dur que moi!*

La reine écrivait aussi des poésies (*). Si elle était supérieure comme poëte, à plusieurs beaux es-

(*) En voici les titres :
*Marguerite de la Marguerite de princesse très illustre royne de Navarre*, 1542, in-8°. — *La fable du faux Cuyder, contenant l'histoire de Nymphes de Diane, transmuées en*



Digitized by Google

prits de son siècle ; elle était, il faut l'avouer, bien au-dessous de son valet de chambre. Une belle et noble princesse est ordinairement trop flattée, et trop avare de ses loisirs, pour dépenser assez de temps et de peine à se perfectionner dans l'art de faire difficilement des vers faciles.

Les deux ouvrages qui font le plus admirer le cœur et l'esprit de la reine de Navarre sont précisément ceux auxquels elle ajoutait le moins d'importance ; ils n'étaient pas destinés à la publicité, et n'ont paru qu'après sa mort. Je veux parler de ses lettres et de ses contes.

Les lettres de cette princesse *font le plus grand honneur*, dit M. de Sainte-Beuve, *à ses qualités généreuses et solides, pleines d'affection et de cordialité.*

Peu de livres ont eu autant de succès que ses *Contes*. C'est en parcourant nos vallées, dans sa litière, qu'elle les dictait. Elle était déjà d'un âge mûr. Quand la mort la surprit, son travail resta inachevé. Aussi, au lieu d'un *Décaméron* à l'imitation de Boccace, n'avons-nous eu qu'un *Hepta-*

*saulles, faicte par une véritable dame de la court.* 1543 in-8°. — *Eglogue composée par très chrétienne princesse Marguerite de France, roine de Navarre.* Pau, par Jean de Vingles, 1582 in-4°. — M. Genin et M. Champollion-Figeac citent d'autres opuscules.

Digitized by Google

*méron* (*). Voici, en le résumant, comment elle explique dans un prologue le plan de son ouvrage :

*Le premier jour de septembre que les bains des Pyrénées commencent à avoir de la vertu* (la saison heureusement aujourd'hui n'est pas si retardée) plusieurs personnes tant de France que d'Espagne et d'ailleurs étaient réunies à Cauterets, *eaux merveilleuses dont les malades s'en retournent guéris quoiqu'ils eussent été condamnés par les médecins*. Quand on voulut se séparer, le débordement des eaux ne permit pas d'arriver à Tarbes. Enfin, après s'être arrêtée à l'abbaye de Saint-Savin, la société se rejoint au monastère de Notre-Dame de Sarrance en Béarn. Pour rentrer à Pau, il fallait réparer le pont du Gave : dix jours étaient nécessaires pour cette réparation. Afin de tromper l'ennui pendant ce séjour forcé dans un couvent de moines, la compagnie fixe ainsi l'emploi de son temps. Dès le matin, on se rassemble chez la dame Oysille, la plus âgée de la société. On donne une bonne heure à la lecture des saintes écritures. Puis on entend la messe. A dix heures, on dîne ; chacun ensuite se retire dans sa chambre pour ses affaires particulières. A

(*) *L'heptaméron des nouvelles de très illustre et très excellente princesse, Marguerite de Valois, roine de Navarre, remis en son vray ordre, confus auparavant en sa première édition. Dédié à Jeanne de Foix, reine de Navarre*, 1559, in-4°.

Digitized by Google

midi aucun ne manque de se rendre *dedans ce beau pré, le long de la rivière du Gave où les arbres sont si feuillés que le soleil n'en saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur. Là, assis à son aise, chacun raconte des histoires vraies et non inventées à plaisir comme avait fait Boccace.* A quatre heures, les joyeux récits sont interrompus pour la prière : on ne manquerait pas d'assister dévotement aux vêpres.

Il semblerait qu'à l'ombre de l'antique monastère, au pied de l'image vénérée de Notre-Dame de Sarrance, la reine de Navarre, renommée par ses vertus, déjà sur le déclin de l'âge, n'aurait dû imaginer que des contes approuvés par la décence et la piété. On a beau chercher à excuser la licence de ces histoires par l'honnêteté du but proposé, et la grossiéreté des expressions par les habitudes hardies de la conversation de l'époque, je ne saurais disconvenir que cet ouvrage ne blesse évidemment les mœurs. Si ce langage était jadis celui des dames les plus polies de la cour, aujourd'hui on ne le retrouverait que dans la bouche des femmes les plus éhontées du peuple.

Aussi malgré le désir de donner une idée de tout l'esprit que Marguerite a répandu dans ses récits amusants, et la tentation d'en rapporter quelques-uns dont la scène se passe à Pau ou à Odos, je n'ai pas osé entreprendre de les reproduire, car

Digitized by Google

je n'aurais su rendre en termes décents des aventures trop librement contées.

Qu'il me soit permis d'exprimer un autre regret. Marguerite est tombée de la cour de France dans sa petite cour de Béarn. Nos pères avaient alors surtout des mœurs spéciales, pittoresques comme leur pays. Nos usages avec leur teinte locale, nos montagnes avec leurs merveilles, ont dû frapper son imagination, et on aimerait à retrouver dans ses écrits des reflets de ses émotions intimes, des descriptions des choses contemporaines. Dans ses contes, elle parle de Cauterets, de Saint-Savin, de Sarrance, d'Odos et de Pau. A peine emprunte-t-elle quelque expression au vocabulaire du pays, quelques détails aux coutumes locales (*), rien n'annonce que le spectacle grandiose des Pyrénées ait fait impression sur son âme. N'est-il pas étonnant que le sentiment des beautés de la nature n'existât pas à cette époque et qu'il faille, pour le retrouver, remonter aux temps très anciens ou descendre jusqu'à nos jours?

Qu'elle était brillante la cour de cette noble reine! (**) Parmi ses filles d'honneur, figura Anne

(*) Si dans un de ses contes elle décrit le *capulet* de nos jeunes filles, c'est que ce capulet y joue un grand rôle.

(**) Les archives de Pau conservent les états des gages des gentilshommes de la cour de Marguerite. Sa maison se com-

Digitized by Google

de Boleyn. Cette jeune beauté, réservée à de si brillantes et si cruelles destinées, accompagna-t-elle en Béarn la reine de Navarre (*)?

En écoutant les contes que sa maîtresse disait si bien, prit-elle cet enjouement, que Bossuet qualifie d'*immodeste* (**), et l'habitude de prêter trop facilement l'oreille aux doux propos?

posait ainsi: le chancelier, 2 chambellans, 10 maîtres d'hôtel, 3 écuyers d'écurie, 2 écuyers tranchant, 5 échansons, 6 pannetiers, 38 dames et demoiselles, 5 maréchaux du logis, 6 fourriers, 5 gens de conseils et finances, 10 conseillers, 2 trésoriers, 2 controlleurs, 17 secrétaires, 1 chapelain, 6 aumôniers, 3 clercs de chapelle, 1 clerc d'aumônier, 6 médecins, 20 varlets de chambre, 4 huissiers de chambre, 3 huissiers de salle, 4 sommeliers de panneterie, 7 aides à cheval, 1 aide à pied, 6 sommeliers d'échansonnerie, 7 aides à cheval, 1 aide à pied, 5 écuyers de cuisine, 2 queux, 2 pâtissiers, 4 aides à cheval, 3 à pied, 2 gardes vaisselle, 3 clercs d'office, 4 maîtres de salle et fourriers, 2 aides, 5 laquais, 3 gens de cuisine, 2 varlets des pages, 7 aides, 2 charretiers, 3 maréchaux, 2 portiers, 1 tapissier, 3 valets des filles; enfin, 29 pensionnaires.

(*) Anne de Boleyn était fille de Thomas Boleyn, simple chevalier et d'une fille du duc de Norfolk. Elle fut amenée en France par la sœur d'Henri VIII, femme de Louis XII. Lorsque cette reine devint veuve, Anne resta en service de la reine Claude. A la mort de celle-ci, Cavendish prétend qu'elle retourna en Angleterre. Burnet (hist. de la réformation d'Ang. l. 2, p. 108), Spelman et d'autres auteurs disent au contraire qu'elle passa dans la maison de Marguerite. Une grande incertitude existe sur la date de sa naissance et de son retour auprès d'Henri VIII.

(**) Bossuet, hist. des variat. l. 7, n° 20, p. 302.

Digitized by Google

En assistant aux cérémonies nouvelles, mystérieusement pratiquées à Pau, y puisa-t-elle des idées, qui, d'après un grave écrivain, eurent plus tard une grande influence sur l'avenir religieux de l'Angleterre ?

En vivant enfin toujours sur les marches du trône, a-t-elle cru qu'il suffisait d'y monter pour trouver le bonheur; sans pressentir que le royal amant qu'elle avait rêvé, pourrait un jour, après avoir couronné sa tête, la livrer au bourreau ?

Comme reine, Marguerite de Valois avait toutes les qualités nécessaires pour faire le bonheur de ses sujets. D'après Brantôme, elle n'avait pas seulement une intelligence digne d'un grand empire, elle était outre cela très-bonne, fort *accostable*, douce, gracieuse, charitable et grande *aumônière*. Les qualités du cœur la rendaient chère aux Béarnais. Les malheurenx arrivaient facilement jusqu'à elle et son affable accueil les touchait autant que son inépuisable générosité. *Nul*, disait-elle, *ne doit s'en aller triste et marri de la personne d'un prince.*

Elle avait pris le titre de *ministre des pauvres*; elle remplissait avec dévouement toutes les obligations de cette charge et elle répétait souvent :

« *Les rois et les princes ne sont pas les maîtres* » *et seigneurs des pauvres, mais seulement des*

Digitized by Google

» *ministres que Dieu a établis pour les secourir et* » *les consoler.* »

Elle visitait les malades, leur envoyait ses propres médecins, et fondait à Pau un hospice, le premier sans doute que la ville ait possédé.

Les écrivains et les poëtes contemporains nous ont tant parlé de Marguerite; il y a tant d'éclat, tant de cœur, tant d'esprit, tant de poésie dans cette reine de Navarre, qu'on est excusable de s'arrêter à rechercher les traces qu'elle a laissées dans les souvenirs du pays.

Deux des plus grands événements du règne d'Henri II furent le mariage de sa fille Jeanne d'Albret et la naissance de son petit-fils Henri IV. D'après l'ordre des temps, ce double récit devrait recevoir ici sa place. Nous le réserverons pour l'histoire spéciale de la reine Jeanne et du bon Henri.

Entre ces deux joies de famille, le roi de Navarre eût le malheur de perdre sa noble compagne.

Marguerite, sœur unique de François Ier, avait, comme nous l'avons dit, une affection profonde pour son frère. « Ils étaient, dit Sainte-Marthe, » conjoints d'un si étroit et si ferme lien d'amour » fraternel que, ni de la mémoire de nos prédé- » cesseurs, ni de la nôtre, onc n'en fut ni vu, ni » oui de second. »

Lorsque le roi de France vint à mourir, long-

Digitized by Google

temps on cacha cette nouvelle à sa sœur, qui devait en recevoir au fond de l'âme une blessure mortelle. Marguerite la devina plutôt qu'elle ne l'apprit d'une religieuse, qui, en la voyant, trahit la vérité par ses larmes. Elle qui avait eu toujours une horreur étrange pour tout ce qui rappelait la mort (*), sembla ne plus avoir d'autre désir que d'aller rejoindre son frère au ciel, après l'avoir pleuré sur la terre et avoir prié pour lui.

Son cœur sensible était toujours resté fidèle à la mémoire de ceux qu'elle avait aimé ici bas et qui n'étaient plus. Toutes les théories des novateurs, au moment où elle les écoutait le plus, n'avaient jamais refroidi son culte pour les morts.

Racontons ici ce que rapporte Brantôme. Son frère, le capitaine Bourdeille, avait connu à Ferrare, chez la duchesse, sœur de Louis XII, une dame française, Mademoiselle de la Roche, dont il était parvenu à se faire aimer. Il l'avait ramenée en France. Elle était entrée à la cour de la reine de Navarre, et avait fini sa vie dans notre château. Le capitaine Bourdeille l'avait oubliée. Un jour, trois mois après cette mort, passant à

(*) Elle dit dans un rondeau :

*La mort du frère a changé dans sa sœur*
*( En grand désir de mort ) la crainte et peur ;*
*Et la rend prompte avec lui d'avaler*
*L'odeur de mort !*

Digitized by Google

Pau, et étant allé saluer la reine de Navarre comme elle revenait de vêpres, il reçut d'elle un excellent accueil, et de propos en propos, tout en se promenant, la princesse l'emmena doucement dans l'église de Saint-Martin du côté où cette dame était ensevelie : « Mon cousin, lui dit-elle, ne sentez-vous rien mouvoir sous vous et sous vos pieds? — Non, Madame, répondit-il. — Mais songez-y bien, mon cousin, répliqua-t-elle. — Madame, j'y ai bien songé, mais je ne sens rien mouvoir; car je marche sur une pierre bien ferme. — Or je vous advise, dit alors la reine, sans le tenir plus long-temps en suspens, que vous êtes sur la tombe et le corps de la pauvre Mademoiselle de la Roche, qui est ici dessous vous enterrée, que vous avez tant aimée; et, puisque les âmes ont du sentiment après notre mort, il ne faut pas douter que cette humble créature, morte de frais, ne se soit émue aussitôt que vous avez été sur elle; et si vous ne l'avez senti à cause de l'épaisseur de la tombe, ne faut douter qu'en soi ne se soit émue et ressentie; et d'autant que c'est un pieux office d'avoir souvenance des trépassés, et surtout de ceux que l'on a aimés; je vous prie lui donner un *Pater noster* et un *Ave Maria* et un *de profundis* et l'arroser d'eau bénite, et vous acquerrez le nom de très-fidèle amant et d'un bon chrétien. » Elle le laissa ensuite, et

Digitized by Google

partit pour qu'il put accomplir en tout recueillement les cérémonies dues aux morts.

Inconsolable de la perte de son frère, Marguerite aimait souvent à quitter son palais pour aller cacher ses larmes dans quelque petit château des Pyrénées. Dans celui de Beaurepère existait un médaillon que j'ai vu. Le portrait de Marguerite sculpté sur bois est entouré de la légende *sempre seras com pene* (*).

Jusqu'à sa fin, elle ne chercha d'autres consolations à ses douleurs que de les raconter dans ses cantiques et ses poëmes pleins de la plus émouvante mélancolie (**).

(*) Marguerite aimait les devises : on sait qu'elle avait adopté notamment celle-ci, un lys entre deux marguerites avec les mots *Mirandum naturæ opus*, ou bien un souci tourné vers le soleil avec les mots : *non inferiora secutus*. Le P. Bouhours prétend que ce *secutus*, dans la bouche d'une femme, est un solécisme, ce serait pousser le purisme trop loin ; mais c'est le souci qui parle ; d'autant que *solem sequi* est l'étymologie même de son nom.

(**) C'est alors qu'elle composa sa chanson faicte un mois après la mort du roi :

*Las ! tant malheureuse je suis*
*Que mon malheur dire ne puis !*
*Sinon qu'il est sans espérance !*
.....
*Tant de larmes jettent nos yeux,*
*Qu'ils ne voient ni terre ni cieux,*
*Telle est de leurs pleurs l'abondance !*

Elle écrivit cette autre chanson plus connue :

*Je n'ai plus n'y père, n'y mère,*

Digitized by Google

Au mois de décembre 1549, elle se trouvait près de Tarbes dans le château d'Odos. Une comète préoccupait vivement les esprits. On disait qu'*elle paraissait sur la mort du pape Paul III.* La reine le croyait aussi, et *possible*, dit Brantôme, *pour elle paraissait.* Marguerite fut curieuse d'observer ce phénomène céleste. Elle sortit de son lit, et le froid la saisit bientôt. « *Soudain*, ajoute Brantôme, *la bouche lui vint un peu de travers, ce que voyant, M. d'Escuranis, son médecin, l'osta de là, et la fit coucher et la traita, car c'était un catarrhe, et puis mourut dans huit jours.*

Dans ses derniers moments, elle répétait que la vie est une mer orageuse entourée d'écueils, et que la plus éprouvée est celle qui nous conduit le plus sûrement au port de salut et de gloire. Elle reçut tous les sacrements de l'église, et le nom de Jésus s'échappa trois fois de sa bouche avec son dernier soupir. Elle expira le 21 décembre 1549, dans la 58e année de son âge.

Son corps, d'après Hilarion de Coste, fut transporté à Pau et enterré dans la principale église.

*N'y sœur, n'y frère,*
*Sinon Dieu auquel j'espère.....*
*J'ai mis du tout en oubliance*
*Le monde et parens et amis,*
*Biens et honneurs en abondance,*
*Je les tiens pour mes ennemis*, etc.

Digitized by Google

D'autres auteurs disent, au contraire, que ses restes furent déposés dans les caveaux de Lescar. Cela n'est plus douteux. Un document authentique, conservé à la bibliothèque impériale, reproduit tous les détails des cérémonies observées pour les funérailles de la reine Marguerite dans l'antique cathédrale de Lescàr. Le roi de Navarre et le roi de France fixèrent eux-mêmes le rang des nobles personnages appelés de toutes parts à ces obsèques. Après la duchesse d'Estouteville marchaient le duc de Montpensier, M. le Prince, le duc de Nevers, le duc d'Aumale, le duc d'Etampes, le marquis du Mayne, M. de Rohan. Venaient ensuite les grands deuils conduits par le duc de Vendômois. L'effigie de la reine, vêtue de noir, était étendue sur une estrade, dans une chapelle ardente. Trois grands seigneurs portaient les trophées, c'est-à-dire la couronne, le sceptre, la main de justice, qui ne quittèrent la reine qu'au moment où elle descendait dans la tombe.

Le vicomte de Lavedan était grand maître du convoi. Les Etats de Navarre, Foix, Béarn, Bigorre et Nebouzan, le vice-chancelier et les conseillers avaient leurs places assignées, ainsi que les barons du pays. Les grands deuils mangèrent (*)

(*) L'usage de faire des grands repas le jour de l'enterrement ou le jour du bout de l'an, s'est conservé dans plusieurs villages des Pyrénées.

Digitized by Google

à la table du duc de Vendômois, et les autres personnes dans des salles différentes.

Les plus beaux esprits, les plus grands poëtes de France et même de l'étranger couvrirent de fleurs le tombeau de la spirituelle reine de Navarre. Charles de Sainte-Marthe publia en français et en latin son éloge funèbre. Scévole de Sainte-Marthe l'inscrivit dans son livre des savants illustres. Ronsard, le prince des poëtes, fit en son honneur une ode qu'il intitula : *Hymne triomphale*. Trois anglaises, nièces de Jeanne Seymour, femme d'Henri VIII, composèrent sur elle cent quatre distiques latins, qui furent bientôt traduits en grec, en italien, en français, et imprimés en quatre langues sous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre*. Valentine d'Arsinois fit cette épitaphe si connue :

*Musarum decima, et Charitum quarta, inclyta regum*
*Et soror et conjux Margaris illa jacet.*

Elle fut aussitôt traduite ainsi :

Sœur et femme de rois, la reine Marguerite
Des Muses la dixième et leur plus cher souci
Et la quatrième Charite,
La reine du savoir gît sous ce marbre-ci.

Les regrets populaires qu'occasionna la mort de la noble souveraine de Béarn furent sa plus belle oraison funèbre. Elle avait été la mère des pauvres : de toutes les vertus celle qui laisse sur la

Digitized by Google

terre les plus impérissables souvenirs, n'est-ce pas la charité?

Henri II, que l'on a accusé de quelques torts envers sa femme, l'avait cependant toujours sincèrement aimée. Sa perte le jeta dans une tristesse profonde qui fit craindre même pour ses jours. Il resta long-temps malade dans notre château, et lorsque ses amis inquiets lui reprochaient, comme une faiblesse indigne d'un roi, l'excès de sa douleur, il répondait : « ô mes amis ! j'étais homme, » avant d'être roi, ou plutôt, je suis roi encore » quand je pleure celle que j'ai perdue, puisque » c'est votre malheur même qui fait couler mes » larmes. »

Nous dirons bientôt quel éclair de bonheur dissipa un instant l'affliction de son âme, lorsque sa fille lui présenta son nouveau-né, le jeune Henri, qui, dès le berceau, parut, à son aïeul, prédestiné à un avenir de grandeur et de gloire.

Le roi de Navarre ne survécut pas long-temps à la joie de se voir renaître dans son petit-fils; il mourut le 25 mai 1555.

Jamais prince n'avait plus fait pour Pau. Jamais prince n'y laissa plus de regrets. Ses funérailles furent célébrées avec une pompe inouie. Elles attirèrent dans le château les plus illustres personnages de Béarn et de France.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CHAPITRE VI.

## Jeanne d'Albret et Antoine de Bourbon.

JEANNE D'ALBRET succéda à Henri II, comme reine de Navarre et dame souveraine de Béarn. L'éclat de son nom n'est éclipsé ni par la célébrité de sa mère Marguerite de Valois, ni par la gloire de son fils le grand Henri.

Que de souvenirs divers sa mémoire réveille dans le château de Pau ! Mais avant tout, jetons un coup d'œil rétrospectif sur son enfance.

Jeanne d'Albret était née le 7 janvier 1528. Sa mère, privée d'un fils qu'elle avait perdu au



Digitized by Google

berceau, avait concentré toutes ses affections et toutes ses espérances sur sa fille unique. Henri II et François Ier la chérissaient à l'envi ; aussi l'avait-on surnommée *la Mignonne des rois*. Elle n'avait que deux ans lorsque le roi de France, craignant déjà que cette riche héritière ne fut promise au fils de Charles-Quint, se chargea lui-même de la faire élever au Plessis-lez-Tours.

Dès qu'elle eût atteint sa onzième année, il voulut la marier au duc de Clèves qu'il désirait unir ainsi à sa maison pour le détacher complètement de l'empereur. Ce mariage politique et précoce ne convenait guère à nos souverains. Les Etats de Béarn s'y opposèrent, et l'énergie de leurs remontrances laisse apercevoir qu'ils étaient sûrs, en désapprouvant cette union, de ne point déplaire à Henri II qui faisait cette proposition à contre-cœur. Ils se rendent au château, et remercient le roi de Navarre d'avoir suivi honorablement l'usage, consacré de temps immémorial par ses prédécesseurs, de ne pas disposer de la main de leurs enfants sans avoir consulté les représentants du pays.

« Sans doute, disaient-ils dans leur langage Béarnais (*), le duc de Clèves offre de grands avanta-

(*) Minute de requête présentée au roi Henri par les Etats de Béarn, le suppliant de ne point marier la princesse sa fille unique avec le duc de Clèves.—1540. — Archives du château.

Digitized by Google

ges; mais, dès qu'il aura sa femme il l'emmènera en Allemagne. Deviendra-t-il empereur? Le Béarn n'en sera que plus à plaindre; les intérêts de cette petite souveraineté seront sacrifiés à des intérêts plus grands. Le prince ne sera plus là, toujours présent, pour réparer les torts et faire droit aux plaintes légitimes. Sire, ajoutaient-ils en finissant, le peuple vous supplie, par ses trois Etats, de n'être pas mécontent s'il vient protester contre ledit mariage de notre princesse avec le duc de Clèves, mariage contraire à leur volonté et aux Fors et Coutumes à jamais par vous et vos prédécesseurs observés, et qui défendent au prince et seigneur de marier aucun de ses enfants sans le consentement desdits Etats. Ainsi, à plus forte raison, vous ne pouvez marier notre princesse, qui est votre fille unique, sans notre consentement. »

François Ier (*) eût assez d'empire sur l'esprit de son beau-frère et de sa sœur pour obtenir que cette union fut célébrée le 15 juillet 1540. Quand

(*) M. Auguis (dans ses Commentaires sur Marot, 35e épitre) prétend que le roi et la reine de Navarre avaient négocié le mariage de leur fille avec Philippe, fils de Charles-Quint, à l'insu du roi de France. C'est une supposition qui n'est fondée que sur un auteur qui ne la rapporte que comme une fable absurde *delira fabula*. Le dévoûment d'Henri et de Marguerite pour François Ier était absolu.

Digitized by Google

il fallut aller à l'église, la mariée-enfant était si chargée de pierreries, sa robe d'or et d'argent était si lourde, que, suivant Brantôme, *le roy commanda à Monsieur le connestable de prendre sa petite niepce au cou et de la porter*. Les noces furent célébrées avec une magnificence qui coûta, dit Sponde (*), plus cher que le couronnement de Charles-Quint.

Ce mariage, contraire au vœu de Jeanne et de sa famille, fut bientôt après déclaré nul, et la jeune princesse épousa, au mois d'octobre 1548, Antoine de Bourbon, duc de Vendôme (**).

C'est en 1555, dans le château de Pau, que Jeanne et Antoine furent proclamés roi et reine de Navarre, souverains de Béarn. Jamais encore les vastes salles de ce palais n'avaient été décorées pour un couronnement royal; jamais peut-être elles ne furent le théâtre de plus brillantes cérémonies. Antoine et Jeanne prêtèrent serment entre les mains des évêques, en présence du clergé et de la noblesse qui les entouraient. Tous les antiques usages furent religieusement observés. Dans la tour de la monnaie les nouveaux princes firent

(*) *Spondes, ad annum* 1541, p. 5.

(**) D'après M. Daunou (*Journal des Savants*, 1819, p. 721) Jeanne épousa sous d'assez tristes auspices Antoine de Bourbon. Cette union déplaisait à Marguerite. C'était sans doute à cause de la religion d'Antoine.

Digitized by Google

frapper aussitôt des pièces et des médailles d'or et d'argent avec leurs effigies accolées, et leurs chiffres ou leurs armes.

Antoine était d'une belle taille ; il avait de la majesté dans les manières. Il se montra toujours brave et vaillant ; car de cette race des Bourbons, dit Brantôme, il n'y en a point d'autres. « Il était foncièrement bon, généreux, affable, plein de modération, vrai citoyen enfin, dit Velly, s'il n'avait suivi que ses penchants, ou si les intérêts de ses favoris s'étaient toujours accordés avec ceux de l'Etat. » Sa parole était quelquefois éloquente et toujours agréable ; son esprit éclatait souvent dans de joyeux refrains improvisés au milieu de gais convives.

Quelques défauts déparèrent ses bonnes qualités naturelles. L'extrême mobilité de son caractère nuisait à sa conduite publique et le déconsidérait aux yeux de tous les partis. Dans sa vie privée, il manquait de moralité, j'allais presque ajouter de probité. Son goût pour les femmes était porté si loin que sa dignité en souffrait. Catherine de Médicis connaissait ce prince *si facile*, *si indolent, si voluptueux*, dit l'Etoile, *qu'une intrigue d'amour lui faisait abandonner les plus grandes affaires du royaume*. Elle favorisa et excita sa passion pour une de ses filles d'honneur, M.lle du Rouet de la Bérandière, qui prit sur Antoine un

Digitized by Google

empire funeste. L'éclat de ces relations scandaleuses blessa profondément le cœur de Jeanne d'Albret, qui, selon les expressions de Brantôme, était une *jeune, belle et très-vertueuse princesse.*

De viles intrigues politiques excitaient de plus en plus chaque jour Antoine de Bourbon à s'éloigner de sa femme, aussi ferme et énergique qu'il était faible et irrésolu. Sans insister sur ces déplorables querelles de ménage, que les deux partis cherchaient à envenimer, afin de retenir à la tête des huguenots, Jeanne d'Albret, tandis que le roi de Navarre devenait le chef des catholiques, nous citerons cependant une lettre curieuse et inédite, trouvée dans nos archives ; elle est datée de 1561 et écrite de Strasbourg. L'auteur anonyme, mais connu peut-être de la reine, lui dépeint dans un langage violent les dissolutions de son mari, ses mœurs impudiques, et ses manières *papistiques*, afin d'obtenir du pape la restitution de la Navarre. Après avoir donné certains détails que je ne répéterai pas, l'auteur qui a dit beaucoup de choses, a l'air de ne pas vouloir tout dire, parce que *le taire est trop plus séant que d'en ouvrir la bouche.*

J'ai parlé du peu de probité d'Antoine. Pourquoi cacher ce défaut honteux? Il avait la monomanie du vol. Si nos habitués des prisons lisaient l'histoire, ils verraient que le vice or-

Digitized by Google

dinairement si peu royal de la filouterie était poussé très loin chez Antoine de Bourbon. C'était pour lui une passion irrésistible. Il prenait tout ce qui lui convenait avec une adresse fort digne d'éloges à Sparte, mais fort dégradante à Pau. Chaque soir, ses valets de chambre, en le déshabillant, vérifiaient ses poches, et allaient le lendemain à la recherche des perdants pour restituer les objets dérobés par leur maître.

Velly (*) essaie d'expliquer cette habitude de filouterie par l'éducation peu soignée du roi de Navarre. L'éducation la plus élémentaire ne suffit-elle pas pour enseigner à l'esprit le plus simple et le plus inculte ce principe sacré : FURTUM NON FACIES, *le bien d'autrui tu ne prendras?* J'aime mieux donner une autre explication de ce fait bizarre. Dans cette triste époque, il était de principe que tout appartenait au roi ; par conséquent, le roi ne pouvait pas voler. Charles IX prenait des leçons de filouterie des compagnons de la Mathe (**). L'exemple du prince était suivi par les jeunes seigneurs de la cour qui se plaisaient (***) à dérober dans les

(*) Hist. de France, t. 15, p. 370.

(**) Brantôme, Vie de Charles IX. — C'est de la Mathe que vient *fin matois*.

(***) Journal de Henri III. — 1573.

Digitized by Google

maisons où ils étaient reçus ; mais, faisaient-ils comme le roi qui rendait le lendemain le décuple de ce qu'il avait pris la veille ?

On connaît la mort d'Antoine de Bourbon au siège de Rouen, où, selon Brantôme, *il n'espargna ses pas ni sa peau non plus que le moindre soldat du monde* ; il reçut un coup d'arquebusade. Malheureusement ce n'était pas au milieu de l'assaut, mais au moment où il faisait certain préparatif avant de le tenter ; ce qui donna lieu à une épitaphe, plutôt propre à le couvrir de ridicule qu'à célébrer son courage.

D'abord, le roi de Navarre eût l'espoir que sa blessure n'aurait pas de gravité. Dès que la ville fut prise, il s'y fit porter au bruit des timballes et des fanfares. Toujours livré à l'amour du plaisir et aux illusions de la vanité, il avait auprès de lui M^lle^ de la Bérandière, et fatiguait ses visiteurs par ses rêves sur la Navarre qu'il espérait reconquérir, ou sur la Sardaigne qui lui était promise en échange. Le mal fit des progrès inattendus ; la balle ne pût être ressaisie. Antoine reconnut bientôt qu'il devait mourir ; il retrouva alors tout son courage, et ses passions se dissipant aux approches d'une mort certaine, il ressentit des remords d'avoir affligé sa noble épouse ; il lui écrivit une lettre touchante, et la

Digitized by Google

mère de Henri, qu'il avait tant outragée, fut la seule peut-être qui versa des larmes sur sa tombe !

C'était une illustre princesse que Jeanne d'Albret ! Malgré les haines violentes que ses persécutions religieuses ont accumulées sur sa mémoire, sa vie privée est restée à l'abri de tout soupçon. Elle se consolait de ses douleurs d'épouse en accomplissant avec zèle ses devoirs de mère. Tout le temps que l'administration de ses états lui laissait, elle était heureuse de le consacrer à l'éducation de ses enfants, Henri et Catherine. Elle leur rendait les leçons de savoir, de fermeté et de vertu, qu'elle avait reçues de sa mère Marguerite de Valois : c'est d'elle aussi, qu'elle avait appris l'art de plaire ; elle le transmit, comme on le sait, admirablement à son fils.

« Elle était, dit Favyn, d'une humeur si » joviale, que l'on ne pouvait s'ennuyer auprès » d'elle ; éloquente entre les personnes de son » siècle, selon les erres de la reine Mar- » guerite, elle pouvait par les moyens de ses » discours charmer les ennuis et passions de » l'âme. »

C'était la femme la plus instruite de son temps : elle savait le grec, le latin, la plupart des langues vivantes ; elle surveillait les études de ses enfants. Instruite par Marot dans l'art de faire

Digitized by Google

des vers, elle enseignait à ses élèves la poésie qui ennoblit le langage, et donne à la prose plus de charme et d'harmonie. L'éducation littéraire de son fils et de sa fille, ne lui faisait pas oublier leur éducation physique et morale.

*Elle jouissait d'une santé florissante*, disent les anciens auteurs. Elle ne négligea rien pour fortifier celle de ses enfants; elle s'étudia beaucoup aussi, suivant un écrivain, à *leur donner une belle forme*, c'est-à-dire de nobles et affables manières. Elle travailla surtout à les habituer de bonne heure à être bienveillants pour les pauvres comme pour les riches, à être justes et charitables; elle tenait beaucoup à les rendre populaires. « *La popularité*, dit un auteur, *est une vertu propre à la maison d'Albret*, *vertu à laquelle Marguerite de Valois avait donné un grand éclat.* »

On aime à interroger le château de Pau sur la manière dont Jeanne d'Albret y vivait. Elle consacrait toute la matinée au travail; elle répondait de sa propre main aux gouverneurs et aux principaux magistrats, lorsqu'ils s'adressaient directement à elle. Les affaires qu'elle ne pouvait traiter, elle les confiait à des conseillers fidèles, mais ce qu'elle ne confiait à personne, c'était le soin de prendre des mesures pour le soulagement du peuple.

Digitized by Google

Après son dîner, soit dans son palais, soit dans son parc, elle donnait audience à tout le monde pendant deux heures ; ensuite les seigneurs et les dames étaient admis à lui faire la cour jusqu'à son souper. Ses plus doux momens étaient ceux qu'elle passait à s'entretenir ensuite avec des savants et des hommes de lettres, attirés et retenus auprès d'elle par son esprit supérieur autant que par ses royales libéralités.

Si les vertus privées de la reine eussent suffi pour rendre son peuple heureux, le Béarn aurait joui de la continuation des temps de prospérité de Henri et Marguerite. Mais son prosélytisme ardent pour le calvinisme, rendit le château de Pau le théâtre d'assassinats juridiques, de massacres populaires et de tragiques aventures, déplorables et ordinaires résultats des guerres civiles, des guerres de religion.

Chose remarquable ! dans les premiers temps de leur mariage, Antoine de Bourbon penchait pour les protestants dont il fut plus tard le persécuteur, tandis que Jeanne favorisait les catholiques, dont elle devint ensuite la cruelle ennemie. Quelles furent les véritables causes de ce double changement ? Quel motif détermina la reine de Navarre, après la mort de son mari, à arborer ouvertement le drapeau du protestantisme, si odieux à la France, la fidèle alliée de sa

Digitized by Google

couronne? Quelles furent les conséquences politiques de cet événement, et la part des torts du cabinet de Pau et du cabinet de Paris?

On a beaucoup écrit et il reste peut-être beaucoup à écrire au sujet de ces graves questions sur lesquelles l'histoire n'a pas dit encore son dernier mot; mais sans vouloir remonter jusqu'à leurs causes, racontons les faits qui s'accomplirent dans nos contrées.

On a dû le remarquer, presque tous nos princes béarnais furent d'illustres chevaliers; presque tous ils aimèrent à faire la guerre; mais, ils avaient soin d'aller combattre hors du Béarn, où ils ne revenaient que pour y développer les arts bienfaisants de la paix. Jamais le château de Pau n'avait eu, pendant tout le moyen âge, d'attaque à essuyer. C'est sous le règne d'une femme et par ses provocations qu'il fut exposé à tous les outrages des batailles.

Jeanne d'Albret, en prenant le titre de reine *Fidélissime*, porté par le roi de Navarre, comme celui de *Très Chrétien* l'était par les rois de France, avait juré, lors de son couronnement, de servir la religion catholique. Elle était sincère alors, et montrait peu de goût pour ces nouveautés religieuses; *elle aimait bien autant*, dit Brantôme, *une danse qu'un sermon.*

Digitized by Google

Deux ans à peine s'étaient écoulés, qu'Antoine et elle firent venir de Genève un ministre nommé Boisnormand, auquel leur cour et tous leurs domestiques prêtèrent l'oreille. Le roi de France les menaça de leur faire la guerre, *s'ils donnaient liberté à ceux de la religion de prêcher en Béarn publiquement à vue d'œil.*

Boisnormand fut prié *fort honnêtement* de quitter le château; il ne se retira pas très loin. « *Il continua quelque temps après à prêcher*, dit Olhagaray, *poussé par les prières des courtisans à Mazères-lèz-Pau* (*), *maison des plus anciennes de Béarn et des plus fidèles au parti de la religion.* »

Les apôtres du protestantisme ne cessaient d'exciter le zèle du roi et de la reine de Navarre. (**)

(*) Ce vieux château, que les seigneurs de Béarn affectionnaient puisqu'ils donnèrent son nom à une des tours de leur palais, est plein d'intéressants souvenirs. Ce n'est pas dans une note qu'on pourrait raconter les aventures de tous les braves sortis de cet antique manoir. Brantôme parle surtout du capitaine Mazères qui périt lors de la conspiration d'Amboise. — Voir aussi M. Vatout, *Château d'Amboise.*

(**) Parmi les pièces curieuses que le Trésor de Pau renferme à ce sujet, nous citerons deux lettres autographes, l'une du fameux Mélanchton, et l'autre d'Hotomannus (celui qui écrivit plus tard le célèbre pamphlet : *Papæ sixti brutum fulmen adversùs Henricum regem Navarræ.*) Mélanchton *se deuilt qu'au royaume*

Digitized by Google

Chaque mécontentement qu'Antoine éprouvait de la cour de France le poussait vers le calvinisme, comme chaque faveur le ramenait à la religion catholique, de telle sorte que son esprit irrésolu et flottant ne savait pas encore se fixer à l'heure de la mort. Jeanne, au contraire, après avoir abandonné la foi de ses aïeux, la combattit sans cesse avec énergie. Aussitôt qu'elle eût pris possession de la souveraineté tout entière, et que son autorité ne fut plus partagée par son mari, elle ne cacha plus ses sentiments et sa ferme volonté de répandre partout ce qu'elle appelait la *liberté Évangélique*. Sa haine contre le catholicisme se manifestait jusque dans ses plaisirs et ses occupations d'intérieur. Ses comédies fayorites étaient celles qui tournaient en dérision les sacrements et les moines.

Après avoir rempli ses devoirs de reine, elle s'occupait d'ouvrages de femme. Elle travaillait, comme sa mère, à décorer ses appartemens de

*de France les chrétiens soient persécutés, et craint que le roi n'y prenne plaisir* ( Avril 1560. ). Hotoman écrit à Antoine : *Sachant le compte que vous aurez à rendre au jugement de Dieu de dissimuler à la cruauté des tyrans et à l'effusion de sang de tant de pauvres affligés..... les Allemands..... espèrent que vous étant aujourd'hui rendue l'autorité qui vous appartenait, Votre Majesté aura plus d'obéissance qu'elle doit à Dieu qu'à l'amitié des tyrans qui sont en exécration de Dieu et des hommes.* ( Septembre 1560. )

Digitized by Google

tapisseries brodées de ses mains habiles. Elle avait composé au château une tente de plusieurs pièces qu'elle nommait les *prisons rompues* : c'était l'emblème des liens et du joug du pape qu'elle prétendait avoir brisé. Elle y avait retracé diverses scènes de l'histoire sacrée, comme la délivrance de Suzanne, celle du peuple d'Israël opprimé par Pharaon, l'élargissement de Joseph, etc. Elle se plaisait à figurer des chaînes rompues, des menottes, des estrapades, des gibets mis en pièces, et au-dessus elle inscrivait, en grosses lettres, ces paroles de Saint-Paul : *Ubi spiritus, ibi libertas.* Son animosité contre la religion catholique se montrait partout ; elle avait une très belle tapisserie, faite de la main de Marguerite sa mère, et représentant le sacrifice de la messe ; elle enleva la partie où le prêtre montrait au peuple la sainte hostie, et y substitua un renard qui se tournant vers l'assemblée, semblait dire en faisant d'horribles grimaces : *Dominus vobiscum* (*).

Malgré son zèle pour les prédications de ses ministres, Jeanne ne pouvait les écouter sans dormir. Le P. Mathieu nous apprend que, pour remédier à

(*) Garasse, doctrine curieuse, p. 225-226. — Claude de Malingre, Histoire des progrès et de la décadence de l'hérésie moderne, l. 9, p. 5 et 6.

Digitized by Google

cet inconvénient, elle demanda et obtint la permission de faire de la tapisserie en plein prêche. Telle était alors la force de son attention, qu'en sortant du temple, elle répétait en entier, mot pour mot, le sermon du ministre. Du reste, elle avait une mémoire si prodigieuse, qu'elle récitait par cœur tous les psaumes, et ne se trompait même pas pour les numéros des versets.

Fatiguée de conserver encore quelques apparences extérieures d'un culte qu'elle cherchait à détruire, la reine de Navarre, le jour de Pâques de l'an 1563, fit son abjuration solennelle dans une cérémonie publique qui avait attiré une foule immense. Elle reçut la cène selon le rit calviniste. Pour montrer sans doute comment elle entendait la *liberté évangélique*, elle commença par défendre aux catholiques la procession de la Fête-Dieu, sous peine de mort. Cette cruelle atteinte portée aux pieux usages des catholiques béarnais produisit dans leurs consciences une irritation profonde. Ils ne craignirent pas de faire une manifestation publique de leurs sentiments. Du haut de son château, Jeanne put les voir, un jour, malgré sa terrible défense, faire la procession dans la ville de Pau. Les huguenots leur jetèrent des pierres : une mêlée s'en suivit; le sang coula.

Les conseils les plus énergiques ne manquè-

Digitized by Google

rent pas à la reine pour l'inviter à cesser les persécutions religieuses. Un Béarnais, nommé Lamothe-Gondrin, lui reprochait ses rigueurs contre les catholiques et le danger d'établir deux religions dans ses Etats, lorsque le roi de France n'en voulait reconnaître qu'une seule. Jeanne impatientée lui dit : « Quant au roi de France, il fait ce qu'il veut ; mais, moi, je suis reine aussi. — Quelle comparaison faites-vous là, Madame, répliqua Gondrin ; je franchirais votre royaume en un cloche-pied. — Eh bien ! lui dit la reine, sortez-en tout de suite. » Ce fut la seule punition d'une réponse dont la franchise dépassait les bornes des convenances. Le conseil souverain de Béarn avait tenté de concilier sa soumission envers la reine avec son respect pour le culte catholique. Lorsque Jeanne d'Albret donnait un ordre, elle entendait qu'il fut exécuté. Le conseil de Pau s'était opposé aux prédications d'un ministre nommé Lataulade. La reine écrivit de *Peyrehite* une lettre aux magistrats, non seulement pour qu'ils permissent le prêche, mais encore pour qu'ils fussent obligés d'y assister.

Les protestations des Etats assemblés, les lettres éloquentes de plusieurs princes de l'église, et, par dessus tout, la crainte de se mettre en guerre ouverte contre la France n'arrêtèrent pas l'intrépide haine de Jeanne d'Albret contre les catholiques. Au



Digitized by Google

mois de juillet 1566 (*), elle abolit la messe sous peine de mort; elle ordonna la confiscation de tous les biens des ecclésiastiques, et envoya ensuite des commissaires pour détruire partout les images et les autels.

Que de pages ensanglantées par des désordres déplorables, par des guerres impies, l'histoire locale nous offrirait ici! Le protestantisme, en réformant l'église, voulait surtout réformer l'Etat. Il ne se piquait point de pratiquer la tolérance, et ceux qui auraient osé prêcher ces idées philosophiques si répandues de nos jours, auraient été mal accueillis de Jeanne d'Albret en Béarn, de Henri VIII en Angleterre et de Calvin à Genève.

C'est par le fer et le feu que les deux partis cherchaient l'un à renverser l'antique religion, l'autre à faire disparaître les fauteurs d'un culte nouveau.

La lutte dans nos contrées fut violente. Les calvinistes étaient les plus forts; ils furent les plus cruels. Les catholiques, de leur côté, usèrent de terribles représailles. Pour venger la destruction de leurs églises, la spoliation de leurs prêtres, la perte de toutes leurs libertés, ils invoquèrent l'appui de la cour de France.

(*) Plusieurs historiens disent que ce fut en 1669. Jeanne d'Albret ne fit que renouveler à cette époque un édit antérieur.

Digitized by Google

Le comte de Montgommery, chargé par la reine Jeanne, de réduire les rebelles, commit dans nos contrées des actes de cruauté dont le souvenir fait frémir d'horreur. Il semblait se plaire à massacrer les prêtres et les religieux inoffensifs; tantôt il les laissait égorger par les bayonnettes de ses soldats, tantôt il ordonnait de les précipiter dans le gave, tantôt enfin il les faisait sauter par les fenêtres. : on montre encore dans certains endroits *la finestre dous caperas*, la fenêtre des prêtres. Ce n'est pas tout : il brûlait les églises et les monastères, après avoir eu soin de les piller; les vases sacrés étaient profanés, les reliques des Saints foulées aux pieds. Ce qui blessait le plus vivement les catholiques, ce n'étaient pas les dangers qui menaçaient leur vie, ou la cupidité de leurs ennemis qui se jetaient sur les biens ecclésiastiques comme sur une proie livrée au pillage, (*) c'était la profanation impie et dérisoire de tous les objets les plus chers à leur vénération. Ainsi, dans les archives de notre ville se trouvait une délibération, portant que le prix des vases sacrés de l'église Saint-Martin serait employé à l'achat de remèdes destinés au cheval de Montgommery !

(*) Il est resté parmi nous en proverbe : Il se jette sur un bien comme sur le bien *dous capéras*.

Digitized by Google

La fureur sacrilège des huguenots ne respectait pas même les morts. Les saints prélats du pays, endormis dans leur antique sépulture depuis des siècles, furent arrachés de leurs tombeaux brisés, pour être dépossédés de leur anneau épiscopal! Les statues de nos princes furent renversées, leurs cercueils mis en pièces. On assure que les huguenots, sans égard même pour le père de la reine, ouvrirent la tombe d'Henri d'Albret, afin d'enlever un carcan d'or enseveli avec les restes de ce prince; et si l'on aime à pouvoir douter de ce fait (*), il n'est que trop certain que l'impiété ne violait pas seulement les tombes des morts pour les dépouiller, mais elle allait jusqu'à outrager les cendres des vaillants princes, dont la mémoire aurait dû être vénérée. Ainsi le crâne de Gaston de Foix servit à jouer aux quilles; ainsi furent livrés aux enfants, comme de vils jouets, les ossemens et la noble épée de Gaston Phébus (**).

(*) Louis d'Orléans atteste ce fait qui est contredit dans les mémoires de Du Plessis-Mornai.

(**) Sponde, dans un curieux ouvrage intitulé les *Cimetières sacrés*, rapporte plusieurs faits de violation de sépulture par les Huguenots. Les os du Pape Clément V, arrachés à leur tombeau, furent brisés et brûlés en 1567, etc. Sponde ajoute qu'étant lui-même à Orthez où il avait commencé à étudier, il avait vu dans une église à demi démolie, et qui avait appartenu

Digitized by Google

La ville et le château de Pau avaient été pris par les catholiques ; ils furent repris par Montgommery. Son premier soin, après s'être rendu au temple, fut de faire pendre sur la place deux chanoines, Bertrand de la Torte et Jacques du Puy; voilà ce qu'une femme, panégyriste protestante de Jeanne d'Albret, appelle des *actes de piété et de justice!*

Jamais le Béarn n'avait été le théâtre de tant de massacres et d'attentats : et c'est au nom d'une reine, renommée par sa bonté, que tant de sang innocent fut répandu ! — et c'est au nom d'une princesse illustre par son amour pour la science que les monuments de l'histoire et des arts furent livrés aux flammes avec les édifices religieux qui les avaient si long-temps protégés !

Faut-il donc s'étonner que le souvenir de ces scènes de désolation et de carnage ait laissé une impression profonde dans la mémoire populaire, et jeté sur le nom de Jeanne d'Albret un reflet de sang? Je n'ai pas oublié les récits des anciens du

aux Jacobins, un grand tombeau ouvert qui était, disait-on, celui de Gaston Phébus. Les écoliers en tiraient, pour jouer, les ossements, les armes du Prince qui étaient presque entières. Il y avait surtout une épée avec laquelle ils essayaient leur force sur les autels et les tombeaux. Bien souvent, ajoute-t-il, *nous déchargions sur ses reliques insensibles la colère des coups que nous recevions de nos régents.*

Digitized by Google

pays que j'aimais à écouter dans mon enfance, comme un écho des traditions du temps passé. Ils faisaient d'étranges histoires sur la cruauté de la reine Jeanne à laquelle ils attribuaient toutes les horreurs commises dans son temps, et de plus singulièrement augmentées et grossies par leur imagination effrayée et crédule.

Parmi les plus affreuses tragédies dont notre château fut jamais le témoin, en voici une que nous ne pouvons nous abstenir de rapporter. Ce sanglant épisode de nos guerres civiles est raconté avec indignation par les écrivains catholiques (*). Les protestants ne peuvent en contester l'authenticité, et chercheraient vainement à en diminuer l'horreur.

Le brave Terride, à la tête des catholiques soutenus par Charles IX, avait remporté dans nos contrées d'éclatants succès sur les huguenots, qui prirent une effrayante revanche lorsque Montgommery vint les commander et les secourir. Terride fut forcé de se retirer avec les débris de son armée et les principaux officiers de son parti dans le château d'Orthez. Après une vive résistance, voyant l'incendie gagner la cour

(*) Avertissement des catholiques anglais, p. 55. de Thou, l. 45, p. 915. La Popelinière, Hist. des Troubles, l. 8, p. 244. d'Aubigné, etc.

Digitized by Google

du château, il se décide à capituler. La capitulation est faite sous la condition que les officiers auront la vie sauve et conserveront leurs bagages. Terride devait être échangé contre un frère de Montgommery.

Les officiers qui rendirent les armes étaient les seigneurs de Gerderest, d'Aydie, de S.te-Colombe, de Goas, de Sus, d'Abidos, de Candau, de Salies, de Pardies et de Favas. Montgommery les fait conduire au château de Pau, dont il venait de s'emparer. Les prisonniers étaient sans méfiance. Ils comptaient sur la parole donnée et la sainteté des traités qui garantissaient leurs vies.

Ils sont réunis un soir, à l'heure du souper, dans une salle du château. Pendant que tous ensemble cherchaient à oublier dans les plaisirs d'un repas commun les douleurs de la défaite, tout à coup les bourreaux de Montgommery s'élancent traitreusement sur ces nobles sans défense, les égorgent sans pitié, et les font passer selon un vieil auteur, *de la table au trépas* (*). Le bruit de ce massacre, flagrante violation des principes les plus sacrés du droit des gens, eut au loin un grand retentissement. Charles IX en éprouva une vive indignation. Il remarqua qu'il avait eu lieu le 24

(*) A cœnâ ad necem jussu Johannæ reginæ inhumanissimè tracti et crudeliùs trucidati. *Sponde*, p. 707.

Digitized by Google

août, jour de la saint Barthélemy, et, dans sa colère, il jura *qu'il ferait une seconde Barthélemy en expiation de la première* (*). — Ces paroles sont historiques, quoique peu connues; ces menaces ne furent que trop réalisées! Le second anniversaire de l'assassinat de nos catholiques béarnais fut le jour à jamais funeste où le roi de France, voulant anéantir les huguenots, commanda le meurtre immense dont le souvenir, après des siècles, épouvante encore tous les cœurs.

Si les tristes souvenirs de ces temps de malheurs avaient pu s'éteindre dans l'oubli du passé, je n'aurai pas voulu les faire revivre; mais hâtons-nous de détourner nos regards de ces tableaux sanglans!

Jeanne de Navarre, de retour à Pau, y publia, le 26 novembre 1571, des ordonnances célèbres dont l'analyse ici prendrait trop de place. C'était un code national qui embrassait à la fois la police, la morale et la religion. Il fut soumis à l'approbation des Etats-généraux du pays. Les catholiques, victimes des mesures les plus draconiennes, ne purent que se plaindre au roi de France. Les huguenots eux-mêmes furent mécontens de plusieurs règlements qui froissaient les habitudes lo-

(*) Voir Poeydavant, Hist. des Troubles de Béarn, t. 1, p. 368, et les auteurs qu'il cite.

Digitized by Google

cales. Ainsi il était interdit dans les enterremens de faire entendre des *clameurs excessives*, *vraies façons payennes*. Les danses populaires étaient prohibées, parce que ces danses, accompagnées de *chansons*, *contenances et gestes*, ne sont *que des appâts de volupté et témoignages d'inconstance et de légèreté*.

On voit quelle austère réforme Jeanne d'Albret voulait introduire dans les mœurs publiques. Elle était aussi rigide en morale que son époux et son fils le furent peu. Voici ce qu'elle ordonna contre les individus convaincus de libertinage. Pour la première fois, ils étaient condamnés au pain et à l'eau durant un mois. Pour la seconde fois, même peine. Pour la troisième fois, ils étaient bannis du Béarn, *sans y pouvoir jamais rentrer*.

Citons enfin une de ses ordonnances qui change la forme du serment qui se prêtait en plaçant la main sur la croix et le missel. Il fut prescrit que l'on se contenterait de lever la main en disant *au Dieu vivant!* (*)

Le 26 novembre 1571 fut un jour de grande tristesse au château de Pau. La reine partait pour un long voyage, accompagnée de son fils Henri, de

(*) Plus tard de 1640 à 1658, les Catholiques prêtèrent serment sur le *Te Igitur* et la Sainte Croix. Les réformés sur les quatre Evangiles. Délibération des Jurats de Pau CXXXV.

Digitized by Google

Catherine sa fille, de Louis de Nassau et de toute sa cour. Jamais départ n'avait causé tant de regrets. Partout les yeux se remplissaient de larmes. La reine elle-même avait un secret pressentiment qu'elle partait pour ne plus revenir. Son âme, si fortement trempée, éprouva cependant un trouble involontaire en faisant au Béarn des adieux qui devaient être éternels.

Je ne raconterai pas les incidents de son voyage, les négociations qui eurent lieu pour le mariage de Henri avec Marguerite de Valois, et les intrigues de Catherine de Médicis qui tourmentèrent les derniers jours de Jeanne d'Albret.

Le 4 juin 1572, un mercredi soir, elle fut tout à coup saisie d'une fièvre qui fit d'effrayants progrès. La reine de Navarre comprit qu'elle allait, suivant son expression, *entrer du tout dans l'autre vie*. Son courage et son génie semblèrent grandir en présence de la mort. Elle donna à son fils, à sa fille qu'elle aimait, les conseils de la plus admirable sagesse et les témoignages de la plus vive affection. Après avoir accompli tous les préparatifs de sa mort, elle expira le lundi suivant dans la quarante-quatrième année de son âge, après avoir régné dix-sept ans.

Le jour où Jeanne d'Albret se sentit mortellement frappée, elle avait *manié* des gants chez le florentin René, parfumeur célèbre, surnommé

Digitized by Google

par le peuple, *empoisonneur de la reine*. A-t-elle péri victime d'un poison perfide, ou bien a-t-elle succombé à une maladie naturelle ? C'est une question vivement controversée parmi les historiens anciens et modernes.

Les jugements portés sur cette illustre princesse ne sont pas complètement d'accord ; mais ses ennemis même sont obligés de reconnaître, avec le duc de Nevers, *qu'elle eut été la merveille de son siècle et l'exemple des héroïnes, si son esprit, trop pénétrant et trop curieux, n'eut pas ébranlé sa créance.*

C'est bien à elle qu'on peut appliquer ce mot de Quinte-Curce : *nihil præter vultum fœmineum gerens*, elle n'avait de la femme que le visage. Ses qualités viriles contrastaient avec la mollesse d'Antoine de Bourbon qui ne partagea avec elle d'autre gloire que celle d'avoir donné le jour au grand, au bon Henri !

Digitized by Google

Digitized by Google

# CHAPITRE VII.

## Le *Béarnais* roi de France.

### HENRI IV.

Le château de Pau est si fier d'avoir vu naître l'un des plus grands rois du monde, qu'il a pris le nom de château d'Henri IV. Les ennemis de ce prince l'appelaient le *Béarnais*, et ce titre il l'a rendu illustre; c'est le béarnais par excellence. Les enfants du Béarn ont eu raison d'inscrire au pied de sa statue ces simples mots : LOU NOUSTE HENRIC, *c'est notre Henri!*

Digitized by Google

Peu d'années après la mort de ce grand homme, on comptait déjà cinquante historiens et plus de cinq cents panégyristes, orateurs ou poëtes qui avaient célébré sa mémoire (*). De notre temps ses lettres les plus intimes (**) ont été révélées au grand jour; la critique moderne s'est livrée à une étude approfondie de son règne; et l'aimable et noble figure de Henri a paru plus belle à mesure qu'on l'examinait avec plus de soin, parce qu'on y apercevait mieux tout ce qu'elle respire d'esprit et de génie, de bonté et de grandeur.

En interrogeant des milliers de pièces signées du nom d'Henri et restées ensevelies dans ses propres archives, peut-on espérer de glaner quelque particularité inédite? Lorsqu'il s'agit d'un roi qui occupe une si glorieuse page dans l'histoire, n'est-il pas permis d'attacher de l'intérêt à tous les détails de sa vie intérieure depuis le berceau jusqu'à la tombe?

Obligé de restreindre un trop vaste sujet,

(*) Aucune bibliothèque de France ne possède peut-être autant de livres curieux sur Henri IV que celle de M. *Manescau*, ancien député et maire de Pau. Ce bibliophile distingué, plein de goût, d'esprit et de savoir, voudra bien agréer ici mes remercîments pour l'aide qu'il a prêté à mon travail.

(**) On sait que le gouvernement a confié le soin de publier les *Lettres missives d'Henri IV* au savant M. *Berger de Xivrey*; six volumes in-4° ont déjà paru au moment où j'écris.

Digitized by Google

je m'attacherai à représenter Henri enfant, élevé aux pieds des Pyrénées, plutôt que Henri, jeune héros s'immortalisant dans les combats; le roi de Navarre plutôt que le roi de France; l'homme privé, plutôt que le monarque.

Les circonstances qui entourèrent sa naissance contribuèrent à augmenter la joie que produisit cet événement dans le château de Pau et dans le pays. Jeanne d'Albret avait eu déjà un fils; elle eut le malheur de le faire nourrir près de Paris par la baillive d'Orléans. Cette noble dame considérait la chaleur comme le principe essentiel de la vie. Le jeune prince, retenu dans une véritable serre chaude, dépérit peu à peu, et mourut à l'âge de vingt-trois mois.

Jeanne d'Albret fut désolée. Le ciel, sembla vouloir lui donner une consolation; elle mit au jour la même année un second fils, Louis-Charles de Bourbon, comte de Marle. Sa mère voulut l'élever sous ses yeux; elle eût encore le regret de le perdre. Une nourrice, en jouant, le laissa tomber du haut d'une fenêtre (*) du château. Henri II aimait son petit-fils avec toute la faiblesse d'un grand-père, avec tout l'orgueil d'un roi qui espère revivre dans un noble rejeton. La douleur rend injuste : malgré sa tendresse

(*) Voir les détails dans Favyn, *Histoire de Navarre*, p. 806.

Digitized by Google

pour sa fille, il s'oublia, dans son désespoir, jusqu'à lui dire qu'elle ne méritait pas d'avoir des enfants, puisqu'elle ne savait pas en prendre soin.

Le bruit avait couru que le roi de Navarre songeait à un second mariage avec Catherine de Castille, sœur de Charles-Quint; on parlait aussi d'un testament qu'il aurait fait en faveur d'une grande dame qui lui avait inspiré des sentiments très vifs. Tout contribuait à augmenter le désir de Jeanne d'Albret de donner un héritier à la couronne de Navarre. Elle devint enceinte pendant qu'elle suivait son mari à l'armée; « car, dit un historien, » elle était bien capable par sa présence de sou- » tenir le courage des guerriers. » « Comme » une amazone, dit un autre écrivain, hardie et » courageuse, elle suivait son mari en guerre » et en paix, à la cour et au camp. »

Henri II voulut qu'elle vint faire ses couches dans son château de Pau. Malgré les difficultés du voyage et les dangers d'une grossesse avancée, elle obéit à ses ordres, et arriva près de lui le 4 septembre 1553.

Par ses soins affectueux, son empressement à lui plaire, et ses filiales caresses, elle essayait de dérober à son père le secret du mystérieux testament qui l'inquiétait. Un jour qu'elle était seule avec lui dans son cabinet, le roi tire d'un de ses coffres une boite d'or, attachée à une

Digitized by Google

chaîne de même métal, assez longue pour faire trente fois le tour du cou. Il la montre à sa fille, et lui dit : « Tu vois cette boite, je te la donnerai avec le testament qu'elle renferme, si tu as le courage, en accouchant, de me chanter une chanson béarnaise, afin de ne pas faire un enfant *pleureux et réchigné.* » Jeanne promit, et elle avait assez de fermeté pour tenir parole.

Voyez-vous en face de l'aile méridionale du château, au milieu du gave, les piliers à demi ruinés d'un vieux pont qui n'existe plus ? Au bout de ce pont, s'élevait jadis une chapelle dédiée à la Vierge, et célèbre par la renommée de ses miracles. C'est à Notre-Dame du bout du pont, que les Béarnaises adressaient leurs prières dans toutes leurs peines, dans toutes leurs souffrances, et surtout dans les douleurs de l'enfantement, afin d'obtenir *un accouchement bref et heureux*. Dix jours après son arrivée, Jeanne sentit que le terme approchait. Le 14 décembre (*), vers une heure ou deux du matin, elle

(*) Il est à remarquer, comme une particularité historique très curieuse, que tous les historiens se sont trompés sur la date de la naissance d'Henri IV, qu'ils fixent au 13 décembre. Voici ce que nous lisons dans le journal des naissances et morts des princes de Béarn, tenu par l'Évêque d'Oloron : « *Ce 14 de décembre 1553, ma dicte dame Jehanne, princesse de Navarre, accoucha de son troisième fils à Pau en Béarn,*



Digitized by Google

fit appeler son père par son fidèle serviteur Cotin qui veillait près d'elle. Dès que le roi parut sur le seuil de sa chambre, cette princesse énergique, toujours maîtresse d'elle-même, entonna d'une voix ferme ce cantique si renommé :

Nousté Dame deü cap d'eü poun
Adjudat-mè à d'aqueste ore ;
Prégats aü Diü deü ceü
Que'm boulhe bié deliura leü ;
Qué mon frut qué sorte dehore ;
D'ü maynat que'm hassie lou doun :
Tout dinqu'aü haüt deüs monts l'implore,
Nousté Dame deü cap d'eu poun
Adjudat-me à d'aqueste ore (*).

Jeanne chantait encore lorsque l'enfant vint

*entre une ou deux heures après minuict. Lequel fut baptisé le mardi VJe jour de mars audict an, audict lieu de Pau ; et furent ses parrains, le roi de Navarre, son grand père, qui le nomma Henry, et Monseigneur le cardinal de Vendôme, son oncle paternel, et fut sa marraine, la sœur du roy de Navarre, veufve du feu monseigneur de Rohan.* »

(*) Je ferai observer que ce cantique mille fois publié ne l'a jamais été d'une manière complète. Il manque partout un vers que j'ai rétabli à l'aide d'un vieux manuscrit. On assure même qu'il y avait un second couplet fort peu décent. Il ne convient pas de le reproduire. Jeanne d'Albret l'a-t-elle chanté ? Est-ce une parodie du premier, imaginée par quelque plaisant ? Je ne trancherai pas la question.

Digitized by Google

au monde. Les historiens remarquent gravement, et non sans des commentaires curieux, qu'il naquit sans pleurer ni crier, comme s'il eût été sous le charme de la voix de sa mère.

Qu'Henri II ait cru qu'en faisant chanter sa fille dans les douleurs de l'enfantement, le nouveau-né ne serait ni *pleureux ni réchigné*, c'est ce qui pourrait être contredit ; mais, ce qui est remarquable, c'est l'enthousiasme prophétique de l'aïeul, en voyant sa race continuée par un héritier dont il semblait pressentir la gloire future. Il donne à la reine Jeanne la boite d'or en lui disant : *voilà qui est à vous*, et emporte l'enfant dans un pan de sa robe, en disant : *voici qui est à moi*. Il le couvre de baisers et de caresses ; frotte ses petites lèvres d'une gousse d'ail ; lui fait sucer quelques gouttes de vin de Jurançon dans sa coupe d'or et s'écrie : « *va tu seras un vrai Béarnais.* » Puis, faisant allusion à l'épigramme des espagnols, qui à la naissance de sa fille avaient dit : La vache a enfanté une brebis, il répétait : *voyez, la brebis a enfanté un lion* ! *(mire, agora esta ovieja pario un leone.)*

Le 6 mars 1554, le baptême fut célébré au château avec une pompe inouie. La chapelle était magnifiquement ornée ; des fonts baptismaux d'argent avaient été faits pour la cérémo-

Digitized by Google

nie. Le jeune prince fut nommé Henri de Bourbon, prince de Viane, duc de Beaumont (*). Le cardinal d'Armaignac administra le baptême.

La naissance d'Henri fut célébrée avec enthousiasme en Béarn. (**) Le jeune prince parut d'abord assez difficile à élever : il eût huit nourrices, qu'on dut renvoyer successivement. On aperçoit au fond du parc royal, sur le penchant d'une colline, le joli village de Bilhères; c'est là que Jeanne d'Albret choisit une simple villageoise, Jeanne de Fourcade, femme de Jean Lassensàa, pour nourrir son royal enfant. Fortifié par l'air pur de la campagne, Henri grandit; « il n'avait pas deux ans, dit mademoiselle » Vauvilliers, que déjà il étonnait par sa force, » sa vivacité et une certaine gentillesse de cou- » rage qui ravissait son père. »

(*) L'auteur contemporain de la Chronique novennaire, s'exprime ainsi : « *La nuict de Sainte-Luce, au mois de décembre, l'an 1563, Henri de Bourbon, et appelé lors de la naissance, prince de Viane et duc de Beaumont en Sonnois, fut né à Pau en Béarn.* » C'est pendant la nuit de Sainte-Luce, que s'accomplirent pour Henri II, roi de Navarre, deux des événements les plus heureux; son évasion de Pavie, et la naissance de son glorieux héritier.

(**) Nous ne citerons que ces vers de Palma Cayet :

« Béarn, ainsy enrichy sainctement
» Par cet enfant, dresse si hautement
» Son chef en l'air, qu'il baise jà les cieux !
» O Pau heureux ! heureusement chanté ;
» Mais plus heureux qui s'en est contenté
» Pour l'esgaler au lieu natal des dieux. »

Digitized by Google

Dès qu'il eut quitté la nourrice, le roi lui donna pour gouvernante, Suzanne de Bourbon, femme de Jean d'Albret, Baronne de Miossens ; elle garda Henri au château de Coarraze, dans la riante vallée du gave, au pied des monts Pyrénées. Ce fut une curieuse éducation que celle que Henri II prescrivit pour son petit fils. Il ordonna qu'on l'élevât *à la béarnaise, et non mollement à la française.* Il recommanda de le nourrir *sans délicatesse et sans superfluité.* Il défendit de l'habiller richement, de le flatter du titre de prince, et de le distinguer des enfants du village.

N'est-ce pas un des plus gracieux souvenirs de nos contrées que l'image du jeune prince, destiné à porter deux couronnes, et traité comme un paysan de nos montagnes, jouant tête nue (*) au milieu des enfants de Coarraze, gravissant avec eux sans chaussure les rochers voisins, mangeant comme eux du pain noir, du bœuf, du fromage et de l'ail, luttant avec les plus forts d'agilité et de vigueur, et n'ayant sur eux d'autre supériorité que celle de son génie ?

(*) Il fut élevé petit garçonnet par le roi de Navarre, son aïeul maternel, en lieux fort rudes et pierreux, le plus souvent tête nue et pieds nuds, etc. *Recueil sommaire des héroïques et généreuses actions d'Henri IV.* 1609. Voir encore : *Jérôme de Bénavent. Discours des faits héroïques d'Henri-le-Grand.* 1611.

Digitized by Google

Il n'avait guère que cinq ans lorsque Jeanne d'Albret l'amena à Paris pour le présenter au roi de France. Henri II fit un accueil assez froid au roi et à la reine de Navarre ; mais il se laissa bientôt charmer par le prince enfant. Il le caressa, le prit dans ses bras, et lui dit : *Veux-tu être mon fils?* Henri ne parlait que béarnais et ne savait pas encore le français ; il répondit en montrant Antoine : *Aquet es lou seignou pay. (Celui-là est monsieur mon père.)* « Vous avez raison, reprit le roi; mais puisque vous ne voulez pas être mon fils, voulez-vous être mon gendre ? *Obé*, dit l'enfant sans hésiter. Marguerite de Valois avait dix-huit mois de plus qu'Henri. C'est à cette époque, dit-on, que remonterait la première idée de leur union.

Le roi de France s'attacha desuite à son futur gendre ; il le retint à Paris pour le faire élever avec le Dauphin depuis François II.

Jeanne d'Albret, devenue veuve, fit en France des voyages moins fréquents, et demeura plus assiduement en Béarn. Obligée de laisser le jeune Henri à Paris près de la cour, elle lui donna un précepteur plus distingué par le savoir que par la naissance, et aussi recommandable par ses vertus que par son savoir; il se nommait La Gaucherie. En lui confiant son enfant, elle dit à celui-ci : « Sachez, mon fils, que vous aurez

Digitized by Google

» plus d'obligation à votre précepteur qu'à moi-
» même. Je ne vous ai donné que la vie ; mais,
» lui vous apprendra à bien vivre, ce qui est
» préférable. Je lui laisse toute mon autorité sur
» vous; me promettez-vous d'avoir pour lui tout
» le respect et tout l'amour que vous me de-
» vez? » — « Oui, répondit Henri, qui n'avait
» alors que sept à huit ans, oui je vous le promets
» pourvu qu'il m'aime bien aussi. » Il fut mis au collège de Navarre, « *pour y être institué* » *ez bonnes lettres. Il y eut pour compagnons* » *le duc d'Anjou qui fut son roi, et le duc de* « *Guise qui voulut l'être.* (*) » Rien n'égala l'intimité qui s'établit entre les trois Henri enfants, si ce n'est la haine irréconciliable qui régna plus tard entre ces trois princes, devenus chefs de partis.

La Gaucherie vint à mourir ; ce fut un grand désespoir pour le jeune élève. Sa mère le fit revenir à Pau en 1566 ; elle confia son éducation à Florent Chrétien, et l'entoura de guerriers et de savants *qui avaient l'esprit délicat, le raisonnement pur, les mœurs irréprochables.*

Le retour du jeune prince de Béarn (c'est le nom qu'Henri porta jusqu'à ce qu'il fut roi), causa

(*) Voir l'histoire du collège de Navarre ; in-4°, t. 1, p, 341.

Digitized by Google

une vive joie dans le château et dans tout le pays. Les historiens racontent le bonheur qu'il éprouva lui-même à rentrer sous le toit qui l'avait vu naître. Là, il était chez lui ; il retrouvait sa mère, ses amis, sa liberté. Il n'était plus obligé de comprimer ses pensées et de mesurer ses paroles, comme à la cour de Médicis. Partout sa bienvenue excitait les sympathies populaires. « Si les gentilshommes des environs s'empressaient de venir le voir, dit Duflos (*), l'empressement était encore plus marqué de la part des habitans de la campagne qui accouraient à Pau les dimanches et les fêtes pour satisfaire leur curiosité. »

La bonté, la franchise, l'affabilité du jeune prince lui gagnaient tous les cœurs. Il se mêlait avec les paysans de nos vallées, il les interrogeait sur leurs travaux ; et, lorsque parmi eux se trouvait quelque jeune garçon taillé pour la guerre, il lui disait : « Porterais-tu le mousquet pour me défendre, si on venait m'attaquer ? » Et chacun se retirait enchanté d'Henri, de sa bonne mine et de cet air guerrier qui annonçait qu'il donnerait un jour *du fil à retordre à ses ennemis*.

(*) Nous avons fait de nombreux emprunts à son ouvrage, qui parut à Paris en 1790, en 2 volumes in-8°, sous le titre de : *Education d'Henri IV*, par D... béarnais. *La jeunesse d'Henri IV*, par A. Antoine (1824) n'est souvent qu'une copie de ce livre devenu rare.

Digitized by Google

Les habitants de Coarraze étaient fiers d'avoir vu leur jeune prince traiter leurs fils en véritables camarades d'enfance; dès qu'ils apprirent son arrivée, hommes et femmes se réunissent pour partir un beau matin, afin de venir le saluer dans son château. Ce fut une levée en masse de tout le village; ils traversent la ville de Pau au milieu de la foule qui répondait avec plaisir à leurs bruyantes acclamations. Ils entrent dans la cour d'honneur, qu'ils remplissent. Henri descend aussitôt avec sa mère, accompagnée d'un cortège de dames et de seigneurs. Les cris de joie les plus énergiques, les vivats les plus sincères, ébranlent, à l'aspect d'Henri, les murs de sa royale demeure. Après que le premier enthousiasme se fut appaisé, un vieillard s'avance appuyé sur un bâton, et tenant à la main un panier rempli de fromages. Voici sa harangue telle que Duflos nous l'a conservée :

« C'est bien de l'honneur pour moi, notre bon prince, que de causer avec vous comme çà tête à tête. Aussi je rechignais à me charger de la commission. Mais ceux de notre village et des environs, dans un parlementage qu'ils ont eu ensemble, ont dit : Grégoire a la langue bien pendue et n'est pas si bête qu'il le paraît; il faut que ce soit lui qui fasse le compliment à Henri. Depuis ce temps-là, en bonne foi, je me suis mis la tête à l'œuvre, pour vous fabriquer quelque chose d'agriable; car je sais que vous êtes un bon compagnon qui aimez à

Digitized by Google

gaudir et à rire. Mais je n'ai pu tirer plus d'esprit de ma cervelle qu'on ne tire de l'huile d'un mur. Aussi a-t-on raison de dire qu'on ne fait pas boire un âne quand il n'a pas soif. Voyant donc que je ne trouvais rien de drôle ni de gentil dans mon invention, j'ai imaginé un bon tour pour vous dédommager de mon compliment biscornu : c'est de vous apporter des fromages. Oh ! c'est là du bon, vous pouvez vous en vanter. Nos femmes les ont fait tout pareils à ceux que vous mangiez de si bon appétit, quand vous n'étiez encore qu'un marmot. Allons, prenez-les, sans façon, et que le bon Dieu vous bénisse ! C'est ce que nous demandons tous pour vous à cor et à cri, comme des enragés. »

Henri accepta avec bonté les fromages, remercia l'orateur, et lui donna une bonne étrenne pour lui et sa troupe. Il fit servir à tous à boire, et leur adressa de ces paroles affectueuses qui partent du cœur et qui vont au cœur. Ces bonnes gens se retirèrent en remplissant les airs de leurs chansons joyeuses et d'un refrain béarnais qui signifiait : *Quel bon prince nous avons, et qu'il a de bon vin !*

Jeanne d'Albret aimait à retenir à Pau son fils pour le *faire connaître et aimer* (*). Elle l'habituait

(*) Ce sont les expressions d'Henri IV dans sa déposition du 16 avril 1574. De bonne heure il fut mis en relation directe avec la noblesse béarnaise. La famille d'Espalungue conserve encore des lettres que le jeune Henri, âgé de onze ans à peine, écrivait à Bertrand d'Espalungue, qui jouissait de plusieurs dignités considérables dans la maison de nos rois.

Digitized by Google

au travail. Elle ne voulait pas, disait-elle, qu'*il fut un âne couronné et un illustre ignorant.* Elle s'occupa autant de l'éducation de son cœur que de celle de son esprit. Elle voulait avant tout *qu'il fut sincère, ennemi de toute feintise et cantile, véritable en sa parole.* Henri put dire avec vérité à la fin de ses jours : « Je n'ai manqué de foi à personne. »

Fidèle à continuer le système de son père, Henri II, Jeanne accoutuma de bonne heure son fils, par le développement de ses forces physiques et ses habitudes de tempérance aux fatigues et aux privations qu'un héros doit savoir supporter. Sa table au palais de Pau, comme au château de Coarraze, fut toujours frugale. Les ragoûts et les friandises lui étaient interdits.

La nuit il couchait quelquefois tout habillé sur une simple paillasse. Par ordre de la reine, son sommeil ne pouvait être long, il était borné à cinq ou six heures. Le matin, quelque temps qu'il fit, son maître l'obligeait à partir pour la chasse, et à faire à cheval, bride abbattue, des courses difficiles et fatigantes. C'est ainsi qu'à douze ans, grâce à cette rude vie et à ces exercices continuels, le prince de Béarn acquit des forces physiques comme on n'en a guère qu'à vingt ans.

En 1569, Jeanne d'Albret conduisit son fils à la Rochelle, et le dévoua dès-lors à la défense de la

Digitized by Google

nouvelle religion. Il fut déclaré chef de parti et son oncle le prince de Condé son lieutenant avec l'amiral de Coligny. Il était à la bataille de Moncontour. *Il brûlait d'envie*, dit Peréfixe, *de jouer des mains, mais on ne le lui permit pas.* Il suivit l'armée jusqu'à la paix conclue le 11 août 1570. A cette époque il retourna en Béarn. Nous avons dit comment il perdit sa mère. Alors seulement il reçut le titre de roi qu'il n'avait point pris à la mort de son père, Antoine de Bourbon. Il devint Henri II de Béarn, Henri III de Navarre. Plus tard, il fut Henri IV de France.

Avant de mourir, Jeanne d'Albret avait vu le mariage de son fils arrêté avec Marguerite de Valois. Ce n'est pas sans quelque répugnance qu'elle consentit à cette union. On lui représentait que la femme qu'on offrait à son fils *était plus fine qu'on ne pensait*, et qu'il serait plus désirable pour lui d'épouser la reine Elisabeth. « *Voire même*, disait Rosny, *pourrait arriver tels succès d'affaires que cette alliance unirait pour toujours en la maison de Bourbon les couronnes de France, d'Angleterre et de Navarre.* »

Cependant le mariage fut célébré le 18 août. La saint Barthélemy eut lieu le 23. « *Ainsi*, dit » Péréfixe, *le présent nuptial du prince fut la* » *mort de sa mère, la fête le massacre général* » *de ses amis.* » Il échappa aux meurtriers; mais

Digitized by Google

il fut obligé de renier sa religion et de rester prisonnier à la cour. Il parvint, en 1576, à s'évader; et, après avoir recouvré sa liberté, il reparut à la tête du parti huguenot.

Depuis lors, il mena une vie aventureuse et errante, ne se reposant guère qu'à Nérac et à Pau où ses apparitions étaient plus fréquentes que longues (*). Il ne perdit jamais le souvenir de sa ville natale. De loin, il s'occupait de l'embellir. Pendant la guerre, il veillait avec soin à la réparation de ses remparts. Du reste ce n'est pas derrière leurs murailles qu'il désirait laisser nos Béarnais, c'est autour de lui qu'il préférait les avoir dans les combats, et il recommandait qu'il y en eut beaucoup dans ses régimens (**).

Ses ancêtres étaient renommés par leur amour pour la justice. Henri suivit leur exemple. Le conseil souverain siégeait au château (***). Les plaidoiries avaient lieu en béarnais. Le seigneur de

(*) Je pourrais, grâce à 5,000 mandements signés de lui et à ses registres conservés dans nos archives, indiquer les jours qu'il a passés dans notre château. Ainsi il y séjourna aux mois de mai et de juin 1579, en mars, avril et août 1581, en mai, juillet et septembre 1582, en janvier, février, mars, avril et juillet 1584, en juin 1585, en novembre 1587, etc.

(**) Lettres d'Henri IV, in-4°, t. 1, p. 274.

(***) *A Pau litigant bearnicè. Parlamentum seu ut vocant* le conseil *est in arce... Dominus de Candale impetravit ut rubris togis judicarent.* SCALIGERANA, p. 26 et 27.

Digitized by Google

Béarn fournissait lui-même aux conseillers leur robe rouge d'écarlate lorsqu'ils entraient en fonctions (*). Le roi de Navarre comprit qu'il y avait autant d'inconvénients pour lui que pour la magistrature, surtout dans des temps de troubles et de guerre, d'habiter dans le même palais, où ils devaient entrer par les mêmes portes.

Par acte du 6 octobre 1585 (**), il ordonna qu'un bâtiment spécial serait consacré à sa cour souveraine et à la chambre des comptes. Le 13 janvier suivant, cet édifice fut en état de recevoir la magistrature du pays, et prit depuis lors le nom de Palais (*de ores en avant apelade lo Palays*) (***).

(*) Lettres d'Henri IV, t. 1, p. 213.

(**) M. Hatoulet possède ces actes.

(***) Cet édifice, devenu le siège du parlement de Navarre et de la cour d'appel de Pau, est sur le point d'être abandonné. Que ne puis-je me permettre une digression pour retracer à grands traits tous les drames judiciaires, toutes les discussions mémorables, tous les débats politiques, toutes les scènes émouvantes qui ont eu lieu depuis Henri IV jusqu'à nos jours dans ce palais, dont les vastes salles seront bientôt silencieuses et désertes! Que ne puis-je du moins saluer, en passant, ceux qui furent l'honneur de la magistrature et du barreau béarnais, tels que les Ravignan, les de Mesmes, les Ferriers, les Sponde, les Gillot, les Marca, les Lescun, les Oyhenart, les Gassion, les d'Esquille, les Crouseilhes, les Faget de Baure, les Lavielle, les Perrin, les Claverie, les Mourot, les Cassaigne, j'allais nommer les Lacaze!... Mais ne dois-je pas m'arrêter devant ceux

Digitized by Google

Après avoir ajouté, autant qu'il fut en son pouvoir, à la dignité extérieure de l'administration de la justice, il s'occupa de faire de sages règlements ou d'assurer l'exécution de ceux qui existaient déjà. Voici ce qu'il disait lui-même en écrivant, au mois d'août 1594, aux députés de Beauvais une lettre (*) que je regrette de n'avoir pas retrouvée dans la belle collection de M. Berger de Xivrey. « *Mes amis,... j'ai en mon royaume de Béarn deux paroisses joignant l'une à l'autre, séparées d'une forte rivière, en l'une desquelles ne s'est jamais fait pendant mon règne aucun prêche, et dans l'autre ne s'y est jamais dit aucune messe; et, pour cela, ne se sont les habitants de l'un à l'autre fait jamais tort d'un sol... Quand j'aurai tout réduit, vous verrez mon royaume vivre en toute concorde,*

qui vivent encore, et dont les noms me devancent sur toutes les lèvres? Je craindrais de me montrer trop fier de plusieurs collègues, mes modèles et mes amis, en citant tous ceux qui se recommandent à l'estime publique par d'éminentes qualités. Malgré l'obligation de me taire, je ne puis m'empêcher de rendre cependant hommage au vrai mérite de M. le procureur-général de Moulon, à qui notre ressort est redevable de si grands services. Ce digne magistrat a tant de bienveillance et de fermeté, tant de supériorité d'intelligence et tant de loyauté de caractère, qu'en cédant ici à un élan du cœur, je suis assuré d'avance de n'être que l'écho des sympathies de tous les gens de bien.

(*) Elle est imprimée dans l'Annuaire de Pau de 1786, p. 134.

Digitized by Google

*et la justice si bien réglée, qu'on ne fera durer les procès éternellement. En mon pays de Béarn, j'ai si bien réglé les juges, que les plus longs procès ne durent que trois mois au plus, et ne sont si hardis de prendre épices qu'à le plus juste possible, ce qui est chose bien agréable au peuple.* »

Si nous devions suivre le roi de Navarre pour montrer comment ce prince

> Confondit à la fois et la Ligue et l'Ibère,
> Et fut de ses sujets le vainqueur et le père,

quelles pages intéressantes offrirait sa vie politique, si pleine de périls, de difficultés et de gloire ! Dans les pamphlets curieux d'une époque, où, selon Châteaubriand, *la plume était aussi active que l'épée*, que de faits oubliés on pourrait exhumer ! Malgré les études admirables qui ont paru dernièrement encore sur ce grand homme, n'est-ce pas un sujet inépuisable ?

Jamais roi légitime ne se vit en naissant séparé du trône par autant de princes que la mort devait moissonner pour lui ouvrir un passage (*). Jamais héros n'eut à combattre tant d'obstacles divers pour conquérir une couronne qui lui appartenait de droit. Chef des huguenots, il ne pouvait être accepté des catholiques qu'en abjurant sa re-

(*) Il y avait à sa naissance neuf princes du sang avant lui et il n'était parent d'Henri III qu'au 10e ou 11e degré.

Digitized by Google

ligion; et, s'il l'abjurait, ses défenseurs les plus ardents pouvaient devenir ses plus implacables ennemis. Héritier éventuel et allié du roi de France, il devait éviter de lui faire ouvertement la guerre; et, s'il restait à sa cour, il compromettait sa liberté et même sa vie. Pour réussir, il lui a fallu un courage poussé jusqu'à la témérité. Par des prodiges de valeur, il a su parvenir en traversant les champs de bataille de Coutras, d'Arques et d'Ivry jusqu'auprès de Paris, dont sa générosité a forcé les portes. Il lui a fallu tout son génie pour triompher de tant de médiocrités ambitieuses conjurées contre lui. Sa gaité et son esprit, toujours les mêmes dans les moments d'épreuves et de malheur, lui ont gagné autant que son intrépidité le cœur des soldats. Son activité a lassé ceux qui le combattaient, et son affabilité lui a attaché pour toujours ceux qui l'avaient une fois servi. Ses défauts même et ses faiblesses s'alliaient si bien avec les préjugés de la nation qu'ils ont servi autant que sa gloire à le rendre populaire.

Roi, il fit de la royauté qui n'avait été jusque-là, dit M. de Carné (*), que le couronnement de l'édifice social, la base même de la société contemporaine; *patriote admirable*, selon l'expression

(*) Voir un travail remarquable de M. de Carné sur Henri IV : *Revue des deux mondes* 1845, t. 1, p. 641 et 829.



Digitized by Google

d'Augustin Thierry (*), il se fit remarquer surtout par l'établissement définitif de la liberté de conscience et de l'état des dissidents ; par la restauration et les progrès de tout ce qui constitue la richesse publique ; enfin par la conception d'une politique française, fondée sur le maintien des nationalités et l'équilibre des puissances européennes.

Mais des hauteurs de l'histoire générale, descendons au château de Pau pour chercher dans l'enfance de Henri les lueurs naissantes de ses premières faiblesses, de ses premières vertus.

Il ne faut rien exagérer. La violence des critiques a tenté d'égaler la magnificence des éloges dont Henri IV était l'objet. Tandis que ses panégyristes le proclamaient, avec le cardinal du Perron, *la merveille des rois et le roi des merveilles*, ses détracteurs essayaient de le représenter comme un abrégé de tous les vices, obligé de confesser lui-même que *s'il n'eut été roi, il eut été pendu.*

Il n'ignorait pas les reproches qu'on pouvait lui adresser. Il les énumérait ainsi dans une lettre à Sully : « *Les uns*, disent-ils, *me blasment d'aimer trop les bâtiments et les riches ouvrages ; les autres la chasse, les chiens et les oiseaux ; les autres les cartes, les dez et autres*

(*) Recueil des documents inédits sur l'histoire du tiers-état ; in-4°, t. 1, p. CXXVI.

Digitized by Google

*sortes de jeux; les autres les dames, les délices de l'amour; les autres les festins, banquets, saupiquets et friandises; les autres les assemblées, comédies, bals, danses et courses de bague.* » Il finit par déclarer qu'il ne nie pas *que, dans tous ces discours, il ne puisse y avoir quelque chose de vrai.* Repassons avec lui son examen de conscience.

Ce n'est pas de nos jours qu'on blâmerait Henri d'aimer les belles constructions et d'encourager les arts. Ce premier reproche est un titre de gloire. Le prix qu'il attachait *aux riches ouvrages* résulte de divers documents conservés aux archives. Je pourrais raconter ce qu'il dépensait pour faire fabriquer de magnifiques objets par des ouvriers béarnais, ou de superbes armes par Arnault de Balaignac, son arquebusier à Pau. Je me contenterai de dire le prix du chapeau au blanc panache, si célèbre à la bataille d'Ivry. Il avait couté cent écus. Il était orné d'une améthyste blanche et de perles. Il avait été acheté le 15 juin 1588 et fut remplacé en 1596 par un chapeau plus magnifique, décoré d'un diamant, et valant 750 écus. Ces minutieux détails seront-ils excusés par l'intérêt qui s'attache à tout ce qui tient au bon Henri?

Le goût de la chasse est un goût royal. Jeanne d'Albret l'avait inspiré à son fils, parce que cet exercice développait ses forces et essayait son courage. Dans nos vallées, dans nos montagnes,

Digitized by Google

alors si boisées, le jeune roi de Navarre se plaisait surtout aux chasses les plus périlleuses. Il ne craignait pas de s'élancer, seul avec un piqueur, au milieu des forêts, et souvent il lui est arrivé de tuer de sa main des ours d'une grosseur prodigieuse (*).

La tradition populaire aime à répéter qu'Henri, dans son enfance, se livrait avec ardeur aux amusements du pays, et notamment à la *barincole* et à *tastoures*. Il excellait à jouer à la paume. Ce jeu, alors si répandu dans toute la France (**), florissait encore à Pau il y a peu d'années : aujourd'hui il s'est réfugié chez les Basques où le savant voyageur d'Abyssinie, Antoine d'Abbadie, le protège, en faisant chaque année une distribution solennelle de prix aux plus habiles joueurs des deux versants des Pyrénées. Henri, devenu roi, conserva sa prédilection pour le jeu de paume. Nos archives possèdent plusieurs mandements signés de sa main pour payer soit à M. de Turenne, soit à d'autres gentilshommes, des sommes *qu'il avait perdues*, dit-il, *en jouant à la paume*.

Jeanne d'Albret proscrivait sans pitié tous les

(*) Du Bueuil. *Des chasses royales*; t. 2, p. 86.

(**) La multiplicité des bâtiments construits pour le jeu de paume avait effrayé le parlement. — 24 *juillet* 1543. *Registre du parlement.*

Digitized by Google

jeux de hasard qui n'ont d'autre but que d'exciter l'amour du gain. Elle s'aperçut un jour que son fils avait plus d'argent qu'il n'en devait avoir, et elle reçut son aveu qu'il l'avait gagné en jouant aux dez. Sa mère, *doulcement sévère pour peu qu'il bronchât était toujours prête à le relever et à ne lui en passer point.* Quoiqu'il eût déjà commandé à l'armée, elle ordonna à son gouverneur de lui infliger le fouet. Il fallut tout l'esprit du jeune Henri et toutes ses caresses pour désarmer sa mère. « *Ce serait peu de gloire à vous*, lui dit-il, *et trop de mocquerie à ma réputation d'être traité en enfant ayant déjà eu l'honneur de porter le titre de général!* »

Monté sur le trône de France, le Béarnais faisait des dépenses assez considérables pour les *menus plaisirs* (*). Il serait peu intéressant d'en donner le détail. Je me bornerai à dire que, au lieu d'un fou que les rois avaient l'habitude d'avoir auprès d'eux pour que la vérité parvînt à leurs oreilles sous le masque de la folie, Henri préféra toujours avoir une folle (**). Il favorisait les danses; mais n'était-ce pas la mode du temps? Un règlement d'Henri III prescrivait des bals à la cour des dimanches et les

(*) On appelle les chasses : *plaisirs du roi*. Les divers jeux sont compris sous le titre de *menus plaisirs*.

(**) Journal d'Henri IV, année 1594, mardi 27 décembre.

Digitized by Google

jeudis. Plusieurs mandements de nos archives constatent les sommes payées à *des joueurs de violon et à des joueurs de comédie Italiens.*

Henri avait hérité de ses pères d'un goût prononcé *pour les banquets, festins, saupiquets et friandises.* Scaliger prétend qu'il mangeait beaucoup, au point de se rendre malade. Il ne dédaignait pas de s'asseoir à la table de simples particuliers, et de venir prendre part incognito à des repas de famille. C'est de cœur qu'il exprimait le touchant désir que tous ses sujets ; comme le bon paysan de Béarn, pussent mettre le dimanche *la poule au pot* (*). Il me serait facile d'entrer ici dans les plus petits détails sur la table du roi de Navarre, mais j'en ai parlé ailleurs (**).

Une des plus grandes faiblesses que l'on puisse reprocher à notre Henri, c'est son amour excessif pour les femmes. Une de ses plus grandes qualités est d'avoir su mériter et trouver, quoique sur le trône, des amis vraiment dignes de ce nom.

(*) A l'occasion de ce vœu du bon Henri, on a fait le quatrain suivant :

*Enfin la poule au pot sera donc bientôt mise,*
*On doit du moins le présumer ;*
*Car, depuis deux cents ans qu'elle nous est promise,*
*On n'a cessé de la plumer.*

(**) *Trésor de Pau*, p. 52. Les archives du château ont conservé 277 registres, renfermant les dépenses particulières du roi de Navarre, notamment de la table, de 1570 à 1589.

Digitized by Google

Son âme était naturellement aimante et affectueuse. Il ne s'offensait pas de l'excès de franchise de ceux qui lui étaient attachés. Ecoutons un écrivain de son temps ; il s'exprime ainsi sur son roi : « *Jamais homme qui lui ait dit une parole vraie ne s'en repentit quoiqu'elle fut hardie, principalement s'il recognoit qu'elle parte d'amour et d'affection. Il se faschera, il rabrouera, il dira un mot piquant, mais c'est tout... quoique ce soit, il sera loisible aux gens de bien sous ce roi-ci de penser librement ce qu'ils voudront et de dire librement ce qu'ils auront pensé. De quoi je ne veux d'autre marque que cette seule feuille de papier, que sous un autre prince peut-être, on n'aurait osé écrire* (*). »

Il était encore bien jeune lorsqu'il éprouva le besoin d'épancher son cœur dans un cœur sincèrement dévoué.

Son précepteur, La Gaucherie, le surprit un jour triste et rêveur. Il l'interrogea sur la cause de ses ennuis : « Ce qui me désole, dit Henri, c'est d'avoir à Paris beaucoup de connaissances et pas un ami. Vous êtes le seul sur lequel je puisse compter. Je sens le plus vif désir de rencontrer quelqu'un de mon âge et de mon caractère pour qui je n'aie rien à cacher, avec qui je puisse partager mes plaisirs et mes peines, et qui agisse de

(*) Quatre excellens discours, 1594; p. 119, v°.

Digitized by Google

même à mon égard. Les exemples que vous m'avez si souvent cités de la véritable amitié qui unissait Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, Alexandre et Ephestion, Scipion et Lélius, Auguste et Mécène, ont fait sur moi une si vive impression, que je ne me croirai jamais parfaitement heureux, tant que je ne pourrai éprouver le même bonheur. »

La Gaucherie lui fit un tableau des faux amis si nombreux dans les cours où la véritable amitié est si rare et si difficile à trouver. Henri s'affligea de ces réflexions dont il ne pouvait contester l'exactitude. « Malgré ce que vous me dites, ajouta-t-il, cependant je crois qu'il faut faire une exception pour deux jeunes gens qui ont à peu près cinq ou six ans de plus que moi, et qui me paraissent de vrais amis ; je veux parler de Ségur et de Larochefoucauld. Je me suis rencontré plusieurs fois avec eux. Jamais ils n'ont eu de dispute ; leur plaisir le plus vif est d'être ensemble. Ne pourrais-je être admis dans leur charmante intimité ? » La Gaucherie ne se hâta pas d'autoriser cette liaison : il s'assura que Ségur et Larochefoucauld étaient dignes de devenir les amis de son royal élève, et la joie d'Henri fut grande lorsqu'il vit son amitié acceptée par ces deux jeunes seigneurs avec autant de cordialité qu'elle avait été offerte.

Lorsque le prince de Navarre parut dans le

Digitized by Google

monde, il se montra *si agréable, si civil, si obligeant, il vivait avec tous d'un air si aisé qu'il faisait toujours la presse là où il était* (*). « Le » prince de Navarre, disait un de ses contem- » porains, acquiert tous les jours de nouveaux » serviteurs. Il s'insinue dans les cœurs avec une » adresse incroyable. Si les hommes l'honorent » et l'estiment beaucoup, les dames ne l'aiment » pas moins. Il a le visage fort bien fait, le nez ni » trop grand, ni trop petit, les yeux fort doux, » le teint brun, mais fort uni; et cela est animé » d'une vivacité si peu commune, que, s'il n'est » bien avec les dames, il y aura bien du malheur. »

Il eut le malheur contraire d'être trop bien avec elles. « Son abandonnement aux femmes, dit Mézeray (**), fut si public et si universel, depuis sa jeunesse jusqu'au dernier de ses jours, qu'on ne saurait même lui donner le nom d'amour et de galanterie. » Jeanne d'Albret, dont les mœurs furent toujours sévères, avait cherché de bonne heure à combattre le penchant de son fils pour les voluptés qu'elle appelait *ruines de l'âme, du corps et de la réputation*. Elle fut loin de réussir sous ce rapport.

Faut-il demander à notre château et aux mys-

(*) Voir une lettre d'un magistrat de Bordeaux extraite des mémoires de Nevers et plusieurs fois reproduite.

(**) Abrégé chronolog.; t. 6, p. 392.

Digitized by Google

térieux ombrages du Parc le secret des premières amours du jeune Henri? Faut-il faire apparaître tant de jeunes et belles filles, trop faciles à écouter ses douces paroles, Tignonville, Rebours, Fosseuse, dont l'histoire constate le séjour à Pau, et tant d'autres dont la tradition populaire a seule conservé les noms?

Une des dames qui acquirent le plus d'empire sur ses volontés fut la belle Corisandre d'Andouins, veuve de Philibert, comte de Grammont (*). Corisandre habitait souvent le château de Pau, auprès de Catherine de Navarre, dont elle était l'amie et la confidente.

Les lettres qu'Henri lui adressait sont nombreuses et du plus grand intérêt. Il lui racontait ses peines, ses fatigues, ses combats, ses victoires; tantôt il lui écrivait : « *Le diable est deschainé. Je suis à plaindre et est merveille que je ne succombe sous le faix.... Ha! les violentes espreuves par où l'on sonde ma cervelle! Je ne puis faillir d'être bientôt un fou ou un habile homme! Ceste année sera ma pierre de touche.* (**) » Etait-il vainqueur à Coutras? « Il donnait, dit d'Aubigné, sa victoire à l'amour; car, avec une troupe de cavalerie, il perça toute la Gascogne pour aller porter vingt-deux drapeaux d'ordon-

(*) Hist. des amours d'Henri IV. — Leyde 1664; p. 4.
(**) Lettres d'Henri IV; t. 2, p. 342.

Digitized by Google

nance et quelques autres à la comtesse de Grand-Mont, lors en Béarn. » (*)

C'est à Pau, qu'il était heureux de faire une halte dans ses dangers et ses fatigues auprès de son amie. Dans une lettre il lui disait : (**) « *que* » *vous me faites plaisir d'aller à Pau ! ha! ma* » *chère maistresse, combien accepterois-je m'y* » *pouvoir trouver! Un tel contentement est hors* » *de prix...* » Ne semble-t-il pas voir errer encore dans le château l'ombre de cette trop douce consolatrice de notre Henri !

Le héros est empressé de complaire à ses désirs ; il connaît son goût extrême pour toutes sortes d'animaux, et, au milieu de ses lointaines et périlleuses expéditions, il n'oublie pas de lui envoyer des sangliers privés et des faons de biche. Lorsque Corisandre sortait dans nos rues, même pour aller à la messe à Saint-Martin, elle était accompagnée d'un cortège bizarre (***) *d'un mercure, d'un bouffon, d'un more, d'un laquais, d'un singe et d'un barbet (****).*

(*) Hist. universelle ; t. 2, l. 1, ch. 15.

(**) Lettres d'Henri IV ; t. 2, p. 227.

(***) Mémoires de la vie de Théodore Agrippa d'Aubigné.

(****) Autrefois la cour de France avait des dromadaires et des lions. Henri IV préféra les singes et les perroquets qui lui coûtaient très cher. On raconte à Pau une curieuse anecdote sur un de nos anciens avocats qui n'allait jamais au parlement sans y mener son singe.

Digitized by Google

Que la mémoire d'Henri souffre de sa passion pour Corisandre, l'histoire en profite ; car, dans l'épanchement de cette correspondance confidentielle, elle recueille d'intéressants détails sur les affaires du temps et les sentiments intimes du Béarnais.

Je n'ai pas à parler ici de Gabrielle d'Estrées et de tant de beautés renommées, qui n'ont jamais apparu dans le pays. Sans doute le roman peut s'emparer du côté poétique de ces royales amours ; sans doute Henri IV se vantait lui-même d'avoir été toujours disposé à sacrifier dix de ses maîtresses à un ami austère comme Sully ; sans doute ses faiblesses semblent vouloir se faire pardonner en découvrant tout ce qu'il y avait de tendresse dans son cœur et de grâce dans son esprit, mais on regrette de ne pouvoir effacer de cette belle vie la tache de si constants désordres, qui ont compromis la dignité du roi en le faisant descendre à de tristes intrigues ; qui ont détruit le bonheur domestique du chef de famille en l'exposant à des scènes de jalousie sans cesse renaissantes. (*)

Un jour qu'Henri s'était plu à s'égarer, il en-

(*) *La reine (seconde femme) en avait un extrême chagrin, qui causait à toute heure des piquoteries entr'eux et la portait à des dédains et à des humeurs fâcheuses.* Péréfixe, hist. d'Henri-le-Grand ; p. 463.

Digitized by Google

tra dans une hôtellerie, où il écoutait avec plaisir un simple marchand raisonner avec un sens fort droit des affaires du jour. Puis cet homme vint à parler du roi : il en dit beaucoup de bien, mais un de ses interlocuteurs finit par lui répondre : *Il aime trop les femmes. Dieu punit les adultères, il est à craindre qu'enfin il ne se lasse après avoir trop souffert* (*). Ces paroles lui entrèrent si avant dans l'âme, que jamais prédicateur ne l'avait, disait-il, si vivement touché. C'est qu'il était naturellement pieux (**); jamais la corruption de son cœur ne gagna son esprit. Les passions l'entraînaient, mais sans étouffer en lui le sentiment religieux. A côté même de l'expression de ses amours profanes, la pensée de Dieu se laissait toujours apercevoir. Il écrivait à madame de la Roche Guyon, la veille d'une bataille : « *Si je la perds, vous ne me verrés jamais, car je ne suys pas homme qui fuye ou qui reculle. Bien vous puis-je asseurer, que si j'y meurs, ma pénultième pensée sera à vous et ma dernière à Dieu, auquel je vous recommande et moy aussi* (***). »

Quelques écrivains, notamment d'Aubigné, et l'auteur de l'apologie ironique d'Henri IV en 1596

(*) *Recueil de quelques belles actions et paroles mémorables d'Henri-le-Grand*. Leyde 1664, p. 29.

(**) Vie du P. Coton, par le P. d'Orléans, p. 144.

(***) Lettres d'Henri IV; t. 3, p. 244.

Digitized by Google

( qui pourrait bien n'être que le même d'Aubigné, quoique cette satire soit attribuée à Madame la duchesse de Rohan) semblent accuser le roi de Navarre de manquer de générosité.

D'Aubigné raconte qu'à son retour *d'une longue pérégrination* pour les affaires de ce prince, celui-ci ne lui donna pour toute gratification que son portrait, au bas duquel il écrivit le quatrain :

Ce prince est d'étrange nature,
Je ne sçais qui diable l'a fait ;
Il récompense en peinture
Ceux qui le servent en effet (*).

Voici ce que raconte encore d'Aubigné : « Un » jour, *le compagnon* ( il se désigne ainsi lui- » même) se trouvant couché dans la garde-robe » de son maître avec le sieur de La Force, il » lui dit à plusieurs reprises : *La Force, notre « maistre est un ladre vert et le plus ingrat mor- » tel qu'il y ait sur la face de la terre.* A quoi, » l'autre qui sommeillait répondant : *Que dis-tu » d'Aubigné?* Le roi avait entendu ce dialogue ; » *Il dit que je suis un ladre vert et le plus in- » grat mortel qu'il y ait sur la face de la terre!* » De quoi le compagnon resta un peu confus ; » mais son maître ne lui en fit pas pour cela

(*) Histoire du sieur d'Aubigné, p. 52.

Digitized by Google

» plus mauvais visage le lendemain; aussi ne lui » en donna-t-il pas un quart d'écu d'avantage. »

N'y a-t-il pas incompatibilité dans un même cœur, entre la bonté et l'avarice ? Il est très vrai cependant que ce reproche lui fut souvent adressé, mais un de ses contemporains y a répondu victorieusement. Après avoir expliqué qu'Henri IV ne parut avare, que parce qu'il succédait à des rois prodigues, il ajoute : *Il n'y a jamais eu prince qui ait toujours mieux et plus splendidement entretenu sa maison, mieux appointé ses serviteurs et moins refusé que celui-ci. Il n'y a d'autre différence entre luy et son prédécesseur, sinon que l'un pourvoyoit à ses libéralités plutôt qu'à ses nécessités : celuy-ci ne le fera pas. L'autre donnoit à la fois beaucoup à peu; cesluy-ci donne peu à beaucoup; et enfin il se trouvera qu'il a plus donné depuis qu'il est roi que son prédécesseur n'a fait en six ans (*).* »

Les courtisans insatiables se plaignaient de sa parcimonie, le peuple se louait de sa générosité. Pendant qu'il n'était que roi de Navarre, sa bourse fut souvent épuisée par les nécessités de la guerre et par ses besoins personnels. *Quand l'argent lui manque,* écrivait un auteur du temps

(*) Discours contenant ce qui est advenu depuis l'an 88 jusques en l'an 91. — 1594; p. 118.

Digitized by Google

de sa jeunesse, *il a l'adresse d'en trouver d'une manière toute nouvelle et tout obligeante pour les autres aussi bien que pour lui ; c'est-à-dire qu'il envoie à ceux ou celles qu'il croit de ses amis une promesse écrite et signée de lui, et les prie qu'ils lui envoient la somme qu'il porte. Jugez s'il y a maison où il soit refusé; on tient beaucoup d'honneur d'avoir un billet de ce prince.* »

Les archives du château de Pau font foi de ses libéralités. L'espace ici nous manquerait pour calculer à l'aide des mandements adressés à la cour des comptes de Pau, toutes les sommes qu'il dépensait en bonnes œuvres. Souvent il est dit dans ses mandements, sans rien spécifier : *tant pour dons et aumônes*. Plus souvent encore le motif du don y est expliqué d'une manière touchante : ainsi le roi de Navarre accorde cent écus à Marie de Montaut de Pau *pour nourrir ses enfants*. Il donne quarante écus à *de pauvres laboureurs*, voisins de notre ville, *pour rebâtir leurs bordes et maisons brûlées*. Il donne des sommes considérables aux uns, *à cause de leur pauvreté ;* aux autres, *pour achever l'étude des lettres*. Enfin, ce sont des soldats qui reçoivent de nombreuses gratifications, soit pour *fourniture de vin et chauffage pendant l'hiver*, soit *afin, d'avoir le moyen d'aller aux Eaux-Chaudes, pour y guérir de leurs blessures*. Henri lui-même

Digitized by Google

avait grande foi dans nos eaux thermales (*), où il allait souvent chercher la santé et quelque fois peut-être le plaisir. (*)

N'ai-je pas trop insisté sur les défauts reprochés au Béarnais ? En parcourant son château, lorsqu'on se trouve chez lui, n'est-on pas plus disposé à dire du bien que du mal de l'ancien maître de la maison ?

Je n'oserai vanter son courage; on eût dit que c'était un don de famille qu'il avait reçu dès son berceau. C'est à Pau qu'il fit son premier acte de bravoure, à peine avait-il quatre ans. L'historien Mathieu rapporte qu'il tua un gros serpent. Dieu sait si les poètes du lieu ne manquèrent pas de comparer le débile enfant au vigoureux Hercule ! Dès l'âge de quatorze ans, il s'élança dans la carrière des combats. Un envoyé de Catherine de Médicis s'étonnait de le voir si jeune prendre parti dans les querelles de religion. « *Il est visible*, répondit le jeune prince de Béarn, *sous le prétexte de rebellion qu'on impute faussement*

(*) Marguerite de Valois dans ses mémoires raconte qu'il emmenait ses maîtresses aux Eaux-Chaudes.

(**) Dans une de ses lettres du mois d'avril 1582 il parle de son impatience d'aller se soulager en prenant les eaux. Au mois de juillet et de septembre il était à Pau. M. Berger de Xivrey interprète, dans une de ses lettres du 20 août, *Cottrau* par Coutras; c'est évidemment Coterès, (Cauterets) qu'il faut lire.



Digitized by Google

*à mon oncle et aux non catholiques, que nos ennemis se proposent d'exterminer toute la race des Bourbons. Nous voulons mourir tous ensemble, afin d'éviter les frais du deuil que nous aurions à porter les uns des autres.* »

Quelle énergie indomptable, il lui a fallu pour surmonter tous les obstacles ! Pendant trente ans, il eut constamment les armes à la main, il eut sept guerres à soutenir; il assista à quatre ou cinq batailles rangées, à plus de cent combats et à deux cent sièges de places. Il affronta cinquante conspirations tramées contre sa vie. Jamais aucun péril n'ébranla son cœur. Je ne répèterai pas tant de paroles mémorables qui peignent son intrépidité héroïque au milieu de la mêlée. Ces paroles sont trop françaises pour n'être pas devenues populaires. Décidé à vaincre ou à mourir, Henri IV s'exposait en simple capitaine plutôt qu'en roi. Il disait souvent *qu'il s'en remettait à la divine providence, et qu'il n'aurait ni peur ni regret quand il plairait à Dieu de l'appeler.*

On a remarqué avec raison que tout ce qu'il y a de grand et d'élevé dans le caractère de notre héros, s'associe naturellement et par un mélange piquant à des traits d'une familiarité d'autant plus précieuse à recueillir, dit Marchangy, qu'elle est le vivant témoignage d'un

Digitized by Google

cœur paternel et d'une sincérité pleine de candeur.

Cette familiarité s'explique aussi par les mœurs béarnaises, et par les habitudes qu'Henri IV avait contractées sous le toit de son aïeul. Il aimait *à se faire petit avec les petits*. Que de récits nous aurions à recueillir sur ses diverses aventures, si nous voulions être l'écho de toutes les traditions du pays ! Citons une seule anecdote que nous emprunterons à M. le comte de Villeneuve Bargemont : (*)

Le duc d'Anjou, pendant le séjour qu'il fit à Nérac après la paix de Fleix, étant sorti pour aller parcourir les promenades qui ornent la ville, rentre fort mécontent de n'avoir été salué par personne et se plaint amèrement à son beau frère de cette incivilité, qui était si contraire à tout le bien qu'il lui avait dit de ses sujets. « Je ne conçois rien à cela, dit Henri ; mais ventre-saint-gris ! venez avec moi, nous éclaircirons la chose. » En effet, dès qu'ils paraissent, la foule se presse autour d'eux. La joie, l'affection, le respect se peignent sur tous les visages. Henri frappe sur l'épaule de l'un, demande à l'autre des nouvelles de sa femme et de ses enfants, serre la main à celui-ci, fait un salut à celui-là, adresse quelques

(*) Notice sur Nérac, 1807 ; p. 99.

Digitized by Google

paroles honnêtes à tous, et rentre au château avec un cortège nombreux. « Eh bien ! dit-il au duc d'Anjou, vous avais-je rien dit de trop sur l'honnêteté de mes braves bourgeois de Nérac ? — Parbleu ! je le crois bien ; c'est vous qui leur faites presque toujours les avances.... — Oh ! par ma foi, mon frère, entre Gascons nous ne tirons jamais à la courte paille. Personne ne calcule avec moi, et je ne calcule avec personne ; nous vivons à la bonne franquette, et l'amitié se mêle à toutes nos actions. »

Qui n'a relu avec bonheur les touchantes histoires du bon roi entrant incognito dans une chaumière, dans une hôtellerie, pour surprendre dans la bouche du peuple la vérité qu'on pouvait avoir intérêt à ne pas laisser pénétrer jusqu'à lui ? Qui ne sait comment un jour il critiquait les impôts avec un batelier qu'il ne connaissait pas, parlait de sa conversion avec un marchand ancien ligueur, dinait dans la cabane du meûnier Michaud, et faisait monter en croupe derrière lui le charbonnier qui voulait voir le Roi ?

Lorsque Henri III lui eut transmis, en mourant, la couronne de France, le duc d'Angoulême raconte que le nouveau monarque fut obligé de ne plus laisser aussi facilement entrer tout le monde dans son cabinet. « *Sa Majesté*, dit-il, *ayant plus accoutumé de faire le soldat que le roy trouvoit de*

Digitized by Google

*la peine à jouer ce personnage* (*). » Henri IV introduisit à la cour de France plusieurs usages de la cour de Béarn. Catherine de Médicis exigeait que les fils du roi l'appelassent *Monsieur*. Il voulut que ses enfants se servissent de l'expression plus affectueuse et plus simple de *papa* ou *mon père*. Il ne donnait lui-même à la reine d'autre titre que *ma femme*.

Jeanne d'Albret, comme je l'ai dit, avait l'*humeur joviale* : son fils était d'une gaité inépuisable. Cette gaité, qui, éclatant en saillies, excitait les soldats à braver les dangers, lui a valu les éloges de la postérité; et cependant un écrivain moderne lui en fait presque un reproche : « *Henri IV*, dit M. Monteil, *aime beaucoup la joie, et il en fait grande dépense parce qu'elle ne coûte rien.* »

Ce n'était point par calcul, mais par un instinct de bonté qu'il aimait à faire régner la joie autour de lui. Voici l'explication qu'il nous donne lui-même : *Je ne peux me servir d'un homme mélancholique ; car un homme qui est mauvais pour lui-même, comment serait-il bon pour les autres? Peut-on espérer du contentement d'un homme qui ne peut se contenter lui-même?*

(*) Mémoires très particuliers pour servir à l'histoire d'Henri III et d'Henri IV, *(par le duc d'Angoulême, fils naturel d'Henri III)*. Paris — 1667; p. 6.

Digitized by Google

Il est facile de remarquer, en lisant ses lettres (*), qu'il ne dédaignait pas d'employer des expressions plaisantes et familières. Dans son langage, il aurait volontiers adopté quelque parole trop gaie ou quelque jurement (ce qui était fort à la mode dans ces temps de désordre); c'est pourquoi son précepteur, La Gaucherie, imagina de répéter souvent devant lui un mot insignifiant, *Ventre saint-gris*! que le bon Henri a rendu célèbre en le mêlant souvent à sa conversation.

L'apparence d'une gaieté constante nuit souvent dans le monde, et fait passer pour des esprits peu sérieux des hommes d'un savoir profond et réel. L'accusation de légéreté ne fut pas épargnée au bon Henri, et tout, jusqu'aux mœurs du pays natal, servit contre lui d'argument. « *Le lieu où il est né*, dit un auteur contemporain, *sa physionomie, ses paroles, ses gestes plus mili-*

(*) En voici une inédite dont j'ai retrouvé une copie dans les vieux manuscrits de la bibliothèque de Tarbes : « *Monsieur le baron de Poyanne, je vous dépêche le sieur de Labatut d'Argelouse, pour vous dire de ma part mes intentions. Comme il est votre parent et ami particulier, vous aurez plus de créance en luy que dans tout autre. Au demeurant, je voudrois que le bien de mes affaires vous permît de venir me trouver pour voir si nous faisons aussi bien la guerre que vous la faites du côté de delà; mais si vous ne le pouvez*, ALLEZ VOUS FAIRE LANLÈRE. — *Du camp devant Castillon*, le 1er juin 1596. HENRY.

Digitized by Google

*taires qu'autrement, le font soupçonner d'être léger. Et néantmoins soit par artifice qui a corrigé la nature, soit par vraie et naturelle inclination, il n'y a rien au monde si constant que luy : si attaché à une chose de la quelle il ne déprend jamais quand il s'y est mis, qu'elle ne soit achevée. Un grand prince de France lui reprochait un jour qu'il était léger. Il fit venir pour s'en défendre tous ses officiers et domestiques, ceux de cuisine, ceux de panneterie, ceux de la sommellerie, ceux des escuries, et quasi tout son train (*); il ne s'en trouva pas un qui n'eut servy ou qui ne fut sorty de personnes qui avaient servi son père et son ayeul et lui-même dès le berceau. L'autre se trouva bien empêché à la réplique, estant accoutumé de trois en trois mois de faire maison neuve (**).* »

De bonne heure, Henri se fit remarquer par son esprit plein d'à propos et d'originalité. Mais est-il nécessaire de parler de l'esprit d'Henri IV? Quel prince en eut jamais davantage? Les mots heureux, spirituels, aimables, magnanimes, ces épanchements de l'âme, ces éclairs du génie, qui lui échappaient dans l'intimité de sa correspondance, au grand jour d'une bataille décisive, sont trop

(*) Cette expression, le roi *et son train*; madame *et son train* disparaît après le XVI<sup>e</sup> siècle.

(**) Discours contenant l'histoire de ce qui est advenu depuis l'an 88 jusques en l'an 91 — 1594; p. 118 et verso.

Digitized by Google

profondément gravés dans la mémoire populaire pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler le souvenir.

Mais son esprit, si heureusement doté par la nature, était-il cultivé? Il avait été instruit de bonne heure dans les lettres sérieuses et légères. Scaliger qui a prétendu à tort qu'il ne pouvait souffrir ni la lecture, ni les savans, est obligé de convenir qu'il ne faudrait pas mal parler latin devant lui parce qu'il l'entendait très-bien. Jeune encore, Henri sentit sa jeune imagination s'enflammer à l'étude des chefs-d'œuvres d'Athènes et de Rome. Il lisait Plutarque avec ardeur. Sur le trône il avoua qu'il avait de grandes obligations à cet auteur et qu'il y avait puisé d'excellentes maximes pour sa conduite et pour la guerre. (*) Les commentaires de César excitèrent un véritable enthousiasme dans l'âme du futur héros de la France. Il les traduisit en entier; Casaubon qui avait vu ce précieux manuscrit en parle avec admiration (**).

Plus tard, cette réminiscence des premières lectures de sa jeunesse lui inspira le désir d'écrire aussi ses *commentaires* : malheureusement pour nous, la mort lui enleva le temps d'entreprendre ses mémoires.

(*) De l'amour d'Henri IV pour les lettres.

(**) Epitre dédicatoire de la traduction de Polybe, imprimée en 1609.

Digitized by Google

Comment ce roi si aimé, si populaire, a-t-il péri sous le poignard d'un assassin ! Nul n'ignore les détails de l'attentat commis par Ravaillac, dans la rue de la Ferronerie, le 14 mai 1610.

J'ai parlé longuement de la naissance du grand roi, qu'il me soit permis de raconter les phénomènes étranges qui entourèrent sa mort.

La croyance à une providence qui veille sur les destinées de l'homme est de tous les siècles et de tous les pays. De là, cette pensée populaire qu'il est quelquefois donné à l'homme, soit dans les songes, soit dans l'extase, par des pressentiments, ou par des moyens mystérieux, de dérober quelques secrets du monde invisible, quelques avertissements des choses futures. Cette opinion d'un don de prévision a été partagée par de grands esprits, et par Bacon notamment. « Je ne saurais en donner la raison, dit Machiavel, mais c'est un fait attesté par toute l'histoire ancienne et moderne, que, jamais il n'est arrivé de grande calamité dans une ville ou dans une province, qui n'ait été prédite par quelques devins, ou annoncée par des révolutions, des prodiges ou autres signes célestes. »

Lorsqu'un grand homme a disparu tout à coup de la scène du monde, comme César ou Charlemagne, la crédulité publique et l'imagination des écrivains n'ont pas manqué de trouver des présages dans la rencontre fortuite de phéno-

Digitized by Google

mènes célestes et d'évènements étranges accomplis sur la terre.

Il serait trop long de recueillir dans les historiens du temps les plus graves, tous les prodiges avant-coureurs de la mort du bon Henri. Lui-même se sentit d'avance tourmenté par des pressentiments sinistres. Calpurnie, femme de Jules César, avait vu dans un songe prophétique son époux massacré. La reine de France peu de jours avant de perdre le roi, le vit en rêve, périssant sous des coups de couteau. Les astrologues, qui tirèrent l'horoscope du jeune Henri, prédirent qu'il serait heureux jusqu'à la 57e année de son âge, mais qu'il serait ensuite tué dans son carrosse.

Une éclipse de soleil, l'apparition d'une comète, des tremblements de terre, des pluies de sang, la naissance de divers monstres, l'apparition de lugubres fantômes; tels sont les pronostics, que de nombreux écrivains se sont plû à réunir et à commenter.

C'est en Béarn surtout qu'Henri IV était adoré. Son pays natal ne pouvait rester insensible quand tout frémissait à l'annonce de sa fin prochaine. Favyn nous apprend un fait étrange. Un gentilhomme béarnais, en état de veille parfaite, vit un jour apparaître devant lui un homme grand et inconnu; il montrait sur son cœur le

Digitized by Google

portrait du roi d'une ressemblance inouie. Cet être mystérieux lui ordonna de se rendre immédiatement à Fontainebleau, où se trouvait en ce moment le roi, pour lui dire de la part de Dieu des choses étonnantes et lui annoncer que l'heure de sa mort allait bientôt sonner.

Enfin, voici qui a trait surtout à notre sujet et que je copie textuellement dans la grande histoire de Mézeray, (in-f.° 1675, t. 3, p. 1291.)

« Le jour de la mort (d'Henri IV), l'écu de ses armes, qui était sur la porte du château de Pau, en Béarn, avec les premières lettres de son nom à côté, tomba à terre et se brisa. A la-même heure, les vaches du troupeau royal, qui paissaient là auprès, s'étant toutes couchées en rond et meuglant horriblement, le principal taureau, on le nommait le Roi, vint tout furieux rompre ses cornes dans cette porte-là, puis se précipita dans le fossé et se creva de sa chute; de sorte que tout le peuple qui était accouru à ce spectacle, se mit à crier : *le Roi est mort*, et ce cri lamentable s'épandit par tout le Béarn en moins de deux heures. Les procès verbaux qu'on en dressa peu de jours après font foi de la vérité de ce prodige. »

La mort d'Henri IV survint dans les circonstances les plus critiques pour la France. Il fut frappé « au moment, dit Sismondi où l'exécution

Digitized by Google

de ses projets longtemps médités contre la maison d'Autriche allait mettre le sceau à la politique de son règne. Son trésor était plein, ses arsenaux pourvus de la plus formidable artillerie, ses armées en Champagne, en Dauphiné, *en Béarn*, n'attendaient qu'un signal pour franchir la frontière et s'unir aux alliés qui avaient promis de les seconder. » C'est la veille même du jour fixé pour son départ qu'il fut assassiné.

A la nouvelle de cet attentat, un cri de douleur retentit dans toute la France, mais nulle part il n'eut plus d'écho que dans le pays natal du bon Henri (*). Ce deuil de tous les cœurs inspira aux orateurs, aux poëtes, aux écrivains du midi surtout qui avaient célébré Henri IV pendant sa vie, des éloges touchants sur sa mort tant pleurée.

« Jamais parmi nous peut-être, dit Thomas (**), la louange ne fut quelque chose de si respectable et de si grand, que lorsqu'elle fut destinée à célébrer Henri IV ; jamais elle ne fut si unanime. » En vain quelques esprits inquiets (***) comme ceux

(*) Multis ille quidem flebilis occidit, nulli flebilior quàm tibi Bearnia, cui tanto se jactare alumno summâ cum laude et gloriâ licuit. *Lacrymæ in obitu Henrici IV.* Orthesii. 1610 ; p. 474.

(**) Essai sur les éloges, t. 2, p. 68.

(***) On lit dans la correspondance de Grimm, t. 3, p. 257, que Saint-Foix, on ne sait comment, avait pris l'aversion la plus décidée pour Henri IV. « *Une des dernières occupations*

Digitized by Google

qu'irritaient jadis la justice d'Aristide ou la sagesse de Socrate, ont tenté de protester contre l'enthousiasme inspiré par le prince adoré, sa gloire a réuni tous les suffrages. Elle a été célébrée par saint François de Salles (*) et Voltaire, par les royalistes et les libéraux (**) de la restauration; enfin, par les Napoléon (***) comme par les Bourbon.

D'où vient le secret de cette renommée et de cette popularité? C'est que l'on a eu raison de dire qu'*Henri IV ne fut pas seulement le plus grand roi, mais qu'il fut encore le meilleur homme du monde* : aussi selon le vers très-connu de M. Gudin, poëte presque ignoré, a-t-il été parmi nous :

**Le seul roi dont le peuple a gardé la mémoire.**

» *de sa vieillesse, fut de ressembler un grand nombre de* » *matériaux qu'il prétendait employer à détruire l'enthousiasme* » *avec lequel la France entière adore dans la mémoire du bon* » *roi.* »

(*) Voir dans sa lettre de condoléance adressée à M. Deshays, sur la mort d'Henri IV, comment il s'exprime sur ce prince : *si grand en extraction, si grand en valeur guerrière, si grand en victoires, si grand en triomphe, si grand en bonheur, si grand en paix, si grand en réputation, si grand en toutes sortes de grandeurs, etc.* Lettres de François de Salles : t. 5, p. 38.

(**) M. Mazères, ancien préfet, auteur de comédies et de vaudevilles charmants, avait fait avant 1830 une jolie chanson sur le *château de Pau*, que je ne reproduis pas uniquement parce qu'elle est populaire et imprimée partout.

(***) Napoléon Ier éleva un monument au vainqueur d'Ivry et Napoléon III restaure sa maison natale.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CHAPITRE VIII.

## Marguerite de Valois, femme d'Henri IV.

A côté de l'image d'Henri IV, viennent se placer, dans les souvenirs du château de Pau, les figures de deux nobles princesses : celle de sa femme, Marguerite de Valois et celle de sa sœur, Catherine de Navarre.

Marguerite est peut-être la reine qui a été l'objet des adulations les plus enthousiastes et des outrages les plus sanglants. Sa beauté eut été véritablement merveilleuse, inouie, si l'on en croyait les portraits tracés par quelques auteurs du temps.

Digitized by Google

Brantôme est d'accord avec l'histoire lorsqu'il nous peint *ses traits si beaux, ses linéamens tant bien tirés, ses yeux transparents et si agréables, qu'il ne s'y peut rien trouver à redire; ce beau visage fondé sur un beau corps de la plus superbe taille qui se puisse voir accompagnée d'un port de déesse et d'une grave majesté.* Mais quand Brantôme vante *les mérites et vertus* de la reine de Navarre, qu'on *ne saurait suffisamment publier, à moins que Dieu n'allongeât le monde et ne haussât le ciel*; il y a beaucoup à rabattre de ces hyperboliques louanges, lors même que l'on n'ajouterait pas une foi entière à tous les faits scandaleux consignés dans le *divorce* satirique et dans les libelles de l'époque.

Tallemant des Réaux paraît l'avoir bien jugée en disant que *la reine Margot avait beaucoup de mérite et de qualité, et ne péchait qu'en ce point de galanterie.* Cette princesse était aussi spirituelle que belle. Sans être savante, elle était fort instruite. Elle parlait latin et faisait de jolis vers : on peut juger de sa prose par ses lettres missives et ses *Mémoires* (*) qu'on lit encore avec plaisir. Dès

(*) *Mémoires de la reine Marguerite* 1628, petit in-8°, publiés par Auger de Moléon, seigneur de Garnier. M. Guessard a donné une bonne édition des mémoires et des lettres de Marguerite de Valois.

Digitized by Google

que cette auguste fille et sœur de rois de France, fut mariée avec Henri de Béarn, Jeanne d'Albret se hâta d'écrire à son fils avec cet instinct maternel toujours si fécond en bons conseils : « Votre » femme a l'air fort modeste ; elle est fort belle » et de bonne grâce, mais nourrie en la cour la » plus maudite et la plus corrompue que oncques » ne vis. Il me tarde que vous l'emmeniez, et la » preniez avec vous et qu'elle sorte de là. »

Lorsque Marguerite vint rejoindre son mari, « Je vis, dit Brantome, quasi tous les courtisans » regretter son départ, comme si une grande ca- » lamité leur fût tout à coup tombée sur la tête. » Les uns disaient : *La cour est veuve de sa beauté* ; » les autres : *La cour est fort obscure, elle a perdu* » *son soleil....* D'autres ajoutaient : *Nous avions* » *bien à faire que la Gascogne nous vint gasconner* » *et ravir notre beauté, destinée pour embellir la* » *France et la cour et l'hostel du Louvre, Fontai-* » *nebleau et Saint-Germain, et autres belles pla-* » *ces de nos roys, pour la loger* A PAU *ou à Né-* » *rac, demeures bien dissemblantes les unes des* » *autres.* »

On aime à se représenter son entrée à Pau dans ses premiers voyages. Elle arrive dans *sa litière faite à piliers doublés de velours incarnadin d'Espagne en broderie d'or et de soie nuée à devise*, pour me servir des expressions de ses Mémoires.



Digitized by Google

Cette litière est toute vitrée et les vitres sont faites à devise, *y ayant ou à la doublure ou aux vitres quarante devises toutes différentes, avec des mots en espagnol et en italien sur le soleil et ses effets.* Après la litière de la reine s'avancent celles de ses dames d'honneur. Dix filles à cheval l'entourent; puis viennent à la suite six carrosses ou charriots contenant les autres dames ou femmes de la cour.

C'est dans le château de Pau que la reine étale ses plus brillantes toilettes. Elle est décidée à user ses robes; car, lorsqu'elle retournera à Paris, elle n'y portera que des ciseaux et des étoffes pour se faire habiller à la mode du jour. Ne semble-t-il pas la voir tantôt avec son chaperon ou son *escoffion*, tantôt avec son grand voile ou son bonnet? Elle préfère les perruques gentiment façonnées, et cependant elle plaît davantage lorsque, à l'imitation de sa sœur la reine d'Espagne, elle n'a d'autre coiffure que ses cheveux, noirs comme ceux de son père, et qu'elle sait admirablement *tortiller*, *friser et accommoder*. On aime à la voir avec *sa robe de satin blanc ornée de force clinquant et d'un peu d'incarnadin mêlé*, ou bien avec *la robe de velours incarnat d'Espagne, fort chargée de clinquant et d'un bonnet de même velours bien dressé de plumes et pierreries.* L'éclat des diamants et des grosses perles dont elle se pare

Digitized by Google

reflète sur la blancheur de sa peau des feux admirables. Dans les grandes occasions, elle porte la plus belle robe qu'on ait vue en France. Cette robe de drap d'or frisé est un chef-d'œuvre : elle provient d'un cadeau du Grand Turc. Elle est de quinze aunes , et chaque aune a coûté cent écus.

Avec la reine Marguerite les plaisirs sont entrés au château. Ce sont des fêtes continuelles. Elle excite un véritable enthousiasme lorsqu'elle danse la *Pavanne d'Espagne*, le *Pazzamento d'Italie*, le *Branle de la Torche* et d'autres danses à la mode de la cour, ou bien lorsqu'elle chante avec sa belle voix, en s'accompagnant du luth, les romances qu'elle a composées elle-même.

Malheureusement les mœurs de la reine ne la recommandent pas autant à notre admiration que les grâces de son esprit. Elle n'aimait pas la religion de son mari et sa personne encore moins.

Pau, la capitale des huguenots, ne devait pas long-temps lui plaire. Or, voici surtout ce qui contribua à lui faire prendre en horreur le séjour de cette ville.

Laissons parler la reine elle-même dans ses Mémoires. Après avoir dit qu'elle avait accompagné la reine sa mère jusqu'à Castelnaudary ; elle s'exprime ainsi :

« Prenant congé d'elle, nous nous en revinsmes à Pau en Béarn, où, n'ayant nul exercice de la religion catho-

Digitized by Google

lique, l'on me permit seulement de faire dire la messe en une petite chapelle qui n'a que trois ou quatre pas de long, qui, estant trop étroite, estoit pleine quand nous y estions sept ou huit. A l'heure que l'on vouloit dire la messe, l'on levoit le pont du chasteau, de peur que les catholiques du pays, qui n'avoient aucun exercice de la religion, l'ouissent; car ils étoient infiniment désireux de pouvoir assister au saint sacrifice, de quoy ils étoient depuis plusieurs années privés; et, poussés de ce saint désir, les habitants de Pau trouvèrent moyen le jour de la Pentecoste, avant que l'on levast le pont, d'entrer dans le chasteau, se glissant dans la chapelle, où ils n'avoient point été découverts jusque sur la fin de la messe, qu'entr'ouvrant la porte pour laisser entrer quelqu'un de mes gens, quelques huguenots qui espioient à la porte les aperçurent et allèrent le dire au Pin, secrétaire du roy mon mary, le quel possédoit infiniment son maistre et avoit grande autorité dans la maison, menant toutes les affaires de ceux de la religion; le quel y envoya des gardes du roy mon mary, qui les tirèrent hors en les battant en ma présence, les menèrent en prison, où ils furent long-temps et payèrent une grosse amende.

*Cette indignité* la blessa profondément : elle exigea du roi le renvoi de Du Pin. Henri fut fort hésitant entre la crainte d'irriter trop vivement la sœur du roi de France et le regret de se priver d'un serviteur qu'il aimait. Le chancelier Pibrac chercha à arranger cette affaire, mais ces vaines tentatives de conciliation parurent de la duplicité à Marguerite qui lui sut très-peu de gré de ses intentions.

Digitized by Google

Et pour empirer ma condition, ajoute-t-elle en ses mémoires, le roy mon mary s'estoit mis à rechercher Rebours, qui estoit une fille malicieuse qui ne m'aimoit pas, et qui me faisoit tous les plus mauvois offices qu'elle pouvoit en son endroit. En ces traverses ayant tousjours eu recours à Dieu, il eut enfin pitié de mes larmes, et permit que nous partissions de ce petit *Genève de Pau*, où de bonne fortune pour moy, Rebours y demeura malade. La quelle le roy mon mary perdant des yeux, perdit aussi d'affection, et commença à s'embarquer avec Fosseuse qui estoit plus belle pour lors tout enfant et toute bonne.

Je n'ai pas heureusement à continuer l'histoire de cette reine, qui ne craignait pas d'afficher publiquement le plus grand respect pour la religion et le plus grand mépris pour les mœurs, de passer sa vie à l'église et au bal, de faire des actes de charité et d'entretenir des relations galantes.

Marguerite, en quittant le Béarn, avait juré de ne plus y revenir. Elle déclare qu'elle aimerait mieux la mort que d'y rentrer. On excita le roi, pendant que Fosseuse prenait les bains des Eaux-Chaudes, à emmener Marguerite à Pau de gré ou de force. Cette pensée effraya cette princesse (*), qui, suivant ses expressions, *versa autant de larmes qu'eux buvoient de gouttes d'eaux où ils étoient.*

Laissons le récit de tristes querelles de ménage,

(*) Henri IV, dans une lettre à M. de Ségur, parle de cette frayeur de Marguerite. *Lettres missives*; t. 2, p. 79.

Digitized by Google

de déplorables désordres de mœurs, dont les souvenirs pourraient se retrouver dans l'enceinte du château. Ces détails seraient plus affligeants que curieux. Parlons de Catherine de Navarre qui aimait Pau et Henri IV, autant que Marguerite pouvait les détester.

Digitized by Google

# CHAPITRE IX.

## Catherine de Navarre.

En l'absence de Henri qui poursuivait au loin ses aventureuses et nobles destinées, *sa très chère et très aimée sœur, madame la princesse de Navarre, régente et lieutenante générale* (*), résidait au château de Pau, et s'occupait de la douce mission de faire le bonheur des Béarnais.

Elle avait partagé avec son frère les tendresses d'une mère dévouée et reçu comme lui une éduca-

(*) Henri la nommait dans les lettres et ordonnances : *nostre très care et très amade sor madame la princesse de Nabarre, regente et nostre loctenante générale.*

Digitized by Google

tion sérieuse. Dans une sombre allée du Parc royal, la reine Jeanne avait fait bâtir un petit *Castel*, qu'elle nommait *Castet-Béziat*, charmante expression du pays qui devrait se traduire par *château chéri comme un enfant gâté*. D'après un auteur contemporain, la reine avait fait construire ce castel *expressément* pour sa fille *à sçavoir, sur une certaine esmotion là advenue durant ces dernières guerres* (*). Catherine y fut élevée. Le silence et la solitude ne conviennent-ils pas mieux pour l'éducation d'une jeune fille que les bruits de fêtes et d'intrigues dont retentissent les palais des rois ?

Lorsqu'elle quitta pour la première fois le paisible séjour, témoin des jeux et des doux rêves de son enfance, les émotions terribles qu'elle reçut à Paris durent lui faire vivement sentir le prix du calme heureux dont elle avait joui à Pau. Elle était appelée à la cour de Médicis pour assister aux noces de son frère avec la belle Marguerite de Valois, la fille d'un roi de France. Sa jeune imagination de quinze ans avait dû lui promettre des fêtes merveilleuses, des plaisirs inouis... Hélas ! à peine arrivée, elle assista à la longue agonie d'une mère enlevée, dans la force de l'âge, par une mort qui donna lieu aux plus horribles soupçons. Bientôt après, les massacres de la St-Barthélemy durent

(*) Cayet. Chronologie septennaire, f° 63.

Digitized by Google

profondément épouvanter son âme, saisie d'horreur et de pitié en voyant couler à torrents le sang de ses frères en religion.

Jeanne d'Albret s'adressant à son fils dans son testament, « *lui recommande expressément la tutelle » et défense de Madame Catherine sa sœur* (*). » Henri aimait trop sa sœur pour ne pas se conformer au vœu de sa mère. Il se hâta d'obtenir pour elle la liberté de rentrer en Béarn, où la ramena Madame de Tignonville sa gouvernante. C'est dans le palais de Pau que cette noble princesse, d'un esprit supérieur, d'un savoir prodigieux, s'occupa des affaires du pays, consacrant ses loisirs à la culture des arts, à la poésie et à la musique. Elle jouait très-bien du luth et chantait encore mieux.

Elle était aussi bonne que spirituelle. Son frère et elle s'aimaient comme s'étaient aimés Marguerite de Valois et François I.er Plusieurs lettres d'Henri IV prouvent bien tout l'attachement qu'il lui portait. Il lui écrivait un jour : *La racine de mon amitié sera toujours verte pour vous, ma chère sœur.* Dans une de ses lettres au roi de France ; notre Henri s'excuse d'avoir tout quitté pour accourir à Pau, parce qu'il avait appris que sa sœur était malade (**).

(*) *Testament de la royne de Navarre*, signé : *Gaudicher et Goguyer*, notaires au chastelet de Paris.

(**) Lettres missives d'Henri IV ; t. I, p 654.

Digitized by Google

Catherine semblait être née pour régner; si elle ne règna pas de droit, elle gouverna de fait nos contrées (*). Elle remplaçait son frère absent. Elle administrait ses états sous le titre de régente, et jamais administration plus douce ne fut plus prospère. Le feu des guerres de religion et les horreurs des discordes civiles qui désolaient la France, n'atteignirent pas le Béarn, et si quelques difficultés surgirent, elle sut les conjurer en faisant appel à l'affection que lui portait le peuple (**).

Peu d'événements signalèrent la régence de Catherine. Sa cour fut visitée par d'illustres personnages, dont le souvenir intéresse le château. Parmi ceux-ci, arrêtons-nous à quelques noms

(*) J'ai publié plusieurs lettres inédites de cette princesse dans ma *Chronique du château de Lourdes* et dans les *Documents inédits de l'histoire de France.*

(**) L'année 1586 fut désolée par la famine. Catherine préoccupée des besoins de son frère, supplia *ses chers jurats* de la ville de Pau de lui prêter 1,500 livres. La ville consulta messieurs du conseil et de la chambre, qui furent d'avis de ne pas prêter. Cependant la régente était si bonne, Henri se recommandait si cordialement à *sa chère patrie*, que la ville de Pau emprunta 1,500 livres, et que les Etats finirent par se procurer 16,000 écus pour leur bon roi. La détresse du pays était telle durant cette année, que l'exportation du grain fut défendue sous peine de mort et que le prix du vin fut porté jusqu'aux vendanges à 14 liards *le pot*, avec défense d'en vendre plus d'un *demi pinton* à la fois.

Digitized by Google

célèbres : le comte de Moret, Antonio Pérez, Auguste de Thou, Palma Cayet, Sully, Corisande.

Le comte de Moret, fils légitimé d'Henri IV, se compromit dans le complot de Gaston d'Orléans contre Louis XIII. A l'affaire célèbre de Castelnaudary, il partagea le commandement avec Mont-Morency. Atteint d'un coup de mousquet, il fut emporté parmi les morts. Depuis lors un grand mystère règne sur ce prince si plein d'esprit, de beauté et d'ardeur. Fut-il enterré ou caché vivant dans un monastère? Un demi siècle plus tard, l'abbesse de Prouille, sœur du duc de Ventadour, perdit son abbaye, pour avoir reçu le comte de Moret, et l'attention publique fut préoccupée de l'apparition dans le monde d'un solitaire qui se cachait sous le nom de *Jean-Baptiste*. « D'où vient, dit un spirituel écrivain, qu'il disait *qu'on l'avait élevé au château de Pau, et qu'on y fit passer sous ses fenêtres les Maures chassés d'Espagne pour qu'il les vît?* D'où vient qu'il fondit en larmes en apprenant que l'abbesse de Fontevrault, fille naturelle d'Henri IV, était morte? D'où vient que sa ressemblance avec ce prince était saisissante? (*) »

Antonio Pérez, nul ne l'ignore, après avoir été l'homme le plus puissant de la monarchie espa-

(*) Voir dans le *Journal des Débats* du 26 mars 1854, un feuilleton de M. *F. Barrière*.

Digitized by Google

gnole, tomba dans la plus affreuse disgrâce et eut à soutenir une lutte désespérée contre le roi dont il avait été le favori.

A 25 ans, il était protonotaire de Sicile et secrétaire-d'état de Philippe II. Passionné au milieu d'une cour aux apparences sévères, et ne refusant rien à ses goûts, il eut l'audace d'être le rival de son roi et l'habileté de le tromper en séduisant sa maîtresse, la princesse d'Eboli. Ses amours furent un jour découvertes par Escovedo, conseiller de don Juan d'Autriche. Philippe II, excité par les ennemis d'Escovedo, ordonna à Pérez de le débarrasser de cet homme, *sin juicio et sin parecer prision*. L'ordre était formel. Le ministre fut trop heureux de le recevoir pour n'être pas soupçonné de l'avoir provoqué. Escovedo avait eu l'imprudence de lui laisser savoir qu'il possédait son secret et l'impudeur de mettre à prix son silence. Pérez, en cherchant à étouffer la vérité par la mort de celui qui la connaissait, ne fit qu'en hâter la manifestation. Le meurtre qui devait le sauver, le perdit. Escovedo fut assassiné une nuit à coups de poignards. Sa famille demanda justice. Elle dénonça Pérez comme l'auteur du crime, et divulgua les mystérieux motifs de sa vengeance. Philippe II, qui avait commandé l'assassinat et promis à celui qu'il regardait comme son instrument de ne jamais l'abandonner, comprit la trahison de son ministre

Digitized by Google

et finit par lui vouer autant de haine qu'il lui avait porté d'affection. La disgrâce de Perez pour avoir traîné en longueur, ne fut pas moins complète, et devint aussi grande que la faveur dont il avait joui.

Il n'est pas nécessaire de raconter ici tous les incidents de son procès à jamais mémorable, les douleurs de sa captivité, les tortures de la question qu'il eût a subir, son évasion en Aragon, le soulèvement populaire qu'il excita et qui l'arracha aux flammes de l'auto-da-fé déjà allumées par l'inquisition. D'immenses infortunes semblent réhabiliter l'homme de génie, qui, par les ressources d'une âme énergique, sait se relever de l'abîme où ses fautes l'avaient fait tomber. Un sentiment naturel de sympathie s'attache aux grandes ruines des puissances du monde. Après avoir joui de richesses inouies, Pérez avait été condamné

(*) Le capitaine de la garde espagnole rapportait dans sa déposition que Pérez avait fait meubler sa chambre comme celle du roi; il évaluait son mobilier à 140,000 ducats (environ 1,250,000 fr. de notre monnaie) et prétendait que ses rentes s'élevaient à une somme égale. Puis, dans les mauvais jours de sa proscription, voici comme Pérez vivait de la charité d'une pauvre femme : « *Une fruitière*, dit-il, *dont la robe avait* » *plus de reprises que de trame et qui avait plus d'enfants* » *que sa robe n'avait de reprises, vendait ses pommes et ses* » *oranges à deux pas de ma maison*; *elle m'apportait chaque* » *jour régulièrement un panier de fruits.* »

Digitized by Google

aux privations les plus cruelles (*). Poursuivi sur toutes les terres d'Espagne, il vint chercher un refuge à la cour de Pau.

Il avait envoyé, le 18 novembre 1591, son ami Gil-de-Mesa vers Catherine de Navarre ; il écrivait à cette princesse pour lui demander asile. Il lui disait que le bruit de ses infortunes avait dû arriver jusqu'aux régions élevées où elle était placée : les persécutions dont je suis victime, portait la lettre, sont telles et durent depuis si longtemps, qu'elles m'ont réduit à la plus impérieuse et absolue nécessité, pour ma défense et ma conservation naturelle, de chercher un port où je pusse sauver ma personne, et la mettre à l'abri de cette mer pleine de tempêtes, que soulève avec tant de furie et depuis tant d'années contre elle, la passion de certains ministres, ainsi que cela est notoire au monde entier. » Le fugitif cherchait à émouvoir le cœur et à provoquer la curiosité de la princesse en se représentant à elle comme une de ces *monstruosités de la fortune*, capables d'exciter l'étonnement et dignes d'obtenir la sympathie du genre humain.

Il en coûtait au célèbre espagnol de quitter le sol de la patrie ; enfin il se décida le 24 novembre à passer, dit-il, *le Rubicon* (*), c'est-à-

(*) Relaciones de Antonio Perez ; p. 167 et s.

Digitized by Google

dire à franchir les Pyrénées. Il partit et entra en France le même jour à minuit. *La neige des montagnes le reçut favorablement et fût comme l'abri le plus naturel qu'il put avoir en ce temps.* Il marchait avec si grande peine, à cause de la délicatesse de sa complexion, et parce que ses souffrances avaient *amoindri ses os, fatigué son corps et son âme*, qu'il fallait le porter à bras dans certains passages élevés, et, dans d'autres, mettre les manteaux sur la glace pour qu'il pût y marcher. En fuyant d'Espagne avec son ami Martin de la Nuça, ils avaient formé le projet d'aller droit à Saint-Savin, pour faire dans ce saint monastère, profession publique de leur foi. La rigueur de la route les obligea de prendre le chemin le plus court.

Pérez arriva enfin à Pau, le 26 novembre. Il avait pris pour se déguiser le costume d'un simple laquais. A l'entrée de la ville, le capitaine de la garde lui demanda qui il était, où il allait, d'où il venait. Il répondit qu'il était espagnol, et qu'il cherchait un gentilhomme dont il donna le signalement. Quelques instants après, il retrouva son fidèle Gil-de-Mesa, qui lui apportait une réponse favorable de la princesse. Elle autorisait Pérez à séjourner dans la ville, ou à la traverser pour aller plus loin, à traiter les affaires qu'il voudrait, et à vivre dans sa religion en toute liberté.

Digitized by Google

Catherine avait fait davantage. Elle avait donné des ordres pour que des cavaliers fussent au devant de Pérez et lui servissent d'escorte. Cet accueil, ces honneurs, accordés à un proscrit encore couvert des vêtements les plus grossiers, et à peine échappé au supplice des meurtriers, flattèrent singulièrement le nouveau venu. Il se hâta de se rendre au château pour remercier la princesse dont l'âme avait été si compatissante à ses malheurs.

La fuite d'Antonio Pérez en Béarn était un double sujet de colère pour Philippe II ; elle lui enlevait sa vengeance, et plaçait à côté de ses ennemis un homme qui avait reçu des confidences, dont la divulgation pouvait être si dangereuse.

Tous les moyens furent employés pour rappeler Antonio en Espagne par de belles promesses qui lui furent faites au nom du roi, du vice-roi, du ministre et même des inquisiteurs.

La cour d'Espagne, déconcertée dans ces négociations pour enlever Pérez à l'étranger, résolut de le faire tuer, et organisa de nombreux complots contre sa personne et sa vie. Ce projet commença à recevoir son exécution à Pau même. On chercha des contrebandiers, qui voulussent joindre au commerce des marchandises le commerce du sang, en procurant la mort de Pérez. On s'adressa aussi

Digitized by Google

à un Génois Fràncisco Mayorini, qui, après avoir été l'ami de Pérez paraissait être en froideur avec lui. Francisco reçut des offres de récompenses, de grâces, d'indulgences, *pourvu qu'il fit ce que le roi voulait qu'on fit d'Antonio Pérez.* Cet homme eût-il un moment la pensée de se rendre à ces propositions ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avoua que dix jours après à Pérez les tentatives que l'on avait faites auprès de lui.

Un des anciens compagnons de Pérez, nommé Burcès, se laissa séduire et promit de l'assassiner. Le complot heureusement fut découvert et Burcès fut condamné à mort. Pérez eût la générosité d'implorer sa grâce auprès de madame Catherine, qui, après avoir adressé au condamné les paroles les plus sévères, laissa à Pérez le droit d'en disposer.

La haine implacable de Philippe II ne se ralentit jamais : elle poursuivit partout son ancien ministre. La France le protégea en sévissant contre ses persécuteurs, et Pérez, en lutte pendant cinq ans contre son roi, fut assez habile et assez heureux pour échapper aux supplices d'Espagne, aux flammes de l'inquisition, aux poignards, aux balles, au poison des assassins, payés à grands frais pour l'immoler.

Un jour on parlait beaucoup à Pau d'une dame



Digitized by Google

béarnaise, (*) qui ne manquait ni de beauté, ni de galanterie, ni de distinction : c'était une maîtresse femme, amazone et chasseresse, courant sans cesse à cheval, comme l'on dit *par monts et par vaux*. Elle parut s'émouvoir vivement au récit des infortunes d'Antonio Pérez ; elle voulut le lui entendre répéter et personne ne savait conter avec plus de charme et d'esprit que le noble Espagnol. C'était en effet un (**) homme très aimable, de beaucoup d'autorité et de savoir, remarquable par la douceur de ses manières. D'une constitution maigre et d'une santé faible, l'empreinte des souffrances qu'il venait d'éprouver rendait sa figure plus intéressante encore. Toujours ami des plaisirs, il était porté à saisir avec empressement un remède aux ennuis de l'exil en répondant aux grâcieuses avances que lui faisait la belle Béarnaise. Elle mit tout en jeu pour lui plaire, elle réussit; mais, Pérez aussi

(*) *Que llegò la cosa, quando estava en Paü Antonio Pérez, tentar à une senora de quellos confines hermosaça, galanaça, gentilaça, muy dona, una amazona en la caça, y un cavallo, de monte y ribera (como dize) como si trataran de matar à Algun Samson, etc.* Relaciones, *p.* 176 *et s.*

(**) *Antonio Pérez... è persona discretissima, gentile, di molta creanza et sapere, il quale con la sua dolce maniera, etc. E persona macilente, di non moltà sanità, assai dissordinato et amissimo de suoi commodi e piaceri, et hà caro d'esser stimato e presentato.* ( Relazione delle cose di Spagna, *f°* 378 ).

Digitized by Google

parvint à lui inspirer un vif sentiment. En cherchant à s'emparer de lui, elle se laissa vaincre elle-même, et finit par lui faire confidence un jour de son terrible secret. La cour d'Espagne désirait à tout prix et par tous les moyens obtenir la vie de Pérez. Pour venir à bout de ce nouveau Samson, elle avait eu recours à une autre Dalila. La jeune dame avait reçu dix mille écus et six chevaux andaloux, pour se rendre à Pau afin de se lier avec Pérez, de le charmer par sa beauté, de l'inviter à venir chez elle pour, ensuite, le livrer pendant la nuit ou le laisser enlever, dans une partie de chasse.

La curiosité de connaître un homme dont le nom faisait tant de bruit, lui fit agréer les offres de la cour d'Espagne. Plus tard, elle se félicita d'avoir accepté la mission de perdre Pérez, parce qu'elle trouva ainsi l'occasion de le sauver.

Elle n'avait pas eu de peine à attirer dans sa maison le célèbre exilé et à se lier avec lui. « Elle » venait aussi, dit Pérez, me voir dans ma de- » meure. Messagers et billets allaient pleuvant. » Il y eut plusieurs parties de plaisir ; mais, » en fin de compte, le bon naturel de la dame » et son attachement pour moi l'emportèrent » chez elle sur l'intérêt, ce métal de bas aloi, » qui souille plus que tout ce que l'amour peut » se permettre, en sorte que ce fut elle-même

Digitized by Google

» qui vint me révéler la machination d'un bout » à l'autre avec les offres faites et tout ce qui » s'en suivait. Elle fit bien plus encore; elle » m'offrit sa maison et le revenu qui en dépen- » dait, avec une si vive tendresse (s'il faut juger » de l'amour par les démonstrations), qu'il n'y a » bon mathématicien qui n'eût dit qu'il y avait » entre cette dame et moi échange et communauté » astrologique. » Le calme de la cour de Pau ne pouvait convenir long-temps à Pérez; il quitta bientôt Catherine pour aller trouver Henri IV, qui lui confia des missions auprès d'Elisabeth, reine d'Angleterre (*).

Laissons cet homme de passions et d'intrigues et saluons la bienvenue au château de Pau d'Auguste de Thou, cet historien d'un loyal caractère, qui, à un savoir immense unissait la noblesse des sentiments et la simplicité des manières (**).

De Thou avait trente et un ans, lorsque, après de lointains et curieux voyages, il parcourut nos

(*) Pérez publia ses *relaciones* sous le pseudonyme de Raphaël Peregrino en 1594. Cet ouvrage eut six éditions. Celle que je cite est de 1654; c'est un volume in-18 de 1126 pages contenant les œuvres complètes de Pérez. M. Philarète Chasles a inséré un remarquable article sur Pérez *littérateur*, dans la *Revue des deux mondes* (t. 22, p. 701); et M. Mignet a publié un très beau travail sur le *ministre* de Philippe II. *Journal des savants* et vol. in-8° 1845, imprimerie royale.

(**) Trente années de la vie d'Henri IV, par M. R. de L.

Digitized by Google

contrées, où il a pu s'entretenir avec Henri IV en venant de quitter Montaigne. Dans ses mémoires, il raconte une ascension intéressante du célèbre de Candale sur un de nos pics (*), lorsque celui-ci accompagna aux eaux de Béarn, proche de Pau, Henri d'Albret, roi de Navarre. Il est à regretter que de Thou soit si succinct dans les récits de ses excursions. Ce ne sont pas les beautés de la nature qui le frappent, ce seraient plutôt les curiosités historiques qu'il découvre sur son passage. Après avoir traversé Tarbes, Campan, Lourdes, Pontacq avec quelques personnes qui l'accompagnaient, « ils » arrivèrent à Pau (je cite textuellement ses mé- » moires). Le roi Henri et la reine Jeanne sa mère » ont fort embelli cette ville par un château et des » jardins magnifiques. On y voit des berceaux de » feuillage d'une hauteur surprenante. Ils trouvè- » rent à Pau la princesse Catherine, sœur du roi de » Navarre : elle les reçut avec toutes les marques » possibles de bienveillance. Thumeri et de » Thou.... allèrent aux bains du Béarn, qui ne sont » éloignés de Pau que de sept lieues. Ce sont

(*) Palma Cayet dans *ses annotations* de la Navarride, parle du pic de midi, *lou piec de myeydi* où au bas on meurt de chaud et en haut on meurt de froid. Il y monta en 1591, et y trouva gravé sur une pierre le nom de Candale qui avait atteint le sommet en 1552. On appelait les trois pointes *las très sérous* (les trois sœurs) et d'autres les appelaient *las très herrours* les trois horreurs.

Digitized by Google

» des sources d'eaux souffrées qui sortent des
» Pyrénées.... Elles sont si légères et si subtiles,
» que toute leur force se perd dans un moment, à
» moins qu'on ne les prenne au sortir de la source.
» De Thou avait avec lui un jeune Allemand, qui,
» quoique fort sobre, en buvait tous les jours
» cinquante verres dans une heure. Pour lui, pen-
» dant sept jours, il en prit vingt-cinq verres à
» chaque fois plutôt par plaisir que par nécessité.
» Quoiqu'elles ne le purgeassent point, il en res-
» sentit un grand soulagement, avec un mer-
» veilleux appétit, un sommeil tranquille, et une
» légéreté surprenante répandue par tout le corps. »

On aime à retrouver dans notre château *ce grand auteur, ce fidèle historien*, comme l'appelait Bossuet (*). Catherine, en lui faisant accueil, pressentait peut-être les services que le président de Thou devait rendre un jour à son frère : sans doute aussi, elle se plut à profiter des conversations de ce jeune savant, qui, *plein de l'idée d'écrire l'histoire*, allait fouillant toutes les archives, consultant toutes les bibliothèques, compulsant tous les ouvrages connus, et interrogeant tous les personnages politiques, tous les hommes instruits qu'il avait le bonheur de rencontrer. Victor Palma Cayet joua un grand rôle à la cour de Catherine.

(*) Hist. des variations ; ch. 38 et 39.

Digitized by Google

Né de parens très pauvres, il fut à Genève le domestique, l'élève et le prosélyte de Calvin. Il acquit de grandes connaissances dans les langues orientales; plus tard, il devint ministre à Poitiers, puis à Montreuil, chez le célèbre de la Noue, et enfin, en Béarn chez la princesse de Navarre. C'est à Pau, qu'il écrivit plusieurs ouvrages, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans ses préfaces. Cet homme d'un immense savoir, abjura un jour le protestantisme et devint docteur en théologie à la faculté de Paris.

Sa conversion en entraîna plusieurs autres. « Cela, dit un auteur, (*) mit en si mauvaise humeur ses anciens confrères les ministres, qu'ils se déchaînèrent furieusement contre lui; ils le chargèrent d'une infinité d'injures et tachèrent de le flétrir par mille horribles calomnies. »

Que d'imputations lui furent adressées? On l'accusa d'avoir écrit l'apologie des lieux de débauche, d'avoir eu le cœur trop sensible aux charmes d'une demoiselle; mais, voici le reproche le plus grave que je laisse formuler à Théodore Tronchin, professeur protestant de Genève : (**) « Pierre Cayet fut accusé par témoins dignes de » foi, d'avoir communication avec les démons. Il » se révolta contre la vraie religion. Ensuite il fut

(*) Maimbourg, préface de l'histoire de la ligue.
(**) Défense de nos versions 1620.

Digitized by Google

» tellement abandonné de Dieu, qu'il contracta
» avec Satan sous le nom de *Terrier*, prince des
» esprits souterrains, se donna à lui corps et âme,
» à présent et à jamais, à condition que lui pro-
» mit ledit esprit qu'il le rendrait heureux à dis-
» puter contre ceux de la religion et le rendrait
» accompli en la connaissance des langues. Ce
» contrat signé de sang fut trouvé après sa mort
» et a été vu par plusieurs des gens du roi. »

D'autres auteurs affirment que le diable se saisit de Cayet après sa mort, et l'enleva avec lui corps et âme, ne laissant que des pierres dans son cercueil. Ce qui paraît certain, c'est que Cayet, pendant son séjour à Pau, s'adonnait tellement aux sciences curieuses qu'on le nommait *Petrus Magus* (*).

Je pourrais ici raconter avec quel succès les sciences occultes étaient pratiquées dans ce temps-là par les hommes les plus éminents (**), tandis que les juges impitoyables (***) faisaient brûler les sor-

(*) Lisez dans les aventures du Baron de Feneste ; ch. 12, l. 2, p. 88, éd. de 1727, les étranges aventures racontées par d'Aubigné : *Monsieur Cahier m'a montré des libres de magie compousez par lui de dus pieds de haut, etc.*

(**) Voir le journal d'Henri III et la satire ménippée *verbo* magie, etc.

(***) Le parlement de Pau se montra si sévère, que le conseil du roi lui interdisit la connaissance des affaires de sorcellerie, par arrêt de 1670.

Digitized by Google

ciers qui ne l'étaient pas assez pour prévoir et éviter le sort qui les attendait.

Au milieu de la cour de Catherine jetons un regard sur ces jeunes seigneurs, le long estoc à la garde croisée, les grosses chausses, les jarretières houppées, le pourpoint collé sur le corps, la grande fraise bien goudronnée, la moustache, la barbe et chapeau à l'espagnole.

Parmi eux voyez ce jeune cavalier qui, à dix-neuf ans, sera conseiller de Navarre et chambellan avec un traitement de deux mille livres. « Il n'y en avait pas alors de plus considérable (*). » Il ne faut point qu'on lui dise qu'il sent encore le lait de sa nourrice : il est toujours prêt à tirer l'épée, et à venger par le sang la moindre imprudence de parole. Comment passe-t-il son temps à Pau ? Il va nous le dire lui-même (**) : « Il ne fut question pendant tout notre séjour en Béarn, que de réjouissances et de galanterie. Le goût de Madame, sœur du roi, pour ces divertissements nous était d'une ressource inépuisable. J'appris auprès de cette princesse le métier de courtisan dans lequel j'étais fort neuf. Elle eut la bonté de me mettre de toutes ses parties, et je me souviens qu'elle voulut bien m'apprendre elle-même le pas d'un ballet qui fut exécuté avec beaucoup de magnificence. »

(*) Mémoires de Sully, t. 1, p. 110, éd. de 1827.
(**) Idem, t. 1, p. 81.

Digitized by Google

Ce jeune duelliste, galant et danseur sera plus tard le sage, l'austère Sully (*).

Diane d'Andouins, dite *la belle Corisande*, était la maîtresse d'Henri IV et l'amie de Catherine. Elle demeurait à Pau où elle rendit souvent d'importants services au roi de Navarre, soit par son influence sur le peuple, soit par son influence très-grande sur l'esprit de la princesse.

Catherine restait à Pau sans se marier, cependant jamais princesse ne se vit recherchée par un plus grand nombre de prétendants. Palma Cayet en a fait la récapitulation détaillée et complète; parmi eux figurent *Monsieur*, depuis duc d'Alençon, *le duc de Lorraine* (qui fut plus tard beau-père de Catherine), Philippe, roi d'Espagne, le duc de Savoie, le roi d'Ecosse, le duc d'Anhalt, le duc de Montpensier, le comte de Soissons.

C'est ce dernier prince qui avait inspiré une passion profonde à la sœur d'Henri IV, dont le cœur était aussi aimant, mais plus fidèle que celui de son frère. Le comte de Soissons, après avoir plu d'abord au roi de Navarre, encourut sa disgrâce pour toujours. Henri, dont le caractère était ouvert et loyal, ne pouvait souffrir le comte, toujours sé-

(*) D'après la tradition, il habitait à Pau une maison qui existe encore avec son ancien caractère, en face de l'entrée du château d'Henri IV.

Digitized by Google

rieux et dissimulé. Il l'accusait aussi d'avoir aspiré à se faire subroger à sa place, avec l'aide du Pape, de l'Espagne et de la Ligue (*).

Rien ne put changer les sentiments de Catherine. Durant vingt-cinq ans elle conserva son premier amour. Elle repoussait tous les prétendants, et attendait. Dans sa douce mélancolie, elle ne laissa jamais échapper une plainte, et semblait se complaire dans une lointaine espérance, en répétant ce vers :

**Grata superveniet quæ non sperabitur hora !**

Henri IV employait l'influence de Corisande sur l'esprit de sa sœur pour lui faire oublier le comte de Soissons (**), mais lorsque la comtesse de Grammont, dont la beauté s'effaçait (***), vit son royal amant la trahir, elle voulut se venger (****) en rallumant les flammes assoupies de Catherine et du comte de Soissons. Elle leur fit signer une promesse réciproque de mariage, et le mariage aurait eu lieu sans la résistance de Palma Cayet. Pour la vaincre, le comte alla jusqu'à menacer de le tuer, mais ce courageux ministre lui répondit froidement qu'il aimait autant mourir de la main d'un

(*) Mémoires de Sully ; t. 1, p. 217 et 399.

(**) Lettres d'Henri IV ; t. 2, 400.

(***) *Elle était devenue fort grosse, grasse et rouge de visage.* Journal du règne d'Henri III ; t. 1, p. 270.

(****) De Thou l. c. 1.

Digitized by Google

prince que de mériter de périr de la main d'un bourreau en trahissant son roi (*).

Henri IV fut furieux contre Corisande (**) et chargea Sully d'aller retirer la promesse de mariage. C'est dans les mémoires de Sully (***) qu'il faut lire le *frémissement* que lui donna cette commission. Il s'en acquitta avec plus de finesse que de franchise : il trompa habilement Catherine et Corisande, et l'union projetée fut rompue.

En parcourant le château et les ombrages qui couvrirent jadis le Castet Beziat, l'imagination se plait à repasser le roman des amours de la princesse de Navarre ; amours qui durèrent un quart de siècle ; roman, où l'intrigue se poursuivait entre Catherine et le comte de Soissons d'un côté, Henri IV et Sully de l'autre, et Corisande tantôt du parti du frère, tantôt du parti de la sœur, selon qu'elle était inspirée par l'amour ou la jalousie.

Lorsque notre Henri, *ce parvenu légitime*, fut enfin tranquillement assis sur le trône de France, il appela Catherine auprès de lui, désireux de lui faire oublier, par un mariage convenable, celui dont il avait empêché la réalisation.

Catherine fut obligée de quitter Pau pour aller

(*) Voir une note des amours d'Alcandre.

(**) Voir, notamment une lettre où il lui dit : *Toutes personnes qui voudront me brouiller avec ma sœur je ne leur pardonneray jamais.* — Lettres, t. 3, p. 362.

(***) Tom 2. l. 6.

Digitized by Google

rejoindre son frère. La nouvelle de son départ jeta l'alarme dans le cœur des Béarnais. Ils comprenaient la perte immense qu'ils allaient faire. C'était leur dernière princesse qui allait leur être ravie. C'était leur protectrice, leur orgueil et leur amour, qui allait abandonner le château, à jamais déshérité de ses maîtres et de ses rois.

Ils ne négligèrent rien pour retenir Catherine. Cette princesse était si sensible à l'amour de son peuple, qu'elle aurait cédé à ses prières et renoncé au Louvre pour le palais de ses aïeux, mais au-dessus de toutes ses affections dans ce monde, se plaçait l'attachement profond qu'elle avait voué à son frère. Lui obéir, était son devoir le plus sacré, être auprès de lui, son bonheur le plus grand.

Elle n'osait pas cependant prononcer l'arrêt de son départ irrévocable. Elle n'avait pas la force de dire à ses amis éplorés : je vous quitte pour toujours.

Ayant invité un jour à Castet-Béziat les personnes qui lui étaient les plus chères, Catherine écrivit sur les parois du mur, ces paroles significatives : *Quò me fata vocant !*

Pendant qu'elle allait se laver les mains avant de se mettre à table, ses convives ajoutèrent au-dessous : *Ne quò ne te fata vocant.*

Lorsque l'heure de partir fut venue, la désolation la plus grande se répandit dans la ville. Le peuple en foule accourut aux portes du château.

Digitized by Google

L'émotion générale qui régnait dans toute la population ébranla le courage de Catherine vivement attendrie. Pour adoucir les regrets des Béarnais, elle aurait voulu leur donner et se donner à elle-même l'espoir d'un retour certain. Une femme de la ville, interprète des sentiments de tous, lui adressa ces paroles prophétiques bien souvent répétées par nos pères : *Ah! Madame! plan vedem l'anado, como de boste may, mes no veyram pas la tornada.* « Ah! Madame! nous voyons bien le départ, comme celui de votre mère, mais nous ne verrons pas le retour. »

Henri IV entoura sa sœur unique de soins et d'affection, autant que d'égards et d'honneurs. Elle avait partagé toutes ses idées, il voulut lui faire partager ses nouvelles croyances. Catherine était douée d'une trop grande fermeté de caractère pour abandonner facilement sa nouvelle religion; cependant elle consentit à se faire instruire pour plaire au roi. Elle se décida enfin à un mariage tardif. Les archives du château ont conservé *les pactes de mariage d'entre hault et puissant prince Henry, duc de Lorraine, et Madame Catherine, princesse de France et de Navarre, sœur unique du roy,* 1598. C'est le 31 janvier 1599 que le mariage fut célébré. En 1604, Catherine, qui n'avait plus revu sa ville de Pau, mourut à l'âge de 46 ans, précédant de six années son frère dans la tombe.

Digitized by Google

# CHAPITRE X.

## Louis XIII au château de Pau.

Le château de Pau était arrivé au plus haut degré de splendeur sous Henri II et Jeanne d'Albret dépossédés du royaume de Navarre; il commença à tomber dans l'abandon sous Henri IV, devenu souverain du beau royaume de France. Il dut ainsi sa prospérité aux malheurs, et sa décadence à la gloire de ses maîtres.

Il en coûte toujours à un peuple d'abdiquer son langage, ses vieilles habitudes, sa nationalité. Ce

Digitized by Google

ne fut pas sans une longue résistance que le Béarn put se résoudre à échanger son titre d'Etat indépendant contre celui de simple province. Pour vaincre cette résistance et rétablir la religion catholique abolie, il fallut que Louis XIII en personne se rendit à Pau (*) : c'est la dernière page de l'histoire béarnaise.

Henri IV, quoique chef des huguenots, avait donné toujours des preuves d'un esprit de tolérance d'autant plus admirable, que c'était une vertu presque inconnue à son siècle. Après son abjuration et son avènement au trône, il chercha, mais inutilement, à venir en aide aux catholiques béarnais, qui avaient peine à se relever de la longue persécution sous laquelle ils avaient succombé pendant le règne de Jeanne d'Albret.

Le Béarn, que revendiquait la France comme une province récemment acquise, tentait de retenir son indépendance. Les ordres envoyés de Paris avaient perdu toute leur force en arrivant à Pau. Les Etats-généraux demandèrent à Louis XIII la restauration du catholicisme en Béarn, et la réu-

(*) Ce voyage m'avait paru si intéressant, que j'avais recueilli sur ce sujet dans la bibliothèque Mazarine à Paris des documents que nos vieux écrivains béarnais regrettaient de n'avoir jamais pu découvrir. Mon travail parut dans le *Mémorial des Pyrénées* (6 et 8 avril 1838). Je dis ceci, afin de n'être point accusé d'avoir fait des emprunts à ceux qui ont écrit après moi.

Digitized by Google

nion (*) définitive de cette souveraineté et du royaume de Navarre à la couronne de France. Le clergé de France, qui tenait ses assemblées aux Augustins, éleva aussi d'énergiques réclamations.

Le roi rendit, en 1617, un édit pour ordonner en Béarn la main levée des biens ecclésiastiques. Le conseil de Pau refusa d'enregistrer cet édit. Le 2 février 1618, Louis XIII, siégeant lui-même en son conseil, renouvelle son ordonnance; nouveau refus du conseil de Pau. Le 18 septembre 1620, il envoie des lettres de jussion. Le conseil persiste dans sa résistance. Le roi se sentit blessé dans son autorité et dans son ardent désir de se montrer le zélé défenseur de la religion catholique.

De grandes luttes s'élevèrent à cette époque entre les catholiques, appuyés sur la puissance lointaine du roi de France, et les calvinistes forts des sympathies populaires et du pouvoir dont ils jouissaient encore. Ces querelles, autrefois si intéressantes, aujourd'hui oubliées, firent apparaître, dans l'un et l'autre camp, des hommes supérieurs.

Marca et Lescun, tous deux conseillers au conseil souverain de Béarn, furent les chefs, l'un du parti catholique, l'autre du parti protestant.

(*) Il n'est pas jusqu'à ce mot qui ne fut l'objet de discussions très-vives. Les protestants voulaient qu'on dit *union* et non *réunion*. Les catholiques répondaient que du temps de Clovis et de Gontran, le Béarn était *uni* à la France.



Digitized by Google

Pierre de Marca (*), né à Gan près de Pau, le 23 janvier 1594, devait mourir archevêque de Paris le 22 juin 1662. Il est devenu un des *plus brillants ornements de l'église gallicane*. Racine vante *ses hautes lumières;* d'Aguesseau le cite comme *un des plus grands esprits de son siècle;* Bossuet le proclame *un homme d'un beau génie*.

Lescun (**), homme de cœur et de talent, aurait pu être à Rome, comme l'a dit le P. Mirasson, un Brutus sous les rois, mais à coup sûr il eut été un Catilina sous les consuls. Il serait devenu une des gloires de son pays, s'il n'en avait été le constant agitateur. Luttant toujours, soit avec la parole, soit avec la plume, soit avec l'épée, même quand la défaite de son parti rendait ses efforts inutiles, il finit par porter sa tête sur l'échafaud. Son *Apologie des églises réformées* suscita les plus vives controverses. Dans ces questions d'autrefois, on est étonné d'en retrouver plusieurs qui ont reparu lors des débats sur la loi des émigrés, et qui n'ont pas été discutées avec plus de talent ni d'éloquence.

(*) J'ai placé en tête des *Antiquités du Béarn* par Marca, une Notice Biographique sur ce célèbre béarnais. A l'aide de manuscrits précieux, trouvés notamment à la Bibliothèque Impériale, je crois avoir rectifié de graves erreurs échappées à tous les biographes.

(**) M. Pardeillan-Mezin, ancien préfet, qui possède un véritable talent d'écrivain, a publié un bel article sur Lescun dans l'*Album Pyrénéen*, 1841, p. 54.

Digitized by Google

Les calvinistes étaient en majorité au conseil de Pau. Toutes les tentatives essayées pour vaincre leur obstination avaient été infructueuses. Louis XIII, se trouvant à Bordeaux, résolut d'aller en Béarn lui-même pour montrer à ses sujets qu'ils avaient un maître (*). Il hésita long-temps avant de s'aventurer dans nos contrées, *lieux aspres et affreux*, comme disait un écrivain de son temps (**); il chargea le conseiller d'état Renard d'aller intimer ses dernières volontés.

Renard portait un nom malheureux. Les Béarnais sont naturellement railleurs, et les plaisanteries font toujours effet sur le peuple. Dès que l'arrivée de l'envoyé de Paris fut connue, des attroupements se formèrent à Pau. Les huguenots de la ville et des environs, poussés par les ministres, conduits par les diacres, suivis par les écoliers, se rendirent à la demeure du nouvel arrivant qu'ils assiégèrent. Ils avaient attaché à leurs bonnets, en signe de ralliement, des queues de renard : leurs cris : *au renard! au renard! allons tous à la chasse et forçons-le dans sa tanière;* leurs décharges con-

(*) Je persiste à soutenir ce fait, malgré une bienveillante réfutation du baron de Vallier, qui a prétendu, dans un article du *Mémorial des Pyrénées*, du 9 mai 1837, que je me trompais, et que le désir de voir le berceau de son père fut le principal but du voyage de Louis XIII.

(**) Sossi, *vie d'Henri IV*.

Digitized by Google

tinuelles de pistolets, privaient de tout repos le conseiller d'état en mission et lui faisaient craindre pour sa vie. Comptant peu sur le gouverneur du château, qui paraissait accorder toutes ses sympathies aux protestants, il se hâta de partir; il fut arrêté entre Pau et Orthez et ses papiers lui furent enlevés.

Les historiens des deux partis racontent des phénomènes étranges qui coïncidèrent avec le départ du commissaire du roi. D'abord il y eut un tremblement de terre si violent « *qu'il semblait*, dit un auteur, *que le Béarn voulut sortir du Béarn pour n'être pas complice de sa révolte.* » C'était le 3 juillet 1620; les tours du château s'ébranlèrent; plusieurs croisées tombèrent, et des murailles s'entrouvrirent; on entendit au loin la grande cloche de la cathédrale de Lescar sonner d'elle-même. Ce n'est pas tout; près de Pau on aperçut, dit-on, dans les airs, là une croix rouge, ici des lances de feu qui s'entrechoquaient. La pierre d'un sépulcre ruissela de sang.... La crédulité populaire acceptait comme vrais les récits les plus merveilleux. Les chefs des catholiques et des protestants interprétaient ces prodiges comme une menace du ciel contre leurs adversaires. Les esprits étaient vivement émus. Les huguenots ordonnèrent un jeûne universel.

Renard, réfugié chez l'évêque de Dax, avait porté plainte des outrages qu'il venait de recevoir.

Digitized by Google

Louis XIII, en apprenant le mépris de ses ordres et l'insulte faite à son envoyé, résolut de ne plus tolérer tant d'audace. Rassuré et excité par les conseils de Bérulle et de Marca, il se décida enfin à partir lui-même pour le Béarn, comptant par sa présence triompher de tous les obstacles. « C'était, dit un écrivain de l'époque, espérer » contre toute espérance : tant les Béarnais avaient » paru jusqu'alors déterminés à ne rien céder. »

Le gouverneur du Béarn et le premier président du conseil de Pau se rendirent auprès du roi, uniquement pour chercher à le dissuader d'entreprendre ce voyage. Sa résolution fut inébranlable. Il part. A peine arrivé à deux lieues de Bordeaux, il s'arrête dans un petit village nommé Preignac; il hésite; il recule devant les difficultés de la route. Il espère que l'édit sera enfin exécuté : il attend dix jours avec grande impatience et tourmenté par un violent ennui. Son espoir fut trompé. Ce n'est pas que les approches du roi de France n'eussent jeté quelque alarme en Béarn. Il s'y était glissé des abus; il y avait eu des usurpations de pouvoir; des réformes pouvaient paraître indispensables ; il fallait éviter l'œil du maître. Les Béarnais essayaient de gagner du temps pour amuser le roi par des paroles, en attendant que l'hiver, venant à leur secours, rappelât à Paris le jeune prince, pressé, sans doute, de retrouver les plaisirs de la

Digitized by Google

capitale. Dans cette intention, deux conseillers furent députés vers le roi qui attendait encore à Preignac.

Ils lui remontrèrent les difficultés qui s'étaient opposées à la vérification de l'édit : ils voulurent lui persuader qu'une sédition violente avait éclaté dans la ville : le peuple, soulevé par le baron de Bénac, ne les avait pas laissés libres dans leurs délibérations, et les avait forcés à ne point exécuter ses ordres. Toutefois ils donnaient au roi l'assurance que le temps ne pouvait manquer de calmer les esprits, et que le meilleur moyen d'être obéi, c'était de savoir attendre.

Le roi ne répondit rien. Les efforts tentés pour l'empêcher d'accomplir son voyage, lui en démontrèrent l'utilité. Il fixa son départ pour le lendemain.

Les députés de Pau cherchèrent alors à lui représenter, sous les plus sombres couleurs, les périls de la route (*). Ils lui firent une effrayante peinture de ces *vastes déserts* des landes dans lesquelles il allait s'engager ; de ces régions sté-

(*) *Viarum asperitates, loca avia et inaccessa, pabuli et comeatus penuriam, vastitatem, sterilitatem, et solitudinem atque hinc inediam et castrorum vel sine ferro magnâ ex parte jacturam, totius statûs Benearnensis perturbationem et in armis coactionem, ac etiam fluminum ac fontium veneficia minabantur.* — Botereius.

Digitized by Google

riles et sauvages où les habitations sont si rares. Là, disaient-ils, nul moyen d'échapper à la famine et à une mort sans gloire; et puis comment résister à la fureur des Béarnais? L'exaltation du désespoir pouvait les pousser à semer du poison dans les ruisseaux et les fontaines. On n'osa pas le dire à Louis XIII, mais on eût été bien aise de lui faire entendre que les six cantons du Béarn pouvaient facilement lever six mille hommes en état de lui fermer le passage. Toutes ces remontrances, loin d'intimider le roi, ne firent que le raffermir dans son projet.

Le 10 octobre, il entra dans les landes, à la tête d'une armée peu nombreuse et fatiguée. Quelle marche longue et pénible dans ces tristes solitudes que n'égaie d'autre verdure que celle des pins! On ne rencontrait que de pauvres villages disséminés de loin en loin. Sur la route que suivit Louis XIII, de Bordeaux à Pau, il n'existait que deux petites villes, Roquefort et Grenade. En passant à Uzeste, patrie du pape Clément V (*), le roi et toute sa cour déplorèrent le vandalisme des huguenots qui avaient violé et détruit le magnifique tombeau de marbre que la famille de Clément, enrichie par ses bienfaits, lui avait élevé au

(*) *Clément V.... fut tiré de son tombeau, dissipé et mis en pièces et après plusieurs injures bruslé publiquement.* Sponde, *Les Cimitières sacrez* (sic), p. 81.

Digitized by Google

lieu où fut son berceau. Après avoir couché successivement à Casenoue et à Roquefort, le roi arriva le 13 à Grenade, premier bourg de Béarn.

En voyant Louis XIII si près d'eux, les habitants de Pau conçurent de sérieuses alarmes. Il fallait à tout prix l'éloigner. On céda. L'avocat-général du conseil souverain fut député vers le roi pour tâcher de l'arrêter en chemin, en lui remettant l'arrêt de la main levée des biens ecclésiastiques, tant de fois refusé jusqu'alors. Le gouverneur du château, le marquis de la Force, renouvela ses instances pour persuader au roi de s'éloigner *de ces lieux écartés, où l'ombre de son nom à peine était connue*, et lui faire comprendre qu'il pouvait s'épargner les fatigues d'un voyage devenu tout à fait inutile.

Louis XIII répondit aux députés, que, dans leur intérêt, il devait se rendre à Pau. Il avait besoin de raffermir leur autorité, bien faible évidemment, puisque tous leurs efforts, dont il était loin de douter, avaient été si long-temps impuissants pour faire exécuter ses volontés. Il leur déclara que, dans deux jours, il serait dans leur ville.

Le 14, le roi coucha à Arzacq. Là, on vint le consulter sur le cérémonial à observer pour son entrée à Pau. Il répondit, et je répète ses paroles: « *Qu'il entrerait dans Pau comme souverain de* » *Béarn, s'il y avait une église pour y aller des-* » *cendre; mais que, s'il n'y en avait pas, il ne vou-*

Digitized by Google

» *lait ni de cérémonie d'entrée, ni de poële, pour*
» *ce qu'il serait mal séant à sa piété de recevoir des*
» *honneurs en un lieu où il n'y avait ni église, ni*
» *autel, pour y rendre grâces à Dieu, protecteur des*
» *rois qui l'avait jusque-là conduit par la main avec*
» *toutes sortes de bénédictions en son voyage.* »

Peut-être ai-je trop insisté sur des détails minutieux; mais aujourd'hui que les chemins de fer et la rapidité des courriers effacent les distances, n'est-on pas étonné de lire, dans les historiographes du temps passé, les magnifiques éloges donnés à l'héroïsme du roi de France pour avoir, malgré les fatigues et les périls, entrepris le grand voyage de Bordeaux à Pau! Ils font aussi une curieuse description de la capitale du Béarn. Ils parlent de ses maisons basses et peu nombreuses: du gave dont les eaux, trop indociles pour la navigation, sont fécondes en truites et en saumons, et riches en paillettes d'or: mais ce qui excita leur admiration, ce fut notre beau château et ses magnifiques jardins (*).

(*) *Regia est Palium, seu Palum, seu Padum, quam Gavus, præceps fluvius ex Pyrenæis ortus alluit, quique ob defrænatos fluctus navium non est patiens, feræ tructarum et salmonum, in cujus arenis ramenta auri leguntur. Quùmque depressis domibus sit despicabile* EXIMIO CASTRO VIRIDARIOQUE AMŒNISSIMO EMINET. — *Nullo ambitu murorum, municipio quàm oppido similius, nec ullâ re memorabili magis inclarescit, gloriaturque quàm Henrici IV ortu et natalibus..... Delineatio Benearni.* Botereius, p. 66.

Digitized by Google

L'arrivée du roi de France fut à Pau un grand événement. Il fit son entrée le jeudi 15 octobre. A la tête de son escorte marchaient en ordre les gardes et les régiments d'infanterie ; venaient ensuite les vélites et les cuirassiers, enfin les Suisses. La présence de tous ces soldats et l'éclat de toutes ces armes flattèrent peu les Béarnais. Cet appareil militaire leur donnait l'air de vaincus. Blessés dans leur amour propre national, ils voyaient dans le roi de France un ennemi plutôt que le fils de leur bon Henri. « On remarqua, dit le *Mercure* du temps, que S. M. ne fut pas accueillie dans Pau avec l'applaudissement que les sujets sont accoutumés de faire paraître à la vue de leur prince, et, chose étrange ! on avait même soustrait les vivres pour l'obliger d'en désemparer promptement. »

Le roi passa la journée à l'*ouie* des harangues. Heureusement presque toutes furent brèves. Il reçut avec bienveillance le gouverneur, M. de la Force ; puis le conseil en robes rouges : il se composait de deux présidents, de deux avocats-généraux et de dix conseillers. Après le conseil, vint la chambre des comptes. Les ministres protestants se présentèrent aussi, mais ils durent attendre long-temps dans l'antichambre ; les deux évêques de Lescar et d'Oloron arrivèrent à la tête d'un clergé pauvre et peu nombreux ; ils furent aussitôt admis auprès du roi ; ce qui blessa singulière-

Digitized by Google

ment les protestants, désolés de voir les catholiques reconquérir sur eux la préséance.

Le samedi 17, Louis XIII se rendit à Navarrenx, place regardée alors comme très-forte. Il se hâta de revenir à Pau, où il avait convoqué les Etats de la province. La première séance eut lieu le 19 octobre. Les évêques et le clergé siégèrent au premier rang. Ils ne faisaient que reprendre la place dont ils avaient été dépossédés. Les Etats prêtèrent serment de fidélité, et le roi jura *au Dieu vivant*, selon l'ancienne formule (*) des seigneurs béarnais, le maintien des Fors, privilèges et libertés du pays.

Le mardi suivant, l'église de Saint-Martin, voisine du château et la plus ancienne de la ville, fut rendue avec une grande pompe au culte catholique auquel elle avait été enlevée il y avait soixante ans. Une seule chapelle catholique était tolérée au fond de la ville. Le roi alla y chercher processionnellement le Saint-Sacrement pour le transférer à l'église de Saint-Martin, où venaient d'avoir lieu les purifications d'usage. Jamais plus magnifique procession n'a paru ni avant, ni depuis cette époque, dans les rues de la ville de Pau. Le dais de soie, sous lequel reposait la Sainte Hostie, res-

(*) Voir le serment de Louis XIII dans la *Compilacion d'auguns priviledges.*

Digitized by Google

plendissait de l'éclat de cierges innombrables; il était escorté par des évêques, des archevêques, des cardinaux, et porté par quatre princes et ducs: le roi, avec toute sa cour, suivait à pied, tête nue, un cierge à la main, et derrière lui se pressaient plus de dix mille catholiques, venus de toutes les parties de la province pour assister à la solennelle restauration de leur culte. Ils mêlaient aux chants des prêtres, des vivats pour le roi. Tandis qu'ils répandaient des larmes de joie, les protestants versaient des pleurs de rage. Ils contemplaient cette procession avec un désespoir qui n'était égalé que par leur étonnement. Ils ne s'expliquaient pas ce respect profond pour l'hostie que peu de jours auparavant, le prêtre, le seul qui fut dans la ville, n'osait porter au malade qu'en la cachant sous le manteau.

Après la messe, chantée avec beaucoup de solennité, le roi rentra au château et son dîner fut servi. On lui offrit des plats du pays que son illustre père aimait, et il trouva fort de son goût une soupe bien connue en Béarn sous le nom de *garbure* (*).

Le dîner terminé, le roi se rendit encore à l'église pour entendre un sermon de son confesseur, le P.

(*) *Moretum*, c'est ainsi que Grammont la nomme en latin. Heureusement qu'il a soin d'avertir dans une note qu'il a voulu dire *garbure*.

Digitized by Google

Arnoux, qui avait pris pour texte : *Quàm terribilis est locus iste! non est hic aliud nisi domus Dei! porta cœli* (que ce lieu est terrible et ce n'est rien moins que la maison de Dieu et la porte du ciel). Le prédicateur annonça hautement que le roi, malgré tout son zèle pour la sainte cause, ne prétendait nullement faire violence aux consciences; qu'il voulait offrir à tous ses sujets les moyens de se sauver, mais qu'il n'entendait contraindre personne. Ces paroles furent accueillies avec satisfaction par les protestants, heureux d'obtenir une tolérance dont ils n'avaient guère donné l'exemple.

Louis XIII s'occupa des affaires du pays avec autant d'ardeur que de celles de la religion. Il fit paraître, le même jour, un édit qui proclamait la réunion à la couronne de France, tant du royaume de Navarre que de la souveraineté du Béarn et des vallées d'Andorre et de Donesan. Les deux conseils furent confondus en un seul parlement (*), érigé aux mêmes honneurs et pouvoirs que les autres cours du royaume. Sa résidence fut fixée à Pau. Il fut composé de quatre présidents, de vingt-deux conseillers, d'un procureur-général et de deux avocats-généraux.

Louis XIII fonda le collége de Pau qu'il confia

(*) J'ai publié les curieuses oppositions de la cour de St-Palais et l'habile réfutation de l'avocat-général Du Hau.

Digitized by Google

aux Jésuites, et il donna mille écus aux Capucins pour bâtir une maison.

Il ne resta que cinq jours dans le palais de ses pères, qu'il dépouilla de belles tapisseries et d'objets précieux, dont il fit don aux églises (*) et aux couvents.

Après avoir laissé des garnisons dans les villes principales, il se hâta de revenir à Bordeaux. De là, il prit la poste pour Paris, où il rentra le 5 novembre suivant.

La rebellion protestante avait reçu de Louis XIII le coup mortel; cependant les dernières convulsions de son agonie furent quelquefois terribles.

Le château de Pau devint tour à tour le théâtre de controverses religieuses et de luttes à main armée.

On lit dans un manuscrit que, dans la grande salle du palais d'Henri IV, eurent lieu, pendant plusieurs jours, de solennels débats entre le P. Daniel, provincial des capucins, et Charles, pasteur et professeur de théologie à Orthez. A ces discussions savantes présidaient le gouverneur de Pau, l'évêque de Lescar, douze catholiques et douze protestants.

(*) M. le baron d'Henneville m'a communiqué *un inventaire* (signé Louis) *des tapisseries et autres meubles qui avoient servi à la cérémonie faicte dans l'église de Pau le mardi vingtième octobre mil six cents vingt. Lesquelles tapisseries et autres meubles Sa Majesté a depuis lors données à la dite église pour l'ornement et la décoration d'icelle.*

Digitized by Google

Henri IV avait demandé au pape des prédicateurs pour ramener le Béarn, sans secousse et par la persuasion, à la foi antique. Malheureusement la conversion d'un parti, naguère tout puissant, est difficile, quand cette conversion doit ressembler à une soumission forcée. Les huguenots, fiers de leur majorité numérique, voulurent recourir à des moyens extrêmes, aux conspirations, à la guerre ouverte pour lutter contre le triomphe des catholiques.

Il fallut que le duc d'Epernon se rendit en Béarn avec une armée. Il entra en vainqueur dans le château de Pau. Le marquis de la Force fut privé de toutes ses pensions et destitué du gouvernement dn Béarn, que le roi confia au maréchal de Nemours. Lorsque la révolte eut été vaincue, M. de la Force sut faire agréer à temps sa soumission et obtint plus tard le bâton de maréchal de France.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CHAPITRE XI.

## Les Béarnais célèbres.

DEPUIS Henri IV, aucun prince célèbre n'a reçu le jour dans le château de Pau, mais plusieurs grands hommes sont nés non loin de ses tourelles. Dans ce palais abandonné par les rois, faut-il faire apparaître tous les Béarnais illustres qui sont venus y chercher des inspirations de grandeur et de gloire?

Henri IV n'avait pas terminé sa vie, que la ville de Pau donnait naissance à un brave, au maréchal de Gassion (*). Voyez-le, bien jeune encore,

(*) Gassion est né en 1609 et mort en 1647. J'avais essayé, à l'aide de documents assez peu connus, d'écrire sa biographie. Des fragments de mon travail ont été publiés dans l'*Histoire de Béarn* par M. Mazure, et dans l'*Album pyrénéen*, 1840, p. 185.



Digitized by Google

rêvant les brillants exploits des héros, tandis que son père voudrait lui inspirer le goût des sérieuses études du jurisconsulte. Il est brun et d'une taille médiocre; il a le front assuré, la contenance fière, l'œil perçant, la parole ferme, le ton impérieux: son corps de fer peut braver toutes les fatigues; son courage ne redoute aucun danger. Son esprit éclate en saillies que sa vivacité et son accent béarnais très-prononcé rendent quelquefois plus piquantes. Il ne faut jamais lui parler d'amour et de plaisirs; il a autant d'antipathie pour les femmes, que le bon Henri avait de penchant pour elles. Il ne comprend pas que l'on puisse admirer la beauté d'une jeune fille plus que celle d'un cheval. Il n'estime pas assez la vie, dit-il, pour qu'il veuille jamais en faire part à qui que ce soit.

Un jour, enfin, il quitta Pau n'ayant que 20 ou 30 sols (comme il le racontait plus tard à madame de Motteville), et portant ses souliers au bout d'un bâton sur l'épaule. Parti à l'âge de seize ans, il passa la vie dans des combats continuels, soit aux delà des Alpes, soit près des rives de l'Elbe ou de la mer Baltique, soit en France ou en Allemagne, et, lorsqu'après avoir résisté à seize blessures, il tomba sur le champ d'honneur à peine âgé de 38 ans, de simple cavalier, le brave Béarnais était déjà devenu maréchal de France et le plus grand capitaine de son temps; car ce n'est que plus

Digitized by Google

tard que Turenne et Condé acquirent toute leur renommée.

La maison de Gassion, fidèle à de nobles exemples, fut fertile en braves officiers-généraux qui, presque tous, périrent dans nos grandes batailles. L'aîné de la famille continua de siéger au parlement. Voyez, auprès de madame la présidente de Gassion un jeune page qu'elle a recueilli, et qu'elle veut faire élever parce qu'il annonce une intelligence supérieure : il se nomme Renaud d'Eliçagaray (*). Son enfance s'écoule au château d'Arbus, et c'est une fête pour lui quand

(*) Fontenelle et tous les biographes font naître Renaud en Béarn. L'auteur des *Souvenirs du Château d'Henri IV* a eu l'audace de fabriquer un titre pour prouver que ce célèbre marin était né à Pau, dans la maison de l'auteur, place des Corbeilles, et qu'il eut pour parrain Bernard d'Esparrebaque son aïeul, vice-amiral. Renaud appartenait à une modeste famille de la Basse-Navarre ; c'est ce qui résulte de son acte de baptême dont voici l'extrait fidèle, certifié par le vicaire d'Armendarits, le 17 mai 1742 : *Anno Domini 1652 secundâ februarii baptisavi Bernardum d'Elissagaray filium legitimum Chrysanti de Elissagaray et Mariæ de Guelendeguy conjugum. — Fuerunt patrini Bernardus Elissagaray et Joanna de Guelendeguy ambo è loco Armendarits.* — Franciscus Durruty vicarius.

Larra de Salagoity, professeur d'hydrographie, a laissé des documents inédits très-peu connus sur Renaud son contemporain et son compatriote. Il a paru enfin dans l'*Adour*, journal de Bayonne, une notice sur le célèbre inventeur des galiotes à bombes. Elle occupe quatorze feuilletons, du 21 juin au 29 juillet 1846 : l'auteur, aussi distingué que modeste, s'est caché sous le pseudonyme de *Joachim-Félix-Gratian.*

Digitized by Google

il vient visiter celui d'Henri IV. Il est d'une très-petite taille et on l'appelle *le petit Renaud*. Souvent il paraît distrait dans le monde ; c'est alors qu'il travaille en lui-même : il préfère les profondes méditations aux longues lectures. L'érudition sert au génie, mais le génie est quelquefois assez puissant pour s'en passer. La nature seule l'a fait géomètre. Le jeune page sera un jour l'ami de Mallebranche et de Vauban, l'inventeur des galiotes à bombe, l'auteur de la *théorie de la manœuvre des vaisseaux*. Espèce de guerrier amphibie, il se distinguera sur l'un et l'autre élément ; il deviendra lieutenant-général du roi d'Espagne et l'un des marins les plus estimés du roi de France.

Dans le palais même de Pau habitèrent les ducs de Grammont, vice-rois du Béarn : c'est là que fut élevé notamment le comte de Grammont (*) dont Hamilton nous a fait connaître l'esprit et les aventures. Cette illustre famille, qui a produit plusieurs maréchaux de France et plusieurs cardinaux, est chère à nos contrées, d'où elle est sortie, et pour lesquelles elle a toujours gardé une piété filiale.

Mais puis-je ici tracer les portraits en pied, ou même les simples bustes de tous les Béarnais dont les noms méritent d'être honorés par l'histoire ?

(*) Voir le spirituel discours de M. le proviseur Richaud, sur les Elèves célèbres du Collége de Pau, 1853, p. 8 et suiv.

Digitized by Google

Oserai-je parler de nos contemporains distingués pour lesquels la postérité n'a pas commencé encore ? Je ne hasarderai point ici de simples ébauches : un tel sujet fournirait la matière d'un beau travail.

Sans doute, je pourrais citer des noms béarnais qui ont brillé et qui brillent encore de nos jours, dans les régions politiques, dans la haute magistrature, dans l'industrie, dans les lettres et les arts ; mais on peut le dire, le pays d'Henri IV a été surtout la terre des braves.

Depuis 1789, il est sorti des Basses-Pyrénées plus de vingt officiers-généraux, dont quelques-uns sans doute comme le général Bosquet, sont loin d'avoir terminé leur glorieuse carrière. Le département a produit aussi deux maréchaux de France, le maréchal Bernadotte et le maréchal Harispe.

Le maréchal comte Harispe est né à St-Etienne-de-Baïgorry le 5 novembre 1768. J'aurais voulu reproduire en entier ses états de service : ce serait le plus bel éloge que l'on pourrait faire de sa bravoure. Nommé le 8 mars 1792 capitaine d'une compagnie franche du département des Basses-Pyrénées, il commanda les chasseurs basques pendant la première guerre d'Espagne. Selon les expressions d'un rapport officiel, *à force de sacrifices, de dévouement personnel, d'actions de courage et de valeur, il parvint à faire respecter de l'en-*

Digitized by Google

*nemi un point intéressant du territoire français enclavé en quelque sorte dans le territoire espagnol.* Les premiers lauriers sont les plus difficiles à cueillir. Depuis cette époque, le comte Harispe a pris part à nos plus mémorables campagnes : il a été blessé à la prise du camp d'Ispéguy, aux grandes batailles d'Iéna, de Friedland, de Quarté près de Valence, de Maria, de Toulouse enfin en 1814. Plusieurs fois il a eu des chevaux tués sous lui. Plusieurs fois la France a dû à son intrépidité le succès de ses armes. Il était général de division depuis le 12 octobre 1810, lorsqu'il fut élevé le 11 décembre 1851 à la dignité de maréchal de France.

Le maréchal Harispe joint à l'éclat de tant de gloire une simplicité de manières et une bonté extrême qui lui ont valu l'affection universelle de ses compatriotes, aussi bien que leur vénération profonde. Sans doute de doux liens de famille l'attirent souvent à Pau ; mais son nom doit figurer plutôt parmi les illustrations du pays basque que parmi les Béarnais célèbres.

Bernadotte au contraire a reçu le jour dans la ville même d'Henri IV. Il a prouvé que si le Béarn ne produisait plus de rois pour la Navarre et pour la France, il avait su en produire encore pour la Suède et la Norvège.

Digitized by Google

## CHAPITRE XII.

### Le Béarnais roi de Suède et de Norvège.

En parcourant les salles restaurées du château d'Henri IV, l'œil s'arrête sur des marbres précieux et des vases de porphyre envoyés par Bernadotte. A ce nom, l'étranger aime aussitôt à s'enquérir s'il existe des traits de ressemblance entre deux enfants de la même ville, qui ont mérité sur le trône où ils sont parvenus, le titre de *bon* aussi bien que celui de *grand*.

Je dirai ici avec franchise mon embarras d'auteur. D'un côté, je ne puis parler du château de

Digitized by Google

Pau, sans parler du roi de Suède. Soldat, c'est là qu'il fit ses premiers rêves de bataille et de gloire. Maréchal de France, il sollicita l'érection de ce manoir abandonné en palais impérial (*). Roi, il s'empressa de contribuer à sa décoration, en lui léguant un monument de son lointain souvenir.

D'un autre côté, pour tenir la plume de l'historien, il faudrait être impartial, et je l'avoue, si j'avais à dérouler la vie entière de Charles-Jean, la mémoire de ses bienfaits (**) m'inviterait à saisir l'occasion de faire ressortir surtout ce qu'il y avait de générosité dans ce noble cœur et de génie dans cette grande âme.

Une admiration franchement proclamée impose l'obligation de ne rien avancer sans preuves; mais elle fournit souvent à l'histoire des documents précieux qui auraient été négligés peut-être si une main dévouée ne les eut recueillis avec amour. On fait pénétrer plus avant dans la connaissance de ceux qu'on voudrait faire vénérer comme on les vénère soi-même. Pour n'emprunter des exemples qu'à la Biographie béarnaise, ne devons-nous pas les pages les plus intéressantes de la vie de

(*) Lettre adressée à l'empereur par le maréchal Bernadotte le 22 messidor, an XII.

(**) *Beneficiorum acceptorum commemoratio honesta est laudandi occasio.* Basil.

Digitized by Google

Marca à son cousin Faget ou à son secrétaire Baluse, de la vie du maréchal de Gassion à son chapelain Duprat, et enfin de celle d'Henri IV à son ami fidèle le célèbre Sully?

Jean-Baptiste Bernadotte est né à Pau le 26 janvier 1763 dans la rue qui porte aujourd'hui son nom (*). Henri Bernadotte, son père, appartenait à une famille de robe. M.lle de Saint-Jean, de Boeilh, sa mère, descendait des d'Abbadie de Sireix, ancienne maison d'*Abbés Lays* (**), dont les archives du château conservent encore les titres. Jean Bernadotte n'avait qu'un frère aîné, le baron Bernadotte, qui fut conservateur des eaux et forêts, et une sœur qui mourut très-jeune.

On éprouve un charme infini à étudier l'enfance des grands hommes pour rechercher si, au milieu des obscurités dont elle est quelquefois environnée, n'ont pas brillé des éclairs précurseurs de leur gloire future.

(*) C'est par erreur qu'une inscription en marbre porte que Charles XIV est né dans une petite maison de la rue de Tran. Il est certain que ce grand homme est né rue Bernadotte, n° 1. Le roi de Suède avait désiré acheter cette vieille maison. Il voulait l'offrir à la ville de Pau, et consacrer le bâtiment où il passa ses premières années à servir d'asile aux derniers jours d'anciens militaires. Des obstacles survenus de la part du propriétaire empêchèrent la réalisation de cette généreuse pensée.

(**) Voir Marca sur *les Abbés Lays* des Pyrénées.

Digitized by Google

Je ne répéterai pas tous les récits intéressants, mais peu authentiques, que j'ai appris des contemporains de Bernadotte. Voici cependant une légende fort étrange, retrouvée par M. Labassé, ancien juge de paix d'Aucun, dans les vieilles archives de ce canton. Ce qui la rend curieuse, c'est qu'elle remonte évidemment à une époque très-reculée :

Il y avait autrefois une fée dans la vallée d'Azun : cette fée fut condamnée à vivre dans un lac jusqu'à ce qu'elle put épouser un homme qui, après avoir mangé, serait à jeun. Or, un jour, d'Abbadie de Sireix allant visiter ses champs, voulut s'assurer si le blé était mûr; il cassa avec ses dents quelques grains qu'il rejeta aussitôt. Comme il passait en se retirant devant le grand lac, il vit tout à coup surgir du milieu des eaux une très-jolie fée, qui lui offrit de l'épouser. La proposition fut sur le champ acceptée. Cette fée le rendit heureux et puissant. Mais voilà que par une indiscrétion, il la perdit. Elle disparut. Cependant l'amour maternel est si fort, même sur un cœur de fée, qu'elle revint une fois au milieu de ses enfants. Elle leur prédit que, dans l'avenir, ils éprouveraient des malheurs, mais que de leur lignée sortirait un héros qui serait roi.

Les historiens les plus graves n'ont pas dédaigné quelquefois de rapporter les circonstances ex-

Digitized by Google

traordinaires dont la crédulité publique a souvent entouré le berceau des hommes célèbres. En les imitant je n'ai pas craint que la fable fit tort à l'histoire. Sans recourir à la féerie, n'y a-t-il pas d'ailleurs assez de merveilleux dans la vie de notre illustre Béarnais?

Bernadotte était destiné par son père à l'étude des lois. J'ai conservé des livres de droit qui lui ont appartenu, et qui sont annotés de sa main. Mais souvent peut-être il négligea les dossiers de procédure pour relire les fastes des vaillants capitaines. Cette lecture passait pour du temps perdu: elle devait servir de fondement à sa gloire.

Les hauts faits de Catinat plaisaient surtout à son imagination. Seulement il n'attendit pas, comme lui, d'avoir perdu sa première cause pour se dégoûter du barreau. Il le quitta avant d'avoir eu le temps d'y débuter. Tout porte à croire néanmoins que, sous les apparences d'une vie peu studieuse, son esprit n'était pas resté oisif, et que s'il n'eut pas envié la gloire des héros, il aurait acquis celle de l'orateur. Le style de sa correspondance de soldat ou de sous-officier décèle une haute intelligence cultivée par les lettres.

L'art de la parole qu'il avait appris pour le barreau lui servit au milieu des batailles. Ses détracteurs les plus injustes s'accordent à dire qu'il pos-

Digitized by Google

sédait au plus haut degré l'éloquence du champ d'honneur. Souvent sa voix apaisa la foule séditieuse et irritée ; souvent, elle ramena les bataillons mis en déroute par la mitraille ennemie. Ses harangues, aussi bien que son épée, ont remporté des victoires. Il mérita d'être comparé à l'Hercule gaulois tenant à la bouche des chaînes d'or.

Dans sa jeunesse, Bernadotte ne s'était pas mis par ses études trop au-dessus de ses camarades pour être puni de sa supériorité par l'envie. Sa bonté se laissait voir plus que son esprit : il avait une séduction de manières qui lui firent à Pau beaucoup d'amis, et qui, jusques sur le trône, lui fut utile pour gagner les cœurs.

Lorsque son heure fut venue, à 17 ans, il embrassa la profession des armes qu'il avait long-temps rêvée. On a dit qu'il ne s'était décidé à quitter son pays que pour fuir la révoltante partialité de sa mère pour son frère ; c'est un fait inexact, accrédité par ses biographes, et qui doit être réfuté. Madame Bernadotte avait peut-être pour l'aîné quelque prédilection, mais elle chérissait son second fils, dont elle était vivement aimée. En lisant les lettres les plus intimes du jeune militaire, on est touché de l'expression affectueuse de ses sentiments sincères de piété filiale. Son père vivait

Digitized by Google

encore (*) et s'opposa vainement à son départ. Gassion, comme Bernadotte, avait été obligé de faire violence à ses parents pour prendre la carrière des armes, tandis que Marca contraria la volonté paternelle en préférant la robe à l'épée. Que de grands hommes auraient manqué leur destinée si l'irrésistible instinct d'une vocation mystérieuse ne les eut fait dévier de la route que leur famille voulait imposer à leur avenir !

Durant près de dix ans, Bernadotte, simple soldat ou sous-officier, eut à lutter contre les maladies, les privations, les contrariétés de tout genre qui semblaient vouloir éprouver son âme.

Dans une lettre écrite à son frère, le 16 mai 1793, il lui envoyait une note contenant ses états de service. La voici :

**Jean-Baptiste Bernadotte, né le 26 janvier 1763 à Pau.**
**Soldat, le 3 septembre 1780.**
**Grenadier, le 20 mai 1782.**
**Caporal, le 15 juin 1785.**
**Sergent, le 31 août 1785.**
**Fourrier, le 21 juin 1786.**
**Sergent major, le 11 mai 1788.**
**Adjudant, le 7 février 1790, dans le 60e régiment.**

(*) Henry Bernadotte, père du roi, fut enseveli au cimetière de Notre-Dame à Pau, le 31 mars 1781, ainsi que cela résulte du registre des sépultures de l'église de S.t-Martin.

Digitized by Google

**Passé du 60e régiment, à son grade d'ancienneté sur l'arme, lieutenant dans le 36e régiment, le 6 novembre 1791; adjudant-major, le 30 novembre 1792. »**

Il ajoute qu'il a rang de capitaine, 13 années de service et 2 campagnes. Ce document autographe rectifie plusieurs erreurs, notamment celles-ci : Bernadotte est né en 1763, et non en 1764, comme on l'a écrit : Il se nommait *Jean-Baptiste*, et non *Jules* : il n'était en 1792 que capitaine, et non colonel, comme on l'a prétendu. Les premiers degrés de la hiérarchie militaire furent les seuls difficiles à franchir pour notre Béarnais. Il ne lui fallait que l'occasion de paraître : cette occasion s'offrit à lui, lorsqu'il n'était encore que simple adjudant. La première fois qu'il se montra, il fit mieux qu'un acte de courage, il fit une bonne action.

Son colonel le marquis d'Ambert allait être victime d'une émeute soulevée contre lui à Marseille. La populace, avec toute son effervescence méridionale, se livrait à de graves excès; le marquis était sur le point d'être égorgé... Bernadotte, réunissant quelques soldats, vole au secours de son chef. Sans doute, il eût payé cher sa généreuse audace, s'il n'eût eu que son sabre contre la foule irritée; mais il parle, et son noble langage est écouté; son énergie et son élo-

Digitized by Google

quence triomphent. Il arrache aux assassins leur proie : son colonel lui doit la vie.

Le jeune Béarnais fixa l'attention publique, et son nom fut signalé à Louis XVI lui-même ; mais la révolution marchait à grands pas, et lorsqu'elle paraissait destinée à briser tous les trônes, Bernadotte ne se doutait guère qu'elle devait un jour en élever un pour lui et pour sa race.

Enfin, après l'avoir chèrement gagnée et longtemps attendue, il obtint l'épaulette de lieutenant ; le bâton de maréchal lui coûta moins de peine à conquérir. Plusieurs historiens rapportent que le colonel M. de Bourlard, en complimentant le nouvel officier, lui prédit de glorieuses destinées. Dans cette lettre, que j'ai vue copiée de la main de Bernadotte et envoyée à sa famille, (*) on ne trouve point de prophétie, mais un témoignage de la plus sincère estime.

Racontons ici comment notre béarnais devint colonel : je tiens ce récit d'un témoin oculaire. Un jour son régiment est surpris par des forces considérables; toute résistance parait impossible. Le colonel et les officiers supérieurs cherchent leur salut dans la fuite. Bernadotte prend le commandement : il ordonne une manœuvre avec tant d'habileté et l'exécute avec tant d'énergie, que

(*) Cet autographe appartient à M. le baron Bernadotte, grand croix de l'Etoile Polaire, chevalier de la Légion-d'Honneur.

Digitized by Google

l'ennemi étonné, au lieu d'avancer, recule. Le général Custine, qui de loin avait admiré ces évolutions, accourt, appelle l'officier qui a sauvé le régiment. Bernadotte se tait, mais son nom vole dans toutes les bouches ; il cherche à excuser ses chefs; son éloquence pour cette fois ne réussit pas. Le général lui donne les plus grands éloges et le nomme colonel sur le champ d'honneur. J'ai insisté sur ce fait, parce que l'histoire ne l'a pas recueilli. Je passerai vite sur ceux qu'elle a inscrits à chacune de ses pages, en rappelant les célèbres victoires de cette grande époque.

Le moment favorable était venu pour Bernadotte de déployer son génie ; chaque nouveau grade était pour lui l'occasion de développer des qualités nouvelles, et quelles que furent les positions qui s'offrirent à lui, il sut toujours s'élever à leur hauteur.

A peine colonel, il est chargé du commandement d'une brigade. Il avait trop de franchise pour cacher sa pensée, et trop de générosité pour approuver les hommes de sang, qui déshonoraient la France au dedans, tandis que nos armées la couvraient de gloire au dehors. Il est dénoncé au comité de salut public : un émissaire, envoyé pour l'arrêter, arrive à propos pour être témoin d'une victoire de Bernadotte.

Digitized by Google

Au lieu de l'échafaud, il demande pour lui les épaulettes de général.

Le jeune colonel les refusa. Il ne voulut les accepter que lorsqu'il les eut mille fois gagnées en prenant une part héroïque aux combats de l'armée du Rhin, commandée par Custine, et aux expéditions de l'armée du nord, commandée par Kléber.

Après la bataille de Fleurus, le 8 messidor an II (26 juin 1796), Kléber s'approchant de Bernadotte, lui dit : « Il faut que vous acceptiez le grade de général de brigade ici, sur le champ de bataille où vous l'avez si bien mérité. Si j'éprouve encore un refus, c'est que vous n'êtes plus mon ami. »

Le nouveau général acquit bientôt la réputation d'un héros. Kléber dans ses rapports *ne pouvait*, disait-il, *trop louer le général Bernadotte, toujours sous le feu le plus vif, dirigeant ses dispositions avec un sang-froid héroïque, et décidant du sort des batailles par son courage infatigable et son intrépidité.* La campagne de l'an II était à peine terminée, que notre brave béarnais fut récompensé de sa participation glorieuse à la prise de Maëstricht, par les étoiles du général de division.

C'est dans l'histoire du temps qu'il faut lire le récit, de tous ses combats, de toutes ses victoires,



Digitized by Google

de tous ses actes d'héroïsme. Le ministre de la guerre, dans un message officiel, écrivait : *Quant au général Bernadotte*, (il commandait alors l'armée de Sambre et Meuse) *la république est accoutumée à voir triompher ceux de ses défenseurs qui lui obéissent.* Voici le portrait que faisait de lui un vieux soldat témoin d'une de ses batailles : *Il fallait le voir au milieu de ses troupes ; ses traits largement dessinés exprimaient une animation sublime : des jets de flamme partaient de ses yeux ; sa longue chevelure nue était agitée par les vents ; enfin, en voyant sa haute stature dépasser de toute la tête celle des soldats qu'il cherchait à réunir, on eût dit le Dieu des armées, descendu dans la lice pour ranimer le courage des combattants.* »

Parmi les généraux de l'époque, Bernadotte d'après madame de Staël, (*) était le seul qui réunît les qualités d'un homme d'état et d'un grand militaire. Une étude de son génie sous ce double rapport entraînerait trop loin, si on voulait le suivre, s'élevant par la puissance de son mérite aux plus hautes dignités comme ambassadeur, ministre, conseiller d'Etat, maréchal de France, chef de la 8e cohorte de la Légion-d'Honneur,

(*) Considérations sur la Révolution Française, 3e partie, ch. 29.

Digitized by Google

gouverneur du Hanovre, prince de Ponte-Corvo. Comblé de tant d'honneurs et de gloire, Bernadotte n'aspirait qu'au repos. Il sollicitait sa retraite que Napoléon refusait de lui accorder, lorsqu'un événement inattendu vint changer ses destinées.

Charles XIII roi de Suède avait adopté pour héritier le prince de Holstein Augustenbourg. Ce prince un jour tomba foudroyé par une attaque d'apoplexie. C'est alors que les Etats du royaume, appelés à choisir un successeur au trône, élurent, le 20 août 1810 le prince de Ponte-Corvo, sur la proposition du roi Charles XIII, dont il devint le fils adoptif.

Ce n'est pas à Napoléon que Bernadotte dut sa couronne. Ces deux grands capitaines ne s'entendaient pas toujours. Au moment de l'élection, le consul de France à Stockolm agit avec tant de passion contre le candidat français, que celui-ci demanda et obtint son rappel.

Voici une anecdote que nous laisserons raconter à un auteur contemporain, madame de Staël : « Loin que Napoléon eût souhaité que le prince de Ponte-Corvo fût choisi par la nation suédoise, il en était très mécontent, et Bernadotte avait raison de craindre qu'il ne le laissât pas sortir de France. Bernadotte a beaucoup de hardiesse à la guerre ; mais il est prudent dans

Digitized by Google

tout ce qui tient à la politique, et, sachant très bien sonder le terrain, il ne marche avec force que vers le but dont la fortune lui ouvre la route. Depuis plusieurs années, il s'était adroitement maintenu auprès de l'empereur entre la faveur et la disgrâce ; mais, ayant trop d'esprit pour être considéré comme l'un de ces militaires formés à l'obéissance aveugle, il était toujours plus ou moins suspect à Napoléon, qui n'aimait pas à trouver réunis dans le même homme un sabre et une opinion. Bernadotte, en racontant à Napoléon comment son élection venait d'avoir lieu en Suède, le regardait avec ses yeux noirs et perçants, qui donnent à sa physionomie quelque chose de très singulier. Bonaparte se promenait à côté de lui, et lui faisait des objections que Bernadotte réfutait le plus tranquillement qu'il pouvait, tâchant de cacher la vivacité de son désir. Enfin, après un entretien d'une heure, Napoléon lui dit tout à coup : *Eh bien! que la destinée s'accomplisse!* Bernadotte entendit très vite ces paroles; mais il se les fit répéter, comme s'il ne les eût pas comprises, pour mieux s'assurer de son bonheur. *Que la destinée s'accomplisse!* dit encore une fois Napoléon; et Bernadotte partit pour régner en Suède. »

Quelles furent donc les véritables causes de l'élévation du prince de Ponte-Corvo? Interrogeons

Digitized by Google

ceux qui assistèrent à ce grand événement. Un suédois les explique ainsi : « Il nous fallait un homme d'Etat, ferme et résolu, capable d'assurer l'ordre intérieur fortement ébranlé et d'en imposer à l'esprit révolutionnaire ; il nous fallait un pilote qui eût vu des tempêtes : nous tournâmes les yeux vers la France. Il nous fallait un capitaine capable de nous défendre et de nous venger : nous cherchâmes parmi les généraux français. Il fallait enfin que ce chef joignît aux vertus guerrières la sagesse de l'administrateur et une vie sans tache. Notre choix fut bientôt fait : Hanovre et Hambourg parlaient haut. »

L'empereur, avant d'accorder au prince de Ponte-Corvo des lettres d'émancipation, voulut lui imposer des conditions qui furent refusées. Comme maréchal de l'empire, Bernadotte n'aurait pas accepté, sans l'autorisation de son souverain, l'offre même d'une couronne. Comme roi, il ne lui convenait pas de régner sous les ordres d'un autre.

Jusqu'ici la vie de l'illustre béarnais a été pour tous celle d'un héros. Il y a tant d'hommes petits, que l'on ne saurait comprendre les haines qui s'attachent à ceux qui sont véritablement grands, si l'on oubliait que le génie humain est toujours condamné à traîner à sa suite l'envie qui travaille à rabaisser ce qu'on ne

Digitized by Google

peut égaler. Est-il une gloire où l'œil des contemporains n'ait essayé de trouver une tache? On a fait un grave reproche à Bernadotte : on a prétendu qu'après être devenu Suédois, il oublia un jour qu'il était né Français.

Cela est-il vrai? Le prince royal de Suède eût le malheur d'avoir une grande lutte à soutenir contre l'empereur. Napoléon et Bernadotte, malgré leur peu de sympathie personnelle, s'estimèrent toujours. Napoléon combla Bernadotte de dignités. Bernadotte exposa mille fois sa vie au service de Napoléon.

Le fils adoptif de Charles XIII, libre de ses serments envers la France, pouvait-il trahir ceux qu'il venait de contracter envers la Suède! Pouvait-il laisser violer son territoire et l'abandonner à la domination de l'étranger? Après l'invasion de la Poméranie Suédoise, quand les bonnes relations qui unissaient sa patrie-mère et sa patrie adoptive menacèrent de se rompre, quelles angoisses déchirèrent son âme! Il faut voir dans ses lettres tous ses efforts pour ramener Napoléon à des idées de paix! « Sire, lui écrivait-il, l'humanité n'a déjà que trop souffert : le sang des hommes inonde la terre depuis vingt ans, et il ne manque à la gloire de Votre Majesté que d'y mettre un terme... Sire, quoique Suédois par honneur et par devoir, je m'identifie encore par mes vœux à cette belle

Digitized by Google

France qui m'a vu naître, et que j'ai servie fidèlement dès mon enfance. Chaque pas que je fais en Suède, les hommages que j'y reçois, réveillent dans mon âme ces beaux souvenirs de gloire qui ont été la principale cause de mon élévation, et je ne me dissimule pas non plus que la Suède, en me nommant, a voulu payer ce tribut d'estime au peuple français. »

Les écrivains les plus hostiles sont forcés eux-mêmes de rendre à Bernadotte un commencement de justice. « Quand après le désastre de Waterloo, dit Sarrans (*), les alliés manifestèrent un instant le monstrueux projet de partager la France, le prince royal ne dissimula pas son indignation, et il écrivit à l'empereur Alexandre que l'existence de ce royaume était un des éléments nécessaires de l'équilibre européen. Ce qui demeure établi dans l'histoire, c'est que Bernadotte réprouva avec persévérance et fermeté la nouvelle croisade qui fondit sur la France : c'est qu'il revendiqua pour ce pays le droit de régler ses destinées comme bon lui semblerait. »

Mais voici notre Béarnais jugé par Napoléon lui-même : « *Je ne puis dire qu'il m'a trahi : il était*

(*) Je citerai surtout son *Histoire de Bernadotte*, parce que l'esprit de parti rend cet auteur si souvent injuste, que lorsqu'il rend hommage à la vérité ses éloges ne peuvent être suspects de partialité.

Digitized by Google

*devenu Suédois en quelque sorte, et n'a jamais promis que ce qu'il avait l'intention de tenir. Ni lui, ni Murat, ne se fussent jamais déclarés contre moi, s'ils avaient cru que je pusse être détrôné. Ils désiraient voir mon pouvoir abaissé et non détruit.* » (*)

Malgré les paroles amères qu'on avait à tort peut-être prêtées à Napoléon (**) contre Charles-Jean, jamais celui-ci ne manqua de respect à sa mémoire. En apprenant sa mort, voici ce qu'il écrivait à son fils : « *Depuis ma lettre écrite,* » *j'ai reçu la nouvelle que le plus grand capi-* » *taine qui ait paru sur la terre, après Jules* » *César, venait de terminer sa carrière à Sainte-* » *Hélène. Il a rendu le dernier soupir en cos-* » *tume militaire et l'épée au côté. L'on doit re-* » *gretter qu'un génie si vaste, un homme si ex-* » *traordinaire, n'ait pas toujours pu trouver* » *dans ses ministres des hommes amis de l'hu-* » *manité et partisans de sa gloire. Si, comme* » *Henri IV, il eût eu Sully, il eût régénéré* » *l'Europe.* »

Reprenons le cours des événemens. Après avoir

(*) Napoléon en exil, t. 2, p. 401.

(**) Lisez dans l'*Histoire de Charles XIV de M. Touchard-Lafosse* (t. 3, p. 241), l'appréciation faite par Bernadotte lui même des passages du *Mémorial de S.t-Hélène* où l'on fait parler Napoléon sur son compte.

Digitized by Google

comblé de joie les derniers jours de Charles XIII et ajouté à sa couronne de Suède celle de Norwège, Bernadotte fut appelé à lui succéder le 5 février 1818. En montant sur le trône, il prit le nom de Charles XIV Jean. Son avènement fut accueilli par les plus éclatantes démonstrations de sympathies populaires. Obligé d'adopter une devise selon l'usage des anciens rois de Suède, il prit ces mots : *l'amour du peuple est ma récompense.* Tous les souverains s'empressèrent de le reconnaître, même le roi déchu Gustave IV, qui lui écrivit pour le féliciter (*).

Si Bernadotte, comme prince royal, a été exposé en France aux calomnies et à l'injustice d'un parti, comme roi, il a conquis l'admiration du monde. Sous son gouvernement a commencé une ère de renaissance pour la presqu'île scandinave. Des dix-sept règnes qui se sont succédés en Suède depuis Gustave I.er, celui de Charles-Jean a été un des plus longs, et le seul où le royaume ait joui

(*) On sait que la couronne de Suède était élective. Gustave IV fut déposé, abdiqua et reconnut Charles-Jean. Son fils, colonel autrichien, prenait le titre de Wasa, quoiqu'il ne descendit pas de ce héros. La race du grand Wasa (qui devait passer pour un usurpateur aux yeux des légitimistes de son temps) cessa de régner lors de l'abdication de la reine Christine. Gustave IV descendait d'Adolphe de Holstein-Eutin, fils du coadjuteur de l'évêque de Lubeck, appelé au trône de Suède le 3 juillet 1743 seulement.

Digitized by Google

d'une tranquillité non interrompue (*). Pendant ces trente années de paix, la sollicitude du roi n'a pas cessé de tendre au développement de toutes les améliorations physiques, intellectuelles ou morales, et d'imprimer un nouvel essor à tous les progrès matériels et politiques. La justice, les finances, l'armée, les travaux publics, l'instruction populaire, les sciences, les diverses branches de l'administration ont fixé l'attention de son puissant génie. Parmi les grands travaux qui auraient seuls suffi pour classer le nom de Charles-Jean au rang des bienfaiteurs de son royaume, il suffit de citer le canal de Gothie qui unit aujourd'hui la mer du Nord à la Baltique. Cette entreprise immense, exécutée dans l'espace de seize années, sans surcharge pour l'Etat, à la manière des Romains, par l'armée elle-même, affranchit le commerce des droits considérables, des grands dangers, des longs détours du passage du Sund, facilite l'exploitation des forêts et de mines abondantes, et vivifie, en les rendant fertiles, de vastes contrées, longtemps désertes, qui déjà se couvrent d'une population industrieuse et active. Les faits du gouvernement de Charles XIV sont si éclatants qu'ils ont forcé les détracteurs les plus violents du prince

(*) Voir un curieux tableau à l'appui de ce fait dans le *Recueil des exposés de l'administration du Royaume de Suède* 1840, par Landblad.

Digitized by Google

royal à se taire ou à admirer l'administration du roi.

« La Suède, dit Sarrans (t. 3, p. 306), a reconquis aujourd'hui son individualité politique. Elle possède une puissance d'argent, de système, de gloire, d'opinion, une prépondérance enfin, qui marque son rang dans l'ordre européen, et donne à son alliance une valeur réelle, qui n'appartient pas moins au génie organisateur de Charles-Jean, qu'aux évènements dont ce prince sut tirer un merveilleux parti. En un mot, c'est sous le règne de Bernadotte qu'une grande nationalité s'est reconstituée dans le nord de l'Europe, et ce règne vivra respecté dans l'histoire, non seulement pour avoir fondé l'indépendance de la presque île scandinave, mais aussi pour avoir su vaincre la difficulté de gouverner, à différents titres, deux peuples régis par des institutions essentiellement dissemblables. »

En ouvrant la diète de 1840, Charles-Jean, chargé d'ans et de gloire, prononça un des plus beaux discours qui soit sorti d'une bouche royale. Approchant du terme d'une illustre carrière, le roi voulut rendre compte à son peuple de la mission qu'il lui avait confiée, et lui faire entendre de graves paroles, de nobles avis. Le vieux monarque rappelle le passé, les engagements qu'il avait pris envers la nation qui l'adoptait, et ses efforts pour les tenir. Il avait proclamé en prêtant serment en 1810 « que la paix était le seul but glorieux d'un gouvernement éclairé,

Digitized by Google

parce que ce n'est point l'étendue d'un état qui en constitue la force et l'indépendance ; ce sont ses lois, son commerce, son industrie, et, par dessus tout son esprit national. »

Voici comment il raconte les monuments de gloire qu'il laissera à sa mort :

« Ces monuments sont les ressources que vous ne possédiez pas à mon arrivée ; ces monuments sont l'extinction de votre dette extérieure et de la presque totalité de celle de l'intérieur... Ces monuments sont le creusement de vos canaux, le déblayement des fleuves et des rivières, le percement de nouvelles routes, les forteresses qui s'élèvent, les ports et les môles qui ont été construits, vos magasins et vos arsenaux, une armée de plus de 100,000 hommes, une flotte côtière d'environ 250 chaloupes et yoles canonnières, une augmentation de la grande flotte, en frégates et vaisseaux neufs, une agriculture qui se perfectionne chaque année, une industrie manufacturière plus que doublée dans plusieurs branches essentielles, les revenus des douanes presque triplés en diminuant les droits d'entrée et de sortie, une population approchant de celle de la Suède et de la Finlande avant la perte de cette province, c'est-à-dire plus d'un quart au delà de celle que j'ai trouvée à mon arrivée. Je ne vous parlerai pas du plus étonnant de tous, celui de la réunion d'un peuple qui, depuis la première époque de votre histoire, était presque continuellement en opposition avec vous. Dieu qui m'entend, Dieu que j'invoque pour la continuation de vos prospérités présentes, connaît le désir ardent que j'ai eu de vous rendre heureux.

Digitized by Google

Si je n'ai pu y parvenir. complètement par suite de l'inconstance de notre humanité, j'ai au moins réussi, par sa divine protection, à vous arracher du malheur où vous étiez réduits, et à diminuer vos besoins et vos souffrances.... »

Il fut donné au bon roi de continuer, pendant quatre ans encore, à faire le bonheur de ses peuples. C'est le 8 mars 1844, que Charles-Jean rendit le dernier soupir en prononçant le nom d'Oscar et en jetant un regard de tendresse sur la reine, sa digne compagne.

Un noble suédois nous écrivait : *Nous avons perdu notre grand et bon roi et notre douleur égale, s'il est possible, notre perte. Dieu ayant marqué le terme, il faut encore le remercier de n'avoir pas permis que cette héroïque vie se terminât dans les vulgaires misères, qui trop souvent flétrissent nos derniers jours. Jusqu'à l'heure suprême, le roi a été fort, a été grand, a été* LUI. »

J'ai laissé courir la plume sans avoir la force de l'arrêter, et cependant, c'est ici que je devais commencer; car, ce sont les détails intimes de la vie de Bernadotte, que je m'étais promis surtout de recueillir.

Tous ceux qui ont vu Charles-Jean, s'accordent à dire, avec Benjamin Constant, qu'il avait quelque chose de chevaleresque dans la figure, de noble dans les manières, de fin dans l'esprit,

Digitized by Google

qui en faisait un homme très remarquable. « C'était, dit un écrivain anglais, une organisation puissante, faite pour commander aux hommes. Son œil d'aigle juxta-posé auprès d'un nez recourbé, offrant une ressemblance avec cet oiseau de triomphe, n'avait jamais perdu l'étincelle qui l'animait. » L'âge ne voulait pas blanchir sa belle chevelure, et aucune ride, à une vieillesse avancée, ne paraissait sur son front qui semblait fait pour porter la couronne.

Nos deux rois béarnais : Henri IV et Charles Jean ont eu ensemble plusieurs traits de ressemblance.

Tous deux, par leurs exploits, parvinrent de loin, quoique d'un point de départ différent, à une couronne qui ne leur paraissait pas destinée. Tous deux sortirent des positions les plus difficiles, par leur finesse d'esprit et leur génie, comme ils surmontèrent de grands obstacles par leur habileté et leur courage ; tous deux se firent aimer de leurs soldats par leur générosité leur entrain militaire ; tous deux se firent adorer de leurs sujets, en conservant sur le trône cette bonhomie pleine de dignité, cette familiarité pleine de noblesse, qu'ils avaient puisée dans les mœurs béarnaises ; tous deux unissaient à une mâle énergie, qui leur attachait les caractères forts, une affabilité charmante, qui *aurait pu*

Digitized by Google

*gagner tout un peuple un à un, si chaque individu qui le compose avait eu le bonheur de s'entretenir un quart d'heure avec eux* (*) ; tous deux enfin, après avoir été de grands capitaines, furent de grands rois.

Bernadotte ne se laissa jamais éblouir par l'éclat d'une royauté inattendue ; l'homme privé fut peut-être plus admirable que le monarque.

L'histoire a recueilli des faits qui prouvent son désintéressement et sa générosité. Général, il fut constamment pauvre ; en sortant du ministère il l'était encore. Après avoir été maréchal d'empire et gouverneur du Hanovre, « quand ses compagnons d'armes regorgeaient d'or, dit un de ses biographes (**), il partit pour occuper un royaume, n'emportant guère avec lui d'autres richesses que son épée. » C'est qu'il n'avait jamais su

(*) Expressions dont Mme de Staël se sert en parlant de Bernadotte. Parmi les personnages les plus distingués de la vieille noblesse suédoise dont Charles XIV conquit le dévouement absolu, je citerai S. Exc. le comte de Lowenhielm, ministre plénipotentiaire à Paris. Depuis longues années il ne cesse de donner à la dynastie régnante des preuves du zèle le plus éclairé et des sentiments les plus profonds. Je rappelle ici d'autant plus volontiers le nom de cet homme éminent par le cœur et par l'esprit, qu'il a visité notre château et nos montagnes où il a laissé de durables souvenirs. Le récit de ses excursions se trouve dans le *Mémorial des Pyrénées* du 20 août 1819.

(**) *Galerie des hommes illustres*, par un homme de rien. T. 3, p. 21.

Digitized by Google

être avide d'autre chose que de gloire. Souvent, au lieu de conserver pour lui un immense butin, il le dépensait à réparer les malheurs de la guerre. Souvent il empruntait et s'imposait des privations pour soulager la misère des autres. Il était généreux même envers ses ennemis, dès qu'ils avaient posé les armes. Répétons une de ses paroles dignes d'Henri IV : « Les vaincus ne peuvent être de nos amis ; tachons du moins qu'ils soient nos obligés. Il n'y a pas d'inimitié dangereuse au cœur que l'on force d'être reconnaissant. »

Un écrivain du jour a parlé de l'accueil, que Bernadotte se plaisait à faire à tous ses compatriotes. Ce sont les Béarnais surtout, les enfants du pays natal, qu'il aimait à obliger. Un jour, après avoir été privé par accident de guerre des nouvelles de ses parents, avec lesquels il entretenait une correspondance suivie, il reçut une lettre de Paù : c'était un père qui lui demandait des renseignements sur un jeune soldat qu'il craignait d'avoir perdu. Le général Bernadotte s'empresse de lui répondre pour le rassurer sur le compte de son fils; puis il continue en ces termes :

« Il y a longtemps que je n'ai reçu des nouvelles de » ma famille; après mon pays, ce sont mes plus chères » affections. Je tremble en vous demandant si j'ai en-

Digitized by Google

» core une mère ! Je crains qu'elle n'ait terminé ses
» jours. Votre lettre ne m'en dit rien. J'exige de vous
» que vous ne me laissiez pas ignorer ce que sont
» devenus mes parents. Si ma mère a des besoins, adou-
» cissez-les, je vous en conjure ; quoique pauvre et
» sans moyens, puisque les assignats sont discrédités,
» je me hâterai, n'en doutez pas, d'acquitter une dette
» aussi légitime. La somme que vous lui avancerez
» sera envoyée tout de suite. Bonjour, mon cher compa-
» triote, ne m'oubliez pas auprès d'un frère et d'une
» sœur que j'aime. Embrassez ma mère pour moi.
» Je crois que la fortune va me traiter favorablement,
» puisqu'elle me fournit le moyen de parler avec *un*
» *pays* qui me mettra au courant de tout. »

Cette lettre que j'ai conservée, est de l'an IV ; on y trouve partout l'expression d'un cœur aimant et rempli des sentiments les plus généreux.

Lorsque la France, après avoir obtenu de grands triomphes, éprouva de grands revers, Bernadotte ne laissa jamais échapper l'occasion d'adoucir les malheurs individuels de ses anciens compatriotes. Il ouvrit sa cour, comme un refuge, aux familles proscrites de ses anciens frères d'armes, telles que celles du maréchal Ney, du général d'Erlon, etc. Que de béarnais furent sauvés de la captivité ou arrachés à l'exil de la Sibérie, par l'intervention du prince royal de Suède !

Un brave officier du génie, qui, depuis, s'est distingué à la tribune et dans les lettres, fut fait



Digitized by Google

prisonnier pendant les guerres de 1814. Il allait être envoyé dans les glaces du Nord, lorsqu'il eut le bonheur de rencontrer Bernadotte sur son chemin. Pour parvenir jusqu'à lui, il sollicite une audience sous le nom d'un de ses amis de Pau. Il l'obtient sur le champ : « *Monseigneur*, dit-il, *veuillez m'excuser si j'ai pris le nom d'une personne que vous connaissiez; je craignais que le mien ne vous fut inconnu.* — *Vous avez eu tort*, dit le prince avec sévérité, *vous étiez Béarnais; ce titre devait vous suffire; cela n'est pas bien.* » Le ton de sa voix ne tarda pas à se radoucir et laissant échapper un sourire plein de bonté, il lui demande en béarnais des nouvelles du pays, le questionne sur ses parents, sur lui-même, lui donne des secours, et c'est dans une de ses voitures qu'il le fait reconduire en France.

M. Claverie, de Pau, fils d'un ancien premier président, dont le nom a laissé d'honorables souvenirs, avait été, fort jeune encore, exilé en Sibérie. Là il souffrait toutes les horreurs de la captivité. Un jour, un officier se présente à lui, et vient lui annoncer qu'il a reçu mission du prince royal de Suède de l'amener à Stockholm, et de le traiter, pendant le voyage, avec les plus grands égards. Il faut entendre raconter à M. Claverie lui-même sa surprise, et les émotions qu'il éprouva, lorsque, sans transition,

Digitized by Google

il passa de la vie de prisonnier presque à celle de prince. Arrivé auprès de l'héritier du royaume de Suède, le jeune officier reçut le plus affectueux accueil, et il fallut au Béarnais tout son amour de la patrie pour résister aux offres séduisantes qui lui furent faites afin de le retenir dans l'armée suédoise.

Le temps, la distance, les prestiges de la puissance souveraine n'altérèrent jamais les premiers sentiments de Bernadotte. « Sa mémoire est étonnante, écrivait un de ses aides-de-camp ; elle est telle qu'il se souvient des noms de tous ceux qu'il a rencontrés dans les diverses phases de sa longue vie. » Il avait surtout la mémoire du cœur. Je connais une personne qui reçut de lui une pension, dont elle jouit encore, pour des services de bon voisinage qu'elle avait rendus il y a plus de 80 ans! Il n'attendit pas d'être roi pour être utile à ses amis de Pau, et jamais la royauté ne lui en fit oublier un seul. Il n'aimait pas seulement à faire le bien, il savait le bien faire.

Jamais il n'a voulu de ses parents faire des parvenus. Il regardait comme au-dessous de ceux qui lui étaient chers de s'élever uniquement par la voie des protections. Mais, dans les positions diverses où le sort les avait placés, il venait à leur aide, soulageait leur vieillesse, dotait leurs filles, excitait l'émulation de leurs enfants. Quoique bien

Digitized by Google

haut, bien loin et depuis bien long-temps, il ne cessait de s'intéresser aux moindres détails de la vie de famille, et d'être pour tous les siens une seconde providence.

Dire que Bernadotte, arrivé au trône après avoir traversé toutes les dignités, était naturellement sans ambition, ce serait s'exposer au reproche de pousser l'éloge jusqu'au paradoxe; car à notre époque, on ne comprend plus qu'il soit possible de faire de grandes choses uniquement pour l'amour de la gloire et de l'humanité. Et cependant, en parcourant sa correspondance intime et les documents authentiques de l'histoire, on verra Bernadotte refuser long-temps le grade de général, et par son peu de souplesse, encourir la disgrâce de celui qui distribuait des couronnes.

Il ne cachait rien à son frère. Savez-vous comment il lui annonçait son élection de prince royal? Après des détails confidentiels, qui tous lui étaient étrangers, il finissait ainsi une longue lettre : « *Vous connaîtrez avant peu l'évènement inattendu qui m'appelle en Suède, je n'ai jamais formé ni un vœu, ni un désir pareil; mais, puisque la destinée m'appelle à succéder au trône du grand Gustave, je dois la remplir sans orgueil ni faiblesse. Je vous embrasse, etc. Paris, 6 septembre* 1810. »

En France, il soupirait toujours pour lui-même

Digitized by Google

après le repos d'une honorable retraite ; et, arrivé au faîte des grandeurs, il souhaitait, à ceux qu'il aimait, la liberté d'une position sociale indépendante. Voici sa pensée dans une lettre, émanée de lui-même peu de temps avant sa mort :

« On doit ses services à son pays ; mais il y a aussi des considérations à envisager dans le choix de sa sphère d'activité. On peut être actif, on peut se rendre éminemment utile et respectable, même sans avoir un emploi lucratif. Un homme qui, retiré dans sa campagne, consacre son temps aux études et aux belles-lettres, qui s'occupe de l'amélioration de ses terres, et qui s'attache à donner de nouveaux et grands développements à toutes les branches de l'économie rurale, devient par là le modèle de ses voisins et le bienfaiteur du pays qu'il habite. En donnant l'exemple de l'amour du travail, d'entreprises conçues avec une réflexion mûre et exécutées avec une volonté persévérante, d'une sage économie et des vertus domestiques qui honorent un bon père de famille, il est à même de répandre autour de lui une masse de bien, qui peut lui concilier l'estime générale et une gloire souvent plus solide et plus belle que celle qu'on acquiert dans les charges les plus élevées de l'Etat. C'est alors qu'on peut se dire avec une vraie satisfaction intérieure, qu'on est l'enfant de ses propres œuvres. »

S'il n'excitait pas à entrer dans la carrière des fonctions publiques, il ne cherchait pas à détourner ceux qui avaient l'ambition de la parcourir dignement. Apprenait-il que des jeunes gens annonçaient l'amour du travail ? il encourageait jus-

Digitized by Google

qu'à leurs succès classiques. Un avocat entrait-il dans la magistrature ? Il lui faisait écrire : « *qu'il ne devait jamais oublier que la première qualité d'un magistrat est de se bien persuader, qu'il ne peut jamais être juste, s'il ne s'attache à approfondir le droit et à bien se pénétrer de la logique judiciaire.* » Un jeune militaire venait-il de faire ses débuts dans les armes? Le bon roi voulait sonder sa vocation, et il écrivait :

« Si la carrière où il est lancé a de l'attrait pour lui; s'il se sent électrisé à la manœuvre d'un bataillon; s'il est assez sûr de lui-même pour remplir sans murmurer tous les devoirs de son état; si, enfin, il se sent les vertus nécessaires pour envisager le bâton de maréchal de France comme récompense de ses services, je lui conseille de se vouer tout entier au métier des armes. Il sera aidé de tout l'intérêt que mérite l'homme d'honneur. »

Sarrans rapporte que Charles-Jean, octogénaire, avait conservé sa taille souple et élevée, son port noble et majestueux, son regard vif, profond, mais tempéré par une grande expression de bienveillance, sa parole abondante et fortement accentuée, *sa tenue simple, mais toujours soignée.* Dans une lettre, l'excellent roi recommande à un jeune Béarnais qui entrait dans le monde, *d'avoir une tenue soignée, le goût de la propreté et d'une recherche décente dans sa mise et ses vêtements...* »

Ainsi, on le voit, du haut de son trône, il n'en-

Digitized by Google

voyait pas seulement de l'or qui peut ressembler à un acte de charité, il envoyait des conseils où respire une bonté paternelle. Il se peint tout entier dans ses correspondances; elles sont curieuses pour l'histoire, parce que, dans les sentiments que cet homme illustre cherche à inspirer aux autres, se trouve un reflet de ceux qui l'animaient lui-même ; elles sont touchantes surtout, et l'on ne peut sans émotion pénétrer dans tous les secrets des épanchements intimes de cette grande âme.

A la différence de presque tous les héros qui ont payé leur tribut à la faiblesse humaine par quelques fautes ou quelques crimes inexcusables, parce qu'ils étaient volontaires, Charles-Jean, dans tout le cours de sa vie, au milieu des orages politiques d'un temps malheureux pour l'humanité, a pu commettre quelque action blâmée par la critique et l'envie; mais ses actions sont toutes justifiées par l'impartiale histoire (*), et ses ennemis eux-mêmes sont forcés de convenir qu'elles furent imputables à la fatalité des circonstances plutôt qu'à sa volonté et à son cœur.

(*) Nous ne relèverons pas ici tous les griefs inventés par l'esprit de parti contre Bernadotte. Si quelque écrivain éminent semblait leur avoir donné un peu de consistance en les répétant sans examen, la réfutation de ces reproches se trouvera complète et satisfaisante dans l'ouvrage de M. Touchard-Lafosse qui a étudié consciencieusement les documents les plus authentiques.

Digitized by Google

Vivant à une époque où la vie humaine était si peu respectée, il se fit remarquer toujours par son horreur pour le sang qu'il ne répandit jamais que sur le champ de bataille. Voici un trait d'humanité que je choisis entre plusieurs autres, parce qu'il a échappé à ses biographes. En l'an VII, deux mille prisonniers, saisis durant l'insurrection royaliste, gémissaient dans les prisons de Toulouse. Déjà quatorze d'entr'eux avaient été condamnés à mort. Un avocat, M. Poitevin, publia deux mémoires en faveur de ceux qui n'avaient pas été pris les armes à la main. Il envoya ces suppliques à son ami Cambacérès, alors ministre de la justice, qui s'empressa d'en conférer avec son collègue le ministre de la guerre, le général Bernadotte. Celui-ci ordonna que tous les insurgés qui n'avaient pas été faits prisonniers sur le champ de bataille seraient mis en liberté. Cambacérès se retirait. Bernadotte le rappelle et lui dit : « Et les autres, cher collègue, voulez-vous les abandonner aux juges militaires? — Je n'ose demander pour eux la même faveur. — Je l'accorde volontiers, dit le général, à condition que ceux qui sont jeunes reprennent les drapeaux, et que les autres donnent des gages de leur conduite à l'avenir. » C'est ainsi que de nombreuses familles, descendant des deux mille prisonniers, doivent leur existence à cet acte de grandeur d'âme.

Digitized by Google

Un de nos savants du midi les plus distingués, le chevalier du Mège désirait voir consacrer par un monument ce souvenir précieux pour Toulouse. Il me pria de demander au roi de Suède quelques médailles rappelant les traits de son auguste père. Sa Majesté a daigné agréer ce vœu, et le musée de Toulouse a reçu une magnifique collection des médailles frappées sous la dynastie régnante de Suède (*).

Sarrans, après avoir parlé d'une amnistie complète comme d'un des actes honorables du règne de Bernadotte, ajoute ces mots, t. 2, p. 249: «Et c'est ici le cas de faire remarquer que, prince héréditaire ou roi de Suède, Charles-Jean ne voulut, dans aucune circonstance, permettre qu'une goutte de sang expiât les crimes commis contre sa personne ou son autorité. Premier exemple dans l'histoire d'une révolution qui s'accomplit sans persécution, et d'une dynastie qui se fonde, se consolide et vit trente ans, pure de tout contact avec les bourreaux. »

Ici je dois savoir m'arrêter en parlant de ce bon et grand roi, que Bonaparte avait si bien jugé la première fois qu'ils se rencontrèrent en disant de

(*) Je possède aussi cette magnifique collection : les exemplaires des médailles sont d'argent ; il est facile d'y remarquer les progrès incessants et prodigieux de la gravure en Suède dans moins d'un demi siècle.

Digitized by Google

lui : *c'est une tête française sur le corps d'un romain.*

Le général Bernadotte avait épousé la sœur de la reine d'Espagne, Désirée Clary, aussi remarquable par l'esprit que par la beauté. Ornée du double diadème de Suède et de Norwège, elle a contribué à faire chérir Charles-Jean en l'aidant à faire le bien. Quoiqu'elle ne soit jamais venue en Béarn, cependant elle aime ce pays de toute l'affection que lui portait son auguste époux. Les lettres qu'elle daigne continuer d'écrire dans notre ville sont admirables de simplicité, et je craindrais d'être indiscret si je montrais tout ce qu'elles laissent entrevoir des trésors de bonté dont son âme est remplie. Qu'il me soit permis cependant de citer ce qu'elle écrivait lorsqu'elle perdit le roi :

« Après l'immense et irréparable perte, qui a si cruellement brisé toute mon existence, en détruisant le lien le plus cher qui m'attachait à la vie, le seul adoucissement que puisse espérer ma douleur, sans terme comme sans mesure, est la sympathie que me témoignent les personnes véritablement attachées à la mémoire de celui que nous ne cesserons jamais de pleurer. Les sincères témoignages que vous me manifestez dans votre lettre, m'ont été un doux soulagement, et je me fais un plaisir de reconnaître combien j'ai été profondément émue des louanges et des bénédictions, dont vous me dites que le feu roi a été l'objet dans son pays natal... »

Digitized by Google

Le fondateur de la dynastie régnante de Suède, a eu le bonheur d'avoir un fils digne de continuer son œuvre. « En montant sur le trône, nous écrivait un Suédois, le roi Oscar s'est vu héritier de l'amour que les deux peuples portaient à Charles-Jean. Le culte voué au père est un titre de plus pour le fils. » Jamais roi ne fut aussi populaire dans le nord que Charles-Jean, si n'est son fils Oscar Ier. (*) Une longue et grave maladie qui a mis sa vie en danger, il y a un an à peine, a fait éclater partout les vives sympathies de ses peuples.

A l'héritage de gloire et d'affection que son illustre père lui a légué, il ajoute l'immense avantage d'une éducation suédoise. Il n'avait que dix ans, lorsqu'il quitta la France pour sa nouvelle patrie. Charles-Jean voulut le préparer de bonne heure à occuper dignement le trône que lui promettait l'avenir. Il dirigea, avec la supériorité de génie qu'il apportait en toutes

(*) Il serait trop long de citer tous les auteurs étrangers et français qui parlent de cette popularité. Les Suédois ne cessent de répéter dans toutes les parties du monde ce que nous lisons dans une traduction anglaise imprimée à Londres, en 1853 : « *We have in the king Oscar a good and noble minded monarch* » *whom we loved.* » The Homes of the new world by Frederica Bremer. T. 2, p. 45.

Digitized by Google

choses, le plan de ses études et jusqu'à l'emploi de chaque heure de la journée. (*)

Le roi actuel n'a porté les armes qu'assez de temps, pour montrer qu'il saurait au besoin tenir la paternelle épée. Ses états réclamaient la paix, c'est surtout aux arts de la paix qu'il s'est dévoué. Il avait acquis de bonne heure une instruction solide. Prince royal, il occupait ses loisirs à composer des ouvrages sérieux qui lui ont fait honneur. Il en a publié un sur le commerce des grains et sur les lois qui le régissent, un autre sur l'éducation du soldat en temps de guerre, et un traité des peines et des prisons, qui eut un immense retentissement lorsque la question pénitentiaire était à l'ordre du jour. Un voyageur rapporte qu'il a vu ce livre en Allemagne, en Dannemark, en Suède et en Norvège, sur toutes les tables, à la ville, comme à la campagne; dans tous les cercles, dans toutes les voitures publiques, dans tous les bâteaux à vapeur. Enfin, les maîtres de la science en France, lui ont rendu un éclatant hommage à l'académie des sciences morales et politiques.

Ce n'est pas ici le liéu de retracer les pro-

(*) Voir sa lettre au baron de Cedernjelm, gouverneur du prince Oscar. ( Stockholm, 29 octobre 1812. — *Recueil de Lettres*, t. 1, p. 72.

Digitized by Google

grès du mouvement intellectuel et politique qui s'est opéré dans son royaume pendant son règne de dix ans. La Suède et la Norvège avaient placé en lui de hautes espérances ; il les a réalisées, car il les a dépassées.

Disons seulement un mot des sentiments du roi Oscar, pour le berceau de sa famille. A la mort de Charles Jean, il se hâta de faire savoir parmi nous : « qu'il voulait honorer la mémoire de son père en continuant, autant que possible, les bienfaits que le feu roi avait accordés à des personnes domiciliées dans son pays natal. »

S'il est touchant de voir Bernadotte sur un trône du nord, se souvenir de ses amis du Béarn, n'est-il pas admirable de voir Oscar Ier cherchant à apprendre les noms de personnes inconnues, sur les quelles il ne cesse de verser des bienfaits ! Que ne puis-je dire combien il a tari de larmes, combien il a soulagé d'infortunes ! Son cœur est d'une bonté inépuisable. Rien n'arrête sa générosité, ni les exigences déraisonnables qu'elle peut soulever, ni l'abus qu'on voudrait en faire. La nécessité de songer d'abord à ses peuples et de se restreindre dans ses revenus personnels, sont les seules bornes imposées à sa bienfaisance qui serait infinie, s'il n'écoutait que son cœur.

Le ciel l'a récompensé ! La reine, noble fille

Digitized by Google

du prince Eugène, partage tous les sentiments de sa grande âme. Une nombreuse famille, richement dotée de grâce et de génie, fait l'orgueil de son trône et la joie de sa vie. Le prince royal actuel a déjà montré, en cultivant lui-même les sciences, (*) qu'il saurait un jour les encourager. Il est marié à la princesse Louise des Pays-Bas; puisse-t-il avoir des enfants dignes de lui et de ses pères !

(*) Voir dans la *Revue des Deux Mondes*, 1852, t. 2, p. 105, un remarquable article de M. Geffroy intitulé : *Le Nord scandinave depuis 50 ans.*

Digitized by Google

# CHAPITRE XIII.

## Les Officiers du Château et les visiteurs célèbres.

DEPUIS le départ de nos princes, le château fut habité par le gouverneur de la province, par un commandant et un enseigne. Les ducs de Grammont possédèrent long-temps le gouvernement héréditaire du palais. Ils ne faisaient pas à Pau leur résidence continuelle, et ils n'étaient pas toujours d'accord avec Messieurs du Parlement (*).

(*) Requête au roi pour interdire au duc de Guiche de faire marcher et sonner les trompettes devant lui, quand il allait au parlement. Arrêt du conseil d'Etat portant règlement entre le gouverneur, le parlement et les Etats, du 15 septembre 1670.

Digitized by Google

Parmi les anciens commandants du palais royal de Pau on cite encore le vicomte de Saint-Martin, le chevalier de Béla, le baron de Capdeville et M. d'Espalungue.

Le chevalier de Béla a été dédommagé du long oubli où l'avaient laissé les biographes par M. Walckenaër (*), qui le déclare *digne d'occuper une place parmi nos historiens les plus savants, les plus laborieux, les plus exacts.*

Il est à regretter que M. Walckenaër n'ait pas connu les mémoires inédits du chevalier de Béla.

(*) *Biographie universelle de Michaud, supplément :* M. Walckenaër découvrit un jour à Pau, pendant que nous recherchions ensemble des livres dans le grenier d'un ancien libraire, une *histoire* manuscrite *des Basques* en 3 volumes in-f°, composée par le chevalier de Béla. Il rapporte qu'un bénédictin du pays, Sanadon, publia un extrait de cet ouvrage, sous le titre : *d'Essai sur la noblesse des basques.* Il démontre ensuite qu'Albanère *(Pyrénées; t. 2, p. 264)* s'est trompé en disant que cet *Essai* fut écrit en espagnol; suivant lui, il y aurait eu confusion entre l'ouvrage d'un bénédictin français et celui d'un espagnol nommé *Zamacola*, imprimé à Auch en 3 volumes, M. Walckenaër après avoir rectifié une erreur en commet un autre. Il est vrai que l'ouvrage de Sanadon parut en français, (1 *vol. in*-8°, *Vignancour* 1785) mais il fut traduit en espagnol, sous le titre de *Ensayo sobre la nobleza de los Bascongados*, par D. Diego de Lascano (Toulouse, in-8°, 1786.) On apprendra avec plaisir que le précieux manuscrit de *l'histoire des Basques* par le chevalier de Béla est rentré dans le pays. Il a été acheté, à la mort du célèbre académicien, par M. Antoine d'Abbadie, de l'Institut.

Digitized by Google

Il n'aurait pas manqué d'y puiser des détails curieux qui sont en dehors des souvenirs du château. Béla se prétendait issu des rois de Hongrie qui ont porté ce nom; mais il était aussi pauvre d'argent que riche d'aïeux. Il raconte lui-même comment il s'engagea dans le *royal artillerie*; comment il arriva à Pau le 15 novembre 1727, n'ayant pour toute fortune qu'un modeste trousseau et une somme de 600 livres, qui fut bientôt ébréchée par les frais d'équipement et de voyage; comment enfin, après une vie agitée et aventureuse, il devint colonel du royal Cantabre, régiment créé en 1748, à sa demande, par le maréchal de Saxe.

Sous la Restauration, le palais royal de Pau eut de nouveau un gouverneur, un adjudant et un concierge-régisseur. Les gouverneurs furent le comte de Gain de Montagnac, le marquis de Lons, le général Sol de Grisolles. Le colonel de Fanget portait le titre d'adjudant. Pendant le règne de Louis-Philippe, il n'y eut qu'un commandant, le brave colonel Poque. Parmi les concierges-régisseurs, le chef de bataillon Pélat se distingua par le soin avec lequel il dirigea les embellissements extérieurs du château.

L'empereur a généreusement amélioré le sort des officiers de sa maison. Ces positions, depuis les plus élevées jusqu'aux plus modestes, ne sont-elles



Digitized by Google

pas en général accordées comme récompense à de longs et honorables services (*)?

M. le colonel Ibert, après avoir servi son pays avec distinction, et mérité d'être haut placé dans l'estime publique, a sollicité le commandement du palais de Pau lorsque ce titre était purement honorifique. Avant d'être régisseur, M. Jacquier avait été, durant quinze ans, chef de bureau au ministère de l'intérieur. Il a contribué à relever administrativement le château de Pau de l'espèce d'infériorité où il était placé vis-à-vis des autres palais impériaux, et à le faire mettre sur le même pied.

De tout temps, avant, pendant et après la Révolution, l'antique demeure d'Henri IV, même dans les jours où elle n'offrait plus que des murailles nues et dégradées, n'a cessé de recevoir un nombre inoui de visiteurs attirés par le seul charme de ses grands souvenirs.

Le 22 juillet 1808, Napoléon et Joséphine firent à Pau leur entrée solennelle, au milieu des acclamations de la population entière. LL. MM. II. logèrent au château de Gélos. Après les réceptions

(*) Il n'y a pas jusqu'aux surveillants et aux gardes qui mériteraient d'être mentionnés. Les uns, comme le brigadier *Escudier* et le surveillant *Escoffier*, ont servi en braves militaires; les autres, comme le portier *Fabe*, ont fait de belles actions en sauvant la vie à plusieurs personnes, au péril de leurs jours.

Digitized by Google

officielles, l'empereur se hâta de monter à cheval pour aller visiter la demeure d'Henri IV. Il avait assez de gloire pour ne pas craindre qu'elle fut éclipsée par l'éclat de celle des autres. Napoléon, d'un coup d'œil, aperçut tous les besoins du pays. Avant de quitter Pau, il signa de nombreux décrets, notamment pour l'ouverture de voies de communication avec l'Espagne, l'endiguement du gave; l'embellissement des Eaux-Bonnes, l'érection d'une église dans une ville qui a la honte de n'avoir pas un seul édifice religieux convenable, etc. Plusieurs de ces décrets attendent-ils pour être exécutés l'arrivée tant promise de l'héritier du grand homme?

Sous la Restauration et depuis la Révolution de Juillet, plusieurs princes du sang parurent au palais de Pau. Le duc d'Angoulême (le 21 décembre 1815 et le 29 mars 1823); la noble fille de Louis XVI (le 28 juin 1824); la duchesse de Berri (le 20 juillet 1828); le duc de Nemours (le 9 juillet 1839); le duc et la duchesse d'Orléans (le 30 août 1839) sont venus tour à tour saluer le berceau de leur race et le palais de leur immortel aïeul. Ces augustes voyageurs ont laissé des souvenirs de leur passage. Madame la duchesse d'Angoulème avant d'entrer dans la ville voulut voir la modeste maison où Henri IV fut nourri à Bilhère. Elle s'y rendit à pied et sans être annoncée. Ayant

Digitized by Google

appris quelques temps après que les Lassensàa, descendants de la nourrice du bon roi, avaient fait d'inutiles efforts pour conserver leur maison patrimoniale, la princesse en fit elle même l'acquisition, afin que la chaumière où s'écoula la tendre enfance d'Henri, fut aussi religieusement conservée que le palais où il reçut le jour.

Le premier prince qui ait habité le château depuis Louis XIII fut le duc de Montpensier, à la fin d'août 1843. Il y donna alors, dans les salles magnifiquement restaurées, une fête royale, en l'honneur d'Henri IV dont la statue enfin était inaugurée sur une place de sa ville natale. Le vieux palais n'avait pas retenti du bruit des réjouissances publiques depuis 1787, époque du retour du Parlement de l'exil. Le duc et la duchesse de Nemours (le 22 août 1845), le duc et la duchesse de Montpensier (le 28 octobre 1846) ont aussi habité les grands appartements.

Dirai-je les illustres personnages de la France et des divers pays du monde qui, en se rendant aux eaux des Pyrénées, se sont arrêtés à Pau pour visiter la demeure d'Henri IV; Châteaubriand, Lamartine, Casimir de Lavigne, etc....? Mais qui pourrait essayer de compter tout ce que nous avons vu, dans nos murs, de célébrités contemporaines, soit dans les lettres et les arts, soit dans

Digitized by Google

la magistrature, dans l'armée, dans la diplomatie et dans la politique ?

Il est cependant des noms augustes envers lesquels un oubli ne serait pas excusable, parce qu'ils ont ajouté aux souvenirs du château celui de leur passage : S. A. R. le duc de Glocester (le 15 août 1819) ; la reine d'Espagne (le 29 septembre 1819) ; S. A. R. le prince Maximilien de Saxe et la princesse Amélie sa fille (le 20 novembre 1824) ; S. A. R. le prince Georges de Prusse (septembre 1849) ; presque tous les princes de la maison d'Espagne. En 1830, le château reçut une visite royale. Je me souviens d'avoir mêlé mes acclamations à celles des Béarnais saluant LL. MM. Siciliennes dans leur pieux pélérinage au berceau de leurs ancêtres, les anciens souverains du Béarn.

Un jour, une jeune et belle étrangère vint parcourir les salles restaurées du palais. Elle regardait, comme une personne qui sait voir et apprécier tout ce qui est réellement beau. Puis, lorsqu'elle rencontrait des détails curieux, elle les saisissait au crayon. De retour dans sa patrie, elle fit reproduire dans un vieux château de famille ce qu'elle avait admiré dans celui de Pau. Cette noble inconnue, c'est aujourd'hui la maîtresse de la maison, c'est l'impératrice Eugénie. Elle a gardé un vif souvenir de notre beau pays, et, à peine assise sur le trône, elle a témoigné le

Digitized by Google

désir de revoir les Pyrénées. L'annonce seule de son arrivée a produit, l'année dernière, des merveilles. Quelques jours ont suffi pour exécuter des embellissements et des travaux qui auraient exigé des années.

Parmi les visiteurs, j'allais nommer Abd-el-Kader, mais s'il fut traité comme l'hôte de la France, il se regarda toujours comme simple captif.

Passons des récits de gloire et de grandeur à des souvenirs de crimes et de deuil. Parlons des prisonniers du château, dont Abd-el-Kader, je l'espère, aura clos la liste pour toujours.

Digitized by Google

# CHAPITRE XIV.

## Les prisonniers du Château.

DÉJA Henri IV avait décidé que le château de Pau, ne servirait plus de demeure aux criminels et qu'une prison serait construite à côté du Palais de Justice. Napoléon eut la même pensée. Par un décret daté de notre ville, il ordonna la translation des détenus dans un autre bâtiment. L'ordre de ces deux héros ne fut exécuté qu'en 1822. L'hôtel de Gassion fut consacré à recevoir les malfaiteurs.

Digitized by Google

Durant un grand nombre de siècles, les murs du château ont entendu les sanglots et les gémissements, ont recélé les douleurs et le désespoir de coupables justement punis et sans doute, hélas! de quelques innocents cruellement persécutés! Faut-il réveiller ces tristes souvenirs du passé, et rappeler quelques tragiques épisodes du moyen-âge, de la terreur, et des temps modernes?

Pendant l'ère féodale, chaque monastère, chaque castel avait sa prison. Sans doute on a voulu défendre le moyen-âge contre les inventions des romanciers, qui ont peint les cachots de cette époque sous les plus horribles couleurs; mais l'existence des *in pace* et des *oubliettes* dans les vieux monuments, n'est que trop certaine, et produira toujours sur l'imagination une impression profonde.

Au deuxième étage de la tour Montauzet des cachots sont pratiqués dans l'épaisseur des murailles sous les voûtes sombres. De là, le malheureux prisonnier était-il précipité dans une basse fosse? Lorsqu'on ouvrit pour la première fois, vers la fin du dernier siècle, une porte pour pénétrer dans cette tour, on y découvrit avec effroi des débris humains.

Les anciens seigneurs du lieu ne nous ont pas légué leurs régistres d'écrou, et les documents

Digitized by Google

historiques nous feraient défaut pour redire tous les grands criminels, toutes les tristes victimes de l'erreur et de l'ambition, qui gémirent dans les prisons affreuses où les tenaient enfermés la justice ou la vengeance !

Parmi les anciennes chartes du château, il en est une inédite et curieuse, qui nous révèle les touchantes aventures et la captivité imméritée d'un officier du roi de Navarre.

Jean de Péguyon était maître d'hôtel de Monseigneur le roi de Navarre. Jeune et charmant écuyer, il sut plaire à Anne de Parcy. Leur amour mutuel fut approuvé par Jeanne de Laporte, mère de la *damoiselle*. Tout semblait sourire aux deux amants, et leur union ne rencontrait aucun de ces obstacles, qui viennent trop souvent contrarier les espérances et les impatiences des cœurs trop épris.

*Les articles et convenances* du futur mariage, furent arrêtés d'un accord unanime entre les deux familles. Avant la bénédiction nuptiale, Jeanne de Laporte voulut que le jeune écuyer *fut content de les amener en sa maison*. Il y consentit volontiers. Le voyage était long, mais rien n'abrège les heures comme les doux projets d'amour et d'avenir. Réunis dans un petit bateau, ils naviguaient sur la Loire et approchaient de Tours. Pour prendre leurs repas, ils s'arrêtaient

Digitized by Google

souvent dans les hôtelleries qui bordaient le rivage. Un jour qu'ils sortaient d'une de ces hôtelleries; tout à coup, des cavaliers fondent sur eux, enlèvent la demoiselle et disparaissent.

Jugez de l'étonnement et du désespoir du jeune écuyer, qui, désarmé par surprise et vaincu par le nombre, se trouve dans l'impuissance de s'opposer à l'enlèvement de sa fiancée!

Jeanne de Laporte ne reconnut que trop bien l'auteur de cet attentat hardi. Du Mesnil, frère puîné du sieur de Maupas, lui avait souvent parlé de son ardente passion pour Anne sa fille; et toujours sa fille et elle avaient opposé un refus à cet homme dont l'âge et le caractère leur déplaisaient. Désolé de ne pouvoir conquérir par son amour la main d'Anne de Parcy, il jura d'empêcher par la force, qu'un rival plus heureux ne parvînt jamais à l'obtenir. Ayant appris le passage des jeunes fiancés, il avait appelé des amis à son aide pour s'emparer à main armée de celle qu'il ne voulait à aucun prix céder à un autre.

Dans ce temps-là, régnait le roi Louis XII, et les fiers gentilshommes du moyen âge étaient forcés de s'habituer à subir le joug des lois.

Jeanne de Laporte s'adressa au parlement de Paris. La plainte de cette mère fut accueillie. Un arrêt condamna du Mesnil à être pendu et

Digitized by Google

étranglé. Ses complices furent condamnés solidairement avec lui à une amende de quatre mille francs. Le jugement fut prononcé par défaut. Les coupables s'étaient dérobés au châtiment par la fuite.

La mère et le fiancé accourent pour retrouver la jeune fille, qui va leur être rendue : elle se jette dans leurs bras baignée de larmes... Ils se hâtent de fuir ces maudits rivages, pour venir chercher le bonheur dans nos contrées. En repassant dans l'endroit où l'enlèvement avait déjà eu lieu, quel effroi les saisit lorsqu'ils virent des hommes de guerre, les arbalètes bandées et les traits dessus, dans tout l'attirail des combats! une voix terrible se fait entendre : *tuez-le*, *tuez-le*. Aussitôt une grêle de traits est dirigée contre notre écuyer, qui peut à peine sauver sa vie, tandis que les assaillants s'emparent de nouveau de sa fiancée, sans dédaigner de prendre en même temps l'or, l'argent, les bijoux et le trousseau évalués mille écus. La mère avait beau appeler au secours; la jeune fille avait beau pousser des cris de désespoir et se rouler à terre; des hommes armés attachent ces deux dames sur une charrette et les emportent au château de Maupas. Là on renvoya la mère, on retint la fille. Toutes les réclamations de Jean de Péguyon pour obtenir justice furent sans résultat. Il se retira

Digitized by Google

vers le sire d'Albret, et vint ensuite rejoindre le roi de Navarre.

Jeanne de Laporte resta sur les lieux pour tâcher de recouvrer son enfant. Que d'efforts elle tenta pour essayer au moins de la voir et de la consoler ! Elle ne pouvait approcher des tourelles où Anne gémissait enfermée. Ingénieuse dans sa tendresse, elle parvint un jour à se glisser dans une chapelle, et l'entrevit pendant qu'elle entendait la messe. Depuis lors la jeune captive ne reparut jamais dans aucune église. Privée de la consolation de l'apercevoir, même de loin, la pauvre mère partit pour aller rejoindre celui qu'elle avait choisi pour fils et qu'une communauté d'affection et d'infortune lui rendait plus cher. Enfin, après avoir long-temps cheminé, elle retrouva Péguyon à la cour du roi de Navarre, où il avait repris son emploi de maître d'hôtel. Que de larmes ils répandirent ensemble sur de si douces espérances si cruellement déçues ! que de récits ils échangèrent sur les aventures dont ils avaient été les témoins et les victimes ! que de projets de vengeance ils méditèrent pour retrouver tant de bonheur perdu !

Bientôt la mère infortunée se sentit mourir. En expirant dans les bras de Péguyon, elle le suppliait encore de ne pas oublier sa fiancée, de lui être fidèle, d'aller la chercher, et de

Digitized by Google

remplacer par son amour la tendresse d'une mère qui périssait de douleur et de désespoir.

Emu de cette triste fin, excité par un sentiment que rien n'avait pu éteindre, notre écuyer résolut de tenter à tout prix la délivrance d'Anne de Parcy. Quelques amis s'armèrent pour lui, et promirent à sa juste colère le secours de leur épée. Ils partent ensemble. Arrivés dans le Berry, ils s'enquièrent du lieu où peut être retenue la belle prisonnière. Les voilà enfin près du château de Maupas. Des soldats veillant au haut d'une tour leur semblent les sentinelles d'une prison. Péguyon ne doute plus qu'il ne touche au but de ses recherches. Aussitôt il s'arrête, descend de cheval, et ses amis suivent son exemple. Il frappe à la porte : on ne l'ouvre pas : il la brise. Il entre et supplie ses compagnons de se livrer aux perquisitions les plus minutieuses pour découvrir Anne de Parcy. Tous les appartements sont fouillés : Hélas ! rien ne paraît. Parmi les riches objets qui en avaient été enlevés en même-temps que la jeune fille, on ne retrouve qu'un sayon de satin et un pourpoint de damas cramoisi. La dame de Maupas, voyant sa demeure envahie, crut qu'on venait pour l'outrager. « Mademoiselle, lui dit notre écuyer, je » ne suis venu ici pour faire dommage à votre per- » sonne ni à vos biens. Je garderai qu'il ne soit » rien touché de ce qui vous appartient. »

Digitized by Google

La maison fut visitée partout, et toutes les recherches furent vaines. L'apparition des Béarnais avait été signalée et les recéleurs d'Anne de Parcy avaient jugé prudent d'aller cacher leur proie dans une forteresse reculée. Péguyon, désolé de n'avoir pu réussir à retrouver sa fiancée, retourna auprès du roi de Navarre. Quatre années s'écoulèrent. Après ce temps, il eut le malheur d'aller à Dax, c'est-à-dire, en France. Il fut aussitôt arrêté et emprisonné en vertu d'un ordre de la chancellerie. Voici ce qui s'était passé. Le sieur de Maupas, taisant les circonstances de l'enlèvement d'Anne de Parcy et de ses fiançailles avec Jean de Péguyon, s'était plaint de la violation de son domicile, du bris des portes du château, et des violences commises par une compagnie d'hommes d'armes venue pour causer dégâts et pillages. Ajournement avait été donné au jeune écuyer pour avoir à comparaître devant la cour du parlement de Paris. Eloigné de plus de 150 lieues, il ignora l'accusation portée contre lui et l'information poursuivie en son absence. Toutes les formalités de la procédure s'étaient accomplies contre lui sans qu'il en eut connaissance. Aussi fut-il atteint d'une condamnation par contumace dont il ne se doutait pas et qu'il laissa devenir définitive. Il gémit dans les cachots jusqu'à ce que, par hasard, un noble prince visitant la prison,

Digitized by Google

s'attendrit au récit sincère de ses infortunes et lui rendit la liberté.

Tous ces faits, que je n'ai fait qu'abréger dans une analyse de la plus scrupuleuse exactitude, se trouvent exposés dans une longue charte à la date du 21 janvier 1501, intitulée : *Lettres de grâce et rémission accordées à Jean de Péguyon, prisonnier à Daxo, par Philippe, archiduc d'Austriche, à son entrée dans le royaume, suivant le pouvoir qui luy auoit esté donné par le roy.*

Je ne redirai pas l'histoire des prisonniers du château pendant les guerres de religion, où les deux partis, tour à tour triomphants ou vaincus, rivalisèrent trop souvent de cruauté.

Pendant la Terreur, la baronne de Capdeville, après avoir habité les beaux appartements du palais, comme femme du commandant, fut enfermée dans la tour, comme prisonnière ! Déclarée coupable d'avoir donné asile à des prêtres proscrits, malgré l'*énormité de ce crime*, elle inspira tant d'intérêt, qu'elle ne fut condamnée qu'à six années de galères !

Sous l'Empire et dans les premiers temps de la Restauration, on ne pouvait entrer dans le château sans apercevoir, à travers les barreaux de fer, les prisonniers qui jetaient sur les passants un regard digne de pitié ou une parole de colère ! Ils n'avaient d'autre préau que la terrasse du

Digitized by Google

donjon où ils apparaissaient comme des fantômes errants.

Au sortir des temps de révolution et de guerre qui avaient retardé en France l'éducation du peuple, les idées morales avaient été trop profondément ébranlées pour ne pas avoir besoin de la sanction d'une pénalité plus sévère. Alors, plus qu'aujourd'hui, se commirent de grands attentats suivis de grandes expiations.

Que de scélérats dont les forfaits eurent une renommée (*) qui dure encore, gémirent au fond des sombres cachots de la grande tour dans l'affreuse attente de l'heure du supplice! Combien d'âmes égarées ont subi l'inflexible rigueur des lois pour avoir cédé à l'explosion de passions terribles que la justice doit punir dans le monde, et que nos sympathies ont souvent excusé sur le théâtre! Que les héros de tant de tragiques aventures reposent dans la tombe! Accordons à leur mémoire réhabilitée par le repentir et le baptême du sang l'indulgence de l'oubli!

Sans doute, depuis l'institution du jury les erreurs judiciaires sont devenues très-rares; il a existé

(*) Voir notamment le procès de Mimi Lateulère, dans le Moniteur du 4 décembre 1817. Les débats firent ressortir le mérite de deux magistrats : l'un que je n'ose nommer, et l'autre M. de Crouseilhes, qui, avocat-général très jeune, déploya ce beau talent que la cour suprême envia bientôt à la cour de Pau.

Digitized by Google

cependant de tristes exemples de la faillibilité des jugements de l'homme ! Si l'on se reporte à des temps déjà loin de nous, on apprend que, dans cette prison du château, furent enfermés un artisan nommé Sostégui (*) et une jeune fille qui périrent sur l'échafaud, quoique innocents ! Qu'il est affreux de voir la justice, égarant son glaive, tuer et flétrir ceux qu'elle devrait défendre et protéger !... Cette pensée ne fait-elle pas frissonner comme si l'on tremblait pour soi-même !...

Puissent les murs blanchis de la tour de Phébus ne plus conserver la trace des larmes des condamnés d'autrefois et n'entendre jamais à l'avenir les cris du malheur et du désespoir !

Le dernier prisonnier du château n'est pas le moins illustre ; c'est le célèbre Abd-el-Kader. Il arriva à Pau le 29 avril 1848, accompagné de 87 personnes de sa famille et de sa suite. Il avait avec lui la sultane sa mère, une femme légitime et cinq concubines ; trois enfants légitimes et quatre naturels ; un oncle, trois frères, son intendant, son secrétaire, etc.

Deux officiers très distingués, M. Boissonnet et M. Fournier, avaient été envoyés auprès de l'émir. M. Boissonnet gagna surtout sa confiance et son

(*) Voir le Manuel de la Cour d'Assises, par M. Lombart, p. 104 et 156.



Digitized by Google

amitié par la supériorité de son esprit aussi bien que par la loyauté de ses sentiments.

L'histoire d'Abd-el-Kader est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la redire. Il était le quatrième fils de Sidi-Mahiddin, marabout renommé par sa sainteté parmi les tribus occidentales de la régence d'Alger. Très jeune encore, Abd-el-Kader fit le voyage de la Mecque, et des prédictions merveilleuses, aussi bien que la précocité de son génie, appelèrent sur lui l'attention des habitants de Mascara, qui lui confièrent la dignité d'émir. Plus tard, il obtint celle de sultan. Depuis le mois de mai 1832, époque où il prit les armes pour la première fois, notre vaillante armée n'a eu que trop souvent occasion de reconnaître toute la témérité de son courage, et toute la puissance de son individualité.

S'il était doué des qualités du héros, il possédait aussi à un haut degré celles de l'administrateur. Il employait les rares intervalles de paix, dont il lui était permis de jouir, à introduire, parmi les populations qui lui étaient soumises, des réformes importantes. Il mit de l'ordre dans les finances, qui étaient dans un déplorable état; il releva la justice, notamment en faisant défense aux cadis de recevoir des présents qu'il remplaça par un traitement fixe; en sévissant contre le brigandage, et en adoucissant pour certains délits l'atrocité des peines.

Digitized by Google

Il réorganisa l'armée; il créa des régiments d'infanterie, quoique les arabes regardent comme un déshonneur de combattre à pied; il fut le premier enfin à récompenser les soldats qui lui amenaient des prisonniers, et à punir ceux qui lui apportaient des têtes.

On sait comment Abd-el-Kader rendit son épée. Je crois avoir assez pénétré dans les secrets de toute la correspondance échangée entre lui et nos généraux français pour pouvoir affirmer que l'émir ne se livra pas sans condition, et sans avoir reçu la promesse formelle qu'il conserverait sa liberté. Et cependant c'est comme captif qu'il fut enfermé dans le château de Pau!

Le gouvernement de février, oubliant la foi jurée, retardait sans cesse l'exécution des traités. Abd-el-Kader ne se lassait pas de demander sa délivrance, et malgré l'insuccès de ses justes réclamations, jamais une parole de plainte ou de colère ne s'échappa de ses lèvres. Il montra toujours une majestueuse résignation; il semblait comprendre que la révolution avait jeté la France dans un état anormal, et que l'on ne songe pas à payer ses dettes quand le feu est à la maison.

Sa vie à Pau fut pleine de dignité, son respect pour *Zhora*, sa mère, et son affection pour *Khiva*, sa femme, rappelaient les mœurs patriarchales. Il s'aperçut, le premier jour, que

Digitized by Google

son lit était orné de rideaux, tandis que celui de sa mère en était privé. Trop fier pour demander une grâce, il refusa de se coucher, on lui en demanda la raison : il l'expliqua en disant qu'il ne consentirait jamais à être mieux traité que sa mère.

Dans les commencements de son séjour au château, il se montra sensible aux manifestations de la curiosité publique, qui portait la foule à solliciter l'honneur de le voir. Il était d'un accès facile et recevait à des jours fixes tous ceux qui lui étaient présentés. Plus tard, il sentit les inconvénients de se produire ainsi en spectacle; il ferma son salon, et pour ne blesser personne par des préférences, il fut invisible pour tout le monde, excepté en quelques rares occasions.

Je dois à M. Boissonnet la faveur de l'avoir vu lorsqu'il était presque seul. Il me tendit la main avec cordialité, et me fit prendre une tasse de thé. Sa physionomie a beaucoup de douceur et de noblesse. Ses beaux yeux noirs sont pleins de feu; ses vêtements sans broderie ne se distinguaient de ceux des simples bedouins que par la blancheur des étoffes. Tout respirait en lui une majestueuse mélancolie. Le sujet de conversation auquel il revenait sans cesse était son désir de recouvrer la liberté. Voulait-on le distraire de ses tristesses en l'invitant à parcourir

Digitized by Google

nos délicieuses vallées, jamais il ne consentit à quitter sa chambre. « *Un arabe en deuil*, répondait-il, *ne sort pas de sa tente, et je suis dans le plus grand deuil de ma vie, le deuil de ma liberté!* » C'est ainsi que cet homme habitué à vivre à cheval, au milieu des camps ou du désert, se condamna lui-même pendant de longs mois à un repos forcé, à *ne contempler le soleil que par sa fenêtre et à ne se promener que des yeux.*

La méditation, l'étude et la poésie étaient les seules distractions de ses pensées. M. Eynard lui procura une bible et M. le comte Albert de Rességuier un évangile en arabe. Monseigneur Dupuch vint à Pau lui rendre une visite. L'émir ne parlait qu'avec respect des principes chrétiens et s'occupait à comparer le Koran avec les livres saints.

Abd-el-Kader, en Afrique, a la réputation d'un grand poëte; cette réputation est méritée. Me serait-il permis de citer moi-même quelques vers qu'il a écrit de sa main sur l'album de Madame de Lagrèze? les voici :

**Louange à Dieu l'unique!**

**Le jour où ils m'ont quitté, je leur ai laissé autour du cou un collier dont les perles étaient mes pleurs.**

**Le chamelier a poussé devant lui les montures, et je n'ai plus trouvé en moi ni mon cœur, ni ma force ni ma résignation!**

Digitized by Google

Je leur ai dit adieu, et je suis tombé dans une tristesse qui a fait de ma demeure un désert.

Et je suis revenu, et je n'ai pas connu mon chemin, ne demande pas pourquoi... Puisse Dieu plonger tes plus cruels ennemis dans les douleurs qui m'accablent !...

Amie lectrice, prête l'oreille à mes tendres propos. Une personne telle que toi, ne peut rester sourde à mes accents...

En vérité, je me surprends à parler d'amour, comme si j'étais un autre El Asmaï. (*)

O mon âme, tu as quitté la vie le jour où ils m'ont quitté ! Ne désire plus que mes jours se prolongent !

Et le salut de la part de celui qui a tracé ces lignes Abd-el-Kader-ben-Mahi-ad-Dine, le 4 de Droul Hidja 1264 (novembre 1848).

Pendant son séjour à Pau, Abd-el-Kader eut la douleur de perdre trois enfants (**), et de voir sa mère et sa femme atteintes de graves maladies. Des sœurs de charité furent appelées pour les soigner. Des dames de la ville s'associèrent à elles pour donner des consolations aux sultanes capti-

(*) El Asmaï ( Abou-Saïd-Abd-el-Melic-Ben-Koraïb ) est un poëte célèbre chez les arabes ; il vécut à la cour du kalife Haroun-er-Rachid. Il a laissé un grand nombre de poésies érotiques. Il vécut à la fin du IIe ou au commencement du IIIe siècle de l'hégire (vers l'an 800).

(**) On aperçoit dans le cimetière de la ville ces trois petits tombeaux, qui élèvent leurs croissants au-dessus des coquelicots et de la folle avoine.

Digitized by Google

ves. L'une de ces dames *que distinguent les grâces de l'esprit et les perfections du cœur,* selon l'expression très juste d'Ab-el-Kader, eut avec l'émir une correspondance, qui fait également honneur aux sentiments de l'un et de l'autre. J'aurais voulu livrer au grand jour ces lettres d'autant plus intéressantes, qu'elles devaient rester intimes et cachées.

Que d'âme, que de cœur, que d'esprit dans tout ce qu'Abd-el-Kader écrit en son nom, au nom de *Zhora*, *sa mère la vénérée* et de *Khiva sa femme*, *la bien aimée de son cœur*. Dans une lettre de nouvelle année, il s'exprimait ainsi :

Je vous présente nos compliments et nos vœux, et je demande au Très-Haut de vous combler de ses faveurs; fasse le ciel, que tous vos désirs soient accomplis. Dieu seul sait combien nous vous aimons; vous nous avez fait goûter les charmes de votre amitié dont la perte cause nos regrets et nos larmes.

*Je pleure ceux que j'aime*, (*)
*Plein d'ivresse, je m'endormis confiant dans leur amitié;*
*A mon réveil, je me suis trouvé seul,*
*Accablé du poids des regrets.*

Je termine, madame, en vous priant de me donner de vos chères nouvelles et en vous présentant le salut de toute la maison. (1er janvier 1851).

Dans une lettre de condoléance, il disait :

« Votre lettre nous est parvenue et nous a causé

(*) Ce sont des vers dans le texte.

Digitized by Google

une joie extrême; mais, lorsque nous l'avons ouverte, cette joie a fait place à la tristesse profonde que nous a causée la mort de votre père, votre ami. Puisse Dieu l'admettre au premier rang de ceux de votre religion et de votre croyance! Puis, en refléchissant, nous nous sommes consolés en nous disant à nous-même : tout le monde sait le chemin de la mort, le noble et le roturier, le fort et le faible, le maître et l'esclave; tous y marchent d'un pas égal.

*La mort avec tyrannie juge toutes les créatures;*
*Sur cette terre, tout s'évanouit, rien ne dure,*
*La vie est un songe, et la mort en est le réveil.*
*L'homme est une ombre; il va en rêvant du berceau au [cercueil.*

« Du reste vous avez trop d'esprit et de connaissance, pour que je vous parle de la résignation et des consolations qu'elle offre. Mais ce que je puis faire, c'est prier Dieu très-haut de vous conserver long-temps encore au milieu des amis qui vous restent, et de hâter pour moi le plaisir de vous revoir bientôt. »

La poësie que l'émir mettait dans ses écrits se répandait sur toutes ses paroles. Une dame cherchait à faire ressortir la beauté du pays et du château où le gouvernement avait fixé sa résidence: « *Ah! Madame*, dit-il, *je suis prisonnier. Vous auriez beau m'accabler sous des fleurs, que leur parfum n'arriverait pas jusqu'à moi!* »

Il répondait avec esprit à toutes les questions, qui lui étaient adressées. Une dame lui demandait pourquoi il avait tant de femmes. « *Si j'avais*

Digitized by Google

*connu les Françaises*, dit-il galamment, *je n'en aurais jamais épousé qu'une.* »

Abd-el-Kader témoignait une vive reconnaissance à ceux qui, s'intéressant à son sort, réclamaient l'exécution de la foi promise. M. O'Quin qui soutenait, en 1848, avec autant d'énergie que de talent, dans le *Mémorial des Pyrénées*, la cause de tous les vrais principes d'ordre et de morale, prit vivement la défense du captif.

L'émir, pour le remercier, l'invita un jour à dîner avec quatre ou cinq personnes. Le repas fut servi selon la mode arabe; mais, pour faire honneur aux convives, Abd-el-Kader fit deux choses qui étaient une dérogation formelle à toutes ses habitudes : il quitta le lit sur lequel il restait constamment assis à la façon orientale pour s'asseoir à table, et offrit une bouteille de champagne. Ce musulman qui s'élève au-dessus des préjugés vulgaires en faisant servir du vin sur sa table, en discutant religion et en parlant avec respect du christianisme, n'en est pas moins le strict et fidèle observateur des pratiques du koran. Il jeûnait avec une telle austérité qu'on dût lui rappeler que la loi de Dieu recommandait avant tout de n'être point homicide de soi-même. Il répondit : *ne craignez rien; en affaiblissant le corps, l'âme se fortifie.*

Lorsqu'il lui fallut quitter Pau, non pour revoir

Digitized by Google

la patrie de ses frères, mais pour changer d'exil, il regretta de s'éloigner d'un pays où il avait reçu une hospitalité affectueuse, où il devait abandonner les restes précieux de trois de ses enfants. Je lui disais que son séjour dans notre château ajouterait un souvenir de plus à ceux que tant de grands hommes y avaient laissé. Il me répondit : *Je vous le dis à vous, et je voudrais pouvoir le dire à tous les Béarnais ; jamais je n'oublierai la cordialité de leur accueil, et, partout où je serai transporté, mes vœux et mes prières seront toujours pour eux !*

La veille seulement de son départ, il consentit à visiter en détail les grands appartements du palais qu'il habitait depuis plusieurs mois, sans avoir voulu se donner le plaisir d'en contempler les merveilles. Il remit ensuite une petite somme à M. O'Quin, en lui disant : « *Je suis pauvre ; mais il y a dans votre ville des personnes plus pauvres que moi. Priez le vénérable curé de Saint-Martin de leur distribuer cette offrande en mon nom !* » Puis, lorsqu'il dût quitter le château, le 2 novembre 1848, il voulut partir en calèche découverte, comme pour rendre visite à tous les habitants et leur dire un reconnaissant et dernier adieu.

Soit à Amboise, soit à Brousse, il n'a pas oublié ses amis de Pau, et il leur adresse encore les plus touchantes expressions qui puissent sortir d'un noble cœur.

Digitized by Google

Les ombres des vieux Gastons qui avaient tant guerroyé contre les infidèles, n'ont-elles pas tressailli en voyant, dans leur antique manoir, un des plus vaillants défenseurs du prophète! L'heure n'est-elle pas venue où la main du très-haut va briser les barrières qui séparaient les enfants du Christ de ceux de Mahomet?

Digitized by Google

Digitized by Google

## DEUXIÈME PARTIE.

## Description du château et de ses dépendances.

# CHAPITRE PREMIER.

## Description du Château.

### §I. ORIGINE ET CARACTÈRE DE DIVERSES CONSTRUCTIONS.

Si je ne me trompe, c'est au Xe ou XIe siècle, que la fondation du château de Pau doit être fixée. Il fut successivement agrandi et embelli par Gaston Phébus, vers 1376; par Gaston de Grailly, vers 1460; enfin, par Henri II, vers 1527.

Les successeurs d'Henri IV semblèrent dédaigner le modeste manoir du chef de leur race. Louis XIII le dépouilla de ses objets les plus

Digitized by Google

précieux. Louis XIV acheva cette spoliation en donnant ce qui restait du mobilier royal à l'intendant Foucault, pour le récompenser de son énergie contre les protestants, après la révocation de l'édit de Nantes.

Le 23 janvier 1793, le ministre de la guerre ordonna que le ci-devant château de Pau serait employé au casernement de gardes nationaux et mis à la disposition des agens militaires. Le citoyen Fogères, commissaire des guerres, reçut les clefs pour préparer ce bâtiment à sa nouvelle destination. C'est alors que le palais des rois de Navarre eut à subir les plus tristes dégradations.

Sous la restauration, on se contenta de bâtir quelques loges de portiers, et de créer une promenade autour de l'esplanade. L'édifice resta dans l'état de délabrement le plus déplorable : la chambre où naquit Henri IV, ne pouvait plus être visitée faute de plancher ! Ce n'est pas que la réparation complète du château n'eût été plusieurs fois réclamée et promise. Un architecte très connu, (je lui ferai l'honneur de taire son nom) fut chargé de présenter un plan. Il est très heureux que ce plan n'ait pas été exécuté. L'architecte avait eu la pensée incroyable d'abattre toutes les tours pour reconstruire le bâtiment dans le style florentin. On peut voir ce projet dans un bel album conservé au ministère d'Etat.

Digitized by Google

Sous Louis-Philippe, M. le baron d'Henneville sollicita du roi et obtint que le château du bon Henri, qui tombait en ruines, serait relevé et restauré avec magnificence. Depuis lors M. d'Henneville n'a cessé de prendre une part active à des embelissements qui ont rendu à un monument si cher au Béarn toute sa splendeur des temps passés. Les réparations commencèrent enfin en 1835. La liste civile fut généreuse et les dépenses de constructions s'élevèrent jusques en 1848 à la somme de 562,899 f. 42 c. (*). Des architectes d'un mérite incontestable dirigèrent les travaux ; et cependant qu'il me soit permis d'ajouter aux éloges qui leur sont dûs, quelques critiques qui me semblent fondées.

Le comité des arts près le ministère de l'instruction publique, a soutenu des doctrines archéologiques, qui devraient avoir force de loi en pareille matière. En fait de monuments délabrés, il vaut mieux consolider que réparer, mieux réparer que restaurer, mieux restaurer qu'embellir ; en aucun cas, les adjonctions et les suppressions ne sont permises. Les architectes de Louis-Philippe ont pris le contre-pied de ces instructions des maîtres de la science.

(*) *Louis-Philippe et la liste civile*, par M. le comte de Montalivet, Revue des deux mondes 1850 ; t. 8, p. 141.

Digitized by Google

Au lieu de réparer le château d'Henri IV, ils ont refait un château nouveau qu'Henri IV aurait grand'peine à reconnaître, s'il pouvait sortir de sa tombe séculaire. Ils ont détruit plusieurs parties du noble édifice ; ils en ont dénaturé d'autres. Ils ont voulu astreindre à une certaine symétrie un bâtiment tout irrégulier dans sa conception, et qui, par cela même offrait un caractère historique et intéressant sous le rapport de l'art. Il est à regretter qu'on n'ait pas su, en appropriant les appartements à nos usages modernes, conserver des irrégularités qu'on a masquées par des cloisons, par amour d'une régularité exagérée ; il aurait fallu laisser subsister également tous les petits escaliers intérieurs, qui produisent souvent un effet si pittoresque, ainsi qu'on peut en voir des exemples dans l'hôtel de Cluny à Paris et dans beaucoup d'autres édifices gothiques. Ce que je dis de l'intérieur pourrait, à plus forte raison, s'appliquer à l'ensemble de la décoration extérieure. Lorsqu'on désire entrer dans l'esprit d'un caractère d'architecture, les détails ne suffisent pas. On pourrait faire un monument parfaitement moderne avec des détails gothiques ou romans, c'est la marche générale de la composition qui forme véritablement le style. Ainsi, dans l'architecture gothique, ce qui frappe surtout, c'est l'imprévu ; c'est l'absence de certaines

Digitized by Google

lois académiques de symétrie, de lignes qui règnent entr'elles, de parties qui répètent les autres. Si dans une église gothique on espaçait également les colonnes, les contreforts, si on leur donnait la même hauteur, la même ornementation, on n'aurait plus une église gothique, mais quelque chose de difficile à définir. Il est donc regrettable, qu'on ait cherché à répéter sur la face de l'ouest une tour semblable à celle de Mazères, qu'on ait voulu faire régner sur la face du midi ces longues lignes de corniches qui ne sont pas dans le caractère de l'édifice, et qu'on lui ait ainsi enlevé une grande partie du pittoresque de sa décoration.

Au moment où les travaux étaient poussés avec ardeur, la république de février vint brusquement les suspendre. Dès qu'un gouvernement eut succédé à une révolution, ils furent repris avec plus d'activité que jamais. Le ministre d'Etat, M. Fould, est venu plusieurs fois visiter le château. Il a tout vu par lui-même, tout apprécié avec le goût parfait qui le distingue. Il a ouvert des crédits considérables, et, pour diriger l'achèvement de la restauration, il a appelé à Pau l'architecte du palais impérial de Rambouillet, M. A. Paccard, déjà connu par de grands travaux en architecture et de belles publications archéologiques. M. Paccard a justifié ce choix par des prodiges de zèle et une haute intelligence des vrais princi-



Digitized by Google

pes de l'art. Il est habilement secondé par M. Tétaz, architecte plein de talent et d'avenir, qui, après avoir été comme lui pensionnaire de l'académie française à Rome, l'a accompagné en Grèce dans ses explorations scientifiques.

## § 2. Description archéologique de l'extérieur du chateau.

Le château de Pau a l'avantage de jouir d'un point de vue admirable, et d'être lui-même très-beau et très-intéressant (*). Je ne décrirai que le monument, et j'adopterai l'ordre dans lequel M. Mérimée et M. Albert Lenoir recommandent de procéder à l'examen des constructions militaires du moyen-âge.

### Situation.

A l'extrémité occidentale de Pau, le château s'élève sur une butte soutenue par des talus parementés en pierre de taille. Il termine un plateau et n'est séparé de la ville que par des fossés. La superficie qu'il occupe est d'une longueur de 170$^{m}$ (**) sur une largeur moyenne de 100$^{m}$. Sa

(*) *The old castle... has the advantage of possessing a splendid view from its windows, as well as being a beautiful object in itself.* The Pyrenees, by lady Chatterton. London 1843; vol. 1, p. 277.

(**) M. Paccard et M. Tétaz ont eu l'obligeance de me donner les mesures exactes et de m'aider de leurs judicieuses observations.

Digitized by Google

forme est irrégulière, mais ressemble un peu à un triangle dont le sommet serait tronqué.

Au X.e siècle, on ne pouvait choisir d'emplacement plus convenable pour un ouvrage fortifié, comme devait l'être, à cette époque, toute demeure seigneuriale. Le plan en était bien conçu pour la défense. Du côté de la ville, l'édifice n'était protégé que par des fossés. Aussi était-ce là que se dressait la face du donjon, et un peu en arrière le flanc de la tour Montaüset, double obstacle opposé aux entreprises de l'ennemi. Du côté du nord et de l'ouest, les jardins, entourés d'une enceinte murale et des eaux du Hédas, offraient alors des moyens de résistance : aussi les tours étaient-elles moins imposantes. Enfin, du côté du midi, des escarpements naturels, baignés par une dérivation des eaux du gave, rendaient la place inaccessible à toute tentative d'assaut. C'est là qu'Henri II fit construire les grands appartements des rois de Navarre.

**Fossés.**

Du côté de la ville les fossés étaient larges et profonds; ils avaient pour contrescarpe un mur vertical. Partout ailleurs ils étaient remplis par les eaux du Hédas ou du Gavè, et n'avaient pas besoin de revêtement du côté de la campagne.

**Ponts.**

Deux ponts-levis existaient jadis. L'un fut dé-

Digitized by Google

moli en 1824. La partie immobile du tablier était attenante à la porte qui forme maintenant le chevet de la chapelle moderne du château.

L'autre pont était jeté du côté des jardins sur le Hédas, à la porte appelée aujourd'hui *porte de Corisande*, et qui se nommait, il y a peu d'années, *porte du pont-levis*. La partie mobile du tablier a été remplacée par un pont fixe.

Lorsque le castel féodal eut perdu tout le caractère de place de guerre, et qu'il eut pris le titre de *Château royal*, Louis XIII voulut en rendre les abords plus commodes : au lieu de passages étroits, faciles à garder et à intercepter, comme les ponts-levis du moyen-âge, il fit construire le pont qui sert maintenant d'entrée principale, et qui joint le palais à la ville. Il est large et forme une arcade cintrée, pittoresquement couverte de lierres pendants sur les anciens fossés métamorphosés en charmante promenade.

Louis-Philippe fit construire en 1836 un autre pont qui, traversant la route de Jurançon, comme un arc de triomphe, conduit à la Basse-Plante et au Parc. Il est à désirer que ce pont gracieux reçoive les sculptures qui devaient le décorer.

### Portes.

Une seule porte donnait primitivement entrée dans l'intérieur du bâtiment. Elle était cintrée

Digitized by Google

et s'ouvrait entre l'aile méridionale et le donjon qui la défendait. On n'y parvenait qu'après avoir traversé un passage étroit, aujourd'hui démoli, et six portes ogivales bien défendues. On remarquait à l'une d'elles la coulisse où glissait la herse qui fut enlevée en 1793.

Les principales portes extérieures étaient celle du *Pont-levis* ou de Corisande, et surtout le grand portail de la tour de la Monnaie.

Du temps d'Henri IV seulement, afin d'avoir, avec la ville, des communications plus faciles, on jeta un pont-levis devant le donjon. La porte, qui fait l'ornement de la chapelle, est en marbre gris dans le style de la fin de la renaissance. Elle est composée de deux ordres superposés. L'ordre dorique du bas encadre la baie de l'entrée dont l'arcade est en plein cintre. L'ordre ionique reçoit une table saillante sur laquelle on lit les traces de cette inscription aujourd'hui presqu'entièrement effacée :

HENRICVS DEI GRATIA
CHRISTIANISSIMVS REX FRANCIÆ,
NAVARRÆ TERTIVS DOMINVS,
SVPREMVS BEARNI.
1592.

**Tours.**

Le château était flanqué d'un donjon et de trois tours principales destinées, comme dans la plu-

Digitized by Google

part des constructions militaires du moyen-âge, à protéger les angles de l'enceinte plus exposés que les fronts.

Ces trois tours sont verticales, à base quadrangulaire : elles ont chacune un nom particulier.

La tour *Montaüset* est située au nord-est : elle est vis-à-vis la porte d'entrée qu'elle défendait. Sur ses épaisses murailles on remarque les empreintes des balles.

Est-ce la trace des arquebusades durant les guerres de religion? On l'a dit et répété, mais j'ai ouï-dire aussi que ces traces ne remonteraient qu'à l'époque du retour d'Espagne du duc d'Angoulême, et qu'elles auraient été faites par les gardes-du-corps qui déchargèrent leurs carabines en entrant dans la cour du château.

Cette tour a une base rectangulaire de 11$^{m}$ 70$^{c}$ de façade sur 7$^{m}$ 40$^{c}$ de profondeur. Sa hauteur, y compris le comble, est de 33$^{m}$ 50$^{c}$. Les murs, dont le revêtement est en fort moëllon, ont 2$^{m}$ 50$^{c}$ d'épaisseur.

*Montaüset* signifie en béarnais *monte oiseau*. Cette pittoresque étymologie provient de l'absence de tout escalier. Dans cette haute tour, comme dans un grand nombre de celles du moyen-âge, l'escalier était remplacé par des échelles que l'on retirait après soi. Cette précaution donnait plus de sûreté à la garnison, et rendait l'entrée plus dif-

Digitized by Google

ficile à l'ennemi. C'est le baron de Capdeville, commandant du château, qui fit pratiquer, en 1722, une ouverture dans les murailles, afin d'utiliser le rez-de-chaussée pour une remise.

Au troisième étage, on a découvert dans l'épaisseur du mur un escalier étroit et obscur qui conduit au sommet, et par lequel deux hommes ne peuvent passer de front.

La tour de *Bilhères* est ainsi nommée, parce qu'elle regarde le village où le bon Henri fut nourri dans la maison de Lassensàa. Cette tour a la forme d'un carré parfait de 6$^{m}$ 70$^{c}$ de côté; sa hauteur, y compris le comble, est de 30$^{m}$. Elle flanque le château au nord-ouest. Ce n'est qu'au quatrième étage qu'on remarquait l'existence des cheminées. Ce fait a paru étrange à quelques écrivains; il s'explique facilement par la pratique du moyen-âge, qui réservait ordinairement les étages supérieurs au logement des chefs. On aperçoit encore dans le mur les traces de l'escalier primitif qui fit place ensuite à un escalier plus large.

A côté de la tour de Bilhères fut bâtie, sous Louis-Philippe, une tour absolument semblable à celle de Mazères. Celle-ci doit son nom à sa direction vers le château de Mazères, cher aux princes du Béarn. Les dimensions des côtés de la

Digitized by Google

tour de Mazères et son élévation sont égales à celles de la tour de Bilhères.

Des cheminées cachent d'anciennes portes de communication avec les courtines. Ces modifications datent sans doute de 1550, époque à laquelle cette tour fit partie des appartements royaux. Un lanternon surmonte son escalier de pierre en vis à noyau plein.

Une petite tourelle, connue depuis long-temps sous le nom de cabinet de la reine Jeanne, s'écroula avant 1814, fut relevée en 1818 et démolie en 1836.

### Créneaux, Plateformes, Toits.

Des créneaux couronnent les tours. Ils sont peu nombreux parce qu'ils ont été en partie bouchés. Ils sont rectangulaires et la maçonnerie soutient la toiture.

Toutes les tours sont défendues par des machicoulis; les arcs, qui unissent les consoles et qui forment l'ouverture des machicoulis, sont généralement à plein cintre; cependant on en remarque plusieurs du XV.e siècle en accolade. Sans doute par-là on pouvait faire tomber sur les assiégeants une pluie d'eau bouillante, de sables brûlants, de pierres ou d'autres projectiles meurtriers; mais, grâce à leur forme élégante, ces machicoulis étaient

Digitized by Google

pour l'édifice une décoration autant qu'un moyen de défense.

La corniche de couronnement du donjon vient d'être terminée : elle produit un bel effet : M. Lefranc, architecte, en avait donné le dessin; c'est sans contredit la partie de la restauration qui lui fait le plus d'honneur, quoique le couronnement de la petite tourelle, située au-dessus de la plate-forme, ne s'harmonise pas bien avec les créneaux du donjon, et ne semble pas achevé.

Les toits ne sont pas tous semblables. Celui du donjon a disparu, emporté par une tempête qui fit à Pau de grands ravages en 1820.

Le comble de la tour Montaüset a 9$^{m}$ de hauteur; sa base est rectangulaire. Le faîte en est long de 6$^{m}$ 50$^{c}$ et surmonté de deux vases en plomb.

Le toit de la tour de Bilhères se termine en pointe et n'a qu'une girouette. Celui de la tour de Mazères a un faîtage d'environ 1$^{m}$ 80$^{c}$ et deux girouettes.

### Courtines.

Il ne reste presque plus rien des courtines primitivement destinées à relier les tours qui existent et les bâtiments qui ont disparu. Elles ont successivement fait place à des constructions nouvelles, à mesure que le château, devenu résidence

Digitized by Google

royale, s'embellissait et s'agrandissait aux dépens des fortifications.

Au-dessus de la porte principale qui ouvrait dans la cour intérieure, j'avais remarqué que les vieux murs, récemment abattus, étaient décorés de trois rangées d'énormes billettes romanes. C'est un caractère de plus à ajouter à ceux que notre description signale, pour établir la preuve archéologique de l'existence du château antérieurement à Gaston-Phébus.

Une galerie de machicoulis, placée au premier étage de l'aile méridionale, et un chemin de ronde percé dans la profondeur des murailles, indiquent assez que Henri II se servit des vieilles courtines qu'il éleva pour y bâtir ses appartements royaux. Au nord de l'édifice, on remarquait des restes de *chemises*: des escaliers couverts, fort étroits, y sont appliqués. Enfin, en face de la ville, l'ancienne enceinte murale est déshonorée par une superposition d'ignobles constructions en mauvais matériaux. C'est dans cet affreux bâtiment que siégeait la chancellerie. Au dessus du portail moderne, se trouvait, avant 1789, le logement du garde-meuble. « A droite, plus bas, dit l'abbé » d'Expilly, est le logement du sergent du châ- » teau, et de suite le logement du gouverneur du » château. Le logement du gouverneur de la pro- » vince est de l'autre côté. »

Digitized by Google

**Fenêtres, Meurtrières.**

Les tours, autrefois éclairées par des meurtrières étaient presque entièrement dépourvues de fenêtres, excepté du côté de la cour intérieure. Si l'on examine avec attention des petites ouvertures trilobées, qui existaient primitivement au donjon et qui plus tard furent fermées; si l'on considère ailleurs des fenêtres rectangulaires, divisées dans le sens de leur hauteur en deux baies égales, on reconnaîtra les traces nombreuses de roman, le style évident des constructions premières. Dans les embrasures de plusieurs fenêtres règnent des bancs de pierre de chaque côté : c'était la place ordinaire des gardes ou des soldats de la tour, au moyen âge.

Les fenêtres les plus ornées, les plus nombreuses, sont carrées avec meneaux en croix, et datent de la renaissance. Les lucarnes selon le style de la seconde moitié du XV$^{e}$ siècle, sont très élégantes : elles sont à croisillon. Les crochets peu saillants et assez maigres, qui décoraient les rampes des pignons ont souffert; ils ne tarderont pas à être restaurés.

Les meurtrières n'offrent rien de remarquable. Leur forme semblerait indiquer des archères. Elles ne présentent dans leurs fentes verticales, étroites à l'extérieur, aucune fente horizontale,

Digitized by Google

aucun trou circulaire disposé pour le tir de l'arbalète ou de l'arme à feu.

### Cours.

Le château avait deux cours. Au bas du donjon, dit l'abbé d'Expilly est le corps de garde, et au-dessus, la chambre du trésor où sont les archives. « Au sortir de là, on descend à un » endroit appelé la basse-cour du château, où » il y a douze maisons qui ont été données à » des particuliers. » Ces masures furent démolies en 1807. L'ancienne basse-cour fut plantée, en 1826, d'allées d'arbres qui forment aujourd'hui une jolie promenade. Les anciens remparts ont été abaissés afin de ne point gêner la vue.

Une des parties les plus intéressantes de l'édifice est sans contredit la cour intérieure, la cour d'honneur. Le motif du milieu est très remarquable par l'originalité du style, et mérite d'être cité comme une des plus agréables décorations de la renaissance. Des médaillons restaurés représentent des figures de fantaisie qu'on avait pris à tort pour les portraits de nos souverains de Béarn.

Les tableaux et les encadrements des fenêtres et des portes sont ornés des plus gracieux arabesques. Ces charmantes sculptures sont l'œuvre d'artistes italiens, que Marguerite de Valois avait

Digitized by Google

fait venir, lorsque, après son mariage avec le roi de Navarre, elle présidait à la restauration du château. Cette restauration fut faite avec précipitation. Le travail des ornements de l'extérieur et de l'intérieur, accuse l'emploi simultané d'un grand nombre d'ouvriers. Les arabesques n'ont d'autre origine, que le caprice de chaque artiste. Les pierres une fois sorties de mains plus ou moins habiles, étaient posées les unes sur les autres. La même idée, le même ciseau ne se remarque pas dans la même ornementation.

Un artiste d'un talent distingué, M. Piquenot a réparé avec un goût digne d'éloges l'œuvre mutilée du XVI^e siècle. Habile imitateur du style des sculpteurs italiens, il a rivalisé avec eux en faisant ressortir leur travail; lorsqu'il a dû créer des ornements nouveaux, il a su approprier ses dessins à leur destination. Tels sont les sujets religieux qu'il a traités sur le linteau de la porte de la chapelle, et les sujets de chasse placés sur la porte de la salle à manger.

M. Fould, ministre d'état, a ouvert un crédit considérable pour l'achèvement de la cour d'honneur. C'est là que les artistes déployaient leurs plus brillantes décorations à l'époque de la renaissance, où la sculpture triomphait aux dépens de l'architecture en décadence; c'est là que les hommes habiles, choisis par le gouverne-

Digitized by Google

ment actuel, aimeront à se distinguer; car, l'édifice n'a de ce côté subi aucune modification regrettable.

**Donjon.**

Le donjon consiste dans une tour beaucoup plus élevée, beaucoup plus forte que les autres : on la nomme la tour de Gaston Phébus. Ce n'est pas que ce prince en soit le fondateur : de son temps, on ne bâtissait guère des tours de cette dimension; mais il répara, il acheva ce qu'il appelait *la tour de tuile.*

Cette tour, en effet, est toute en briques. Sa hauteur, à l'ouest, est de 33 mètres environ; au sud de 34 mètres 50 centimètres, et à l'est de 34 mètres 90 centimètres; elle n'a plus de comble. La profondeur de ses fondations est, dit-on, de 6 mètres, l'épaisseur des murs est de 2 mètres 80 centimètres.

Les faces du donjon du côté de l'est et de l'ouest, sont soutenues par des contreforts qui s'élèvent presque jusqu'à la hauteur des machicoulis; ils présentent cette particularité, qu'au lieu d'être placés aux angles de la tour, ainsi que la construction doit naturellement l'exiger, ils sont placés au milieu des faces, sans que rien puisse faire apprécier pourquoi les faces sud et nord en ont été privées.

Digitized by Google

D'après les ordres du ministre d'Etat, les étages qui se trouvent dans cette tour ont été disposés en appartements commodes et richement décorés.

### Souterrain, Puits, Citernes.

Le château renferme un souterrain profond. D'après la tradition, il était d'une longueur fabuleuse, et débouchait à Lescar, c'est-à-dire à 7 kilomètres. En 1828, on voulut y descendre, mais les décombres qui l'obstruaient auraient exigé de grands frais si on eût poussé l'exploration un peu loin, et on y renonça.

Dix ans plus tard, lorsqu'on a construit le pont qui joint le château à la Basse-Plante, au lieu de visiter le souterrain mystérieux qui existait sous le terre-plein, on en a fermé l'entrée par des travaux de maçonnerie servant d'appui à l'une des piles du nouveau pont.

On aperçoit, au nord de l'ancienne basse-cour, un escalier, faisant saillie sur le talus extérieur et s'arrêtant sur la promenade; il s'enfonçait jadis profondément, et communiquait avec le souterrain.

Dans les tours existait-il des cryptes? il est vraisemblable qu'il en a existé sous celle de Montaüset. Lorsqu'on y pénétra en 1772, on découvrit une espèce de puits. Ce caveau servait-il de magasin pour la garnison, ou de basse-

Digitized by Google

fosse pour les prisonniers ? On trouva là, dit-on, des débris humains et des chaînes de fer. A la hauteur du second étage, on voit encore, dans la même tour, des oubliettes et des cachots pratiqués dans l'épaisseur des murs, et couverts d'une voûte cintrée.

Les forteresses ont besoin d'être approvisionnées d'eau. Celle de Pau avait une citerne et un puits.

La citerne se trouve dans l'esplanade. Elle est à ciel ouvert, assez vaste et assez profonde. Elle est alimentée par une source naturelle : on y descend par un petit escalier en pierre.

Le puits est dans la cour d'honneur. Tout semble indiquer qu'il est contemporain des constructions primitives. Il a 68$^{m}$ environ de profondeur, et la hauteur moyenne de ses eaux dépasse 30$^{m}$ (*). Son diamètre est de 2$^{m}$ 38$^{c}$.

Il serait intéressant de curer ce puits, auquel se rattachent de nombreuses histoires. Je ne les redirai pas, car il en est quelques-unes que je ne pourrais raconter sans réveiller des souvenirs qu'il vaut mieux laisser s'éteindre dans l'oubli.

(*) Le niveau normal de ses eaux éprouva une baisse sensible à l'époque du séjour des Arabes, à tel point qu'au moment de leur départ il était descendu de plus de 18$^{m}$ et cette différence fut longue à se combler; circonstance qui prouve qu'actuellement l'eau s'y renouvelle difficilement.

Digitized by Google

## § III. Description de l'intérieur.

L'ameublement du château de Pau fait honneur à M. le baron d'Henneville qui en a eu la direction supérieure. Il était difficile de réunir, dans le palais d'Henri IV, une aussi belle collection de meubles de son temps. Il aurait fallu de longues années de recherches pour remplir ces vastes appartements, et tout devait être prêt à jour fixe. Il a donc été nécessaire, à défaut de meubles antiques, de se contenter quelquefois de meubles nouvellement faits sur d'anciens modèles, et d'admettre provisoirement quelques objets qui ne sont pas du style du château, mais qui en attendant d'être convenablement remplacés, servent de décoration.

Je n'indiquerai que ce qui m'a paru le plus digne de fixer l'attention sous le rapport de l'antiquité, de l'art, ou des souvenirs. Je parcourrai les pièces dans l'ordre que l'on fait suivre aux visiteurs.

Entrons par une petite porte placée à droite au fond de la cour d'honneur.

Le salon d'attente n'a de remarquable qu'une voûte à nervure. Toutes les cheminées, toutes les décorations sculpturales, que je ne signalerai pas d'une manière particulière, seront l'œuvre du ciseau habile de M. Piquenot.



Digitized by Google

### Salle à manger des princes.

Rien d'ancien. Deux statues colossales en carton-pierre représentent Henri IV et Sully.

### Grande salle à manger.

C'est dans cette vaste salle que se réunirent autrefois les Etats du pays ! C'est là que le pâtre ossalois venait s'asseoir à côté des douze barons du Béarn ! Dans ces lieux où retentirent si longtemps d'éloquentes voix défendant les libertés et l'indépendance de nos pères, la Révolution plaça d'ignobles écuries !

Aujourd'hui cette salle est richement ornée. Les magifiques tapisseries qui couvrent les murs sont de Flandre, du XVI^e siècle ; elles furent faites pour le château de Madrid, près de Paris, par ordre de François I.^er Elles sont divisées en onze compartimens représentant les mois de l'année et des scènes de chasse.

Une immense table occupe le milieu de la pièce. M.gr le duc de Montpensier y a donné des banquets de cent couverts.

Cette salle avait autrefois deux grandes cheminées : l'une a été ouverte et on y a pratiqué une porte ; l'autre est devenue inutile par l'établissement d'un calorifère et se trouve masquée par une statue. Cette statue d'Henri IV fut exécutée, en 1625, par Francheville, sculpteur de Louis XIII.

Digitized by Google

Elle était ornée autrefois de bas-reliefs représentant la bataille d'Ivri. Sauvée, pendant la Révolution, par M. Lenoir, elle fut déposée au musée des Petits-Augustins, et passa ensuite dans la galerie du duc d'Orléans. Elle fut donnée par Louis XVIII, en 1819, au château de Pau. Elle est, dit-on, d'une ressemblance frappante; c'est ce que M. Lenoir a vérifié lorsque les profanations des tombeaux de Saint-Denis, en 1793, permirent de revoir les traits non altérés du bon roi, outragé d'une manière impie, après deux siècles de sépulture.

La profondeur des murailles étonne : c'est que dans leur épaisseur existe toujours l'ancien chemin de ronde. Il sert aujourd'hui de communication aux cuisines souterraines qui étaient autrefois des caves mal éclairées.

### Grand escalier.

L'escalier principal est d'un goût d'architecture admirable. Il a une largeur de 2$^{m}$ 65$^{c}$. Ses marches sont droites et au nombre de cent sept. Les arcs des voûtes varient de forme à chaque palier. L'arc est tour à tour ogival, tiers point, plein cintre surbaissé, plein cintre, etc. Les voûtes, richement ornées de motifs différents, représentent des caissons carrés à feuilles, des nervures croisées à clefs de voûte, des nervures losangées, circulaires

Digitized by Google

prismatiques, polygonales et sphériques variant à chaque palier. Dans les frises ou plate-bandes, on voit des H et des M enlacés : ce sont les initiales d'Henri II et de Marguerite de Valois, qui ont restauré le château. Au haut du premier palier, on lit au fond de deux culs-de-lampes de colonnes, H. S. R. S. M. S. R. Ce qu'on prend pour des S n'est qu'un sigle séparatif, et il faut lire H*enri* R*oi* M*arguerite* R*eine*.

Parmi les médaillons qui décorent les clefs de voûte, on admire surtout une tête de femme ou de chimère, et l'écusson complet des diverses seigneuries et alliances des rois de Navarre.

Toutes les sculptures sont anciennes : elles ont été réparées par M. Piquenot avec un rare talent. Seulement cet habile ouvrier a créé la troisième voûte qui, au rez-de-chaussée, conduit à un passage pour le service, et au premier étage à la tour de Gaston.

D'après l'avis des hommes spéciaux l'escalier du château de Pau, par la beauté de ses compartiments, ne le cède à aucun des exemples que l'on puisse citer dans les autres palais de la renaissance.

### Ier Étage. — Petit Salon.

Les gracieuses tapisseries, qui ornent cette espèce de boudoir ont été exécutées à la manufac-

Digitized by Google

ture royale de Beauvais sur des tableaux de Boucher. Elles vont être portées à Paris et remplacées par des tentures anciennes.

On remarque dans cette pièce un bureau en acajou qui, dit-on, a servi à Napoléon-le-Grand à Fontainebleau. On remarque aussi un vitrail représentant Henri IV à cheval. Ce beau vitrail est du XVII.e siècle. Il a été peint d'après la statue équestre autrefois placée au-dessus de la porte principale de l'hôtel-de-ville de Paris. Il provient du château de Rosny, où il avait été transporté après avoir décoré l'appartement de Sully à l'arsenal. C'est M. Ternaux qui consentit à céder cet objet précieux sur la demande de M. d'Henneville.

### Salon Bernadotte.

Ce salon a reçu le nom de l'illustre Béarnais qui a voulu contribuer de loin à décorer le palais du bon roi qu'il avait pris pour modèle. Il a envoyé de Suède de grands vases de porphyre forme Médicis, une cheminée de porphyre vert, une table en mosaïque de marbre et une autre table en porphyre rose.

Les tapisseries des Gobelins sont aux armes de France et de Navarre. Elles furent faites en 1670 et servirent de portières dans le cabinet de Louis XIV à Versailles.

Une porte invisible, sous tenture, donne accès

Digitized by Google

à un petit escalier pratiqué dans la tour et conduisant aux étages supérieurs.

### Chapelle.

Le seul monument épigraphique du XIVe siècle retrouvé au château est une pierre sculptée représentant un écusson écartelé des armes de Foix et de Béarn, avec la légende PHÉBUS ME FE. On a eu l'heureuse idée de l'incruster dans la partie du mur de la tour, couverte par le passage qui mène à la chapelle.

Cette chapelle est moderne : elle a été construite en 1840; elle fut bénie en 1843 par l'évêque de Bayonne. Elle eut un aumônier jusque en 1848.

Ce qu'elle offre de vraiment remarquable est un magnifique vitrail placé au-dessus de l'autel. Rien de plus lumineux et de plus mystérieux que ce tableau représentant l'adoration des Mages. Il a été peint par Roussel, d'après Zurbaran, et exécuté à la manufacture de Sèvres.

On ignore où se trouvait la chapelle primitive du château. Elle devait avoir une certaine importance; car c'est là que le seigneur et les représentants du pays s'assemblèrent dans plusieurs occasions mémorables pour conclure des actes solennels en présence de Dieu. On lit dans plusieurs

Digitized by Google

chartes : *et asso fo feyt fens la capera deü castet de Paü.*

La chapelle catholique concédée à Marguerite de Valois *n'était*, selon les mémoires de cette reine, *que de trois ou quatre pas de long. Elle était fort étroite et pleine quand on y était sept ou huit.* Dans les inventaires de l'ancien mobilier du temps d'Henri IV, on lit qu'elle était décorée *de six petites pièces de tapisseries à personnages rehaussés d'or.* Selon moi, nul doute que cette petite chapelle ne fût placée dans une pièce du premier étage à droite du palier de l'escalier; cette pièce, qui n'a pas été restaurée, n'est pas montrée aux visiteurs.

### Grands Appartements. — 1er Salon.

Les deux grandes tentures qui décorent ce salon sortent des manufactures de Flandre, et datent du commencement du XVIe siècle. Les quatre petites tapisseries voisines des fenêtres sont des Gobelins. Le lustre, les bras de lumière et les meubles sont modernes. La table du milieu est ancienne et formée de deux consoles. Le plan en relief du château, tel qu'il était autrefois, est placé sur cette table : c'est l'ouvrage d'un ancien serviteur du palais.

### Grand salon de réception.

C'était jadis la salle de réception des anciens

Digitized by Google

rois de Navarre. Elle n'a conservé du temps passé qu'une cheminée retrouvée sur place en démolissant un mur de construction moderne qui y avait été adossé. M. Piquenot l'a restaurée en 1838 sous la direction et d'après le plan de M. Lefranc. Ce travail fait honneur à l'habileté du sculpteur. Il est facile, à la couleur de la pierre, de discerner l'œuvre ancienne de l'œuvre nouvelle qu'on aime à comparer entr'elles au point de vue de l'art.

Les tapisseries sont de Flandre. François Ier avait donné ordre de les faire pour le château de Chambord. Les lustres, bras, etc., aux armes de France, Béarn, Foix et Navarre, etc., ainsi que les autres meubles, ont été commandés récemment.

Presque tous les appartements sont ornés de vases de Sèvres qu'il serait trop long d'énumérer un à un. Il en est deux cependant qui sont cités parmi les plus beaux produits de cette célèbre manufacture. Ils sont posés sur les consoles du grand salon. Les peintures qui les décorent représentent l'inauguration de la nouvelle statue équestre d'Henri IV sur le Pont-Neuf à Paris en 1819.

La statue en bronze d'Henri enfant a été exécutée d'après la statue en marbre du baron Bozio.

### Salon de famille.

Rien d'antique, si ce n'est un charmant clavecin,

Digitized by Google

fait à Anvers en 1590. Il a été redoré et mis à neuf. Il a deux claviers. Chaque note du clavier inférieur fait parler la note correspondante du clavier supérieur. Marie-Antoinette aimait à l'entendre résonner sous ses doigts au Petit-Trianon. Il n'est pas sans charme de faire redire à ce vieil instrument des airs de Rameau et de Bach.

### Chambre de l'Empereur.

C'était l'ancienne chambre à coucher des rois de Navarre. Les tapisseries sont des Gobelins. Le lit est moderne et fait sur un ancien modèle. Les sièges en bois sculpté datent de la fin du XVII^e siècle.

Le bahut ou commode du XVI^e fut exécuté pour une maison royale. On admire deux tasses de Sèvres posées sur ce bahut. L'une représente Henri IV et le château de Pau, l'autre Sully et le château de Rosny.

Le meuble le plus ancien dans tout le palais est un coffre gothique, orné de cuivres découpés à jour et dorés. Il contient plusieurs tiroirs de diverses dimensions, et couverts d'ornements en forme de coquille. On vous dira que c'est un don du vieux de la montagne à Saint-Louis. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce meuble, aussi rare que curieux, a été acheté à Malte en 1838. Il passait pour avoir été rapporté de Jérusalem par un grand-maître de

Digitized by Google

l'ordre, à une époque très-reculée. La console qui supporte ce coffre est moderne.

Sur la table du milieu on remarque un petit coffret en ébène avec des arabesques en écaille, et le portrait d'Henri IV gravé sur cuivre avec la date : *anno* 1607.

### Cabinet de l'Empereur.

Les tapisseries dans le genre de Boucher sont de Beauvais. Le tableau est des Gobelins. La cheminée en bois est flamande : elle est formée de fragments d'anciennes sculptures. La glace est de Venise; la bordure en ébène sculpté à la manière de Goujon est un meuble remarquable du XVI^e^ siècle. — Le grand bureau a été restauré, mais les panneaux sculptés sont tous du XVI^e^ siècle.

## PETITS APPARTEMENTS.

### Cabinet à toilette de l'Impératrice.

La tapisserie représentant Henri IV chez le meunier Michaud est des Gobelins et signée Vincent, 1785. — La petite pendule est du siècle de Louis XIII.

### Chambre à coucher de l'Impératrice.

Quatre tableaux en tapisserie des Gobelins représentent le départ d'Henri IV, l'évanouissement

Digitized by Google

de Gabrielle, Henri IV devant Paris, et ce prince disant : *Relève-toi Sully; ils vont croire que je te pardonne.* La glace d'une seule pièce a une hauteur intérieure de 2m 93c sur 1m 56c de largeur. Elle fut commandée à Saint-Gobin. C'était la plus grande que l'on eut encore coulé. L'armoire à deux corps en frêne et en ébène sculpté représente quatre sujets de la Bible et des Evangiles. Elle avait appartenu à M. de Jarente, ancien évêque d'Orléans.

### 2me ÉTAGE.

#### Chambre de la reine Jeanne.

Les tapisseries sont des Gobelins. — Le lit est en bois richement sculpté. On remarque sur le panneau du devant un guerrier endormi et un hibou. Il porte la date de 1562. On aperçoit au-dessus une vache, ce qui fait présumer que ce meuble est d'origine béarnaise.

#### Cabinet de la reine Jeanne.

C'était l'oratoire de Jeanne d'Albret. Deux beaux tableaux en tapisserie des Gobelins représentent Henri et Sully à Fontainebleau et Sully blessé.

La stalle gothique ne peut avoir appartenu à la reine Jeanne, comme on l'a dit, puisqu'elle ne porte pas les armes de Béarn, mais celles de France et de Navarre.

Digitized by Google

**Chambre d'Henri IV.**

C'est là, dit-on, que ce grand roi reçut le jour le 14 décembre 1552. La coquille qui lui a servi de berceau est une carapace de tortue dont les dimensions exactes sont 1mc 08c sur 0,81. Ce précieux souvenir du bon Henri était cher aux Béarnais. Lorsque la Révolution éclata, tant que les espérances d'une ère nouvelle purent s'allier avec le culte des anciennes gloires, le berceau du roi ami du peuple, continua à paraître dans les fêtes publiques (*), même à côté des emblèmes révolutionnaires.

Pendant le règne de la Terreur, des forcenés, sous prétexte de détruire les souvenirs de la tyrannie, déclarèrent une guerre sauvage aux monuments historiques de la France. Il était à craindre que le berceau royal ne devint leur proie. M. de Beauregard possédait à Pau un cabinet d'histoire naturelle dont j'ai hérité. Il avait une écaille de tortue fort ressemblante à celle du château. Il imagina de substituer l'une à l'autre. Le concierge Lamaignère eut le courage de se rendre complice de cette fraude pieuse qui s'accomplit dans la nuit du

(*) Je possède un discours civique prononcé à Pau, le 14 juillet 1790, en présence de Messieurs les officiers municipaux et des *gardes du berceau d'Henri IV*, ainsi qu'une lettre *autographe* du célèbre Mirabeau, adressée à l'auteur de ce discours.

Digitized by Google

30 avril 1793. Le lendemain, quelques furieux brûlaient publiquement une écaille sans souvenirs en croyant brûler la relique d'un roi.

Un article du *Mémorial des Pyrénées* (du 30 brumaire an XI) apprit aux Béarnais l'heureuse conservation du berceau d'Henri IV, qui fut rendu au château sur la demande du conseil municipal le 30 mai 1814.

Des hommes qui aiment à douter de tout auraient voulu jeter des soupçons sur l'identité de la coquille restituée; mais cette identité fut constatée par tant et de si honorables témoignages, que l'évidence a fini par convaincre les plus incrédules.

Louis XVIII envoya pour ornement, un riche trophée. On dit que la duchesse d'Angoulême fit elle-même une partie des broderies.

Sur la cheminée existait autrefois une inscription rapportant l'acte de naissance de notre Henri. Il faut espérer qu'on la rétablira.

Les tapisseries sont de Flandre. Le bahut est du temps de Louis XII. Le lit en bois sculpté est très-remarquable. Soixante-quinze figures de rois couronnés ou de guerriers sont représentés sur ses panneaux. Il a été restauré; les deux colonnes et l'encadrement du haut sont modernes; le reste est ancien et d'une belle conservation. Ce lit a-t-il servi à Gabrielle d'Estrée? Il provient du château

Digitized by Google

de Richelieu : il était placé dans la chambre dite du roi, où notre Henri avait couché lors de la conférence mystérieuse que le roi de Navarre eut avec Henri III, roi de France.

### 3e Pièce.

On y remarque quatre tentures ; trois sont des Gobelins, et une de Beauvais. Le bahut est très-beau et très-ancien.

### 4e Pièce.

C'est là que couchaient les femmes d'Abd-el-Kader. Les quatre tapisseries sont de Flandre et datent du XVIe siècle. Le bahut est ancien.

### 5e Pièce.

Les tentures sont en tapisserie de Flandre du XVIe siècle. Le lit est magnifique. Il est en tapisserie au petit point, représentant des ornements et des figures. Il fut exécuté pour Louis XIV par les dames de Saint-Cyr sous la surveillance de M.me de Maintenon. Il appartenait à M.me de Montespan et se trouvait au château de Ménars. Le propriétaire de ce château, M. Pelaprat le vendit au roi en 1838.

L'écran, également fait en tapisserie à la main, reproduit l'allégorie de la France armant Jeanne d'Arc, avec l'inscription : *la France délivrée.*

Digitized by Google

C'est dans cette pièce, dont les tentures avaient été cachées et les beaux meubles enlevés, que j'ai vu Abd-el-Kader sur un lit modeste placé à côté de la cheminée. Son oncle couchait près de lui sur un pliant.

Tels sont les appartements où le public est admis. Malgré quelques belles tapisseries qui se trouvent surtout au troisième, je ne conduirai pas le lecteur dans toutes les pièces du palais. Cependant je l'introduirai dans les appartements des dames d'honneur et dans ceux du ministre d'état et du grand-maréchal du palais.

### Appartements des dames d'honneur.

Ils communiquent à la chambre de l'impératrice par une porte secrète du cabinet de bain. Les tapisseries des trois pièces sont des Gobelins et font partie de la collection dite des *Maisons royales*. Des vases de Sèvres ou de porphyre d'Egypte ornent les cheminées.

### Appartements du Ministre d'Etat et du grand Maréchal du Palais.

Les tentures de l'antichambre sont des Gobelins. Celles des autres pièces sont peut-être les plus intéressantes du palais. Elles sont inédites. Elles forment cinq tableaux de la vie de Saint-Jean. Dans l'un, on voit Saint-Jean au désert.

Digitized by Google

Il est tout vêtu de feuilles, et, auprès de lui, se trouve une reine avec la couronne sur la tête et une discipline à la main. Les autres tableaux représentent *le Baptême*, *la Prédication*, *le chef de Saint-Jean porté à la cour*, *la Présentation du chef au roi*.

Rien de plus curieux, de plus brillant de couleurs que tous ces personnages en costumes du temps de Louis XII ou de François Ier. Les paysages, les châteaux, la chaire de Saint-Jean, le magnifique carosse traîné de deux chevaux, l'un blanc et l'autre bai, mille détails enfin mériteraient une étude que je regrette de ne pouvoir essayer ici.

Cette tapisserie, admirablement conservée, est évidemment de Flandre. D'où provient-elle? Nul ne le sait. Elle a été découverte dans le garde-meuble de la couronne par M. le baron d'Henneville. Elle n'était indiquée sur aucun inventaire. Or, en relisant la description des tapisseries de laine envoyées du château de Pau à Paris en 1602, j'ai trouvé mentionnées *huit pièces de l'histoire de Saint-Jean*. Seraient-ce les mêmes tentures qui reviendraient après des siècles décorer de nouveau le palais de Marguerite de Valois!

Dans la seconde chambre, je ferai remarquer aussi un beau bahut ancien en bois sculpté, représentant des scènes de la vie de Saint-Jean et de

Digitized by Google

l'Evangile, séparés par des médaillons de personnages en costume du XVI^e siècle.

### § 4. Le Chateau de Pau tel qu'il sera dans l'avenir.

Après avoir fait connaître le château tel qu'il est maintenant, nous pourrions presque dire ce qu'il sera dans l'avenir.

La restauration et le complément de la décoration sculpturale de la cour d'honneur seront terminés en 1855.

L'aile orientale sera reconstruite en conservant le mur de façade de plus de 2^m d'épaisseur qui appartient à l'ancienne enceinte reliant les tours. On démolira seulement la partie en regard du pont, à l'extrémité duquel s'élevera une porte monumentale servant de principale entrée. Cette porte, moins élevée que la nouvelle façade, l'isolera de la tour de Phébus et donnera à la cour d'honneur plus d'air et de lumière. La tour, les bâtiments de l'aile orientale et de l'aile du nord recevront une décoration de croisées et de lucarnes en harmonie avec celles du pourtour du palais. Enfin, du côté occidental, vis-à-vis le pont qui conduit à la Basse-Plante, un bel escalier à double rampe, adossé extérieurement au talus, donnera une autre entrée directe à la cour d'honneur.



Digitized by Google

On vient de recevoir et l'on attend encore des meubles anciens et des porcelaines d'un grand prix.

Dans peu de temps, il faut l'espérer, grâce aux chemins de fer, il n'existera plus de distance. Pau, rapproché de Paris, offrira pendant l'été, au pied des montagnes et dans le voisinage des eaux thermales les plus renommées, une résidence agréable et souvent utile à nos princes lorsqu'ils auront besoin de retremper leurs forces dans le repos et l'air pur des contrées Pyrénéennes.

Digitized by Google

## CHAPITRE II.

—

### Dépendances du château.

Le château de Pau était jadis entouré de dépendances considérables. Son domaine se composait, au XIII^e siècle, de vignes, de taillis, de la lantanère et d'un moulin. Sous Henri IV, les terres attenantes dépassaient encore une étendue équivalente à trente-sept hectares.

La Tour du Moulin ou *de la Mouline* était placée vis-à-vis le vieux pont du gave qui n'existe plus. Elle servait à le défendre, et donnait entrée au château. C'est là que les rois de Navarre éta-

Digitized by Google

blirent la fabrication de leur monnaie. Cette grosse tour découronnée et mutilée menaçait de tomber en ruines, lorsque M. Fould, ministre d'état, passant à Pau le mois d'avril 1854, donna l'ordre de la réparer immédiatement pour y disposer des appartements destinés aux hommes de service.

Au pied de la tour, la place, aujourd'hui nommée la *Basse-Ville*, était jadis le *Camp batalhé*, c'est-à-dire le champ de bataille pour les combats judiciaires.

L'histoire monétaire du Béarn, ainsi que celle des *jugements de Dieu* autorisés par la législation du pays, peuvent donc se rattacher aux souvenirs du château. Elles feront l'objet de deux dissertations dans la dernière partie du livre.

Lorsque Orthez fut abandonné pour Pau, devenu résidence princière, Gaston XI embellit sa nouvelle demeure, et la dota, suivant un vieil auteur, *de dehors magnifiques*. C'est vers 1460 qu'il traça les jardins et planta la *forêt du Parc*.

Henri II, roi de Navarre, eut surtout du goût pour décorer ces lieux charmants qui se prêtaient si bien à tous les caprices de l'art.

> Sa Marguerite, ornée de grand' prudence,
> D'un grand esprit et grande expérience,
> Lui assistait, sans qu'il prit à dédain (*)
> D'en prendre avis, qui toujours était sain.

(*) *La Navarride* par Palma Cayet, p. 373.

Digitized by Google

Ils réussirent à avoir à Pau *les plus beaux jardinages qui fussent en Europe.*

Les sombres allées du Parc plaisaient à Jeanne d'Albret. C'est là qu'elle avait fait construire son Castet-Beziat, où elle venait déposer ses devoirs de reine pour remplir sa tâche de mère.

Ce Castet-Beziat se cachait dans le petit vallon du nord, sous d'épais ombrages, tandis que sur le sommet de la colline au midi, en face du paysage le plus vaste et le plus riant, s'élevait un antique ermitage dont il reste encore quelques vestiges.

Il ne serait pas sans intérêt, sous le rapport de l'art, d'indiquer les divers travaux qui furent exécutés au XVI^e siècle, en faisant connaître le prix et les conditions des ouvrages.

Deux chartes, sorties des archives du château, constatent notamment deux traités passés le même jour, 13 février 1558, entre M^e Arbes Bollard, *architecte, maître des réparations du château de Pau*, et Thomas Forgues, et Auger Bardon, le premier maçon et le second charpentier du lieu de Jurançon. Forgues s'oblige à construire huit cents canes, et plus, s'il est nécessaire, de murailles pour entourer le jardin de la Garenne, que le roi vient de faire faire. Auger Bardon s'engage à élever dans ce jardin une grande galerie en bois de la longueur de 100 canes et de la largeur de 18

Digitized by Google

pieds. Cette galerie doit avoir 48 arcades, formant en tout 84 ares; les arcs devaient être faits en croisées selon un petit modèle en relief produit devant les témoins de l'acte; Bardon est encore tenu de fournir la charpente de trois pavillons qui se trouveront à ladite galerie.

Meste Pées, *trésorier des réparations du château*, promet de payer 50 sols par cane (*) de murailles et 250 livres tournoises pour façon de la galerie.

Les ouvriers, en cas d'inexécution de leurs engagements, se soumettent à la rigueur de la loi, c'est-à-dire, à être arrêtés et détenus en prison à leurs propres dépens, et à avoir leurs biens saisis et vendus aux enchères (**).

(*) La cane en Béarn était composée de 8 empans ou 1m 856m.

(**) Voici le texte relatif à la confection des travaux :

« Prometten de far oeyt cens canes de murrailhe, ou tante que sera necessary en lou jardin de la Garenne, que lo rey a feyt far nouuellement de espessour de dus pées et de miey de fondament à flor de terra, et fore la terra de laryour de dus paums et miey de la hautour qui sera necessary... et fornir toutes materies necessaris, et far loos fondamens et acquets rasar a lurs propris despens et coustages et far lous cantons et carmens de teule et lo tout de bonne materie et acq render a perfection, et acquere peruocade en forme degude et appartenente, et per rason de cascune cane carrade de murailhe, condan au commensament deu fondament et condan lo boeyt com sy ere plé, fo promettut pagar cinquante sos tournés per cascune cane. — Es estat accordat per la facture que lo dit seignour entenden far en lo jardin de la Garenne de une galerie de fuste de la lon-

Digitized by Google

Le bon Henri se plaisait sous les beaux ombrages de Pau, où il se promenait souvent en s'occupant d'affaires ou de plaisirs.

D'Aubigné raconte que ce prince lui avait donné un jour une mission délicate et périlleuse. Saint-Gelais résolut de laisser croître ses cheveux et sa barbe en signe de deuil, pendant toute l'absence de d'Aubigné son ami. « Ce qui fut cause, dit d'Aubigné, que le roi me voyant arriver *au jardin de Pau*, *où il se promenait*, dit avant toutes choses à un de ses gentilshommes : « Allez dire

gour de cent canes ou enuiron, et de laryour de detz et oeyt pées, et en la ditte galerie aura quarante-dues arcades, qui seran en tout quoatte-vingts et quoatte arcqs tant dun coustat que d'autre ab lous arcqs qui seran feyts en croutsées, ainsi que appar per la modelle feyte de fuste quy fou moustrade et exiuide a la celebration deu present contract; plus deu far la charpenterie de tres pauilhoos quy seran feyts en la ditte galerie, et lo dit Bardon fara a sous propris despens et coustoges tant tailhar, picar que pausar, empero lo dit seignour sera tengut lo bailhar la fuste necessary et ly far portar en lou dit jardin aux despens du dit seignour, mes lou dit Bardon sera tengut fa darrocar lous cassous .. et qoand seran coupats et esbroucats.... las arrames et despulhe deus dits cassous sera per lo dit seignour et las estères qui se faran au dit jardin per lou dit Bardon et sera tengut hauer feyte la ditte obre fens lo termy de quoatte mes.... Per tout so dessus far lou dit de Lescriban prometto pagar au dit Bardon la somme de dus cens cinquoante liures tourneses, promptement cinquoante liures et au cap de chascun mes, cinquoante liures fazen complément de solution, etc. »

Digitized by Google

à Saint-Gelais qu'il se fasse ébarber et couper les cheveux, puisque voilà d'Aubigné de retour de son voyage. »

Les fruits du pays natal paraissaient à Henri IV avoir une saveur particulière; et, lorsqu'il fut roi de France, il ne manqua pas de peupler ses vergers de Fontainebleau, de Saint-Germain et des Tuileries, de plusieurs arbres fruitiers de son jardin de Pau (*).

Ces jardins étaient magnifiques. « *Il s'y trouvait*, dit Favyn, *les plus belles allées et palissades qu'il y eut en France et ailleurs.* « *Auparavant son avènement à la couronne*, dit Palma Cayet, *leur entretien lui coûtait cinq mille écus tous les ans, ayant fait accommoder l'un des quarrés du jardin en façon de castramétation ancienne avec salles chambres, cabinets et offices tout de même qu'en un grand palais.*

Faut-il décrire ces parterres, cette orangerie, ces bosquets, cette *Plante* qui était citée alors, comme on cita depuis le jardin des Tuileries? Les écrivains étrangers qui les ont vus, déclarent qu'ils ont été frappés d'admiration à l'aspect de tant *de grandeur et de merveilles* (**). Les poëtes du pays

(*) *Lettre inédite du 13 janvier 1597.* Il demandait notamment de lui envoyer des *mirlicotons et des pavis.* (Archives de Pau).

(**) Mostrassen los jardines del palacio de Pau..... quedando admirados *de la grandeza y curiosidad....*

Translacion de las Reliquias de S. Oriencio, 1612, p. 43.

Digitized by Google

en célébraient les magnificences, et c'est là qu'ils aimaient à aller *forger* leurs vers (*).

Enfin les parterres des rois de Navarre avaient au loin une telle renommée, qu'un écrivain du temps d'Henri IV, en donnant à chaque ville une épithète caractéristique, surnomme Pau LA JARDINIÈRE (**).

Depuis le départ des souverains du Béarn, tout tomba en décadence autour de leur palais abandonné. Déjà, sous le règne de Louis XIII, un auteur écrivait : *Pau se glorifie de son château, de son parc, de son jardin et de ses allées superbes que l'absence des princes, la négligence des gouverneurs et les injures du temps ont ruinés* (***).

La Haute-Plante remplaça le taillis en 1706. Le président de Bayard (****) la fit dessiner en quinconce et lui donna son nom.

(*) *Madame, tout ceci, je suis allé forger,*
*Dans le jardin de Pau.*
Le cinquième livre d'*Auger Gaillard*, 1594, p. 19.

(**) *Le grand roi amoureux*, p. 173. Voici quelques surnoms donnés par l'auteur à diverses villes : Bordeaux, l'*ambitieuse;* Mont-de-Marsan, la *chatouilleuse;* Cahors, l'*amoureuse;* Brives, l'*écorchée;* Bayonne, *la forte;* Oloron, *la difficile*, etc.

(***) Description de la France, par Coulon, p. 186.

(****) Cette noble et honorable famille existe encore à Pau, mais sous le nom de *Duplàa*. Les vieux arbres de la Haute-Plante furent vendus en 1833 pour la marine, et remplacés par des allées qui sont aujourd'hui charmantes.

Digitized by Google

L'abbé d'Expilly, après avoir dit qu'on entrait dans les jardins par un pont-levis (la porte Corisande), s'exprime en ces termes (*) :

« A côté est une promenade, composée de plusieurs allées, et appelée *les hormelettes*. Au bout de cette promenade, après avoir traversé seulement un petit chemin qui conduit à la Basse-Ville, se présente le parc du roi, formé de nombre d'allées. A la fin de ce parc, ayant traversé le chemin de la route de Bayonne, on entre dans le village nommé Bilhères.

» Au retour du parc, vis-à-vis du jardin du roi, on monte un petit tertre pour entrer dans un bois, joint à une promenade appelée *le cours Bayard*, laquelle forme une belle étoile entourée d'allées et de viviers. Derrière cette promenade est une belle châtaigneraie; et, à côté, sont deux belles pépinières de mûriers et de noyers, l'une et l'autre entourées de viviers et de magnifiques allées. A côté des pépinières, est une grande châtaigneraie, au milieu de laquelle il y a une fontaine appelée *des Fées*, dont l'eau sert à guérir certaines douleurs et plaies, seulement par le moyen du lavage. A gauche du château, sont un vivier et un jardin potager qui l'entourent jusqu'à l'entrée du jardin de la droite. »

Ces beaux jardins du roi, *si dignes de la curiosité des voyageurs*, suivant un ancien auteur, furent successivement diminués par les empiètements de la ville.

(*) Dictionnaire géographique, etc., 1768, in-f.°, t. 5, p. 587.

Digitized by Google

On trouve dans les archives une requête de M. Flamichon, ingénieur géographe, qui demandait, le 14 août 1782, la concession d'*un terrain dépendant du château*, pour y construire une place publique, sous le nom de place Grammont.

Le *Parc*, aujourd'hui coupé par la belle route de Bayonne, était toujours une délicieuse promenade. L'auteur du tableau annuel du Béarn (1786, pag. 113), après avoir parlé des allées symétriques de la *Plante* qui ressemblait plutôt à un jardin qu'à un bois, ajoutait : « Là se trouve le Parc et ses sentiers agrestes et errants, et ses aspects ouverts et élevés, et ses allées sombres et profondes, et enfin son *Castet-Béziat*, que la reine Jeanne aimait, quoique intolérante et femme forte. Ces lieux, qui sont de la dépendance du château, présentent, en quelque sorte, à chaque pas, l'histoire de nos derniers souverains, écrite de toutes parts. »

En 1790, la mise en vente du château de Pau fut annoncée. La députation du Béarn à l'Assemblée Constituante adressa aussitôt une éloquente protestation à Louis XVI, qui l'accueillit avec faveur.

En 1796, l'adjudication du Parc, comme bien national, fut ordonnée en vertu de la loi du 28 ventôse an IV. Les Béarnais, au milieu du vertige des temps révolutionnaires, ne faillirent jamais à leurs sentiments d'honneur et de patrie. Une as-

Digitized by Google

sociation d'habitants de Pau (*), se forma aussitôt pour racheter le Parc d'Henri IV qui, plus tard, fut généreusement rendu au domaine de la couronne.

Le Castet-Beziat, qui ne contenait que deux chambres, et qui, depuis long-temps, tombait en ruines (**), ne put être défendu par ses souvenirs, et disparut sans laisser de trace que dans l'histoire du pays. Les belles constructions, faites sous le règne de Jeanne d'Albret, n'existaient plus. Il restait dans le parc un pavillon qui fut détruit par la révolution ou par le temps.

Nous ne proposerons pas de rétablir la galerie avec ses trois pavillons et ses quatre-vingt-quatre croisées; mais nous nous ferons l'écho d'un vœu souvent exprimé : c'est que, dans cette riante promenade, si chère aux santés délicates, s'élève enfin un abri contre les ardeurs du soleil ou les pluies d'orage.

Sous l'Empire, qui réorganisa tant de choses, le Parc d'Henri IV fut embelli. C'est à M. de Castellane, préfet, dont le nom vivra long-temps dans les Basses-Pyrénées, que l'on doit la belle allée

(*) Le *Mémorial béarnais*, du 20 mai 1827, contient tous les noms de ces honorables citoyens et tous les détails relatifs à la conservation et à la donation du parc.

(**) Voir le mémoire manuscrit de l'intendant Le Bret.

Digitized by Google

qui se déroule sur le sommet du côteau, d'où la vue embrasse un si gracieux horizon.

En se promenant sous l'épais feuillage de ces hêtres, on admire une magnifique végétation; mais on cherche vainement ces chênes antiques, ces ormes champêtres que nos pères chérissaient, parce que le bon Henri avait pu s'asseoir avant eux sous les mêmes ombrages.

Le temps n'a pas épargné ces arbres vénérables; cent soixante-neuf, parmi les plus vieux, tombèrent dans une seule nuit, le 19 janvier 1820, sous le coup du plus épouvantable ouragan.

Il y a peu de jours, une source d'eau minérale a été découverte au pied du versant méridional de la colline du parc, près du canal qui alimente un moulin. M. Fontan, médecin distingué de Bagnères-de-Luchon, a procédé à l'analyse chimique de cette eau; et il est résulté de ses expériences, *que c'était une bonne source ferrugineuse crénatée*, qui pouvait produire les plus heureux résultats dans un grand nombre de maladies. D'après lui, *la petite quantité de sels de chaux et de magnésie qui accompagnent le fer est plutôt utile que nuisible.*

Le célèbre docteur Louis, que le climat de Pau a retenu cet hiver parmi nous, apprécie la nouvelle source qui lui a paru offrir beaucoup d'analogie avec les eaux de Bussang.

Digitized by Google

Ainsi désormais le parc (*), cette promenade favorite des malades, pourra leur offrir les secours d'une nymphe bienfaisante qui s'était long-temps cachée à tous les regards.

Que d'hommes célèbres sont venus visiter ces beaux lieux, depuis surtout que nos sites pittoresques, prônés par la mode, ont acquis une réputation méritée, européenne, et toujours croissante !

Le 1.er août 1817, le prince de Talleyrand voulut s'y promener avec Mmes de Périgord et Poniatowska ; sa voiture fut précipitée dans un endroit escarpé. Le prince, qui sut se relever si bien de tant de chutes d'un autre genre, n'éprouva presque aucun mal de celle-ci qui aurait semblé devoir être mortelle. Qui pourrait redire toutes les fêtes royales ou populaires dont le parc fut témoin depuis Marguerite de Valois jusqu'à nos jours ? La dernière ne fut pas la moins brillante. Elle eut lieu à l'occasion de l'inauguration de la statue d'Henri IV. Le jeune duc de Montpensier y présida lui même : banquet en plein air de 350 couverts, illumination *à giorno*, bals, musi-

(*) La source ferrugineuse paraît avoir évidemment son point d'émergence dans le parc. Il est à désirer qu'elle entre promptement dans le domaine de la couronne. Son exploitation régulière pourrait avoir une réelle importance sous le rapport curatif.

Digitized by Google

que, feu d'artifice, tout fut d'une royale magnificence !

Mais ce n'est pas le bruit des réjouissances publiques qu'on aime surtout à chercher sous ces beaux ombrages. Tant que la mode sera fidèle au pélérinage des Pyrénées, tant que la Providence voudra conserver à nos sources thermales leurs vertus merveilleuses, à notre bienfaisant climat sa douce température, à nos sites ravissants leur charme qui attire, le parc d'Henri IV, avec son soleil si resplendissant pendant l'hiver, avec sa verdure toujours si fraîche pendant l'été, avec ses doux murmures du gave, ses brises embaumées, son air si pur et si suave, sera toujours le refuge des santés languissantes et le rendez-vous de ceux qui cherchent à respirer, au milieu des tableaux d'une admirable nature, le calme, l'espérance et la vie !

Je m'arrête, de peur qu'on ne m'accuse de céder aux exagérations de la flatterie pour le pays natal en cherchant à peindre des lieux dont je ne saurais cependant retracer toute la beauté.

Pourquoi d'ailleurs décrire ce qui a été cent fois décrit? Je pourrais emprunter, aux auteurs anglais seuls, des pages nombreuses de description du parc, dont les délicieux paysages apparaissent de loin comme le *brillant prestige d'un rêve féérique*. Le seul reproche qu'ait pu faire un homme d'es-

Digitized by Google

prit à ces points de vue si variés, *c'est qu'on regarde trop*, et qu'on n'a pas le temps de rêver.

Si je ne puis recueillir ici tous les témoignages d'admiration qu'ont donné à ces sites pittoresques les princes de la littérature contemporaine, il en est dont les Béarnais sont trop fiers pour les passer sous silence. L'illustre écrivain, le grand poëte du siècle, M. de Lamartine, vint un jour visiter le parc, et il s'écria : *Voici la plus belle vue de terre, comme Naples est la plus belle vue de mer!* Depuis lors, il m'a fait l'honneur de m'écrire, que *ces lieux étaient aussi chers à son cœur qu'ils étaient pleins de magnificences* ; et, quant aux paroles que je viens de rappeler, *il regrette seulement qu'elles soient trop faibles pour rendre l'admiration que lui a inspiré notre beau pays ; admiration qui croît toujours dans son souvenir!*

Digitized by Google

# TROISIÈME PARTIE.

## Dissertations. — Pièces rares ou inédites, etc.

### I.

### CHRONOLOGIE BÉARNAISE.

Les auteurs qui ont rapporté la chronologie des Seigneurs de Béarn, ne sont pas d'accord entr'eux. Il existe de grandes divergences entre l'*Art de vérifier les dates* et les ouvrages de *Laperrière*, *Elias*, *Marca*, *Olhagaray*, *Oyhenart*, *Desbarats*, *d'Expilly*, etc.

L'étude sérieuse des chartes locales m'a fourni le moyen de rectifier quelques erreurs. Il en sera resté peut-être dans la liste que je donne, mais j'espère que cette liste sera la moins inexacte qui ait été publiée jusqu'ici.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Centulfe Ier, mort vers | 845 | Pierre Ier | 1153 |
| Centulfe II | 900 | Gaston IV | 1170 |
| Centulle Ier ou Centoing | 940 | Marie | 1174 |
| Gaston Centulle | 984 | Gaston V | 1215 |
| Centulle Gaston Ier | 1004 | Guillaume Raymond | 1223 |
| Gaston II | 1012 | Guillaume Ier | 1229 |
| Centulle III | 1058 | Gaston VI | 1290 |
| Centulle IV | 1088 | Roger Bernard | 1306 |
| Gaston III | 1130 | Gaston VII (Ier de Foix) | 1315 |
| Centulle V | 1134 | Gaston VIII (IIe de Foix) | 1343 |



Digitized by Google

| | |
|---|---|
| Gaston IX ou III dit Phébus | 1391 |
| Mathieu | 1398 |
| { Archambaud | 1416 |
| { Isabelle | 1426 |
| Jean I.er | 1436 |
| Gaston X ou IV | 1436 |
| Éléonore, reine de Nav. | 1479 |
| François Phébus | 1484 |
| { Jean II | 1516 |
| { Catherine | 1517 |
| Henri Ier (II de Navarre) | 1555 |
| Jeanne d'Albret | 1572 |
| Henri II (III de Navarre IV de France) | 1610 |

## II.

### LE CHATEAU D'ODOS,

### où mourut Marguerite de Valois.

Une grande controverse existe entre les auteurs pour préciser le lieu où Marguerite de Valois termina ses jours.

Pierre de S.t-Romuald fait mourir cette reine en Bretagne. Olhagaray, à *Eudos* en Bigorre. Brantôme, au château d'*Andaus* en Béarn. De Thou dit : *Odosii Tarbellorum decessit.* S.te-Marthe dit aussi : *Odosii Tarbellorum (fato functa est)*, et ces paroles ont été mal rendues. Du Rier, en traduisant de Thou, met *Orthez* en Bigorre, et Teissier, en traduisant S.te-Marthe, met *Tarbes* en Gascogne. Sponde, qui était du pays, s'exprime ainsi : *Apud Audossium castrum in Bigorronibus vitam finivit.*

La tradition, ainsi que la majorité des historiens sagement interprétés, ne laisse aucun doute que Marguerite n'ait quitté la vie dans le château d'Odos, en Bigorre, à trois kilomètres de Tarbes.

Cet antique castel faisait partie du domaine des comtes de Bigorre. Froissart en fait mention en en dénaturant un peu le nom. Après avoir été long-temps occupé par les Anglais, il devait être détruit en 1390, comme celui de Juillan. Un demi-siècle plus tard, il fut rebâti par les vicomtes de Béarn. Jean et Catherine, roi et reine de Navarre, s'y trouvèrent en 1490. Jean d'Albret l'habita en 1494. Il y avait un châtelain sous les ordres

Digitized by Google

du roi de Navarre, comte de Bigorre. En 1596, ce vieux castel *était presque tout rompu en ruines, et il n'y restait que de vieilles murailles inhabitables et du tout inutiles pour le service du roi.* Par lettres-patentes du 20 janvier 1596, signées de sa main, Henri IV considérant les services rendus par Jean de Lassalle *à la suite et près de sa personne en plusieurs bonnes occasions militaires, lui fit don du château au debvoir d'un épervier.* Mademoiselle de Lassalle d'Odos, qui descend de ce brave capitaine, est mariée au général de Cognord, si connu par ses actions d'éclat et sa glorieuse captivité en Afrique; ils viennent de faire restaurer avec goût le château favori de Marguerite, qui en parle souvent dans ses *Contes.*

## III.

### BALADE (sic)

### DU CHASTEAU DE PAU, EN BÉARN.

M. le chevalier du Mège, en recueillant des matériaux pour son *Archéologie pyrénéenne*, grand et magnifique ouvrage que le monde savant attend avec impatience, a trouvé dans des papiers provenant du château de la Salvetat, cette ballade inédite qu'il a bien voulu m'envoyer. Elle a été composée sans doute par quelque protestant zélé. Il est curieux de voir comment on chantait le palais de Pau du temps de la reine Jeanne :

« Sur des cousteaux herbeux et dominant la plaine
» Que, rapide, le gave arrose en s'enfuyant,
» S'eslève le Palais des roys de l'Acquitaine,
» Dont le toict s'illumine aux rais de l'Orient;
» Asyle de grandeur, de force, de noblesse,
» De léauté, d'attraicts et de saincte liesse,
» Où cil qui le requiert, en toute humilité,
» De Christ et de sa loy apprend la vérité.
» C'est là qu'auprès des monts de l'altière Pyrène,
» Règne celle qui sçoit avecque vérité
» Faire chérir à tous sa grandeur souveraine.

Digitized by Google

» A tant que de nos roys la contraire fortune
» Sur leur trône et leur sceptre, injuste, se ruant,
» Leur fist sentir les traicts de la douleur commune,
» Qui les a desvestus d'ung pouvoyr fort et grand,
» Ce Palays les receut et reprit sa jeunesse;
» Une sçavante main en bannit la rudesse;
» Et, vainqueur de l'Espagne, comme du mécréant,
» On y voit reverdir ung laurier triomphant.
» Et là, tout en regard des haults monts d'Aquitaine,
» Il garde dans son sein de gloire conquérant
» Celle qui fait chérir sa grandeur souveraine.

» Par son royal vouloir l'impur Amalécite
» A tousiours est chassé. Les autels vont tombant
» Où bravant le Très-haut le subtil Moabite
» A ses Dieux vains et faulx alloit sacrifiant.
» De l'Evangile sainct la puissante parole
» De ce chastel béni partout le Béarn vole.
» L'impie a recognu enfin l'alti-tonnant
» Qui des cœurs rebellés va tousiours triomphant.
» Comme le cerf s'abreuve en la claire fontaine,
» Le peuple, de salut et de grâce haletant,
» De Christ connalt enfin la grandeur souveraine.

» Jà despuys trop longtemps malice idolâtrique
» Avoit le monde entier en ses rets enfermé,
» Quand nostre Royne forte avec secours cœlique
» A de la vraye foy le culte ramené
» Au lieu de chants lassifs d'amourette frivole
» On n'entend plus sonner que le psalme qui vole
» Jusqu'aux plus hault des cieulx dire avec vérité
» Du Dieu très grand et fort l'éternelle bonté,
» Mesme l'echo lointain de l'altière Pyrène
» A dit et redira en sa joyeuseté
» Le nom qui faict chérir sa grandeur souveraine.

» En son Palais, Henri, toute richesse abonde,
» Et ne s'est veu jamays, en aulcune maison,
» Science mieux clamée et condigne du monde,
» Estalant aux regards son glorieux blason.
» Asyle de grandeur, de force, de noblesse,

Digitized by Google

» De léauté, d'attraits et de toute liesse,
» Où de l'art, plus qu'humain ung autre Phidias
» De toute gloire a pu terminer le pourchas ;
« Va ne redoubte point que male mort amène
» Ton nom dans le tombeau, car a tousiours vivras
» Avec celle qui règne en grandeur souveraine.

ENVOY.

» Prince, dont on n'attend que travaulx héroïques,
» Par ce Palays, Henri, qui vit ton premier jour,
» Je t'ay monstré le ciel aux vertus déifiques,
» Noble asile de paix, de grandeur et d'amour.
» La Foy, qui le Béarn a pris dans son domaine,
» Et qui par la vertu chez nous est de retour,
» Celle qui fait chérir sa grandeur souveraine. »

## IV.

## ŒUVRES POÉTIQUES D'HENRI IV

### et des Seigneurs de Béarn.

Si jamais on publie un recueil des œuvres poétiques des princes et des rois, la cour de Pau fournira de nombreuses pages à cette collection. J'ai eu souvent occasion de parler du penchant des seigneurs de Béarn pour les lettres. J'ai cité notamment Gaston-Phébus. Laissez-moi redire ici sa charmante romance qui me semble avoir été en général très-inexactement reproduite :

Aquéres mountagnes
Qui ta haütes soun,
M'empèchen de bédé
Mas amous oun soun.

Si sabi las bédé,
Ou las rencountra,
Passéry l'ayguette
Chens poü de m' néga.

Digitized by Google

Aquéres mountagnes
Que s'abachéran,
Et mas amourettes
Que paréchéran (*).

M. Garay de Montglave a adopté à peu près le texte que je donne. Le comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, en reproduisant cette chansonnette, ajoute que le poète Jasmin, dont le nom se rencontre naturellement, quand il s'agit de poésie méridionale, l'a transportée dans une de ses ravissantes compositions. L'idée rendue par Phébus se retrouve dans un chant populaire de la Grèce moderne et dans une chanson de la Corrèze (**); mais si le charme du langage national ne me fait illusion, notre poète l'emporte sur ceux qui se sont rencontrés avec lui dans le même sujet.

Je ne puis citer, parmi les auteurs du Béarn, Marguerite de Valois que la France a droit de revendiquer; cependant, c'est à Pau ou dans nos vallées qu'elle a écrit un grand nombre de ses ouvrages; les œuvres poétiques de la Reine de Navarre n'ont jamais paru d'une manière complète. M. Champollion-Figeac et M. Genin ont récemment publié diverses pièces inédites; et je crois qu'on pourrait en découvrir beaucoup d'autres encore.

Jeanne d'Albret fut portée, par l'exemple de sa mère et par son esprit naturel, à s'essayer de bonne heure dans l'art de com-

(*) Ces montagnes
Qui sont si hautes
M'empêchent de voir
Où sont mes amours.

Si je savais les voir
Ou les rencontrer,
Je passerai l'eau
Sans peur de me noyer.

Mais ces montagnes
S'abaisseront
Et mes amours
Reparaîtront.

(**) Baichate mountagnes..... — Baisse-toi montagne,
Lève-toi vallon — Vous m'empêchez de voir — Ma Jeannetou.

Digitized by Google

poser des vers. Lorsqu'elle était encore enfant, Marot lui tenait la main pour lui faire écrire :

Voyant que la Roine ma mère
Trouve à présent la rime amère,
Madame m'est pris fantaisie
De vous montrer qu'en poésie
Sa fille suis. — Arrière prose
Puisque rimer maintenant j'ose.....

Un de ses contemporains dit que cette *roine d'un bel esprit* a laissé une *déploration* tant en vers qu'en prose. Tout le monde connaît le quatrain qu'elle improvisa, en 1563, pendant qu'elle visitait l'imprimerie de Robert-Etienne :

Art singulier, d'ici aux derniers ans
Représentez aux enfants de ma race
Que j'ai suivi des craignant Dieu la trace
Afin qu'ils soient les mêmes pas suivants.

Antoine de Bourbon cultivait aussi les Muses. C'est lui qui composa un jour dans un de ses châteaux, près le *Gué du Loir* (*), cette chanson populaire que l'Alceste de Molière mettait au-dessus de la poésie à la mode, parmi les beaux esprits de son temps :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand' ville
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri (**)
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie
Au gué,
J'aime mieux ma mie.

Catherine de Navarre hérita du goût de son aïeule et de sa mère pour la poésie. Elle envoyait à Théodore de Bèze ses vers pour les corriger. Elle composa un poème fort estimé dans son temps. Selon M. Brizard, qui écrivait au XVIII^e siècle, une mé-

(*) *Histoire archéologique du Vendomois*, par M. de Pétigny, p. 322.

(**) Henri II. C'est par corruption qu'on a orthographié *é gué!* il faut : *au gué.*

Digitized by Google

lancolie profonde animait tous ses accents. Il avait lu, chez M. le conseiller Tronchin, des vers de cette Princesse.

La seconde Marguerite de Valois fut aussi littérateur et poète; mais j'aurais garde d'emprunter au manifeste d'Henri IV et à des écrits contemporains tous les couplets qui lui sont attribués (*).

On a écrit un charmant volume intitulé : de l'*Amour d'Henri IV pour les Lettres*. Plusieurs auteurs ont ajouté tout ce qu'on avait pu recueillir de ce Roi aussi spirituel que brave. Enfin, M Panckouke a imprimé, en 1827, un magnifique volume in-f.° sur vélin, intitulé : *Henri IV, poète*. N'est-il pas surprenant que cet ouvrage spécial soit incomplet ?

Ainsi, je n'y trouve pas les deux pièces les plus considérables de ce Prince. L'une est un poème intitulé : l'*Amour philosophe*. On assure qu'il fut composé par Henri, vers 1591, pour célébrer ses amours avec Marie de Beauvilliers, alors abbesse de Montmartre, dont il a caché le nom sous celui de *Saincte*. Ce poème, qui n'a pas moins de 650 vers, est plein de gracieux détails. Je ne le produirai point en entier parce qu'il est imprimé dans le t. 2, p. 271 et suiv. des *Amours du grand Alcandre*. — Paris. Didot aîné 1786.

Je ne citerai que quelques vers :

« Saincte, j'ai faict ce discours
» Pour dépeindre mes ameurs
» Et représenter l'image
» D'une ardeur pudique et sage,
» De qui les désirs réglez
» Ne peuvent estre aveuglez
» Par le lustre ou par la force
» D'une chatouilleuse amorce
» De la jeunesse et beauté,
» Qui sont de vostre costé;
» Car mon aage qui grisonne
» N'a plus ce feu qui bouillonne.

(***) On lit dans le *manifeste* qu'elle avait fait son secrétaire et *quelque chose de plus* d'un chaudronnier d'Auvergne, chantre de cathédrale. Elle composa pour lui une chanson qui fut beaucoup chantée:

A ces bois, ces prés et ces autres,
Offrons les yeux, les pleurs, les sons,
La plume, les vœux, les chansons
D'un poète, d'un amant, d'un chantre, etc.

Digitized by Google

» Ainsi nous vivons heureux,
» Autant aymez qu'amoureux,
» Par une constance égale
» Qui ne craindra le scandale
» Ny le change, ny la mort,
» Ny le scrupule qui mord
» D'une longue repentance
» Le fond de la conscience. »

Enfin voici une pièce complètement ignorée, qui n'est indiquée nulle part, et que je trouve dans un opuscule imprimé à Lyon en 1594, sous le titre de : *Discours véritable de la victoire obtenue par le roy en la bataille donnée près le village d'Ivry, ce 14.e de mars* 1590. On lit à la page 38 de cet ouvrage très-rare : CANTIQUE *faict à l'honneur de Dieu par* HENRI DE BOURBON, IIII *de ce nom, très-chrestien roi de France et de Navarre, après la bataille obtenue sur les ligueurs en la plaine d'Ivry, le* 14 *mars* 1591 (sic) :

« Puisqu'il te plaist, Seigneur, d'une heureuse poursuite
» Espandre, libéral, sur moi ton seruiteur
» Un monde de bienfaicts, et qu'ore en ma faueur
» Tu as mis justement mes ennemis en fuite ;

» Je ne veux me cacher sous un ingrat silence,
» Ou trop fier m'eslever en ma faible vertu :
» Je veux dire que toy ce jour as combattu,
» Et rompu des méchants la superbe arrogance.

» Je chante ton honneur sous l'effect de mes armes
» A ta juste grandeur je rapporte le tout ;
» Car du commencement, du milieu jusqu'au bout,
» Toy seul m'as garanti au plus fort des allarmes.

» L'ennemi forceneur, appuyé sur son nombre,
» Se promettoit le gain du combat furieux,
» Enflé de trop d'orgueil pensoit victorieux
» Mettre dessus mon chef un si mortel encombre.

» Rien que sang ni que meurtre en son camp ne résonne :
» Là, l'Espagnol cruel et l'avare Germain,
» L'Italien, le Suysse et le lasche Lorrain,
» Se vantoyent, insensés, de perdre ma couronne.

Digitized by Google

» Du plus haut de ton ciel regardant en la terre
» Mesprisant leur audace, et de graves sourcils,
» Dédaignant ces mutins, soudain tu les as mis
» Au plus sanglant malheur que sçeut porter la guerre.

» Comme l'ours qui descend du haut de la montaigne,
» Estonne, furieux, le troupeau qui s'enfuit,
» Ceste armée par toy estonnée produit
» Le semblable soudain en quittant la campaigne.

» J'ai vu l'estonnement, et ma troupe esbranlée
» A demi l'a senti; mais alors tout certain
» De ton secours, Seigneur, j'ay suyvy mon dessein,
» Et marchay courageux encore en la meslée.

» La victoire esbranlait douteuse et incertaine,
» Certaine toutefois, elle tourne vers moy.
» Mes gens reprennent cœur et secourent leur roi,
» Renuersant, foudroyant ceste troupe inhumaine.

» L'heure à demy encor ne s'estoit avancée,
» Qu'avancé je me ueis au-dessus des méchants,
» Et mesprisant l'effort de leurs glaiues tranchants,
» Je ueis en ma fureur leur fureur renuersée.

» Du coursier généreux la carrière plus viste
» Tardiue se trouuoit à tous les gens fuyards,
» Courants espouvantés, rompus de toutes parts,
» J'ai la terre touchée en leur honteuse fuite.

» Le jour cesse plustost que la chasse ne cesse.
» Tout le camp désolé ne se peut assurer,
» Et à peine la nuit les laisse respirer;
» Car les miens courageux les poursuyuoient sans cesse.

» Là j'ay foulé l'orgueil de l'Espagne trop fière,
» Et, au prix de son sang, j'ay graué valeureux
» En tranchant coutelas sur son sol paoureux
» De fuite et lascheté le lasche vitupère.

» L'Italie a eu part à cest honteux diffame;
» Le Wallon, le Lorrain y a perdu l'honneur;
» Le desloyal François y reçoit la terreur,
» Et tremblant, estonné, ma douceur il reclame.

Digitized by Google

» Mille et mille sont morts, et, en cette poursuite,
» J'ay veu les grands effects de ton sainct jugement,
» Qui tarde quelquefois, mais plus violemment
» Les méchants en ruyne, enfin il précipite.

» C'est toy, Seigneur, qui as parachevé cest œuure ;
» Cest œuure tout entier, ô mon Dieu ! tu l'as faict,
» Tu t'es servi de moy pour le rendre parfaict,
» Et sur moy en cela ta bonté se descouvre.

» Humble, recognoissant tes bontés paternelles,
» Je loüe ta grandeur de tout ce qu'est en moy,
» Et, puisque je n'ay rien que je n'aye de toy,
» A toy rendre je dois ces grâces solennelles.

» Seigneur, tu m'as donné la volonté très-bonne
» De ne rester ingrat, donne-moi les effects ;
» Car je veux témoigner les biens que tu m'as faicts,
» Et faire que ton nom en ma France résonne.

» Ny le sceptre royal, ny la grandeur mondaine
» De divers courtisants, ny mes propres desseins
» N'empescheront jamais qu'au milieu de tes saincts
» Je ne chante tousjours ta bonté souueraine.

» Je feray que ton nom, très-sainct et admirable,
» En ma France sera sainctement honoré,
» Afin qu'estant de moi et des miens adoré,
» De plus en plus, Seigneur, tu nous sois favorable. »

## V.

## MERVEILLES DU CHATEAU DE PAU

### Du temps d'HENRI IV.

---

Après avoir admiré les meubles anciens nouvellement rassemblés dans le château, on se demande si jadis ce palais était aussi richement meublé et décoré qu'il l'est aujourd'hui. Je n'hésite pas à croire qu'il était plus splendide encore. Plusieurs de nos souverains de Béarn passèrent pour les princes les plus magni-

Digitized by Google

fiques de leur temps. Parmi les chevaliers des croisades, d'après les anciens chroniqueurs, Gaston était célèbre par ses richesses (*) aussi bien que par sa gloire. Depuis cette époque, soit par des alliances ou des conquêtes, soit avec les revenus de leurs nombreuses seigneuries ou de leur royaume de Navarre, ils accumulèrent dans leur royale demeure de Pau des trésors inouis. Pendant les guerres de religion, ces trésors, pour plus de sûreté, furent déposés à Navarrenx, la place la plus forte du pays. C'est ce que nous apprend Henri IV lui-même, dans un ordre donné, le 24 décembre 1602, pour faire apporter de son *Cabinet de Béarn* à celui de Paris, les objets les plus précieux enfermés dans dix coffres intitulés : *Abraham*, *Jacob*, *Esaü*, *Job*, *Aaron*, *Moïse*, *David*, *Salomon*, *Lazare*, *S.t-Jean*, *et de plus dans deux caisses de sapin.*

Ces joyaux de la couronne de nos princes ont disparu du château, mais la description complète nous en est restée. Sa longueur n'en permet pas ici la reproduction entière. Les pièces contenues dans chaque bahut sont inventoriées et classées par 1, 2, 3, etc., ou A. B. C. ou AA. BB. CC., ou par les mots de quelques prières telles que ; *Je suis le Seigneur ton Dieu. — Je crois—en Dieu. — Notre Père — qui es—ez cieux—ton nom—soit sanctifié—ton règne—advienne.*

Quand l'imagination contemple toutes ces richesses, à la vue de tant d'or et d'argent, de tant de diamants, de rubis et de perles précieuses, on croit rêver et se trouver transporté dans un palais des fées ou des contes de *Mille et une Nuits.*

Je renonce à décrire ce qu'il y avait de plus beau parmi *ces vases de cristal bandés d'or avec de petites figures d'argent doré ;* ces coffres *de jaspe oriental garni d'argent doré avec des colonnes de jaspe ;* ces coffres émail et or *où il y a une demoiselle à cheval* ou d'autres sujets ; ces coffres renfermant des livres dont la couverture d'or est ornée de pierres gravées et de magnifiques rubis ; ces coffrets de cuivre émaillé avec de grandes roses de diamants, et autour desdites roses quatre diamants et quatre rubis ; ces tableaux d'or ciselé où *est figuré le roi Charlemagne*, ou *l'ensevelissement du Christ*, ou quelque autre sujet ; ces barils, ces épingles, ces mille petits objets où tout était resplendissant d'or, d'émail et de pierreries.

(*) *Is autem Gasto vir illustris atque* DITISSIMUS. Guibertus abbas. t. 7. c. 8.

Digitized by Google

Là se trouvait aussi une partie de l'argenterie du palais ; l'autre partie fut retirée par Louis XIII, en 1620. L'argenterie des rois de Navarre était aussi remarquable par le travail que par la matière. Les étuis garnis de cuillers d'argent ne sont pas nombreux, mais quel luxe pour les coupes d'émail, d'or et d'argent, avec un couvercle surmonté d'un petit Jupiter ciselé ou de tout autre dieu de la fable ! Quel luxe pour les gobelets, les pots, les flacons, les aiguières, les salières et les grands bassins, tout de vermeil doré, ciselés par gaudrons dorés, avec des arabesques, des feuillages et les armes d'Alençon, d'Anjou, d'Orléans, de Luxembourg, de Vendôme, de Navarre et de Béarn. Parmi les fontaines d'or et d'argent, il y en avait une ornée de grenats et autres pierreries. Elle était soutenue par quatre grandes figures. Le bassin en avait deux autres plus petites avec des pieds de griffon, une figure de femme et une autre de lion : le tout d'or....

Dans cet inventaire d'objets innombrables, on recherche surtout ces petits meubles précieux qui avaient pu servir d'une manière plus intime à Marguerite de Valois ou à notre Henri. Voyez un petit coffre de velours violet garni d'argent doré. Le couvercle est parsemé de fleurs de lys et de marguerites, et, dans l'intérieur, s'est trouvé un petit tableau rond avec l'effigie d'un homme en nacre de perles, garni d'or avec perles autour ; un tableau rond d'émail garni d'or avec la figure en émail d'une femme, et un petit livre à fermoir garni d'or. Voyez encore un éventail de plumes blanches, garni d'or d'un côté, et de l'autre un miroir garni de rubis et de camaïeux d'agates, un crucifix d'or avec croix d'ébène sur un tableau carré de cristal garni d'or ; une montre de cristal garnie d'or avec son mouvement dedans, sur la boîte de laquelle sont enchâssées six roses de diamants et des perles ; enfin, une écritoire de cristal garnie d'or, où sont enchassés deux rubis cabochons et une perle pendant.

Il n'y a pas jusqu'aux habillements de nos princes qui ne fussent pleins de magnificence. Les costumes autrefois indiquaient le rang : c'étaient des monuments de famille ; ils passaient d'une génération à l'autre. On trouve aux archives deux inventaires curieux, l'un des *habillements* de la reine Jeanne (26 avril 1572) ; l'autre des *accoutrements* dont Henri IV avait hérité du feu roi son père. Lorsque brillant de gloire et de jeunesse, il apparaissait

Digitized by Google

dans son château natal dans toute la pompe de la royauté, quels étaient ses vêtements d'apparat ?

Les voici, d'après l'inventaire dressé en 1602, lorsqu'il fit apporter à Paris sa garde-robe de Pau : « Une saye de drap d'or » frisé, bandé d'une bande de velours violet, enrichi de fil d'or » avec deux hauts de manches de même ; — la queue d'un man- » teau de velours bleu contenant neuf aunes ; — une saye d'ar- » mes de velours cramoisi, couvert d'orfévrerie aux armes de » Navarre, bandé de toile d'argent et des escriptaux à l'entour ; » — un manteau de toile d'or frisé d'or et d'argent et velouté » de noir, et l'envers damassé de cramoisi avec les manches ; » — un casaquin de toile d'argent frisé d'or et d'argent, l'en- » vers damassé de noir. » — Il n'est pas nécessaire de décrire tous les pourpoints, robes, collets, haut et bas de chausses, etc. Disons un mot de ses chemises. On a souvent rappelé le passage de l'*Etoile* qui raconte que ce bon roi demandant le compte de ses chemises, on lui répondit qu'il ne lui en restait que douze, presque toutes déchirées. « Cela va bien, dit Henri, » on veut me faire ressembler aux écoliers qui ont leurs robes » fourrées en leur pays, et cependant meurent ici de froid. » Les robes fourrées et les belles chemises ne lui manquaient point, en effet, au château de Pau. Je lis au chapitre *des chemises :* « Sept chemises ouvrées de fil d'or, où il y a des perles ; — » une chemise à ouvrage de soie noire ; — quatre chemises, » les trois à ouvrage d'or et l'autre de soie bleue, etc. »

Je comprends que les joyaux, l'argenterie et les habillements des rois de Navarre aient suivi leurs maîtres à Paris. Mais pourquoi Henri IV et Louis XIII, au lieu de respecter la demeure de leurs aïeux, se sont-ils tant pressés de la dépouiller, d'arracher aux murs les riches tapisseries, d'enlever aux appartements leurs beaux meubles, comme s'ils avaient eu dans le palais du Louvre quelque chose à envier à celui de Pau ?

Plusieurs inventaires de l'antique mobilier ont été faits à diverses époques, notamment après la mort de la reine Catherine. Il en est deux que je dois parcourir rapidement malgré leur extrême longueur.

Le premier constate les objets réclamés par Henri IV et envoyés à Paris en 1602. Il avait été évidemment fait un choix parmi ce qui restait de plus précieux. L'inventaire est divisé par chapitres que je vais indiquer.

Digitized by Google

I.er Chapitre des *ciels*. Ce sont des ciel
de drap d'or et d'argent, ornés de guipu
d'or, d'orfévrerie, avec les armes représen
et, au milieu de riches compartiments,
vises, des paysages et des oiseaux, des fi
scènes de la mythologie ou de l'Ecriture

II.e Chapitre des *accoutremens de la*
sont beaux, mais peu nombreux. On ren
d'or mortuaire, contenant neuf lez de troi
cun avec les armes brodées aux quatre

III.e Chapitre *des rideaux*. Ces rideau
damas blanc, cramoisi, orangé ou noir eb
tres d'or et de soie sur les coutures, de
pines d'or ou d'argent.

IV. *Des pavillons*. Ils sont d'une grande
terai que deux : l'un de damas blanc à
pentes de satin cramoisi semées d'oiseaux
L'autre avait servi au baptême du duc de
carré, garni d'or, fonds de toile d'argent
armoiries, au milieu un soleil, au-dessus
d'or et d'argent richement décoré.

V. *Des dais*. Il en existait un grand non
d'argent, ou de velours avec des broderies de
d'animaux, de scènes diverses, de devises t
*caritas*. — *Minime satior*, etc.

VI. *Des carreaux*. Même luxe d'étoffes,
devises telles que *respice tempus*.

VII. *Des tapisseries*. Elles étaient brodées
lours. Aux coins, se trouvaient les armes ;
d'argent, des devises ou des scènes histor

VIII. *Des tapisseries de laine*. Ces tapis
présentaient divers sujets. On n'indique pas

IX. *Des tapis*. Ce sont des tapis de Turq
tapis de table ou de grands tapis de pied
ou jaune, *sur des lettres et des fleurs*.

X. *Des harnais*. Ce sont des housses de v
sements et des franges, des caparaçons de
d'or avec des houppes, des cottes d'armes,
*velours rouge et violet, sur lequel velour*

Digitized by Google

*de lys qui sont les armoiries d'Albret* (sic); une autre de velours cramoisi aux armes de Navarre, bordée d'une frange de soie cramoisie avec quatre cordons et houppes.

Quant aux armes de luxe, Henri IV en avait déjà reçu une partie, telles que poignards à *gaîne d'or où sont enchâssés plusieurs rubis et turquoises*, riches épées, etc.

XI. *Des robes du feu roi et autres accoutremens, des chemises, etc.*; j'en ai déjà parlé.

XII. *Des autres petits meubles.* Je renonce à donner la nomenclature des quantités considérables de drap d'or et d'argent, de crêpes de Béarn, de toutes sortes d'étoffes en pièce, de colliers, d'écussons, de tables, bahuts, petits coffrets et autres objets précieux envoyés à Paris. La description seule des petits coffrets envahirait presque tout mon livre. Sur l'un étaient figurées *deux petites histoires de Vénus et Cupido;* sur une autre, l'*histoire des guerres de Mars, Vénus et Cupido.* Plusieurs de ces coffrets de *velours ferré d'or, semé de perles, étaient garnis d'une paire d'esponsette à manche d'or, d'un bougeoir, d'une boîte d'or et de deux peignes d'ivoire*, etc.

Malgré l'enlèvement de cette innombrable quantité d'objets, le château n'avait pas été dépouillé de toutes ses richesses. C'est ce que nous apprend un inventaire dressé, le 16 décembre 1635, par Arnaud de Bordenave, maître des comptes, lorsqu'il procéda à la vérification des meubles du château, en présence de demoiselle de Salinis, veuve du concierge garde-meuble. Cet inventaire est divisé comme le précédent; il a les mêmes chapitres, mais, de plus, des chapitres relatifs à des choses plus communes, tels que « des matelas, des paillasses, des couettes, » des petits oreillers, des chevets ou traversins, du linge, des » chaussettes et autres, des linceuls, des meubles de buis, etc. »

On est étonné, après avoir lu ce qui avait disparu, de voir ce qui restait encore. On n'avait pu ni *voulu* enlever tout ce qu'il y avait de plus précieux. J'ai recherché surtout les broderies dont parlent les historiens de la reine Jeanne, et qu'Henri IV ne devait pas être désireux de conserver comme réminiscence des opinions religieuses du temps passé. Ainsi je lis : « Un dais de » velours noir et de satin cramoisi, appelé le *dais des prisons* » *rompues*, où est écrit en plusieurs endroits : UBI SPIRITUS IBI » LIBERTAS, doublé de canevas. » Je lis encore : « Pièce de bro-

Digitized by Google

» derie faite au petit point sur canevas
» moine et un singe avec cette légende
divers tapis se trouvent des devises, d
qui semblent choisis par Marguerite de
1543. *Spectatio mea in cœlis.* — *Non s*
Enfin je copierai l'énumération des pr

TAPISSERIES DE BROD

« Dix pièces de tapisserie de satin n
» à feuillage d'or, où il y a écrit *ubi sp*
» autres escriteaux sur toile d'argent, e
» faicte au point de la royne. — Six pièc
» blanc, de Bruges et Luz, aux allianc
» varre. — Une pièce de tapisserie d'e
» hauteur et autant de largeur, où est
» monté sur un cheval blanc, en haute
» avec un escriteau en lettres d'or et d
» *ciscvs primvs.* — Trois pièces de br
» cramoisi, aux quatre coings, les arm
» royne; au milieu une histoire faicte au
» avec chiffres et chaines faites en bro
» Douze pièces de tapisseries et broderi
» vert, au milieu une histoire, et aux qua
» tapisserie, des armoiries différentes. —
» series et broderies où sont figurés les ne
» rouge, semé de flammes de feu. — Huit
» et toile d'argent, faict en broderie de l
» est écrit : *Numine freta licet*, etc.

TAPISSERIES EN LAIN

» Huit pièces de tapisserie de l'histoire
» pièces de l'histoire de Nabuchodonosor
» de tapisseries, savoir : quatorze de la
» et de la destruction de Jérusalem et d
» — Une pièce aux armes de Béarn et d
» de l'histoire d'Hérode. — Une pièce de t
» couronnée, où sont peints Jason, Méd
» parement d'autel, où il y a une Sainte
» parement, où il y a une Nativité. — Quat
» petites pièces de tapisserie, savoir :

Digitized by Google

« Pierre et St Paul, avec des écriteaux au-dessous. — Huit » pièces de tapisserie de cuir doré. — Six pièces de tapisserie » de damas blanc, garnies de tables d'attente, bouquets de » grenade en toile d'or, et au milieu de grands lions en bro- » deries d'or; et dans lesdites tables d'attente est écrit : *Nunc* » *satior*, en lettres de velours noir. — Six pièces de tapisserie » de l'histoire de Roboam et Jéroboam, rehaussées de fleurs. »

Si je me suis attaché surtout à énumérer les anciennes tapisseries, c'est que ces belles tentures, ou des tentures représentant les mêmes sujets, pourront se retrouver peut-être. Le bon goût de ceux qui décorent le château de Pau nous garantit qu'ils n'hésiteront pas à penser que ces vénérables tapisseries ne seraient nulle part mieux à leur place que dans les salles qu'elles ornèrent du temps d'Henri IV. M. le baron d'Henneville nous a rendu l'histoire de Saint Jean. Son zèle nous promet qu'il saura faire, s'il est possible, d'autres découvertes.

Parmi les richesses artistiques que possédait jadis le château de Pau et qu'il a perdues, je citerai sa collection de tableaux, sa bibliothèque, ses archives. Il n'existe encore sur les murs restaurés d'autres peintures que celles des tapisseries. Si la munificence du Gouvernement accordait au château quelques toiles de grands maîtres, elle acquerrait un nouveau et double titre à la reconnaissance béarnaise. Les beaux tableaux sont de tous les ornements les plus précieux. Ils ont encore l'avantage de propager le culte des arts, en mettant à la portée des artistes du pays des modèles qu'ils seraient obligés d'aller chercher au loin.

Ne serait-il pas curieux de voir reparaître, après plus de deux siècles, les mêmes peintures ou les mêmes sujets qu'Henri IV se plaisait à contempler dans sa maison natale ? Louis XIII avait achevé de faire enlever, après son passage à Pau, tous les portraits de famille et tous les tableaux qui avaient fixé son attention. Voici le catalogue de ceux dont il donna quittance signée de sa main, à Paris, le 21 février 1621 :

« Cinq petits tableaux de la royne Jeanne. — Un tableau de » royne Marguerite, sœur de François Ier. — Un tableau de la » royne Marguerite, femme de Henri-le-Grand. — De Madame de » Joyeuse. — De la royne Catherine de Médicis. — De la royne » Elisabeth d'Angleterre. — Du roy Anthoine. — De M. le prince » de Condé, Louis de Bourbon. — De Louis-Charles, comte de » Marle, à l'âge de 8 mois. — De M. le cardinal de Chastillon.

Digitized by Google

» De François Ier, roi de France. — De
» portant un oiseau sur le poing. — D'u
» de Henri-le-Grand. — De Lebure, fo
» bleau de deux Cupidons qui s'entreb
» présentant l'enfer. — Un tableau de
» Notre Seigneur Jésus-Christ en la C
» tableau de l'histoire d'Holopherne de
» bleau contenant la fuite de Notre-Sei
» portrait de Notre Seigneur. — Un pe
» poète françois (*sic*), etc. »

Le rédacteur du catalogue ne devait
fort peu soucieux d'indiquer le sujet du
s'il porte le nom de quelque maître,
« Vingt-six tableaux de femme. — Un
» tant le deuil blanc. — Deux tableau
» deuil. — Vingt-neuf tableaux d'homm
» dinal. — De docteurs ou gens d'église.
» une plume à la main. — Tableau d'u
» d'une jeune femme habillée à l'espag

Les livres du palais de Pau disparure
J'ai souvent fait remarquer le goût des
les lettres. Voici le catalogue des ouvra
crits trouvés dans la salle basse du châ
1519, après la mort de Catherine, rein

« La Bible. — Chroniques de France e
» Livius et Florus. — Bocace. — Chro
» Le Code en françois. — La Bible en fr
» de Eraclès, empereur. — Le Propriéta
» du comte Gaston, en langue catalane. -
» de Narbonne. — Les Répulsions des ho
» de Marseille. — L'Escu de Foix. — R
» françois. — Le livre de Gyron le Court
» roi Artus. — La Méditation de Saint-An
» Jésus-Christ. — Livre des paroles de A
» la *Vite* des Saints. — La Mer des Hist
» Bergier. — Livre parlant de la Lune. — L
» — Plus quelques livres en italien et e

Dans un nouvel inventaire, daté de 1535,
s'était enrichie des volumes suivants :

« La Bible historiale. — La descriptior

Digitized by Google

» Béarn. — Livre des receptes et remèdes des blessures. — Le » 3.e volume de Lancelot du Lac. — Le Palais de Sagesse. — » Les Quatre passions, en langage catalan. — Chroniques d'Ara- » gon. — Les Répulsions et Reboutes des honneurs. — Livres » de l'empereur Justinien. — Livres des tentations et collations » des Saints Pères. — L'oracle de l'empereur Mahomet. — His- » toire du roi Méliadus. — Livre de chirurgie. — Les Méditations » de St Anselme, en françois. — L'histoire du chevalier Guy de » Warwich. — *Lapides*, en langage gascon, etc. »

L'auteur de l'inventaire ne paraît pas très-habile bibliographe; il ignore ou omet quelquefois le titre de l'ouvrage et se borne à dire : « Livre parlant de faits de guerre et de batailles. — » Anciennes histoires et ballades. — Livre des *Trésors* qui parle » de la naissance de toutes choses. — Un livre en parchemin, » SI NATS DE MOUNS ANHETS », *en langage qu'on ne peut bonnement entendre.*

La bibliothèque du château s'était singulièrement agrandie sous Marguerite, Jeanne d'Albret et Henri IV. Ce Prince aimait la lecture. Bassompierre nous raconte que, pendant la nuit, il lui lisait l'*Astrée*. Mornay lui écrivait : Sire, je vous acheterai plusieurs beaux livres dignes de votre *Librairie*, *selon votre commandement*. Louis XIII ne conserva pas la librairie d'Henri IV; il en fit don aux Capucins qu'il établit à Pau.

Nos princes de Béarn avaient surtout pieusement recueilli, dans la grande tour de Phébus, les monuments écrits de l'histoire de leur maison, de leurs alliances et des divers états dont ils avaient été successivement les maîtres, tels que la Bigorre, l'Armagnac, la Gascogne, le Périgord, le Limousin, le duché de Vendôme, le royaume de Navarre. Ils appelaient leurs royales archives le TRÉSOR DE PAU, *Thesaurus Palensis*. Ce vénérable dépôt des titres du pays resta au château. Nos pères le respectèrent. Un archiviste habile était chargé de copier les titres les plus anciens et les plus curieux, de refaire les inventaires et de tout conserver sous la surveillance d'un conseiller au Parlement, qui prenait le titre de *Garde du Trésor*. Sous la Révolution et pendant la Restauration, on se préoccupa très-peu de ces documents historiques. Au mois de mars 1835, ils furent transférés à l'hôtel de la Préfecture. Il y a là des chartes précieuses pour l'histoire, la propriété et les arts. J'ai essayé d'en donner une idée dans un volume in-8.e, le *Trésor de Pau*, que j'ai écrit sur la de-

Digitized by Google

mande de l'archiviste M. Ferron. Je m
visiteurs du château à M. Ferron lui-r
toutes les richesses qu'il a parfaitemen
Musée paléographique qu'il a créé, une
quables, soit par leur valeur historique,
calligraphiques, soit par leurs sceaux p
par les signatures autographes des plus

Qu'il me soit permis de renouveler ic
déjà empressé de soumettre à M. le M
resse à notre château avec tant de sol

Sans doute, la bibliothèque d'Henri
le vent des révolutions; mais plusieurs
en faisaient partie existent encore. J'en
l'on en retrouverait un grand nombre. I
naître à l'inscription : *Bibliotheca regia*

Sans doute, aussi, les vieilles archive
pertes regrettables; mais elles sont enco
ne pas restituer au château la Bibliothèq
appartenaient à ses anciens maîtres? Qu
chartes vénérables dans les lieux où s'
ments qu'elles rapportent, à contempler
cieux là où des princes illustres les dépos
un livre qui aurait été touché par la main
ou d'Henri IV enfant?

## VI.

## HISTOIRE MONÉTAIRE ET DU BÉARN.

D'après Marca et nos vieux annalistes,
ploitèrent les mines des Pyrénées, durent
nétaires dans nos contrées. Ce qu'il y a
la monnaie béarnaise est d'antique origine
dans les chartes et les cartulaires les plu

De grands vassaux, des Evêques puis
même avaient usurpé ou obtenu le pouvo

Digitized by Google

mais ce droit régalien était exercé comme une concession. Les rois de France essayaient souvent de le restreindre. Ils interdisaient de frapper des espèces d'or ; ils se réservaient partout un droit de seigneuriage ; et, tandis que leurs monnaies devaient être reçues dans toute la France, celles des barons n'avaient cours que sur leurs propres terres.

Les vicomtes de Béarn, comme preuve de leur indépendance, invoquaient la possession immémoriale, sans concession et sans limites, de faire fabriquer des pièces d'or et d'argent, de les émettre partout et de ne recevoir celles de France, comme celles de tout autre pays étranger, sans prélever un *liard par pièce d'or, hors du Béarn.*

Le droit de seigneuriage sur la monnaie de Morlàas était leur propriété. Ils en disposaient selon leur bon vouloir. Plusieurs actes des archives constatent qu'ils en firent dans diverses circonstances, vente ou donation, en tout ou en partie.

La renommée de leurs monétaires était si répandue, que les princes étrangers eurent souvent recours à leur habileté. Les Fors de Béarn, par des mesures énergiques, favorisaient l'importation et prohibaient l'exportation de l'argent. Les pièces morlanes étaient très-recherchées. Edouard IV, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, mécontent de les voir plus en faveur que les siennes dans ses propres domaines, fit défense expresse de les recevoir ; mais cette ordonnance fut retirée après de vives réclamations consignées dans les archives de Pau. On disait que si les monnaies morlanes étaient la propriété *du noble seigneur Gaston et de ses prédécesseurs*, elles avaient cependant l'avantage de ne pouvoir être changées, augmentées ou diminuées sans le consentement de tous les prélats, barons et communautés de la province d'Auch, *aux terres desquels cette monnaie était en usage de toute antiquité.*

Les rois de France s'inquiétèrent aussi de l'extrême faveur dont jouissait la monnaie béarnaise. Cependant François Ier, par lettres-patentes de 1542, déclara qu'elle aurait cours par toute la France, comme la monnaie royale.

Les premiers ateliers connus furent établis à Morlàas. Les pièces les plus anciennes présentent, du côté de l'*avers*, la légende CENTULLO COM., *Centullo comiti*, et dans le champ une croix grecque cantonnée d'un besant au 1er et au 2e quartier. Au *revers* la légende porte : ONOR FORCAS, et dans le champ, on trouve au-dessous de la lettre M un P suivi d'une croix. Ces

Digitized by Google

sigles, qui avaient été mal interprétés p
signifient évidemment, comme l'a très
baron de Crazannes, MORLANI PERCUSS

ONOR, *honor*, dans les chartes du mo
*patrimoine*, *seigneurie*, *droit honori*
que le mot *honor* se trouve employé
Béarn. L'art. 40 porte : *lo Senhor no*
HONOR *de sons cavers*, *ni de la* HONOR
« Le seigneur ne doit point avoir l'av
cavers ni de *ses domaines*, excepté d
telains naturels. » L'art. 90 du même
*et la* ONOR *de Navalha*.

*Forcas*, d'après M. de Barthélemy, s
*tium*, *castellum*. J'ignore sur quel mo
distingué. *Fourquie* ou *Hourquie*, enc
dans plusieurs de nos petites villes le

Les chartes latines du pays appellent
naise *Moneta Furcensis*.

Plusieurs pièces portent la légende :
Ce mot *pax* a été mal interprété dans
être évidemment entendu dans le sens
le vicomte.

On remarque encore, dans un grand n
cusson de Béarn entre deux épées, ou
deux vaches ; enfin des croix fleuronnées
et du monogramme du prince, ou de
vaches.

Pourquoi cette épée ? Il n'en est fait
les auteurs qui ont décrit les armes de
lombière (*Science héroïque*, p. 177), (
*parfaite connaissance des armes*). Elle
caprice de l'auteur de la monnaie, ou pour
rière de nos preux chevaliers. Plusieurs
tèrent pour légende de leurs monnaies c
*Dominus illuminatio mea et salus*, ou bi
maison : *Gratiâ Dei sum id quod sum*. Le
frappées à Pau, portaient cette dernière
de Béarn ajouté aux armes de France e

Les monnaies morlanes étaient destiné
tout dans la Navarre et l'Aragon. C'est

Digitized by Google

quer un *florin d'or* très rare, où l'on remarque à l'*avers* dans le champ deux vaches de Béarn, tandis qu'on lit au revers ARAGON. La monnaie de Béarn conserva son nom de monnaie morlane lorsqu'elle fut frappée à Pau.

D'après Le Blanc, il y avait une monnaie qui suivait toujours la cour des rois, même dans leurs maisons les moins considérables. Il est vraisemblable que les seigneurs de Béarn, en se fixant à Pau, transportèrent quelques ateliers dans la tour du château. Les petites pièces y furent frappées d'abord au marteau, tandis que les plus grosses continuèrent à être fabriquées à la fourquie de Morlàas. *La monnaie de Pau*, dit Marca, *fut etablie par le roi de Navarre Henri II*, *l'an* 1524. La suppression de celle de Morlàas fut plus tard ordonnée, et tous les appareils furent transportés à la tour *de la Mouline;* et, comme cette tour devint insuffisante, on construisit un hôtel attenant, assez vaste pour contenir la fonderie de l'or et de l'argent, les monnayages avec trois balanciers, les logements des officiers, le bureau des changes, la chambre de délivrance, l'*ouvrerie* des ajusteurs et l'*essayerie* générale.

Le Parlement de Navarre fut établi cour des Monnaies. Les offices des employés étaient vénaux et jouissaient de plusieurs privilèges; au commencement du XVIII^me^ siècle, la charge de Directeur se vendit 13,200 livres.

La monnaie morlane, si long-temps florissante, finit par décliner. Plusieurs causes y contribuèrent. Dès le XVII^me^ siècle, les Aragonnais prohibèrent le transport en Béarn des métaux précieux. Diverses causes, notamment l'extention donnée aux lettres de change, arrêtèrent ou diminuèrent l'emploi de l'argent dans les opérations de commerce internationales.

La fabrication de la monnaie au château de Pau fut toujours assez considérable, même dans les derniers temps. L'écu *à la vache* avait la réputation populaire de porter bonheur.

Tous les outils de la monnaie ayant été transportés à Bayonne, l'hôtel et la vieille tour furent vendus en 1807. Louis-Philippe racheta la tour seulement. Napoléon la fait réparer.

J'ai détaché les lignes qui précèdent d'un travail plus complet sur les monnaies de Béarn. A l'aide de nombreuses chartes des archives et des registres de notaires, j'avais essayé de déterminer la valeur de diverses pièces morlanes, selon les temps et les pays; enfin, j'avais indiqué toutes les médailles béarnaises

Google

décrites jusqu'à nos jours, en y ajoutan
naies inédites. Il m'a paru que ce trava
veloppements qui trouveront mieux leu
spécial, que dans un ouvrage sur le ch

## VII.

### COMBATS JUDICI

### Du *Campo Batalhé* du

On a beaucoup écrit sur le duel. Ce n
rechercher les origines et la jurisprude
ciaires. L'ancien For de Béarn, comme t
moyen-âge, fixait les règles de la bataille
*Batalhé* du château de Pau, en présenc
yeux du seigneur que les plaideurs fure
venir, les armes à la main, réclamer *le*
souvenir de plusieurs de ces luttes mémo
core dans les chartes des archives de P

Sous le règne de Gaston, du temps d
procès entre l'Evêque de Lescar et Guillau
prétendait avoir droit à une portion de la
(*de castello de Pal*). Le combat fut ordo
cédure avait cela de bon, qu'il abrégeait
surtout beaucoup de transactions. Lanfranc
tentions plutôt que d'avoir à les soutenir

Le même évêque de Lescar fut en con
de Dax. Leurs champions combattirent vail
n'eut l'avantage. Un arrangement fut conc

Un duel fameux eut lieu à la même é
tants d'Artiguelouve et de Lescar. L'Evê
essais de conciliation. Le vicomte Gaston
dant huit jours, la lutte se continua san
la victoire se décidât d'un côté plutôt qu
gneur et la Cour de Béarn intervinrent pou
transaction. Un fait remarquable, c'est l

Digitized by Google

gneurs de Béarn à maintenir ces combats singuliers, lorsque les rois de France, depuis Saint-Louis, s'efforçaient de les faire disparaître des habitudes judiciaires.

Voici un des monuments les plus curieux de l'histoire des duels. Je me vois obligé à regret d'abréger le récit suivant que j'emprunte à une charte inédite, écrite en béarnais : Un cartel avait été échangé entre Denis de Desse et Antoni de Gants, seigneurs navarrais. Ils demandèrent *octroi du champ de bataille dans le pays et principauté de Béarn*. Ils furent renvoyés à *Madame*, qui aussitôt consulta le Conseil souverain et *autres notables personnages*. Ils décidèrent qu'il y avait lieu de permettre le duel. Cet avis est longuement motivé. La légitimité du combat singulier est discutée et reconnue fondée sur les anciennes dispositions du For et diverses maximes, telles que celles-ci : *Non intelligitur illicitum quod propter bonum publicum est statutum et permissum.* (Ce qui est ordonné et permis dans l'intérêt public ne peut être regardé comme illicite.) *Non est duellum illicitum quod permittit consuetudo generalis.* (Le duel n'est pas illicite puisqu'il est autorisé par une coutume universelle). On recommande seulement, avant de laisser les champions entrer dans la lice, de les engager à se réconcilier, *vengossen à augune bonne concordie*. Cet acte est délibéré et signé par les plus nobles seigneurs du pays, Manaut d'Aster, Bernard de Castelbajac, etc.

En conséquence, « Le bâtard d'Albret, seigneur et baron de » Miossens, sénéchal de Foix, conseiller et chambellan (*cam-* » *berlenc*) de très-haut prince Henri, par la grâce de Dieu » souverain de Béarn, roi de Navarre, fait savoir que, le jeudi, » 20 janvier *de l'an de l'incarnation* 1518, dans le champ batalher » de la ville de Pau, le conseil souverain a permis un combat » singulier, et qu'il a été constitué juge compétent pour connaître » et prononcer en la cause de querelle et bataille à toute outrance. » Assignation est donnée aux parties et cette publication est » faite par le trompette Roland. »

Les deux seigneurs acceptèrent le duel. Antoni de Gants ne se rendit pas dans la lice au jour fixé. Desse l'attendit « depuis » le soleil levé et tout le long de la journée jusqu'à la nuit, en » présence du juge du camp. Trois proclamations de l'ordonnance » de ce juge furent faites à son de trompe par le roi et les hé- » rauts d'armes aux quatre coins du champ clos. Personne ne

Digitized by Google

» parut et ne répondit. Alors Desse co
» claré qu'il avait fait son devoir, selon l
» que son adversaire fût déclaré *contum*
» justice lui fût délivrée, d'après les pièc
« Sur quoi (je copie), nous susdit Com
» mûrement délibéré avec le conseil, l
» hommes experts en semblable matière
» sente sentence définitive et déclarons, q
» est contumax et défaillant ; que ledit De
» a intégralement rempli le contenu de so
» chevalier et gentilhomme doit faire ; en
» clarons par ces présentes ledit Denis d
» et libre de toutes paroles ou imputations
» Nous interdisons audit Antoni de Gants,
» cesseurs dores en avant de pouvoir en
» raison audit Denis des imputations ou
» dit cartel. En vertu de la même sente
» Antoni de Gants la faculté de porter ar
» valier et de gentilhomme, et le droit
» chevalier ou de gentilhomme : et, de
» toire, nous autorisons Desse vainqueur,
» villes et lieux où il passera de traîner et
» et l'effigie d'Antoni de Gant. Nous condam
» et supporter les peines que le droit et
» fligent ; nous le condamnons à tous les
» mages et intérêts, pour indemniser le
» ce qu'il a dépensé et souffert. A la dema
» avons accordé le présent titre, signé d
» scellé du sceau, des armes de la chancell
» de Béarn.

» A Pau, le 21 janvier de l'an 1518.

» ESTEBEN

Henri II, roi de France (*), par ordon
autorisé à se battre deux gentilshommes d
de la Chasteigneraye et Guy-Chabot, c

(*) Le prince de la Moscowa a publié dans la *R*
1854, t. 5, p. 93, un curieux article sur ce
France.

Digitized by Google

Jarnac. Le roi, désolé de l'issue malheureuse de ce combat, jura solennellement de ne plus en permettre aucun à l'avenir.

C'est précisément à cette époque qu'en Béarn les coutumes, qui parurent en 1552, étaient révisées; et cependant on y trouve maintenue la *Rubrica de batalha.*

Cette rubrique est ainsi conçue :

« Article 1. Le défendeur dans la bataille choisira les armes » et le mode de combat.

» Art. 2. Le défendeur est tenu le jour même où il aura reçu » le cartel, de dénier les faits ou de les avouer.

» Art. 3. Celui qui ne combat pas lorsque la bataille est as- » signée et jurée en mains du seigneur, perd les armes et doit » être puni à l'arbitrage du seigneur.

» Art. 4. Aucun n'est tenu de prendre ou de donner des cham- » pions. — Les adversaires principaux sont forcés d'entrer dans » la lice.

» Art. 5. Celui qui, accusé de trahison, donne un démenti à » celui qui l'accuse, et offre de se défendre devant la cour, est » sauvé dans son honneur.

» Art. 6. Dans les affaires où il y a des preuves, le combat » n'est pas admis. »

Le concile de Trente avait vainement formulé les peines de l'excommunication contre ceux qui se battaient en duel et contre *leurs parrains;* la célèbre ordonnance rédigée par l'Hospital et promulguée en 1566, avait sévèrement interdit de vider les querelles par les armes; et les coutumes de Béarn gardèrent cependant la Rubrique des batailles, toujours réimprimée dans les mêmes termes, toujours conservant force de loi jusqu'à l'abolition en France du droit coutumier.

Hallam rapporte qu'un nommé Torton fut soupçonné, en 1817, d'avoir assassiné une jeune fille. Il offrit de se justifier par le combat judiciaire contre le frère qui l'accusait. Les vieilles lois du moyen-âge n'avaient pas été abrogées en Angleterre où le respect des *précédents* est porté si loin. Les juges accueillirent ce moyen de défense, mais l'accusateur aima mieux se désister que de courir les périls de l'épreuve.

Si, dans le dernier siècle, un Béarnais avait défié son adversaire, qu'auraient fait Messieurs du parlement de Navarre? La

Digitized by Google

coutume du pays leur prescrivait d'ordc
nons de l'Eglise excommuniaient les ju
Aujourd'hui le duel, loin d'être prescri
fendu par la loi, et cependant il existe
temps barbares a jeté dans nos mœurs
qu'il est difficile de le détruire complè
répéter ici avec Montaigne : « Je voudı
» de ces lois d'honneur, qui vont si sou
» blant celles de la raison. »

## VIII.

## CHARTE

CONSTATANT LA RÉSTAURATION DU
SOUS GASTON-PHÉBU

Cette charte est extraite d'un cartulaire
de Pau. Pour être assuré que la traductic
fidélité, j'ai eu recours à M. Hatoulet. Pers
que lui la vieille langue du pays.

« Berdolet de Bonefont de Castelbon, Ar
Berduco d'Enduet de Salies, Ar. de Pe
de Fort de Mont-de-Marsan, et Johan de F
sont accordés entr'eux sur les travaux q
teau de Pau de la manière suivante, à s
çons promettent et s'obligent envers ledit
de Foix de faire et achever bien et conve
pres frais, touts lesdits travaux qui sont
lesquels ci-dessous suivent, à savoir : ach
le talus, le mur et les dentelures au pie
sol qui est entre le pied du talus et ledi
versal qui va de l'angle de la porte par
tes, jusqu'à la porte qui sera faite pour all
porte pour aller au moulin avec les deux

Digitized by Google

grande tour en brique, la ferrure de la porte qui est entre ladite tour et la cuisine; le passage avec le machicoulis qui va de la cuisine à la tour du coin qui est à faire sur la salle et la chambre de Monseigneur, ainsi qu'il l'a ordonné; le devant de la porte au-dessus des armes de Monseigneur; l'enduit en dedans de touts les travaux susdits; la crépissure en dehors; le pavé du sol de tout le château; la toiture, de manière à ce qu'on ne voie pas les latrines; autre toiture à la gouttière de la cuisine.

» *Item.* Que toutes les goutières jaillissent en delà du mur et de tout le tertre. Daller le sol de la cuisine en pierre plate. Daller en double les couloirs des tours et de toutes les murailles qui ne seront pas couvertes en pierres plates sur les joints, de manière à ce que la jointure de l'assise des pierres de dessus se trouve sur le milieu des pierres de l'assise de dessous.

» *Item.* Faire des ouvertures tout autour de tout le mur et des gouttières en bois qui rejettent l'eau sur le talus en-delà du contre mur.

» *Item.* Recouvrir de mortier touts les planchers de la grande tour du moulin.

» *Item.* Réparer touts les autres planchers du château.

» *Item.* Achever le pilier qui est derrière la tour de la chambre de Monseigneur.

» *Item.* Achever le pilier de la terrasse et l'autre pilier de l'escalier, selon l'ordonnance de Monseigneur, laquelle Sicard leur fera voir, et ledit Monseigneur le Comte doit et promet faire donner à chacun desdits maçons, qui sont XXV, trois paires de bœufs chaque jour ouvrable, qui sont IIC. LXIX jours ouvrables dans toute l'année, pour faire leurs charrois et autres choses nécessaires et appartenant aux autres constructions; desquels charrois lesdits maçons useront à leur propre volonté. Et plus, ledit Monseigneur le Comte, doit leur faire délivrer, franchement, dans les tuileries de Pau, toutes les briques cuites qui seront nécessaires pour lesdites constructions, et lesdits maçons doivent payer touts les manœuvres dont ils auront besoin pour lesdites constructions selon la taxe de Monseigneur, savoir: XIIII deniers aux manœuvres et VII deniers aux femmes, par jour, et chaque maçon doit avoir deux manœuvres, plus ou moins, ainsi qu'ils le voudront et qu'à Sicard semblera nécessaire; lesquels, Monseigneur, doit leur faire donner, eux payant comme dit est,

Digitized by Google

et qu'il leur soit accordé deux ouvriè
ainsi qu'ils le voudront ; lesquels charro
cuites, ledit Monseigneur le Comte, c
continuer chaque jour ouvrable, selon c
rant l'espace ci-dessous écrit, dans leq
vent avoir terminé lesdits ouvrages, e
quelles qu'elles soient, à part la briqu

» *Item*. Lesdits maçons, ni aucun d'e
ner lesdits ouvrages sans la volonté de
que le tout soit bien et entièrement termi
trahison et de perte de leurs corps et

» *Item*. Lesdits maçons doivent avoir l
vrages, de la fête de Pâque, proche ven
les peines susdites, à moins que la faut
gneur, auquel cas Monseigneur les gar
gneur accorde auxdits maçons, que si d
fait et achevé lesdits ouvrages, que le p
soit continué pendant tout le temps jus

» Et pour tout ce tenir, observer et acc
maçons, l'un pour l'autre et chacun po
que l'un ne puisse se taire ni défendre par
vec sa part, il soit quitte de la totalité, l
ainsi que touts leurs biens qu'ils ont ou
meubles, en touts lieux où qu'ils soie
trainte de touts et chaque Seigneurs et Ju
Renonçant à toute exception de fraude,
lence ; à touts droits canoniques et civil
mes, cours et vics (juridiction, distric
et à toute contestation, au moyen de laq
venir contre, et pour plus grande sûreté
çons et chacun d'eux, sur le saint Corps c
et loyalement ils feront lesdits ouvrages
dront, accompliront et observeront, ain

» *Item*. Et à l'instant même Sicard de L
serment de faire donner et délivrer lesd
vriers, selon l'ordre de Monseigneur, à

» Et des choses ci-dessus dites, ledit
d'une part, et lesdits maçons d'autre
chacun acte (une charte) d'une même t

Digitized by Google

» Fait en le château de Pau, le XXIX^e jour d'octobre, l'an mil CCC,LXXV ; témoins sont de ce, les nobles Monseigneur Ramon, seigneur d'Andoins ; Monseigneur Espagnolet du Leu ; Monseigneur P. Johan Gros, chevaliers, et moi B. de Luntz, qui la charte ai retenu. »

# IX.

# BIBLIOGRAPHIE BÉARNAISE.

**Dans tous les ouvrages de Bibliographie, il existe, relativement à l'Histoire du Béarn, des lacunes si considérables que j'ai cru devoir essayer de les combler.**

## § I^er. — HISTOIRE DU BÉARN.

1. Arnaud Squerrer. — *Chronique des Comtes de Foix*, manuscrit en patois.
2. Guillaume de Laperrière. — *Annales des Comtes de Foix*, in-18. — Tholose, 1539.
3. Hélias. — *Historia Fuxensium Comitum*, in-18. — 1540.

Langlet-Dufresnoy (*Méthode pour apprendre l'Histoire*, t. 13, p. 133) s'exprime ainsi : « Bertrand Hélie, de Pamiers, a publié depuis cent ou cent vingt ans l'histoire » latine des comtes de Foix, qu'il avait dérobée d'un certain Arnauld Squerrer, qui auparavant avait traité le » même argument en langue du pays, comme aussi Guillaume de Laperrière qui a traduit cet Hélie en notre » langue. C'est ce que dit Besly, p. 120 de son traité sur

Digitized by Google

» la formule *Regnante Christo.* » Cette opinion que l'histoire de Squerrer, de Laperrière et d'Hélie n'est qu'un même ouvrage en trois langues différentes est partagée par le P. Lelong et par B. de la Monnoye; elle me paraît inadmissible. Hélie, dans sa préface, avoue qu'il a trouvé et lu le manuscrit de Squerrer : *In manus nostras fortè incidit quidam pulvurulentus penèque tenuis erosus libellus*, etc. Je n'ai pu comparer Hélie avec Squerrer, mais je l'ai comparé avec Laperrière. Ces deux ouvrages diffèrent essentiellement entr'eux. Laperrière qui aurait traduit Hélie, a publié son livre français qui n'a que 72 feuillets avant le livre latin qui en a 108.

4. Olhagaray. — *Histoire de Foix, Béarn et Navarre.* Paris, in-4.° — 1609.
5. Pierre de Belloy. — *Description du pays et souveraineté de Béarn*, Tôlose, in-8.° — 1609.
6. Oyhenart. — *Notitia utriusque Vasconiæ.* Paris, in-4.° — 1638.
7. P. de Marca. — *Histoire de Béarn*, in-f.° — 1640.
8. Idem. *Antiquités de Béarn.* Pau, Vignancour, in-8.°
9. Idem. *Mémoire de la Souveraineté de Béarn*, ms.
10. Lebret. — *Mémoire sur le Béarn*, ms de 1700 à 1710.
11. Anonyme. — *Histoire de Béarn*, in-f.° ms. Biblioth. de Pau.
12. Desbarats. — *Idée du Béarn*, in-32. — 1764. — Pau.
13. Mirassou, — *Troubles de Béarn*, in-12. — 1768.
14. Bonnecase. — *Histoire de Béarn*, ms, vers 1780.
15. Faget de Baure. — *Essais sur le Béarn*, in-8.° — 1818.
16. Poeydavant. — *Histoire des troubles survenus en Béarn*, Pau, Tonnet, 3 vol. in-8.° — 1819.
17. Ader. — *Résumé de l'histoire de Béarn*, in-18. — 1826.
18. Mazure. — *Histoire de Béarn*, in-8.°, Vignancour. — 1839.
19. d'Asfeld. — *Chroniques de Béarn*, in-8.° — *Souvenirs du Château d'Henri IV*, etc., in-18.

Ces ouvrages ne méritent pas d'être lus : ils ne sont remplis que de mensonges. M. *le Vicomte d'Asfeld* (dont le vrai nom st *Vincent Latapy*), après avoir été traduit aux assises comme faussaire, passait son temps à *fabriquer des faux en matière historique.*

20. Serviez. — *Statistique des Basses-Pyrénées*, in-8.° — 1803.



Digitized by Google

21. Le chev. du Mège. — *Statistique générale des départements Pyrénéens*, 2 v. in-8° — Paris. — 1828.

22. Loubens. — *Histoire de l'ancienne province de Gascogne, Bigorre et Béarn jusqu'au XV.e siècle*, 3 v. in-8° — 1839.

23 Vignancour. — *Album Pyrénéen*, in-8.° — 1840, 1841.

24. Idem. — *Documents sur les Basses-Pyrénées*, in-8°.

Cet ouvrage très-curieux pour le pays et pour un grand nombre de familles devrait être encouragé pour que l'auteur se décidât à le compléter.

25. Monlezun. — *Histoire de la Gascogne*, 6 vol. in-8° et un Supplément. — 1850. — Auch.

Ce savant ouvrage a obtenu une mention honorable de l'institut.

26. Castillon. — *Histoire des comtes de Foix*, 2 vol. in-8°. — 1852.

Ce livre bien fait est plein de documents qui intéressent le Béarn.

## § 2. — Ouvrages sur Pau et son Chateau.

1. Auger-Gaillard. — *Description du château de Pau et des jardins d'icelui*, 1582 ou 1592.

Cet ouvrage qui était inscrit au n.° 9,501 dans le catalogue de la bibliothèque de l'arsenal à Paris, n'a pu se retrouver, malgré les recherches que M. le ministre de l'instruction publique avait bien voulu faire faire sur ma demande. Les poésies d'Auger Gaillard ont paru en 1619 à Lyon et en 1843 à Albi. Auger aimait beaucoup le séjour de Pau. Dans *le cinquième livre d'Auger Gaillard*, in-4.°, 1594, p. 51, l'auteur vante l'esprit de tolérance de notre ville où l'on peut faire gras ou maigre sans irriter personne.

2. Palassou. — *Notice sur la ville et le château de Pau*, brochure in-8°, deux éditions. — 1822 et 1824.

Pierre-Bernard Palassou est né le 5 juin 1745 et mort le 9 avril 1830. Il était fils d'un *abbé lay*, titre qui donnait la noblesse. Je regrette de ne pouvoir citer ici une notice autobiographique écrite par Palassou pour sa famille : son neveu M. A. Dartiguenave, artiste très-distingué, me l'a communiquée; elle offre d'autant plus d'intérêt que le savant auteur est mal connu des biographes. M. Quérard, ordinai-

Digitized by Google

rement très-exact, en a fait,
(t. 6, p. 56), deux individus di
Pau et M. *Palassou*, correspondan
Les ouvrages de M. Palassou son
toujours avec profit; en voici l
*sur la Minéralogie des Pyrénées*
*Mémoire sur l'ophite des Pyrénée*
*servir à l'histoire naturelle des*
*Suite des Mémoires*, in-8.°, 181
*moires*, in-8.°, 1821. — *Nouveau*
— *Description des voyages de l*
*léme*, in-8.°, 1825. — *Mémoi*
in-8.°, 1828. — M. Vignancour

3. Saget. — *Description du château*
4. Dugenne. — *Panorama de la vi*
et in-8.°, 1847. — Pau, Vig
Cet ouvrage est le plus riche e
Pau. Il mérite d'être lu en entie
ôter de son intérêt que je me su
emprunts qui m'auraient été très-
5. Barrau. — *Notice sur la ville de*
1836, brochure de 16 pages.
6. Perret. — *Recherches sur la p*
excellente brochure, 1843. —
7. *Examen des réponses de l'auteu*
*au sujet de la Ville de Beneh*
8. Bellemare. — *Pau, considéré d*
*Etrangers*, in-8.°, Vignancou
Cette brochure de 80 pages est
9. Abbadie (de Sarrancolin). — *Alb*
*et une carte*, in-4.°, Jésus. (
M. Abbadie a déjà publié un G
*d'Ossau*, qui est digne de fixer

## § 3. — Ouvrages sur

J'avais entrepris, à l'aide des meilleur
du catalogue de la riche bibliothèque de
clature des ouvages publiés sur Henri l
telles proportions que j'ai dû l'exclur
leurs j'ai eu soin de signaler en note pl

Digitized by Google

phiques. Je ne puis guère indiquer ici que les auteurs qui ont écrit la vie entière du grand roi.

Sossi, *Vie d'Henri le Grand*, in-18, 1624. — Bury, *idem*, in-f.°, 1631. — Péréfixe, *idem*, in-12, 1661, Elzevir; et 1822, in-8.° avec une notice sur Henri IV, par *Andrieux*, — B...., avocat, *idem*, in-12, 1790. — Dugour, *Histoire publique et secrète d'Henri IV*, in-8.°, 1791. — Musset-Pathay, *Vie militaire et privée d'Henri IV*, in-8.°, an XII. — Boutrays (traduction), *Nouvelle histoire d'Henri IV*, in-12, 1816. — Comtesse de Genlis, *Histoire de Henri le Grand*, 2 vol. in-8°, 1815. — 2 v. in-12, 1816. — Revel, *Fastes d'Henri IV*, 1815. — Même ouvrage sous le titre de *Histoire d'Henri IV*, 1824. — Capefigue, *la Ligue et Henri IV*, 1843. — On peut consulter encore comme ouvrages spéciaux sur Henri IV : *Vie, mœurs et déportements d'Henri le Béarnois*, 1589. — Mathieu, *la Mort d'Henri IV*, 1612. — *Histoire des amours d'Henri IV*, 1664. — L'*Esprit d'Henri IV*, 1770. — Costard, l'*Ame du bon Roi*, 1775. — Leclerc, *Portrait d'Henri IV*, 1785. — Brizard, *de l'amour d'Henri IV pour les Lettres*, 1785. — Duflos, *Éducation d'Henri IV*, 1790. — *Le Panache blanc d'Henri IV*, 1815. — Antoine, La *Jeunesse d'Henri IV*, 1824. — *Une visite au bon Henri*, etc.

Les éloges et panégyriques du grand roi sont innombrables. La bibliographie des pamphlets publiés du temps de la ligue est très-curieuse ; elle fournirait seule la matière d'un volume.

## § 4. — Ouvrages relatifs au voyage de Louis XIII en Béarn.

1. Véritables mémoires de ce qui s'est passé de jour en jour au voyage du roi depuis son départ de Paris, qui fut le 7 juillet, jusqu'à son retour du pays de Béarn à la fin d'octobre 1620.
2. *Bearnica Christianissimi regis quinque dierum expeditio*. Lugduni, 1620.
3. Le rétablissement des évêques et ecclésiastiques de Béarn en leurs honneurs, fonctions, charges et bénéfices, 1620.
4. Le rétablissement de la religion catholique en Béarn, 1620.
5. Harangue faite au roi par le marquis de La Force, 1620.
6. Pernicieuse entreprise des gens de la religion prétendue réformée sur la garnison de Navarreins, 1620.

Digitized by Google

7. Accord fait en Béarn entre le r
gion prétendue réformée, 1620.
8. Ludovici XIII felicis.... quadrime
neustrico ad montes Pyrenæos à V
bris 1620. *Rodolphus Botereius*,
9. Harangue au roi sur le retour d
Calais prononcé par Jacob de Limo
âgé de 15 ans. Paris, 1621.
10. Historia prostratœ rebellionis p

§ 5. — Ouvrages sur Charles-J

Il existe un très-grand nombre de bio
Parmi les auteurs les plus exacts, nous
*Coupé-S.t-Donat*, *Stephen de la Mad*
*mont*, *Amic*, le *vicomte de Beaumon*
Touchard-Lafosse. *Histoire de Charle*
1838. Les œuvres de Charles-Jean lui
in-8.°, Stockholm, 1839, savoir : *L*
*discours*, 2 vol.; *Bulletins*, *ordres d*
*mations*, 1 vol. in-8°. — M. de Lundbl
*de l'administration du royaume de Su*
*généraux de* 1809 *à* 1840.

§ 6. — Ouvrages écrits

1. Mazure et Hatoulet. — *Les Fors d*
Une traduction française et de sav
pagnent le texte béarnais. Cet ouv
une mention très-honorable.
2. *Les Fors et Costumes de Béarn* (
3. *Compilacion d'auguns priviledges*
4. *Styl de la Justicy deü Pays de B*
5. *Lous priviledges d'Aspe*, in-8.°
6. *Translation en langue de Béarn du*
par Merlin. — 1565.
7. *Psalmos de David en rime béarne*
lettes, Orthez. — 1583.
8. *Les Évangiles* et la *vie de Jésus-C*
gurent sur d'anciens catalogues.
9. Fondeville, de Lescar. — *La Pa*
trois éditions. Pau. — 1763, 1767

Digitized by Google

Il y a un 5me acte qui est manuscrit, entre le *Paysan et l'Astrologue*.

10. *Églogue en vers béarnais, contenant la description de l'estatue deü Rey de France et de Nabarre, dressade en la bille de Pau*, en 1698, ms.

11. *Calvinisme de Béarn divisat en sies eclogues* (sic) ms.

12. Vignancour. — Auteur d'un charmant poème béarnais sur l'enfance d'Henri IV, il a eu le premier la pensée de publier un Recueil de poésies béarnaises, dont la 3.me édition a paru en 1850.

13. F. Rivarès. — *Chansons et airs populaires du Béarn.*

Ce recueil accompagné d'une traduction et de la musique est l'œuvre d'un écrivain plein de goût, et d'un musicien distingué.

14. Garet et Vincent de Bataille. — Recueil de Cantiques.

15. Vincent de Bataille. — *La Capère de Bétharram*, délicieux poème couronné par l'académie de Béziers, en 1839.

16. Idem. — *Cant bearnès à la glori de Pierre-Paul Riquet.*

17. F. de Laborde. — Poésies béarnaises. Pau, Vignancour. 1851, in-8.°

18. X. Navarrot. — C'est le plus renommé de nos poètes béarnais contemporains. Il a publié des pièces charmantes qui ne sont pas réunies en recueil.

19. Hatoulet. — *Glossaire de la langue béarnaise.*

Ce remarquable travail est manuscrit. Le Conseil général devrait en favoriser la publication : ce serait un monument élevé à la langue des aïeux, *gloriæ majorum*.

## § 7. — Ouvrages anglais sur de Béarn.

D.r Taylor. — *The curative influence of the climate of Pau*, in-8.°

Le docteur Taylor a fait un excellent livre et rendu un véritable service à la ville de Pau qui doit s'en montrer reconnaissante. Cet ouvrage a été très-bien traduit par M. O'quin. — Pau, Vignancour, 1843, 1 vol. in-8.°

Ellis. — *Summer and winter in the Pyrenees*, 1 vol. in-8°.

Murray. — *Summer in the Pyrenees*, 2 vol. in-8.°

Paris. — *Letters from the Pyrenees*, 1 vol. in-8.° — 1843.

Lady Chatterton. — *The Pyrenees and Espain*, 2 v. in-8°

Louisa Stuart Costello. — *Bearn and the Pyrenees*, 2 vol.

M.rs Boddington. — *Sketches in the Pyrenees*, 2 vol.

James. — *Desultory man*, 3 vol.

Digitized by Google

# TABLI

## LE CHATEAU DI

INTRODUCTION .....

### I.re PARTIE — I

CHAPITRE I.er — *Origines*

Fondation du château vers le X.e siècl
historiens. — Age poëtique. — Centu
célèbre Gaston au temps des croisade
seigneurs de Béarn. — Aventures
enfants de Moncade. — Importance d
siècle. — Son domaine au XIII.e....

CHAPITRE II. — *Gasto*

Son histoire. — Ses voyages en Prusse
Norwège. — Ses brillants faits d'arme
dite de la bataille de Jaunac. — Resta
de Pau. — Détails de vie intime : n
— Ses habitudes domestiques. — En
heures de sa journée. — Les séjours qu
pupille Jeanne de Boulogne. — Sa mo

CHAPITRE III. — *Les successeurs*

Prétentions à la couronne d'Aragon. —
à Pau — Vie chevaleresque de Jea

Digitized by Google

Le dernier Gaston de Béarn : comment il s'assura le trône de Navarre. — Louis XI en Béarn. — Le château devient résidence royale. — Magnificence de Gaston : banquets merveilleux. ..... 81.

CHAPITRE IV. — *Les Béarnais rois de Navarre.*

*Eléonore.* — *François Phébus* : son couronnement : ses mœurs ; sa fin touchante et prématurée. — *Catherine* : élection du mari de la reine à la majorité des voix par les Etats du pays. — Rébellions et complots. — Perte du royaume de Navarre. — Vie intime et mœurs curieuses de Jean d'Albret. — Caractère de Catherine..... 107.

CHAPITRE V. — *Henri II et Marguerite de Valois.*

Enfance d'Henri II. — Sa captivité à Pavie et son évasion. — Ses relations avec François I.er — Son mariage. — Embellissements du château de Pau. — Comment le roi administrait ses petits Etats. — Marguerite de Valois à Pau. — Avis des médecins de son temps sur le climat de cette ville. — Son château devient l'asile des premiers apôtres du protestantisme. — Portrait de la reine de Navarre. — Son esprit. — Ses ouvrages. — Clément Marot, son valet de chambre. — Anne de Boleyn, sa fille d'honneur. — Derniers jours de Marguerite..... 131.

CHAPITRE VI. — *Jeanne d'Albret.*

Mœurs et vie intérieure d'Antoine de Bourbon et de Jeanne. — Abolition du culte catholique. — Guerres de religion. — La Saint-Barthélemy du château de Pau et les paroles de Charles IX. — Ordonnances de la reine Jeanne. — Son départ. — Sa mort..... 173.

CHAPITRE VII. — *Le Béarnais roi de France.*

Naissance et éducation d'Henri IV. — Ses premières armes.

Digitized by Google

— Son affection pour le Béarn. — A
caractère. — Anecdotes peu connue
sur son esprit, ses habitudes, ses pa
ses défauts et ses qualités. — Etrang
à sa mort. — Popularité d'Henri IV.

CHAPITRE VIII. — *Marguer*

Son portrait. — Sa beauté et son espri
à Pau. — Ses toilettes et ses parures.
à la chapelle du château. — Marguerite
le *petit Genève de Pau*.....

CHAPITRE IX. — *Catherine de Navar*

Le *Castet-Béziat*. — Education de Cath
régente du Béarn. — Sa cour de Pa
Moret; Antonio Pérez; de Thou : Sull
Cayet ; la belle Corisande. — Am
rine pour le comte de Soissons. — Les
nais à leur dernière princesse lorsq
château.....

CHAPITRE X. — *Louis XIII au*

Opposition des Béarnais au rétablissement
lique et à la réunion du Béarn à la Fra
Lescun. — Tremblement de terre et p
tion du voyage du roi et de tout ce qui
son séjour au château d'Henri IV. — De
calvinisme. — Arrivée du duc d'Epernon

CHAPITRE XI. — *Les Béarn*

Portrait du maréchal de Gassion. — Docum
Bernard d'Elissagaray. — Les maréchaux
— Célébrités contemporaines. — Le mar

Digitized by Google

CHAPITRE XII. — *Le Béarnais roi de Suède.*

Dons de Charles-Jean au château de Pau. — Jeunesse de Bernadotte. — Note autographe de ses états de services. — Ses premières actions d'éclat. — Ses premiers grades. — Sa gloire comme guerrier français. — Son avènement au trône de Suède. — Appréciation de sa conduite comme prince royal et comme roi. — Détails intimes et inédits sur Charles-Jean et sur sa dynastie ..... 307.

CHAPITRE XIII. — *Les Officiers et les visiteurs du Château.*

Les officiers du palais royal de Pau. — Notes bibliographiques et biographiques sur le chevalier de Béla. — Administration actuelle.— Visites de l'empereur Napoléon I.er, de plusieurs princes du sang, de rois et princes étrangers, de personnages célèbres..... 347.

CHAPITRE XIV. — *Les Prisonniers du Château.*

Les oubliettes de la tour Montauzet. — Aventures romanesques d'un écuyer du roi de Navarre. — Prisonniers du château jusqu'en 1822. — Séjour d'Abd-el-Kader; anecdotes; paroles remarquables; vers et lettres inédits de l'émir ..... 355.

## II.e PARTIE.

CHAPITRE I.er — **Description.**

§ 1. Origine et caractère des diverses constructions..... 377.
§ 2. Description archéologique de l'extérieur du château. 382.
§ 3. Description de l'intérieur..... 397.
§ 4. Le château tel qu'il sera dans l'avenir..... 413.

Digitized by Google

CHAPITRE II. — *Dépendanc*

La tour de la Monnaie. — *Le Camp Bat*
jardins du roi. — La plante. — L
Le Parc..... .....

## III.e PART

**Dissertation. — Pièces r**

1. *Chronologie béarnaise*.....
2. *Dissertation sur le château d'Odo*
*guerite de Valois*... .....
3. *Ballade du château de Pau*.—Chant r
du temps de la reine Jeanne et dé
4. *Œuvres poëtiques d'Henri IV et des*
Vers de Phébus, d'Antoine de Bou
tique composé par Henri IV après l
5. *Merveilles du château de Pau du*
Joyaux de la couronne. — Argent
du roi. — Meubles précieux. —
bleaux. — Livres de Catherine de
bibliothèque et archives royales
6. *Histoire monétaire et Numismatiq*
7. *Combats judiciaires du* CAMP BAT
8. *Traité passé au nom de Gaston-P*
*paration du château de Pau en* 13
9. *Bibliographie Béarnaise.*
Ouvrages — 1° Sur le Béarn. —
et la ville de Pau. — 3° Sur He
Louis XIII. — 5° Sur Charles-J
en Béarnais. — 7° Ouvrages a
et les Pyrénées.....

PAU, IMPRIMERIE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

## OUVRAGES DE L'AUTEUR :

Droit Criminel, à l'usage des Jurés ; *Science Morale*, 1 de il Vocabulaire du Jury. — Seconde édition, revue et augmentée des lois nouvelles. — 1834, Paris, *Cotillon*, 15, rue des Grès, 1 vol. in-8°.

Précis des règles relatives à la rédaction des actes de l'Etat Civil, 1 vol. in-8°.

Etudes sur la révision du Code Forestier, 1 vol. in-8°.

Chronique de la ville et du Château de Lourdes, 1 vol. in-8°.

Monographie de Saint-Savin de Lavedan, Paris, *V. Didron*, 15, rue Hautefeuille, 1 vol. in-8°.

Monographie de Saint-Orens de Lavedan, *idem*, 1 vol. in-8°.

Monographie de l'Escaledieu, *idem*, 1 vol. in-8°.

Monographie de Saint-Pé de Générès, *idem*, 1 vol. in-8°.

Antiquités de Béarn par Marca, avec une Notice biographique sur Marca, *idem*, 1 vol. in-8°.

Le Trésor de Pau ou Archives du Château d'Henri IV, *idem*, 1 vol. grand in-8°.

Voyage de Luz à Gavarnie. — Les Massifs.

Essai sur le Droit du Seigneur, in-8°.

Histoire Monétaire et Numismatique du Béarn, in-8°.

PAU, IMPRIMERIE DE E. VIGNANCOUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JUL 18 1912

Digitized by Google

Digitized by Google